

~~p. 7 tache à encre~~

E 1728

tache sur la tranche, 12.3.64. Be

HISTOIRE DE RUSSIE

ET DE

PIERRE-LE-GRAND.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.



PIERRE LE GRAND.

LA

ONDE ÉDIT



ARIS,

CHEZ DOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

HOUDAILLE, RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, N° 6.

1829.



HISTOIRE
DE RUSSIE
ET DE
PIERRE-LE-GRAND,

PAR M. LE GÉNÉRAL COMTE DE SÉGUR,

AUTEUR

DE L'HISTOIRE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE, PENDANT L'ANNÉE 1812.

SECONDE ÉDITION.

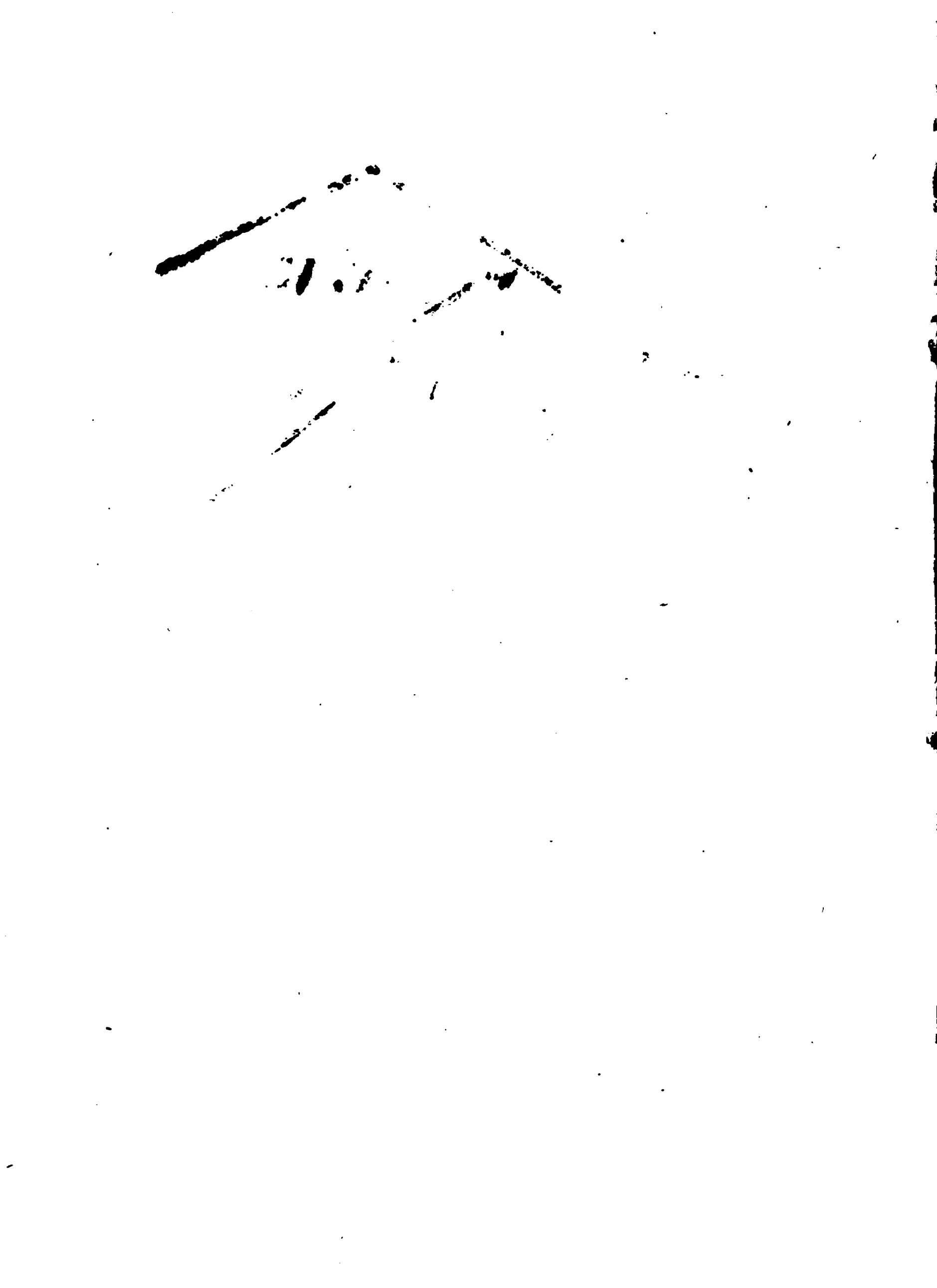
A PARIS,

CHEZ BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N° 17.

HOUDAILLE, RUE DU COQ SAINT-HONORÉ, N° 6.

1829.



HISTOIRE
DE RUSSIE
ET DE
PIERRE-LE-GRAND.

AVANT-PROPOS.

Les sciences s'étendent rapidement. Chaque jour elles exigent une plus grande part dans nos études. En même temps, notre nouvelle émancipation politique ajoute à nos occupations, à nos devoirs habituels, et les leçons de l'histoire nous sont plus que jamais indispensables. Mais comment suffire au présent si nous n'abrégeons pas l'étude du passé? C'est donc une nécessité pour la plupart d'entre nous, de n'avoir à apprendre que par masses,

la marche politique et philosophique des grandes nations jusqu'à nos jours.

Voilà pourquoi, négligeant les détails, je ne me suis attaché qu'à la charpente du colosse russe. Je n'ai prétendu suivre sa croissance que dans ses phases les plus importantes; sa marche, que dans ses plus grands mouvemens. En d'autres termes, j'ai cherché la raison ou l'esprit de sa longue histoire; j'ai voulu la resserrer, la réduire, l'encadrer dans un tableau presque synoptique; je me suis efforcé de tracer ce tableau en caractères lisibles pour des yeux de tout sexe et de tout âge.

Peut-être, par une fouille si laborieuse, aurai-je fait pénétrer un nouveau rayon de lumière dans ces ruines historiques. Mais, quand bien même je n'aurais posé que quelques jalons, mon œuvre ne serait pas inutile. Je me contenterais d'avoir indiqué une route courte et directe, où de meilleurs esprits s'élanceraient un jour. Il me suffirait d'avoir établi le véritable canevas de cette histoire, d'en

avoir démêlé la trame principale, et de la remettre à des mains indigènes qui tiendraient de plus près que moi, le fil des destinées de leurs ancêtres.

Déjà plusieurs auteurs ont traité ce sujet. Néanmoins, sa première partie ne nous est peut-être point assez familière pour qu'on puisse en discourir, sans risquer de n'être pas généralement compris. J'ai donc cru devoir d'abord indiquer, en quelques lignes, l'enchaînement des faits principaux, et rappeler la suite des princes de la première dynastie russe, qui ont occupé, avec le plus d'éclat, cette scène si vaste et si lointaine. C'est alors qu'après avoir essayé de démêler, de saisir, et de suivre le fil principal de l'histoire de Russie, jusqu'à Pierre Ier, j'acheverai, par le tableau du règne de ce grand homme, de satisfaire au titre de cet ouvrage, et d'atteindre le but que je me suis proposé.

Il me semble que, en général, on commence l'histoire des grands personnages par leur por-

trait; ils intéressent davantage étant connus; puis, cela explique bien des événemens : il en est de même pour les empires. Voici donc le tableau statistique de la Russie.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

L'EMPIRE de Russie a 368,000 milles carrés, de quinze au degré : 100,000 milles en Europe ; plus de 243,000 milles en Asie, et le reste en Amérique.

Cet empire se compose de la moitié de l'Europe et du tiers de l'Asie ; il est la neuvième partie de la terre ferme.

Son sol européen est couvert de cinquante-huit millions d'habitans ; sa partie d'Asie, de deux millions ; sa partie américaine, de cinquante mille : c'est en tout soixante millions d'âmes [1], ce qui ne donne encore par mille carré, qu'environ cent soixante-un habitans.

Dans cette population, et en Europe seulement,

[1] Les statistiques, jusqu'à l'an 1819, ne portent guère la population totale de la Russie, au-delà de quarante-six millions d'âmes ; mais en 1822 Balbi l'a fait monter à cinquante-quatre millions ;

Hassel, en 1823, à cinquante-neuf millions deux cent soixante-trois mille sept cents ;

Malte-Brun, en 1826, à cinquante-neuf millions au moins.

Il est vrai que Veydemeyer vient, en 1828, de la faire redescendre à cinquante-trois millions ; mais les calculs de Balbi et de Hassel ont répondu d'avance à cette dernière évaluation, qu'ils jugent fautive.

on distingue deux millions et demi de Finois, moins de cinq cent mille Teutons et Scandinaves, et cinquante millions de Slaves, dont quatre millions de Polonais.

On assure que le sol russe serait susceptible de nourrir cent cinquante millions d'habitans, et que sa population s'accroît annuellement d'un demi-million d'âmes.

Les monts Ourals, le fleuve du même nom, et la grande chaîne du Caucase, séparent sa partie d'Asie de celle d'Europe.

Partie d'Asie. Le sol de la Sibérie penche vers la mer Glaciale, et y verse ses eaux; cette inclinaison, et l'élévation de l'énorme plateau où ses fleuves naissent, sont les deux principales causes de la rigueur de son climat.

Sa superficie est d'environ sept cent mille lieues carrées, dont les deux cinquièmes seulement sont susceptibles de culture. Le sud-ouest est remarquable par sa fertilité; mais au nord du soixantième parallèle, et à l'est de l'Iénisseï, toute culture cesse; sans doute parce que le grand plateau de la Mongolie, domine d'une hauteur égale à celle des Cordilières, cet espace désolé qu'il resserre contre le nord, qu'il y expose, et qu'il place ainsi entre deux glaciers éternels, le sien et celui du pôle.

Des monstres huileux remplissent les deux mers de cette triste contrée; d'énormes bancs de poissons font déborder ses rivières; ses plaines, ses

immenses forêts, ses déserts de glaces, sont peuplés de troupeaux ou d'un gibier dont la fourrure est précieuse : ses montagnes renferment tous les métaux.

Le midi de la Sibérie est soumis à de courts, mais brûlans étés, et à d'âpres hivers. Le climat de ses autres parties est si rigoureux, qu'il suffit à la punition des plus grands crimes. Deux millions d'habitans errent ou sont dispersés dans ces vastes déserts.

Partie d'Europe. La partie européenne de l'empire de Russie est divisée, par les meilleurs observateurs [1], en trois régions : chaude, tempérée, et froide. La première commence au 40e degré, la seconde au 50e, la troisième au 57e.

La région moyenne contient trois fois plus d'habitans que les deux autres. Pourquoi cette région, dite tempérée, est-elle plus froide que les Pays-Bas, la Hollande, l'Angleterre, la Saxe et la Prusse, qui sont sous les mêmes parallèles? Les géographes en trouvent la raison : premièrement, dans la continuité des terres russes jusqu'au cercle polaire, quand toutes les terres occidentales de l'Europe sont bornées à une beaucoup plus grande distance du pôle par la mer; secondement, dans le peu d'élévation de la chaîne qui sépare leurs versans nord et sud, élévation insuffisante pour abriter des vents du pôle, la Russie d'Europe.

[1] *Voyez* Weydemeyer, Storch, Pallas, Took, Malte-Brun, etc.

Là pourtant, sont les points de partage de ses plus grands fleuves, de la Dwina et du Dniéper, du Volga et de la Soukana.

La trace incertaine et douteuse de ces sommités, passe à Valdaï qui leur a donné son nom; on l'entrevoit encore entre Vologda et Iaroslaf; elle marque, dans plusieurs de ses parties, le commencement de la région froide.

C'est de leur plateau marécageux, et de ces collines insignifiantes, que glissent et s'écoulent lentement les eaux de la Russie européenne, dans ses mers du nord, du nord-ouest et du sud.

Toutefois, les trois climats russes, jusqu'à Olonetz, favorisent ou permettent la maturité de la plupart des grains de première nécessité, et de beaucoup d'autres. Le sol y présente, au midi, du miel, des fruits de toute espèce, du sel, et surtout de riches pâturages qui s'étendent dans la région tempérée; le nord même a les siens, et tous sont couverts d'innombrables troupeaux d'animaux de toute espèce, depuis le chameau jusqu'à la renne.

Des forêts impénétrables d'arbres de plusieurs essences, dans la région mitoyenne et dans celle du sud; de bouleaux et d'arbres résineux, dans la partie septentrionale, sont peuplées de gibier, et au nord, d'animaux couverts de riches fourrures.

Bordé par plusieurs mers, couvert de lacs vers le nord-ouest, sillonné de rivières profondes qui, par de faciles canaux, réunissent par trois com-

munications, les mers du nord aux mers du sud, ce vaste pays abonde, comme la Sibérie, en monstres marins et en poissons de toute espèce.

Enfin, du nord au sud, le grand Oural ouvre à tous les besoins, à toutes les passions des Russes, ses inépuisables mines de fer, de cuivre, et quelques unes de platine, d'argent, et même d'or. [1]

Quelque magnifique que soit ce tableau de la Russie, il est exactement tracé d'après nature.

[1] D'après le journal russe *des Mines* de 1825, et les *Annales patriotiques* de 1826, les mines de l'Oural ont produit, de 1818 à 1824, en six ans et demi, trois millions cinq cent soixante-sept mille deux cent dix-sept roubles d'argent, et surtout d'or. D'après les mêmes autorités, et sauf erreur ou exagération, ces mêmes mines auraient donné, dans les six derniers mois de 1824 seulement, pour la valeur de cinq millions trois cent soixante et dix-sept mille cinq roubles, et quatre-vingt-sept kopeks en or et en argent.

CHAPITRE II.

MAINTENANT passons à son histoire; et pour ne dire qu'un mot de sa partie qu'on pourrait appeler antique, remarquons qu'elle s'étend jusqu'au milieu du neuvième siècle de l'ère chrétienne; qu'obscure et peu intéressante, ce qu'on en peut dire doit être court de texte, et chargé de notes et de preuves.

Le lieu de la scène est à peu près la partie européenne de l'empire actuel de Russie. Sur ce vaste champ de bataille, et dans cette nuit des temps, on entreverra l'Asie centrale plusieurs fois victorieuse, et plusieurs fois la Scandinavie dominant à son tour. Ceux de ces débordemens du Nord, qui sont le plus anciennement connus, paraissent avoir eu lieu, l'un [1], trois cents ans avant Jésus-Christ; un autre [2], deux cent cinquante ans après,

[1] Ceci est fort incertain. Pithéas de Marseille dit pourtant, que les Goths passèrent la Baltique trois cents ans avant Jésus-Christ. Est-ce à cette date qu'il faudrait rapporter la destruction de cette Slavensk du lac Ilmen, dont parlent les traditions? Tacite assure que dans les temps glorieux de Rome république, les Cimbres et les Teutons étaient descendus de la mer Baltique. Toutefois, leur apparition en Italie est bien postérieure à l'époque indiquée par Pithéas de Marseille.

[2] Les chroniques russes disent qu'alors les Slaves s'enfuirent vers le Midi; ils étaient donc attaqués par le Nord. De plus,

sous Amala et Hermanrique; un autre encore en 862, sous le grand Rurick, fondateur de l'empire russe.

Mais la fondation de cet empire, et la dernière invasion de la Russie par les peuples de l'Asie centrale, que souleva le génie de Gengis-khan [1], appartiennent à son histoire moderne.

L'empire russe ne commence donc réellement, qu'au milieu du neuvième siècle. On remarque dans son histoire, cinq grandes périodes, deux dynasties, douze princes remarquables, et cinq capitales.

La première de ces cinq grandes périodes, présente, de 862 à 1054, dans un espace de cent quatre-vingt-douze ans, la fondation de l'empire dans Novgorod par Rurick-le-Grand, chef des Varègues de la mer Baltique; son énorme développement sous le grand Oleg, successeur de Rurick, plus grand que lui, régent pour son fils Igor, et qui donne à cet empire naissant, Kief pour capitale, avec une grande partie de l'étendue actuelle de la Russie d'Europe. Vient ensuite le long règne du faible Igor, prince insignifiant, quoique fils de Rurick-le-Grand, pupille du grand Oleg,

Jornandès, Goth civilisé, écrit de Ravenne que vers 250, Amala, roi des Goths et fils des dieux, descendit du Nord, et entraîna contre les Grecs, les Slaves, les Vénètes et Antes, qui habitaient les contrées comprises entre la Finlande et le Borysthène.

[1] Ou Tchinguis-khan.

mari de la célèbre Olga, et peut-être, à cause de ce triple rapprochement.

Ce règne est suivi d'une seconde régence, celle de sainte Olga, veuve d'Igor, première Russe chrétienne, baptisée dans Constantinople, et célèbre par l'artificieuse et terrible vengeance qu'elle tira du meurtre de son époux, sur les farouches Drewliens[1], dont elle acheva la soumission. Son administration est remarquable. La république de Pskof lui dut ses libertés, qui la rendirent pendant six siècles si florissante. Ce fut cette princesse qui partagea le nord de la Russie en différentes circonscriptions administratives. Elle est restée grande jusqu'au temps des annalistes, dans la mémoire, dans la bouche, dans le cœur des peuples.

C'est la mère de *Swiatoslaf,* guerrier dur, rude, inflexible, impétueux, l'Achille, le Charles XII de cette époque. De même qu'Oleg avait transporté sa capitale de Novgorod à Kief, lui, veut porter la sienne jusqu'en Bulgarie[2], toujours de plus en plus près de l'empire des Grecs : mais il en est chassé par eux; et dans sa retraite, son crâne devient la coupe du khan des Petchenègues, sur les lieux mêmes où, huit siècles plus tard, Charles XII doit succomber sous Pierre-le-Grand, et par une même obstination.

[1] Leur capitale était, dit-on, située près de l'embouchure du Pripiat dans le Dniéper.

[2] Celle d'occident, l'ancienne Mœsie.

Après lui et Iaropolk, prince nul, cette première période nous montre enfin la plus grande gloire gothique de l'empire russe, sous Vladimir-le-Grand, en 988, et son christianisme. Vient ensuite Swiatopolk. Sans ses fratricides et la première invasion des Polonais dans Kief, qu'il suscita, ce misérable passerait à peine aperçu entre son père le grand Vladimir, et son frère Iaroslaf le législateur, cinquième grand homme de cette dynastie, mais en qui finit, en 1054, la première période glorieuse de cet empire.

Dans la seconde période, de 1054 à 1236, période de cent quatre-vingts années, toute de discordes et de déchiremens intérieurs, l'empire se divise et se subdivise, comme une propriété particulière, entre les descendans de Rurick.

Au milieu d'une foule de ces princes qui se disputent leurs apanages, et surtout le trône de Kief, on distingue à peine une suite non interrompue de dix-sept princes suzerains, se succédant de frère en frère et d'oncle à neveu, jusqu'à l'obscur Ioury, tué par les Tatars en 1237.

Ce peuple de Grands-princes, rangé dans cet ordre bizarre de succession, n'offre que deux hommes remarquables, Vladimir Monomaque en 1114, et André vers 1157.

Le premier rendit à l'empire, un moment d'ensemble, par l'ascendant de sa valeur et de ses vertus, et malgré les efforts des Polovtzy, nomades du sud,

qu'il écrasa. Le second, abandonnant Kief, fit de Vladimir la capitale de l'empire. Sa politique l'élève au-dessus de ces temps de malheurs. Il est le seul qui parut apercevoir la cause de tant de discordes, et qui essaya de la détruire.

La troisième période s'ouvre en 1237, par l'asservissement de la Russie, résultat de ses dissensions intestines. Elle se prolonge deux cent vingt-trois ans, jusqu'en 1460.

Les Tatars viennent de massacrer une multitude de princes russes, le Grand-prince, trois de ses fils, et leur mère; mais deux frères du Grand-prince survivent; ils lui succèdent l'un après l'autre. L'aîné a cinq fils, qui se passent ou s'arrachent successivement le sceptre, ou le reçoivent des Tatars.

Le troisième, saint Alexandre Newsky, est un grand homme dans toutes les acceptions d'un si grand mot. C'est un héros vainqueur des chevaliers Porte-glaives, des Suédois, et même des Lithuaniens, qui accourent au bruit de la chute de l'empire russe; c'est un martyr du dévoûment le plus patriotique, qui trois fois va jusqu'au fond de l'Asie, désarmer la colère tatare prête à écraser les restes de ses sujets imprudens et indociles.

Deux de ses fils, indignes de lui, se suivent sur le trône, après deux de leurs oncles. Mikhaïl de Twer, leur cousin, leur succède vers 1300. Alors, commence une lutte de vingt-huit années,

toute de trahisons, de bassesses et de perfidie, entre la branche des princes de Twer et celle des princes de Moscou. Mais en 1328, la Grande-principauté reste à ceux-ci dans la main d'Iwan I[er], dit *Kalita*.

Ce prince est remarquable parce qu'en lui recommence, premièrement, la réunion des apanages à la Grande-principauté de Moscou, devenue capitale; deuxièmement, le ralliement des princes apanagés autour du Grand-prince; troisièmement, le rétablissement de la succession directe; enfin, un système de concentration de pouvoir, qui doit un jour relever l'empire russe, et en faire cette masse effrayante que nous voyons aujourd'hui.

Cette succession directe et ce système ne s'interrompront un instant, que pour renaître en 1362, dans le grand Dmitry Donskoy, premier vainqueur des Tatars, pour se transmettre à ses fils et petit-fils, les deux Vassili; enfin, pour produire, un siècle après, en 1462, l'autocratie incontestée d'Iwan III.

C'est en 1462, et dans ce grand Iwan, que commence la quatrième période russe; elle finira en 1613, et n'aura duré que cent cinquante-trois ans.

Les républiques russes du nord et les Tatars succombent devant sa puissance, qu'il emploie toujours à propos, avec mesure, progressivement, et avec une machiavélique habileté. Peu à peu, la

chaîne dont les Tatars écrasaient les Russes, a passé tout entière dans les mains de ce Grand-prince, qui en enserre, les uns par les autres, les vainqueurs et les vaincus, l'étend sur tous, et reste seul maître absolu.

Son petit-fils Iwan IV, grand dans le crime, pousse à l'excès la concentration de ce pouvoir, dans lequel tout s'engloutit, mœurs, moralité, patriotisme, et le peu de priviléges qu'avait, ou conservé ou acquis, la noblesse russe, sous Iwan III, en le servant contre les princes apanagés, les républiques russes et les Tatars. Ce furieux tue jusqu'au seul de ses deux fils capable de supporter cette lourde couronne : aussi passe-t-elle, dès son successeur, sur la tête du descendant d'un Tatar, son perfide ministre, qu'elle écrase, ainsi que tous ceux des Russes, Polonais ou Suédois qui osent s'en saisir ou y prétendre après lui.

Ce despotisme insensé s'est donc tué lui-même. Il a livré l'état démoralisé aux invasions de l'Occident, de même que la discorde l'avait, trois siècles et demi plus tôt, ouvert à celles de l'Orient. Ce résultat pareil de deux excès opposés, dure quinze ans; et l'Empire en dissolution semble devoir finir avec sa quatrième période.

Mais alors, l'élection d'une nouvelle dynastie le renouvelle : les Romanof montent au trône en 1613. Avec eux commence la cinquième grande période de l'histoire russe; c'est la plus éclatante :

elle brillerait dès le milieu du dix-septième siècle, de l'éclat du règne d'Alexis, digne père de Pierre-le-Grand, s'il n'était éclipsé par ce colosse.

Ainsi, pour nous guider jusqu'à ce grand homme au travers de l'obscurité de ces huit siècles, si le partage des temps en cinq grandes divisions, et celui des hommes en deux dynasties, ne suffisent pas, douze princes grands ou remarquables, tels que douze sommités, douze lueurs plus ou moins brillantes, en éclairant et fixant nos regards, serviront encore à les diriger.

Dans la première période, de fondation, de gloire et d'agrandissement, ce sera *Rurick* le fondateur! *Oleg* le conquérant! *Olga* l'administratrice! *Vladimir* le chrétien! *Iaroslaf* le législateur!

Dans la seconde, toute de discordes, le valeureux et vertueux *Vladimir Monomaque* et *André* le politique!

Dans la troisième, toute d'asservissement, le victorieux, le dévoué saint *Alexandre Newsky!* l'habile *Iwan Ier* et *Dmitry Donskoy,* premier vainqueur des Tatars!

Enfin, dans la quatrième, celle de l'affranchissement et du despotisme, *Iwan III* l'autocrate et *Iwan IV* le terrible!

Mais, en outre de ces douze lumières, de ces utiles fanaux, on a dû apercevoir d'autres points de repère, des points géographiques, qui peuvent

encore servir au classement de nos observations, et à l'analyse de cette énorme masse d'histoire.

En effet, nous avons remarqué que cet empire en est à sa cinquième capitale; qu'en 862, le génie conquérant de Rurick plaça la première dans Novgorod; que le génie plus grand encore d'Oleg, l'avidité, l'attrait d'un climat plus doux, celui des richesses, des lumières et du bien-être de la civilisation grecque, fixèrent dès 882, au midi et dans Kief, la seconde; qu'en 1167, les discordes intestines, les agressions des Polonais à l'ouest, celles des nomades au sud, et la politique d'André, reportèrent la troisième, vers l'est, à Vladimir; que la quatrième et la plus centrale, la grande Moscou, celle qui devait réunir à elle tout l'empire, s'éleva en 1328, et soumit les trois autres par le machiavélisme d'Ioury, par l'habileté d'Iwan Kalita, ses premiers princes, et par sa position entre la troisième, Vladimir, et la première, Novgorod la grande, qu'elle désunissait; qu'enfin, vers 1703, le génie de la civilisation alla porter la cinquième, à la frontière du nord, à la naissance du golfe de Finlande, précisément sur ce même rivage, d'où le barbare Rurick, créateur de cet empire, était parti huit cent quarante ans plus tôt pour le fonder.

CHAPITRE III.

L'ESQUISSE de cette masse d'histoire ainsi donnée, entrons dans ses principaux détails; et, sans nous arrêter à l'origine presque diluvienne qu'on donne à ces peuples, sans répéter les noms de Japhet, de Rouss, de Slavan et de Schyte, dont on suppose que les Russes, les Slaves et les Scythes sont descendus, disons que les habitans le plus anciennement connus de la Russie d'Europe furent, au midi, les Scythes; au centre, les Slaves; au nord, les Finois. Convenons qu'on ignore leur première origine; mais que pour les Varègues russes, tout porte à les croire Normands. (1)

L'histoire des uns et des autres, jusqu'à Rurick, est au moins douteuse (2); tout ce qu'on y peut entrevoir, c'est que jusqu'au neuvième siècle, de grands débordemens successifs et opposés, ceux de l'Asie centrale et de la Scandinavie, avaient souvent inondé cette grande surface qu'occupe aujourd'hui la Russie européenne. Cependant, à en juger par la dernière irruption tatare, avant 860, celle des Kosars, il semble que les invasions asiatiques ne s'étaient guère élevées, vers le nord, au-delà des lieux où sont aujourd'hui Kief et Kalougha.

(1) (2) Voyez ces deux Notes à la fin du volume.

Quant aux irruptions normandes, et à l'exception de celle d'Amala, roi des Goths et fils des dieux, qui, vers 250, entraîna contre l'empire romain tous les Slaves des pays compris entre la Finlande et le Borysthène, elles paraissent s'être écoulées à main droite, vers le sud-ouest; en sorte que depuis l'Ocka et le haut Dniéper jusqu'à la Baltique, toutes les peuplades slaves et finoises qui habitaient entre ces deux débordemens, le centre et le nord de la Russie d'Europe, avaient pu y vivre en repos, s'y multiplier, et déjà même, comme Novgorod la grande, s'y enrichir par un commerce assez étendu.

Mais pour terminer ce coup d'œil, jeté en passant au travers des obscurités de l'histoire de la Russie antique, laissons parler une vieille chronique; et, quoique sans doute elle ne s'appuie que sur des traditions orales et des chants anciens, écoutons quelques accens de cette voix qui sort à peu près seule du milieu de ces ténèbres.

« En ce temps-là, dit-elle (c'était au neuvième « siècle), un esprit d'indépendance agitait la grande « ville; Novgorod y perdit sa suprématie; l'em- « pire, son ensemble. Les Varègues russes descen- « dirent du nord avec la guerre, et la grande ville, « vaincue, fut tributaire.

« Alors le désordre fut grand; mais les peuples « battus par les Ugriens, affaiblis par la contagion, « opprimés par les Varègues, vinrent à Gostomïelz,

« descendant de leurs anciens chefs, pour qu'il les « commandât. La guerre fut heureuse aux Slaves; « le prince varègue épousa Umila, fille de Gosto- « mïelz; il l'emmena en Finlande; elle fut la mère « du grand Rurick.

« Gostomïelz fut un chef sage; sa réputation atti- « rait des contrées les plus éloignées, une foule de « princes qui venaient, par terre et par mer, de- « mander ses conseils et s'instruire près de lui. « Le temps vint qu'il assembla les anciens des na- « tions; ceux des Slaves, des Russes, Tchoudes, « Mériens, Krivitches, Dragwischiens et Mouro- « miens, et qu'il leur dit : *Je ne vois point d'union « entre vous; vous voulez vous gouverner vous- « mêmes, mais ce sont vos passions qui vous « gouvernent; la grande Novgorod périra si vous « ne choisissez pas des princes dignes de vous « conduire. Mes trois fils sont morts, et vous « n'avez de salut que dans mes neveux les princes « varègues, Rurick, Cinaf*[1] et *Trouvor*.

« Il parla ainsi et mourut. Les principaux ci- « toyens, suivant ses conseils, allèrent vers les « trois princes varègues. *Notre pays est grand et « fertile*, dirent-ils, *mais il est sans ordre; venez « le gouverner d'après nos lois*.

« Les princes hésitèrent, car ils connaissaient « l'orgueil et le déréglement de Novgorod. » Ils

[1] Ou Sineous.

s'établirent cependant à Ladoga, Biel-o-Zéro et Isbork; ce ne fut que trois ans après, en 864 seulement, et depuis la mort de ses deux frères, que Rurick vint s'établir à Novgorod.

On a cru devoir laisser au récit qu'on vient de lire, sa couleur primitive; il est cité par les uns, et décrédité, dans plusieurs de ses parties, par les autres. Ce qui est sûr, c'est qu'alors Novgorod était si puissante qu'on disait d'elle : *Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod la grande?*

On sait aussi que déjà le commerce de Novgorod s'étendait en Perse, jusqu'aux Indes mêmes, et de Byzance à Winettes, ville slave très commerçante de l'embouchure de l'Oder. On sait encore que, vers le milieu du neuvième siècle, l'anarchie y naquit, ou de l'abus de la liberté, ou de l'orgueil de la richesse.

Dans cet état de choses, un fait géographique dut attirer la guerre sur Novgorod. Son commerce le plus actif se faisait par la Baltique; il passait au milieu des Varègues russes, guerriers scandinaves, alors maîtres de cette mer. Il fallait donc obtenir ce passage par un tribut ou par la force : on se battit, et les Novgorodiens furent tributaires.

Remarquons ici cette position des trois princes russes dans Ladoga, Biel-o-Zéro et Isbork, autour de la commerçante Novgorod, dont ils occupaient ainsi tous les débouchés. Plutôt que d'abandonner

toute idée de négoce et de changer ses mœurs, Novgorod dut se soumettre; et c'est pourquoi, sans doute, Rurick en prit paisiblement possession.

On assure qu'alors il se fit appeler Grand-prince; ce qui suppose d'autres princes; qu'il agrandit la ville, lui donna des lois, et que pourtant Vadime le brave, chef du parti républicain, se révolta. Mais s'il est difficile dans un pays civilisé, de contenir une armée indigène, comment croire à la modération d'une armée de pirates sur un sol étranger? On a même des traces du gouvernement militaire que Rurick apporta du Nord. Toutes les villes furent distribuées à ses compagnons de guerre; mais que le tort ait été aux protecteurs ou aux protégés, le fait est que le pays, partagé entre les guerriers de Rurick, devint russe, et que c'est de cette époque, que date ce nouveau nom de tant de peuplades finoises et slavonnes de la Russie d'Europe, et le principe de leur esclavage.

Quant à la conquête de Kief, par Askold et Dir, sujets de Rurick, on n'en connaît point la cause, ni celle de leur expédition sur Constantinople [1], qu'ils épouvantèrent, qui les repoussa, et d'où ils rapportèrent à Kief les premiers germes du christianisme.

[1] *V.* Karamsin, Photius et Constantin Porphyrogénète.

CHAPITRE IV.

Un immense et précoce développement suivit de près la naissance de cet empire; car il paraît certain que la Russie, dès les premiers successeurs de Rurick, s'étendit de la Vistule et des monts Krapacks au Volga, des mers Blanche et Baltique, aux mers Noire et Caspienne [1], et même que ses flottes rendirent Byzance tributaire.

Ce phénomène a plusieurs causes. On remarquera d'abord cette réunion dans Novgorod, du peuple le plus guerrier, au peuple le plus riche et le plus commerçant. Ce fait devait opérer une révolution dans cette partie du monde. Mais il lui fallait un moteur, et le génie d'Oleg se trouva conforme à cette circonstance.

Ce successeur de Rurick fut un grand homme; ce qui suffit pour expliquer les plus grandes choses. Il paraît avoir eu en grand les qualités, les vices et toutes les passions qui convenaient le plus à son siècle; vrai caractère de grandeur barbare! brave, astucieux, avide, aventureux et infatigable; fidèle, comme pour son pupille Igor, et néanmoins perfide dans l'occasion, comme avec Askold et Dir, quand dès 882, après la prise de Smolensk,

[1] *V.* Weydemeyer.

s'étant présenté devant Kief comme un marchand de Novgorod, il les attire dans un guet-apens par ces mots : *Nous sommes de la même race que vous!* et les fait massacrer comme des usurpateurs, en leur disant : *Vous n'êtes ni princes, ni race de princes ; moi, je suis prince, et voilà le fils de Rurick!* Puis il se transporte d'admiration pour sa conquête ; *que Kief*, s'écrie-t-il, *soit la mère de toutes les villes russes!* Ce qu'elle fut en effet, pendant près de trois siècles, et il en fait sa capitale, non pour s'y reposer, mais parce qu'elle est plus à portée de l'empire grec, objet de la convoitise des barbares qu'il commande.

Néanmoins, il ne les conduira à ce pillage, qu'après avoir bien lié ses deux capitales par un enchaînement de conquêtes : c'est pourquoi il dompte ou s'attache d'abord toutes les peuplades slavonnes, finoises, lithuaniennes, jusque-là maîtresses d'elles-mêmes, ou tributaires des Khans abâtardis des Kosars orientaux.

Dans cette Slavonie, où il veut fixer sa puissance, il se montre mesuré dans sa force, et modéré dans les tributs qu'il impose. Il tolère dans Kief le christianisme naissant, et y établit solidement son pupille Igor.

Mais, son empire fondé, il enflamme tous ces vaincus, devenus ses sujets, de l'aventureuse et féroce avidité des vainqueurs, que jusqu'alors il a su contenir. Il se met à la tête des uns et des au-

tres, exalte leurs passions par les siennes, et, les réunissant dans une horrible et même soif de sang, de gloire et de pillage, il franchit, à la tête de quatre-vingt mille hommes, sur deux mille barques, les cataractes du Borysthène, désole l'empire grec par d'atroces barbaries, et, comme Mahomet, transporte par-dessus un cap sa flotte, ou, selon la chronique, la fait voguer sur terre et à pleines voiles, pour la remettre à flot dans le port même de Byzance; puis il attache son bouclier à la porte de cette capitale, comme un trophée, et lui arrache un traité honteux que concluent les douze Scandinaves, Carles, Farlaf, Vérémid, Boulaf, Stemid, etc., ses envoyés, et ceux des illustres Boyards qui reconnaissaient sa puissance.

Sa garde varègue, qui semble être son conseil, dont l'assentiment paraît nécessaire et suffisant, en promet l'observation. Ces guerriers le jurent par leurs dieux Peroun et Voloss, et sur leurs armes, qu'ils ont déposées par terre devant eux. Ce sont leurs boucliers, leurs anneaux d'or, leurs épées nues, l'or et le fer, ce qu'ils aiment et honorent le plus. Alors le barbare satisfait vient rapporter son riche butin dans Kief, y jouir d'une gloire et d'une puissance incontestée, et y mourir miraculeusement comme il a vécu.

C'est donc avant tout, dans la réunion de Novgorod et de Kief aux Varègues, et dans le génie de Rurick et d'Oleg, que nous apercevons les pre-

mières et principales causes d'agrandissement, comme de fondation, de l'empire russe.

Toutefois, sans le génie des peuples, celui des chefs eût-il pu suffire? Voici une immense terre et une multitude de nations qu'un petit peuple guerrier semble avoir soumises tout à coup; car on peut juger de l'effrayante disproportion des vainqueurs aux vaincus, par la composition de l'armée d'Iaroslaf, où les Varègues n'entraient que pour un quarantième. Tâchons donc de découvrir, dans les moeurs et coutumes des uns et des autres, de nouvelles causes d'un fait si invraisemblable.

Tacite dit que les Rugiens étaient remarquables par leur attachement à leurs chefs. Les Suéones, ajoute-t-il, sont soumis à un roi absolu. Les descendans d'Odin régnaient, dit-on, encore en Suède en 1060, et la religion y fortifiait le despotisme. Lomonosof, d'après Weissel, Helmold et Jean de Bohême, dit qu'un des premiers princes russiens demanda le despotisme à ses peuples; qu'ils le lui accordèrent, et qu'il y joignit le sacerdoce.

Au milieu de détails épouvantables sur la barbarie des moeurs civiles et religieuses des Russes, on remarque ce que Yakout, géographe du treizième siècle, citant Maccadezzy, voyageur du onzième, et Akhmet, envoyé de Bagdad près les Bulgares, en 922, disent des gardes des princes russes, et de leur dévoûment qui les portait à se sacrifier volontairement sur leurs tombeaux. Les Slaves,

au contraire, étaient très indépendans; il devait y avoir plus d'ensemble chez les Russes, conséquemment plus de force; cela seul dut les conduire à de grandes conquêtes.

En effet, l'attachement et la soumission des Russes à la famille de Rurick, est remarquable; il est incontesté que le règne de ce fondateur fut suivi de deux minorités, et que le droit seul du sang déféra les deux régences; que la première échut à un prince ambitieux, la seconde à une femme, et que pourtant les deux successeurs de Rurick montèrent paisiblement et sans contestation, sur ce trône militaire si récemment fondé.

D'après Nestor, en 945, le cri de combat des chefs de guerre russes les plus illustres, qui avaient mis à leur tête le petit-fils, encore enfant, de Rurick, était : *Mourons pour notre prince !* On vient de voir qu'il avait suffi au régent Oleg, de nommer et de montrer le fils de Rurick, pour faire tomber Askold et Dir à ses pieds, et Kief en sa puissance.

Dans la guerre contre les Drewliens, la régente Olga paraît encore toute puissante; c'est une guerre toute de ruse et de perfidie, comme il convient à une femme à qui aucune guerre ne convient : de même qu'elle seule a dirigé celle-ci, c'est elle qui règle le partage de ses fruits. On sait que bientôt cette même Olga s'éloigne de ses États jusqu'à Constantinople et s'y fait chrétienne, sans que son

autorité paraisse souffrir de cette absence et de ce changement de religion. L'autocratie de Vladimir, son petit-fils, est encore bien plus remarquable. On verra enfin Iaroslaf donner un code qui commence par ces mots [1] : *Voici vos lois, telle est ma volonté*. La légitimité despotique d'une seule famille sur le trône russe, était donc alors fortement empreinte dans les mœurs de ces barbares du Nord.

Ajoutez à cette raison de leur force par leur ensemble, que leur religion était toute guerrière; qu'ils s'entretuaient plutôt que de se rendre, persuadés qu'un prisonnier était esclave de son vainqueur, non seulement dans ce monde-ci, mais dans l'autre; qu'enfin, à cette époque, soit que leur population se fût refaite et les gênât, soit souvenir des anciennes et heureuses irruptions de leurs aïeux, soit excitation produite par une circonstance particulière, le génie des conquêtes enflammait leur imagination. La cupidité et l'ambition de ces Normands ne furent jamais plus entreprenantes. Ce fut un débordement; il leur fallut à tous, du butin, des fiefs, des serfs, soit en Allemagne, soit dans cette partie de la France qu'ils ont appelée Normandie, soit dans la Grande-Bretagne, par eux nommée Angleterre, soit enfin dans cette grande Slavonie, qu'ils ont faite russe.

[1] *V*. Leclerc.

Une autre raison toute matérielle du prompt développement de cet empire et de la supériorité des Varègues russes sur les Slaves, se trouve dans plusieurs auteurs anciens et modernes. Ammien et Pausanias disent que les Scythes et les Sarmates n'avaient point de fer à leurs armes; et Gibbon assure que les Esthoniens furent vaincus par les Goths, parce qu'ils n'avaient que des massues et point de fer pour se défendre. Malte-Brun ajoute que les Varègues, armés de bonnes cuirasses et d'épées tranchantes, soumirent sans peine les Slaves, qui n'étaient couverts que de boucliers de bois. Les mines de fer de la Suède purent donc être une cause des conquêtes des Varègues ses habitans, comme les premières conquêtes des Turcs, tinrent aux armes qu'ils se forgèrent dans l'Altaï pendant leur esclavage.

On sait, d'ailleurs, que ces Varègues étaient fantassins. Karamsin les montre, dès Swiatoslaf, couverts de casques, de cuirasses, de brassards; il dit qu'ils avaient une tactique, et se gardaient régulièrement par des avant-postes; qu'ils marchaient en bataillons serrés, s'exerçaient à des manoeuvres; que leurs camps étaient entourés de palissades, de fossés, de piéges même, comme ceux des Normands en France, et qu'ils y soutenaient des siéges. On sait encore que leurs princes avaient une garde permanente entretenue ou soldée, qu'on pourrait appeler noble, où l'on était

distingué et classé par différentes dénominations ou titres; c'était là sans doute, une des causes de leur supériorité sur les Slaves, divisés en peuplades qui vivaient indépendantes les unes des autres, et combattaient à volonté, sans règles, au hasard, sans ensemble.

CHAPITRE V.

Cependant, toutes ces considérations sont loin de suffire; quelque redoutables que fussent ces guerriers, elles n'expliquent point assez comment leur petit nombre put se répandre, sans se perdre, au milieu de tant d'hommes et de terres ennemies; c'est qu'aussi tout ne leur fut pas contraire. Novgorod la grande n'a point été la seule qui appelât les Varègues; d'après une tradition russe, on sait que Kief, près d'être opprimée par les Kosars, implora Rurick, et que ce fut alors que ce fondateur y envoya ou y laissa aller Askold.

On voit, dans la marche conquérante d'Oleg, que plusieurs des peuplades slavonnes, déjà faites au joug novgorodien, imitèrent leur métropole. Vers 882, Oleg, en chassant les Kosars de ce qui fait aujourd'hui les gouvernemens de Vitepsk et de Tchernigof, dit aux Sévériens: *Je suis l'ennemi des Kosars, et non le vôtre;* et il se contente d'un tribut fort léger. En 965, les Viatiches, slavons des bords de l'Ocka, invoquent contre les Kosars les secours de Swiatoslaf; c'est ainsi que les violences des Kosars, reste des Tatars des dernières invasions asiatiques, et la terreur produite par les Petchenègues, autres Tatars avant-coureurs de la grande

et dernière invasion qui devait suivre, soumirent aux Russes une partie des peuplades slavonnes de la Russie d'Europe.

Ces malheureuses contrées se trouvaient placées entre les invasions venues du Nord et de l'Est, et tout près des deux sources de ces épouvantables débordemens; mais les Russes se présentaient pour gouverner, les Tatars pour piller : elles préférèrent les Russes quand il fallut choisir.

Cette différence venait de ce que les uns, trouvant de plus doux climats, cherchaient à s'y établir; tandis que les autres, en trouvant de plus rudes, ne songeaient qu'à dépouiller les habitans pour revenir dans le leur.

Puis les habitudes des premiers étaient fixes; celles des autres, errantes.

Enfin, suivant une tradition russe, des mariages semblables à ceux qui avaient amené la conquête, la consolidèrent. Rurick, que cette tradition nous dit être fils d'une Slavonne, épouse une Slavonne urnanienne; son fils Igor a pour femme Olga, que le même auteur assure être issue des anciens princes slavons.

Il est vrai que jusque-là, si l'on en juge par le traité d'Oleg avec l'empereur Léon, la fusion des deux peuples n'avait pas remonté jusqu'aux chefs; car les noms des douze envoyés d'Oleg et de ses Boyards sont tous Scandinaves; mais dans le traité d'Igor avec le successeur de Léon, sur cinquante

noms d'envoyés russes que porte cet acte, trois déjà sont Slaves.

Sous la régence d'Olga slave et chrétienne, le crédit des Slaves dut encore augmenter. Il paraît même que Sweneld, l'un de ses voiévodes les plus illustres, était Slave. Enfin, ce qui est très remarquable, depuis cette princesse tous les noms des Grands-princes sont slaves. Dès-lors, pleins du sang slavon qu'ils avaient reçu, et se voyant plus maîtres des Slaves que des indisciplinables Varègues, ces Grands-princes donnèrent la préférence au plus riche, au plus civilisé, au plus nombreux des deux peuples, comme à sa langue et à son plus doux climat; le choix de leur résidence et leurs premiers codes l'attestent.

Les Slaves, ainsi que les Varègues, finirent donc par regarder les descendans de Rurick, comme leurs naturels et légitimes souverains. Ces deux peuples s'unirent dans une même fidélité. La crainte d'ennemis communs, l'espoir du pillage qui les attira sous les mêmes drapeaux, et leur réunion dans la religion du Christ en 988, firent le reste.

Cette passion de pillage fut encore une des principales causes de l'immense et précoce développement de l'empire russe. En ce temps-là, le mot de ralliement des nations barbares était le pillage de l'empire romain. Dès qu'un chef avait assez d'audace et de moyens pour tenter une entreprise sur Byzance, toutes les peuplades accouraient sous ses

drapeaux. L'effet en était de commencer la réunion de tant de nations diverses, d'emmener des pays conquis toute cette remuante jeunesse, et d'en occuper l'ardeur jusqu'à ce qu'elle se fût faite au nouveau joug.

On sait que l'armée, qu'Oleg mena en 904 contre Byzance, était de quatre-vingt mille hommes, et que celle d'Igor, son successeur, était déjà de quatre cent mille. Les Petchenègues mêmes, ces Tatars ennemis naturels des Russes, s'unirent à Igor dès qu'il fut question de piller Byzance. Il ne faut donc pas s'étonner de voir les princes de Kief risquer ces entreprises, puisqu'elles les plaçaient à la tête des peuplades qui s'y réunissaient.

CHAPITRE VI.

D'AILLEURS, chez ces Grands-princes, tel était l'état des choses, que tout tendait sans cesse à l'agrandissement. Leurs forces s'entretenaient de Varègues, qui accouraient remplacer ceux qui étaient morts ou rassasiés.

Comme il arrivait sans cesse de ces nouveaux barbares, et comme ils ne se pliaient pas à la modération que le prince exigeait d'eux, dans un pays qu'ils regardaient comme leur conquête, le prince était obligé à des guerres continuelles pour occuper leur agitation et leur avidité.

Il leur était si difficile de ne point traiter Novgorod en captive, qu'on peut voir que leurs excès obligèrent les Novgorodiens qui les soldaient, à les égorger; et Vladimir a envoyé se perdre vers Byzance, ceux de ces Varègues qui l'avaient placé sur le trône de Kief. Comme ils avaient pris cette capitale, ils en regardaient tous les habitans comme leurs esclaves, et voulaient qu'ils se rachetassent, ce qui ne convint pas au prince russe, qui ne voulait plus régner seulement sur une armée, mais sur tous les peuples conquis.

Remarquons surtout que jusque-là, le gouvernement des Varègues, comme celui de tous les

autres Normands, n'avait été qu'une espèce de féodalité, ou plutôt un gouvernement militaire, celui d'une armée barbare, grossièrement disciplinée, établie au milieu de ses conquêtes : aussi, chefs et soldats voulaient-ils toujours conquérir.

Quand Igor vieilli voulut se reposer, ses compagnons ou Fidèles, sa garde enfin selon les annalistes, le forcèrent à la guerre. Leur luxe grossier ne les retenait pas ; les chefs avaient des gouvernemens ou plutôt des cantonnemens à acquérir[1], et tous ces aventuriers, un butin et des tributs dont ils enrichissaient le magasin du prince, ou celui des chefs secondaires aux frais desquels ils vivaient.

D'après les plaintes des guerriers de cet Igor, il paraît que les princes russes, comme les princes germains, entretenaient d'habits, d'armes, de chevaux et de vivres, leurs Fidèles. *Nous sommes nus,* disaient au prince Igor ses compagnons et ses gardes, *tandis que les compagnons de Sweneld ont de belles armes et de beaux habits. Viens avec nous lever des impôts, afin que nous soyons avec toi dans l'abondance.*[2]

[1] La chronique dit du prince de Polotsk : Il vint d'au-delà les mers avec Rurick, et eut Polotsk sous sa domination. Rurick soumet Novgorod, et distribue les villes qui dépendaient de cette république à ses chefs de guerre. Rurick donne la ville d'Ischora à sa femme Efanda, que quelques uns disent être sœur d'Oleg : les Ouglitch et leurs tributs furent donnés à leur conquérant le voiévode Sweneld.

[2] *V.* Karamsin, vol. I, page 193.

Chaque année, le Grand-prince partait ainsi de Kief en novembre, avec une armée, pour ne revenir qu'en avril, après avoir visité ses villes et perçu leurs impôts. Lorsque le magasin du prince était épuisé, et quand le tribut annuel ne suffisait pas, il fallait nécessairement trouver d'autres ennemis pour imposer d'autres tributs[1], ou bien traiter en ennemies les peuplades soumises; ce qui arriva à Igor avec les Drewliens qui poussés à bout, le massacrèrent, ainsi que toute sa garde. Ce barbare n'avait appelé à son aide aucun de ses voiévodes ou lieutenans, pour ne pas être forcé de partager avec eux le fruit de ses extorsions.

Cette vassalité sans fiefs, semblable à celle des anciens Germains, forçait donc sans cesse à de nouvelles conquêtes. Comme l'empire s'agrandissait, le prince déléguait à tel chef telle circonscription, avec charge d'entretenir les guerriers qui s'attachaient à lui.

Ces corps d'armées cantonnés dans ce pays conquis ne vivaient que de tributs, ne quittaient point leurs armes, et contenaient par leur présence, ou par des apparitions périodiques, les provinces conquises. C'est ce qui fit que le tribut de Byzance, sous Igor, fut réparti dans des villes où étaient des ducs. Voyez Constantin Porphyrogénète pro-

[1] C'est pourquoi les Fidèles d'Igor, ou sa garde, le forcèrent deux fois de marcher contre Byzance, et deux fois contre les Drewliens.

mettre de livrer aux envoyés russes les tributs destinés pour Kief, Tchernigof, Péréiaslaf et les autres villes.

Avec de tels hommes et de pareilles mœurs, cet empire devait d'autant plus s'accroître, que ce gouvernement militaire, le seul possible sur une grande étendue, chez des peuples barbares, était inconnu chez les Slaves qui se trouvaient là chez eux de temps immémorial, et parmi lesquels aucun conquérant ne s'était arrêté. C'est pourquoi aucun grand empire, avant Rurick, n'avait pu s'y former, et pourquoi l'on a vu qu'il trouva le pays divisé en petites républiques isolées, et faciles à conquérir.

Remarquons à ce propos, que cette division fut celle de tous les peuples primitifs. On pourrait en conclure que les Slaves furent les premiers habitans de la Russie centrale. Dès qu'un grand empire existe, il faut chercher les étrangers qui l'ont fondé.

Mais en terminant cet examen des principales causes d'un si prodigieux et si prompt agrandissement, nous admirerons tout ce que fit la Providence pour l'élévation de cet empire, et comme alors elle produisit à propos de grands hommes pour le fonder, l'affermir, l'étendre et le relever.

Considérons ici la durée et l'esprit de leurs règnes, deux objets qui, dans l'établissement des grandes dynasties, sont dignes d'une sérieuse attention.

Rurick règne dix-sept ans, Oleg trente-quatre, Igor trente-sept; ce qui donne aux Slaves le temps de devenir Russes.

Oleg est un grand homme, qui se couvre de tant de gloire, de Novgorod à Byzance qu'il rançonne, que ses nouveaux sujets le croient magicien.

La nation devait avoir besoin de repos; Igor, puis Olga, règnent plus pacifiquement. Leurs nouveaux sujets allaient se soulever; le célèbre voiévode Sweneld les contient.

Peut-être les Russes allaient-ils s'assoupir; un prince, guerrier avec rage, Swiatoslaf, leur communique sa fureur, et leur rend toute la dureté de leurs anciennes mœurs.

Oleg avait transporté le siége du gouvernement de Novgorod à Kief; ce Swiatoslaf, attiré par Byzance, prétend le pousser encore plus excentriquement jusqu'en Bulgarie [1]. S'il eût réussi, son successeur aurait été plus loin encore, et Rurick, au lieu d'être le fondateur d'un grand empire, n'aurait plus été que le premier chef de l'un de ces grands et passagers débordemens de barbares du Nord, qui parcouraient le monde jusqu'à extinction en le ravageant. Mais Swiatoslaf rencontra dans l'empereur grec Zimiscès un héros tout aussi opiniâtre que lui, et bien plus habile; et les

[1] Celle d'occident, l'ancienne Mœsie.

Russes, repoussés et contenus en Russie, furent forcés de s'y établir.

Par une autre fortune de cet empire, jusque-là, à chaque avénement, il n'y avait eu qu'un seul héritier au trône, et conséquemment point d'occasion de partage. L'État put donc prendre d'abord de l'ensemble; mais en 973, le voilà près de se dissoudre par la guerre civile, résultat de la division que Swiatoslaf en a faite entre ses trois enfans. Heureusement Vladimir, le plus habile des trois, se trouve avoir en apanage Novgorod et les braves Varègues; ils le font maître de tout l'empire, qu'il porte au comble de sa gloire gothique et rend chrétien.

Toutefois, la Russie était perdue sans retour par sa nouvelle dislocation entre les douze enfans de ce prince. Eh bien! il arrive encore qu'Iaroslaf, le plus capable de tous, a Novgorod et les braves Varègues en partage; ils réunissent pour la seconde fois dans une seule main tout l'empire, dont cet Iaroslaf est le père et le législateur.

Mais ce prince divise encore l'État entre ses enfans; et la Providence, lasse enfin de relever sans cesse ce malheureux empire, l'abandonne à son mauvais génie.

CHAPITRE VII.

L'EMPIRE russe, sous Vladimir et Iaroslaf, vient d'atteindre le faîte de sa grandeur gothique. Pour apprécier son développement, jetons un regard sur le règne de ces deux princes.

En 980, Vladimir conquiert le trône par un fratricide, et s'y maintient trente-cinq ans par la gloire.

Son sceptre, ou son glaive, s'est étendu jusqu'aux monts Ourals, vers la Caspienne, dans la Tauride, sur la Gallicie, la Lithuanie et en Livonie.

Ce despote lascif a eu six femmes et huit cents concubines, d'où lui sont venus ces douze fils, entre lesquels il a partagé l'empire. Il a fait impunément violence à ses sujettes, ce qui est pourtant l'écueil ordinaire des tyrannies; il a forcé brutalement à l'épouser, Rogneda, princesse de Polotsk, dont il avait massacré la famille.

Cependant, son informe grandeur et le retentissement de ses grands coups de guerre, ont éveillé l'attention des religions voisines : quatre d'entre elles sont accourues pour se disputer sa conversion; mais Vladimir a repoussé le mahométisme, parce qu'il interdit le vin, *indispensable aux Russes,* disait-il, *et qui faisait leur joie;* le catholicisme

qu'offraient les Allemands, à cause de son pape, dieu terrestre, qui lui a paru une chose inouie; le judaïsme, parce qu'il était sans patrie, et qu'il ne paraissait ni sensé de prendre conseil de vagabonds punis par le ciel, ni tentant de partager leur punition.

Mais en même temps la religion grecque [1], qu'avait pratiquée son aïeule Olga, et que vint lui prêcher un philosophe de Byzance, fixe son attention; il rassemble son conseil, prend l'avis de ses Boyards, des anciens du peuple, et en envoie dix examiner au loin ces religions jusque dans leurs temples.

Jusque-là, malgré leur Beli-Bog et leur Tcherno-Bog (dieu blanc et dieu noir), et ce qu'ils avaient dû recueillir des zélateurs de Zoroastre et d'Odin, on assure que les Slaves n'avaient pas même songé à l'existence et à la lutte perpétuelle d'un bon et d'un mauvais principe; ces païens, avec d'autres dénominations, avaient une mythologie semblable

[1] Le schisme grec commença en 857, quand le patriarche Photius excommunia le pape Nicolas Ier, parce que l'Église de Rome ordonnait qu'on jeûnât le samedi, qu'elle permettait de manger du laitage en carême, qu'elle retranchait la première semaine de ce temps de macération, défendait le mariage aux prêtres, leur permettait de se raser la barbe, et enfin prétendait que le Saint-Esprit procédait non seulement du père, mais encore du fils. Les autres différences consistaient dans la communion sous les deux espèces, dans le baptême par immersion, et en ce que la liturgie et tout l'office grec se font en langue vulgaire.

à toutes les autres; c'est-à-dire qu'ils avaient divinisé leurs passions, jusqu'à leurs goûts et tous les principaux objets de leurs craintes et de leurs espérances.

Cependant, les envoyés du Grand-prince, hommes simples, partent et reviennent; ils n'ont aperçu le mahométisme et le catholicisme que dans des provinces pauvres et barbares, tandis qu'ils ont vu la religion grecque dans sa magnifique métropole, et parée de toutes ses pompes : ils n'ont point hésité. Aussitôt Vladimir convaincu, est allé conquérir des prêtres et des reliques dans Cherson; puis, par ses menaces, il arrache à l'empire grec une princesse, qu'il épouse en se faisant chrétien.

Quant à ses divinités païennes, tyrannisant le ciel comme la terre, celles qu'il venait de faire toutes d'or et d'engraisser du sang chrétien, il les dépouille en faveur du Christ, comme des favorites disgraciées : bien plus, il les fait traîner au supplice à la queue de ses chevaux; elles sont chargées de coups par ses gardes, et précipitées dans le Dniéper.

Le prince qui traite ainsi les dieux de la Russie, n'en ménagera pas plus les hommes; il leur a ordonné de devenir chrétiens à tel jour, à telle heure : il commande, et des peuples entiers sont poussés comme des troupeaux, et réunis sur le bord des fleuves, pour y recevoir le baptême grec. Une foule succède à une autre foule; chacune

d'elles y reçoit en masse le nom d'un saint. Ensuite il outre les vertus chrétiennes, comme il a outré les vices du paganisme; il dissipe les revenus de l'État en aumônes, en fondations pieuses, en repas publics, par imitation des agapes des premiers chrétiens. Il n'ose plus verser ni le sang des criminels, ni même celui des ennemis de la patrie.

Toutefois, on le fait bientôt revenir de cette exagération; alors enfin, il fonde des villes dans lesquelles il transplante ses sauvages sujets. Il établit des écoles où il fait traîner les enfans des principaux Russes : car son pouvoir paraît sans bornes.

Ce colosse informe méritait une page d'histoire, puisque la Russie lui doit une religion toute spirituelle, ses premiers germes d'instruction et de civilisation, et sa plus grande gloire gothique.

Mais il gâta tout par le partage de l'empire entre ses enfans. Iaroslaf l'un d'eux, lui refusa le tribut de sa principauté. Sa révolte le fit mourir de douleur; elle le punit de cette division de l'empire en apanages.

Cette faute est répétée si obstinément depuis ce Grand-prince, qu'il en faut chercher la cause dans les mœurs des temps et dans la nécessité des circonstances, plus encore que dans l'imprévoyance de tels hommes.

Ces partages étaient indispensables. On donnait

une ville à un prince pour satisfaire à telle partie de sa subsistance; une autre ville pour telle autre partie de sa dépense : il n'y avait pas d'autre moyen d'y subvenir.

Et puis, les chefs de guerre, tels que Rogvolod de Polotsk, Sweneld, et ces ducs dont il est question dans les premiers traités avec Byzance, ayant des fiefs ou des gouvernemens, il n'était pas naturel que les princes du sang en fussent dépourvus. Il y aurait même eu plus de danger à laisser de si grandes et de si lointaines portions du pouvoir, entre les mains d'hommes qui eussent été étrangers à la dynastie.

On peut croire à ce propos, que le massacre de la famille de Rogvolod par Vladimir, et la brutalité que ce prince mit à forcer la seule héritière qui en restât, à l'épouser, vinrent de ce que cette famille, alliée seulement aux Rurick, s'était déjà fait de Polotsk un fief inamovible.

D'ailleurs, qu'aurait-on pu faire des princes du sang russe? Les forcer de vivre à la cour et aux frais du Grand-prince, sans commandement, et comme de premiers sujets! Mais ceci était alors contraire à la nature des choses, et n'est praticable que lorsqu'une longue expérience et une civilisation avancée ont fait prévaloir les intérêts généraux. Enfermer ces princes dans des sérails? Il n'y en avait pas en Russie; ils y sont impossibles. La température y porte trop à tous les genres

d'activité; elle y est contraire à la mollesse, à la vie contemplative : quelles en seraient les douceurs? Ces sérails y paraîtraient des prisons insupportables! Que faire donc? émonder à chaque âge l'arbre généalogique? en retrancher ces princes comme des branches gourmandes? Mais ce même climat n'y porte point à ces excès; l'esprit du christianisme, alors dans sa ferveur, y était contraire. Cet esprit était bien plus puissant sur les peuples réfléchis du Nord, que sur les peuples passionnés du Sud, et de cet Orient, d'où il venait, et où il n'a pu rester.

Pourtant Swiatopolk, le successeur de Vladimir, imagina ces atrocités en 1015. Mais comme la pluralité des femmes et les mauvaises moeurs avaient multiplié les princes du sang[1]; comme encore les apanages et l'étendue du sol tenaient ces princes fort éloignés les uns des autres, ses attentats contre ses frères ne purent être simultanés; l'un d'eux y échappa et le punit.

Ce fut Iaroslaf; il le précipita du trône. Cependant le monstre, tout chargé qu'il est d'un triple fratricide, y remonte par un parricide, en ouvrant, pour la première fois, le sein de sa patrie aux Polonais. Mais alors, se croyant affermi, il veut se défaire perfidement de ses alliés, qui,

[1] *V*. Swiatopolk, qui ne fait aucune différence entre ses bâtards et ses enfans légitimes.

l'abandonnant à lui-même, le laissent tomber une seconde et dernière fois, et mourir de terreur en fuyant encore le glaive vengeur d'Iaroslaf.

Des neuf premiers princes de cette première dynastie, et de cette première période, voilà le cinquième grand homme. Son règne commence par le glaive; mais ce n'est pas de l'éclat du glaive qu'il doit briller. Pourtant, d'un seul de ses coups, il a détruit les Petchenègues. On sait encore qu'il a pesé sur la Finlande, la Livonie, la Lithuanie et la Bulgarie. Byzance même un instant l'a redouté. Mais la plupart de ces expéditions ont été confiées à des lieutenans; elles furent peu glorieuses; la dernière a même fini honteusement les guerres des Russes contre les Grecs.

En même temps, quand deux fois les Novgorodiens ont replacé Iaroslaf sur le trône suzerain, on l'en voit retomber encore devant son frère Mstislaf : mais ce prince de Tmoutarakan le retient à demi dans sa chute; il lui rend généreusement la moitié de cet empire, dont Novgorod et Tmoutarakan [1], premiers apanages de ces deux princes, marquent assez l'immensité.

Sept ans d'un singulier accord entre ce guerrier

[1] Novgorod, dont les possessions touchaient à la Baltique; Tmoutarakan, clef de l'embouchure de la mer d'Azof, dans la mer Noire. *V.* l'inscription découverte dans l'île de Taman sous Catherine II, et la dissertation de Moussin-Pouchkin. *V.* Levesque et Karamsin.

et ce législateur suivent leur courte lutte; après quoi la mort de Mstislaf laisse Iaroslaf seul possesseur de cet empire informe et gigantesque. Ce n'est donc pas le génie de la guerre qui fit sa renommée et sa puissance, ce fut un autre génie. La Russie révère surtout dans Iaroslaf-le-Sage, son premier législateur, le fondateur de la liberté de Novgorod, le créateur d'un grand nombre de villes.

Elle admire dans ce prince le propagateur de l'instruction et de la civilisation. C'est lui qui fit traduire les livres saints en slavon; lui-même en a fait de sa main plusieurs copies. La Russie lui dut plusieurs écoles, et, entre autres, celle où trois cents jeunes Novgorodiens étaient instruits. Son histoire cite encore cette foule de prêtres grecs qu'il attira, seuls instituteurs qu'on pût alors donner aux peuples.

Elle applaudit à sa tolérance envers les païens de l'Ingrie et de la Livonie; à sa protection éclairée pour des femmes de Souzdal, accusées de sorcellerie. Ces malheureuses allaient périr victimes d'un peuple exaspéré par une famine qu'on attribuait à leurs magiques évocations; il les sauva; car sa piété fut aussi exempte de superstition et de faiblesse, que ces temps le permirent.

L'Église russe lui dut un instant ses libertés, auxquelles ses enfans renoncèrent. C'est lui qui, sans craindre les foudres de la métropole, voulut que l'institution des évêques russes, et leurs con-

ciles pour l'élection des métropolitains, fussent indépendans du patriarche de Byzance.

Déjà la Russie sort de sa longue obscurité : Vladimir et lui l'ont faite européenne par leurs conquêtes vers l'Ouest, par la religion, par ces germes d'instruction, par leurs alliances; les belles-filles d'Iaroslaf sont des princesses grecque, allemande et anglaise; sa sœur est reine de Pologne; ses filles sont, l'une reine de Norwége, l'autre reine de Hongrie, la troisième reine de France.[1]

Cependant il manque un code à cet empire, et c'est encore Iaroslaf qui le lui donne.

[1] Femme de Henri Ier.

CHAPITRE VIII.

C'EST surtout dans les codes des barbares qu'il faut chercher leur histoire. Le premier code russe fut écrit vers 1018, cent cinquante-trois ans après la conquête, et d'abord seulement pour Novgorod.

On ne doit point en conclure qu'il n'existait pas de lois avant Iaroslaf, ce qui est impossible, puisque, avant Rurick, il y avait de grandes villes commerçantes. D'ailleurs, on en retrouve des traces dans les traités d'Igor et d'Oleg avec Léon et Constantin. Mais on sait que la Slavonie, avant la conquête, était divisée en beaucoup de petits peuples chasseurs, pasteurs, agricoles et commerçans, et que chacun avait ses lois ou ses usages. Les Russes vinrent, confondirent sous leur domination tous ces peuples, ainsi que leurs lois et leurs coutumes, et s'y mêlèrent encore avec leurs lois scandinaves.

Il paraît que ni les unes ni les autres n'étaient écrites; et comme les premiers Grands-princes ne s'embarrassèrent guère de les faire concorder, ne songeant qu'à conquérir, et ne mesurant leur puissance que par les soldats et les tributs qu'elle leur donnait[1], cela produisit un désordre de lois et de

[1] Quand Swiatoslaf voulut s'établir à Péréiaslaf, il dit : Les Grecs me fournissent de l'or, de riches étoffes, du riz, des fruits, et du

coutumes où beaucoup se perdirent, et de tels accidens, qu'Iaroslaf fut obligé de faire un réglement pour ne pas voir s'abîmer par l'anarchie la plus sanglante, la ville de Novgorod à laquelle il était réduit.

Voici l'événement qui fut sans doute la cause immédiate de ce code, et surtout de la charte très remarquable des libertés novgorodiennes.

La chronique d'alors dit qu'en 1018, Novgorod, poussée à bout par les Varègues, gardes d'Iaroslaf, se fit justice à elle-même en les égorgeant; que le prince irrité répondit à cette violence par le massacre des principaux Novgorodiens qu'il sut attirer dans son palais; mais qu'en cet instant éclata la nouvelle du triple fratricide de Swiatopolk; qu'alors Iaroslaf, menacé par son frère, se voyant sans gardes, et abandonné par ses sujets, revint à ceux-ci, se jeta en pleurant dans leurs bras, qu'ils lui tendirent sans rancune, qu'ils armèrent pour lui, et sur lesquels ils l'élevèrent deux fois jusqu'au sommet de l'empire.

Ce fait, sans commentaires, est sans vraisemblance. Qu'Iaroslaf ait attendri les Novgorodiens par son repentir, cela est possible; mais qu'il s'en soit fait dès-lors l'armée la plus dévouée et la plus persévérante dans sa cause, cela n'est croyable

vin; la Hongrie, du bétail et des chevaux; je tire de la Russie du miel, de la cire, de l'hydromel, des pelleteries, et des hommes.

qu'en admettant un échange de bienfaits, un pacte enfin entre le prince et son peuple. D'ailleurs, l'époque de la révolte, de la vengeance et du rapprochement, concordent avec la date des libertés qu'Iaroslaf concéda aux Novgorodiens, et avec celle de son code.

Ce code est remarquable. C'est le despotisme qui l'annonce. *Respectez ce réglement : il doit être la règle de votre conduite. Telle est ma volonté.*[1]

Ses deux premières lois, selon Leclerc, ou, selon Karamsin, la première seulement, ne règlent la vindicte des lois qu'à défaut de la vengeance privée. La loi ne venait donc au secours que du faible; le fort se faisait justice lui-même. Les parens d'un homme tué avaient seuls droit de vengeance. Cette loi ne règle même pas les combats judiciaires; c'était être non seulement barbare, mais même sauvage.

Cette même loi distingue plusieurs classes. S'il n'existe pas de vengeurs, dit-elle, le meurtrier paiera au trésor de l'État la double amende (ou quatre-vingts grivnes) pour le meurtre d'un Boyard ou d'un Thioun du prince; quarante grivnes pour le meurtre d'un Russe libre, Varègue ou Slave, d'un homme d'épée ou de plume, d'un laboureur, d'un marchand, national ou étranger, et peut-être aussi pour le meurtre d'un homme à gages; car ceux-là mêmes étaient encore libres.[2]

[1] Leclerc.

[2] Le dernier paragraphe du troisième article, selon Karamsin,

La vie d'une femme n'était évaluée qu'à la moitié de celle d'un homme[1]; loi brutale, et bien digne de ce temps de barbarie, où la force était surtout respectée.

On ne devait rien au trésor pour le meurtre d'un esclave; il fallait seulement en payer le prix à son maître, s'il avait été tué sans des motifs suffisans, c'est-à-dire sans que cet esclave eût insulté un homme libre.

Ce prix est évalué selon les fonctions de l'esclave. Un artisan, un pédagogue, une nourrice, un chef de village, préposé par le prince ou par un Boyard, ne valaient que douze grivnes (voyez la première loi), comme l'honneur insulté d'un citoyen (voyez la troisième), comme la mort d'une pièce de bétail (voyez, d'après Karamsin, la septième). D'autres encore n'étaient évalués que six et même cinq grivnes. Ces malheureux n'étaient pas libres, ce que prouvent les testamens de plusieurs princes, puisqu'à leur mort, ils en affranchissaient un grand nombre, qui ne pouvaient guère profiter de leur liberté que pour se revendre.

Étaient esclaves à perpétuité, ainsi que leur postérité, tout prisonnier de guerre et tout homme vendu par des étrangers; esclave à terme, tout homme qui se vendait, tout débiteur insolvable,

paraît le prouver, et aussi la composition pour le meurtre d'une servante, qui est de dix-huit grivnes, dont douze pour l'État.

[1] *V.* dans Karamsin, le troisième paragraphe de l'art. premier.

tout homme libre qui épousait sans conditions une esclave, tout serviteur sans engagemens, tout serviteur à gages qui manquait à son contrat, enfin tous les faibles qui se faisaient esclaves des forts pour vivre et pour en être protégés.

Qu'on juge de la rapidité avec laquelle devait s'étendre cette peste de l'esclavage, en voyant, d'une part, le débiteur devenir esclave, et, de l'autre, l'intérêt légal de l'argent être de quarante pour cent.

La deuxième loi[1] rend le district garant de la sûreté publique sur son territoire, quand il ne peut livrer au prince le meurtrier, sa femme et ses enfans : loi alors utile, mais qui semble amener cette observation, que plus la civilisation s'étend, plus dans sa justice elle individualise, et que plus la barbarie existe, et plus sa justice est forcée d'augmenter les responsabilités collectives.

La troisième loi[2] estime la perte d'un membre presque autant que celle de la vie. Cela est d'un peuple guerrier et chasseur. Elle met quatre fois plus de valeur à la perte d'une mèche de barbe qu'à celle d'un doigt. Ceci rappelle l'importance que les Goths et les Germains attachaient à leur chevelure, et peut servir à prouver une même origine; comme aussi la punition du vol d'un cheval, par

[1] D'Iaroslaf suivant Karamsin, et d'Isiaslaf son fils suivant Leclerc.

[2] Suivant l'ordre que leur donne Karamsin.

la perte de la liberté; loi saxonne. Il existait encore une autre loi toute jutlandaise, fond et forme, contre l'usage d'un cheval sans la permission de son propriétaire. Ajoutons que nos épreuves par l'eau bouillante et le fer chaud se retrouvent encore dans ce code.[1]

Dans le détail des amendes pour les coups, il semble qu'on retrouve la délicatesse de notre point d'honneur; les insultes sont taxées quatre fois plus que les blessures.

On ne sait qu'induire de la septième loi[2], qui paraît obliger le Koblegien et Varégien au serment, et non le Slave, si ce n'est que, comme en Lombardie et en France, chacun suivait sa coutume; que c'était celle des Varègues; qu'elle ne pouvait être que celle d'un peuple tout guerrier, et non celle d'un peuple commerçant, à qui il faut d'autres sûretés que des paroles; enfin, que les Varègues étaient plus barbares que les Slaves, la négation par serment, admise en justice comme preuve suffisante, ne laissant plus d'autre recours à l'opprimé que la voie des armes : coutume qui ferait la barbarie, si elle n'était pas faite par elle.

[1] *V.* Ewers, *das älteste Recht der Russen*, où il prouve la ressemblance de l'ancien droit russe avec celui des Germains. *V.* Struwe, *Discours à l'Académie des Sciences*, en 1756, quoique réfuté récemment en Russie (*Ann. patriot.*, 1826, janv.), mais sans qu'on ait pu expliquer autrement la singulière conformité des lois russes et scandinaves, qu'en leur donnant une origine commune et germanique.

[2] Traduction de Leclerc.

La treizième loi, d'après Leclerc, confirme l'existence des trois classes qu'avait déjà désignées la seconde, la classe des esclaves et celle des hommes libres qu'elle protége contre celle des nobles et Boyards, dont elle paraît craindre les violences.

Ces hommes libres étaient les laboureurs ou métayers, les gens à gages [1] et les propriétaires habitans des campagnes; probablement ces Onodwortzy, dont il restait encore environ trente mille au temps de Pierre-le-Grand; mais le plus grand nombre des hommes libres habitaient les villes. Ils étaient divisés par centuries; ils se nommaient un chef, espèce de tribun. Ce magistrat civil et militaire du peuple, nommé Tyssiatschsky, avait une garde, et marchait l'égal des premiers Boyards du prince.

Quant aux nobles, ils étaient sans doute les descendans des guerriers varègues et slaves de Rurick et de ses successeurs, qui avaient eu de grosses parts dans la conquête; c'étaient les voiévodes ou chefs de guerre, les Boyards ou conseillers directs des princes, et les officiers de leurs gardes.

Au milieu de plusieurs réglemens sur les successions, on remarque (trentième loi) que le prince hérite des hommes libres morts sans enfans mâles, mais que, dans tous les cas, il n'a aucun droit sur la succession d'un Boyard ou d'un officier de sa

[1] *V.* la vingtième loi suivant Karamsin.

garde ; ce qui devait bientôt produire une noblesse exclusivement propriétaire.

Ce code n'indique, selon Karamsin, ni peine corporelle (si ce n'est l'esclavage qui les comprend toutes), ni différence dans la composition ou l'amende entre le Varègue et le Slave. Mais d'abord le code d'Iaroslaf ne fut promulgué qu'après la fusion de ces deux peuples ; et puis, comme il paraît que les gardes des princes étaient surtout composées de Varègues, on voit, par les première et trentième lois, qu'ils ne manquaient pas de priviléges.

La seizième loi [1] règle le *maximum* de ce qu'un propriétaire ou de ce qu'un possesseur, soit de fief, soit d'aleu, peut exiger par semaine et par jour, de ses fermiers ; car le paysan n'était pas serf alors, mais métayer.

Dans les différentes versions de ces lois, on ne trouve point de traces d'impôts. L'audacieux refus d'Iaroslaf au grand Vladimir, son père, est la seule preuve que les apanages devaient un tribut à la Grande-principauté. Du reste, on ne voit même pas que les fiefs et propriétés payassent d'impôts au Grand-prince ; le seigneur ou propriétaire paraît avoir eu, sur ses possessions, les mêmes droits de péage et de tribut que le prince sur son domaine.

Tout ce qui n'était pas apanage, fief ou propriété

[1] Traduction de Leclerc ; il l'attribue à Isiaslaf, fils d'Iaroslaf et son successeur.

privée, était au souverain. Le Grand-prince, comme le seigneur, vivait des amendes qu'imposait sa justice, et du revenu ou du tribut de ses terres; ce tribut se payait, comme à présent celui de Sibérie, en nature où il n'y avait que la nature, en argent où le commerce avec Cherson, Byzance et Winettes, avait introduit l'argent. [1]

On dit ici tribut, au lieu de revenu; car tout ceci sentait la conquête.

Il semble que la seule marque de sujétion du seigneur sous ce rapport, et ce qu'on peut bien appeler impôt, était le service militaire, mais avec toutes ses charges; il fallait joindre le prince, armé, monté, pourvu de vivres, et bien suivi.

Les juges étaient ambulans; ils s'adjoignaient, sur les lieux, douze notables jurés, assermentés comme en Scandinavie, ou comme en Danemarck [2], depuis Hodbrock, roi du huitième siècle.

Plusieurs autres lois imposent le respect des propriétés meubles et immeubles; elles sont d'un détail si judicieux dans l'intérêt du commerce, qu'il est évident qu'elles furent faites surtout pour Novgorod.

[1] Karamsin dit qu'il fut frappé de la monnaie à Kief, du temps d'Iaroslaf, et à son effigie. *V.* aussi Weydemeyer.

[2] *V.* Karamsin, cit. Saxon le grammairien (vol. II, p. 79).

CHAPITRE IX.

Ce code devait suffire à l'énorme empire compris entre le Volga et le Danube inférieur, la Dwina septentrionale et le Niémen, la mer Noire et la mer Baltique.

On est surpris d'y trouver plusieurs contradictions, et si peu de proportion entre les peines; mais elles devaient s'appliquer à tant de circonstances et d'intérêts différens! Elles ne furent sans doute pas faites à la fois, ni toutes pour tous.

C'est, au reste, un des plus remarquables monumens des temps gothiques. Ce code, ainsi que les libertés concédées aux Novgorodiens, fait la gloire d'Iaroslaf. Le résumé de ces franchises donnera une idée de celles qui existaient dans les villes russes de cette époque, mais avec de grandes modifications résultant du plus ou du moins de puissance de chacune de ces villes.

Ce qui fait d'abord bien voir toute l'importance de cette république, c'est la gratification d'Iaroslaf à l'armée, qui l'avait placé sur le trône de Kief. Le plus ou le moins d'argent marque là, comme ailleurs, la considération; dix grivnes à chaque voiévode, dix grivnes à chaque Novgorodien, un grivne à chaque Russe ou Varègue. Ces Varègues étaient donc bien déchus depuis le règne précé-

dent, où ils avaient voulu forcer les Kiewiens à se racheter. Cette nation n'était plus considérée que comme une pépinière de braves mercenaires, utiles au prince, mais dangereux pour le pays; leur influence en Russie semble s'être terminée par le rétablissement de la liberté à Novgorod, et avec le règne d'Iaroslaf.

Mais c'est ici le moment de s'expliquer cette puissance, déjà si marquante de Novgorod, qui vient de donner trois fois la Russie entière à Vladimir et à Iaroslaf. Son existence républicaine, toujours de plus en plus remarquable jusqu'à Iwan III (1480), est un phénomène au milieu de cette patrie de l'esclavage.

La position géographique de cette ville, qui d'abord avait amené sa soumission aux Varègues, fit ensuite sa force.

En effet, les Novgorodiens, hors de portée des nomades du Sud et de l'Est par cette position, et toujours rappelés vers le Nord par leur commerce, s'y conservaient, sans aller, comme le reste de la Russie, se perdre dans le midi. Cette paix du nord, quand le midi s'épuisait; l'éloignement des Grands-princes depuis qu'Oleg s'était établi à Kief; leurs ménagemens pour une ville qu'ils regardaient comme leur refuge; tout cela rendit à Novgorod, avec une force nouvelle, toute son ancienne indépendance.

Aussi, la vit-on bientôt suzeraine de l'Ingrie, de la Carélie, d'une grande partie de la Permie, de

Pleskof et de Torjock. Le golfe d'Archangel la bornait au nord, Twer au sud.

Elle avait un namestnick, ordinairement prince du sang, lieutenant du Grand-prince, général de l'armée, et même juge, mais seulement quand on s'adressait à lui; un posadnick, bourguemestre ou maire; un tisiatski [1], boyard de la commune, tribun du peuple, veillant sur les démarches du namestnick et du posadnick; des boyards, conseillers de ville, corps municipal ou sénat (toutes ces places étaient électives et temporaires); enfin des zitiéloudié ou propriétaires, première classe, où l'on choisissait les boyards; puis les marchands, et le peuple.

Cette république, considérée comme l'apanage de la Grande-principauté, et comme un État dans l'État, chargée de la défense des frontières du nord et du nord-ouest, avait ses assemblées du peuple qu'appelait le son d'une cloche fameuse, dite wetchevoy : tous ses citoyens, sans distinction, avaient le droit de voter. Le prince n'assistait point à leurs délibérations; là, se décidaient la guerre, la paix, l'élection des magistrats; quelquefois le choix de l'évêque, et même celui du prince; du moins fallait-il, le plus souvent, que cette assemblée l'approuvât.

Le prince n'était reconnu qu'après avoir juré de gouverner, conformément aux anciennes lois de la république; de ne confier le gouvernement des

[1] Ou tyssiatchsky.

provinces qu'à des magistrats novgorodiens, agréés par le posadnick; de respecter le droit exclusif qu'avait la république de juger ses citoyens, de s'imposer et de commercer avec l'Allemagne.

Il s'engageait encore à ne point donner à ses boyards, de villages dépendans de Novgorod, à ne leur en pas laisser acquérir; à ne point favoriser l'émigration parmi les Novgorodiens; à n'en faire arrêter aucun pour dettes; enfin, à obliger ses propres boyards et ses juges de ne parcourir les provinces novgorodiennes qu'à leurs propres frais, et de rejeter le témoignage des valets.

C'était à ces conditions que ces orgueilleux et inquiets républicains, souffraient que le prince rendît la justice, conjointement avec leurs propres juges.

Ils ne lui payaient pas d'impôts; ils lui faisaient seulement des dons gratuits; ils poussèrent l'exigence jusqu'à régler les heures de plaisir de leurs souverains; ils chassèrent plusieurs de leurs princes, et même de leurs évêques. On vit cette liberté, trop souvent poussée jusqu'à la licence, régner quatre siècles, en dépit du pouvoir lointain des Grands-princes. Mais ce pouvoir passant de Kief à Vladimir et à Moscou, se rapprochera d'elle peu à peu, en se concentrant, et finira par l'écraser.

Telles furent les concessions d'Iaroslaf à un peuple, qui deux fois put armer quarante mille hommes pour le porter à l'empire.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Seconde période, de 1054 à 1236.

La Russie du onzième siècle a donc un trône suzerain, une dynastie reconnue, une religion européenne, un code! elle marche du même pas que le reste de l'Europe vers la civilisation; et c'est quand elle n'a plus qu'à persévérer dans cette noble voie, qu'elle s'arrête, chancelle et tombe. Après avoir vu croître sa gloire informe et barbare pendant la première période de son histoire, cherchons au milieu des obscurités de la seconde, et dans sa situation politique et morale, les causes de sa décadence et de sa chute.

Le temps des conquêtes était passé. Les malheurs de Swiatoslaf, et ses excès de guerre, en avaient dégoûté; on avait atteint, sous Vladimir et Iaroslaf, les frontières naturelles; le reste tentait peu: et d'ailleurs, les victoires et la prise de Kief par Boleslas, roi de Pologne, n'indiquaient pas vers l'ouest une proie facile. Les troubles intérieurs, nés des partages de l'empire depuis ce même Swiatoslaf, ramenaient l'attention des Russes sur eux-mêmes. Leur conversion ne leur permettait plus

d'aller piller Constantinople, devenue leur métropole religieuse. Forcés désormais à contenir leurs peuples plutôt qu'à en conquérir d'autres, ces Grands-princes, adoucis par le christianisme, éclairés par ses prêtres, avaient enfin senti qu'il fallait donner des lois, des propriétés et de l'instruction à leurs sujets, pour les gouverner.

Voilà leur pensée, nous avons vu leurs moyens; voyons les obstacles et le résultat.

Le commerce de l'empire avec l'Asie et les Grecs [1]; le service militaire de beaucoup de Russes dans Constantinople; les expéditions plusieurs fois heureuses des Grands-princes vers ce centre de civilisation; la position de Cherson, que, sous quelques rapports, on pourrait comparer à celle de Marseille; c'étaient là des causes de perfectionnement. Ajoutez-y le voyage d'Olga à Constantinople et sa conversion; ces nombreuses fondations de villes et d'écoles par Vladimir et Iaroslaf; les lois de celui-ci, la grande quantité de prêtres et d'artistes grecs de tous genres, que tous deux attirèrent en Russie; les soixante-dix années de durée de leurs règnes, et de leur ardeur à civiliser leurs peuples; enfin, les esclaves qu'on ramenait des expéditions, qui repeuplaient le pays,

[1] *V.* Yakout le géographe; voyez l'influence de la civilisation asiatique sur ces grands Bulgares du Volga, qui, au dixième siècle, du temps de Vladimir-le-Grand, étaient agriculteurs, manufacturiers, commerçans, et habitaient des villes de pierre.

ou qui l'éclairaient quand ils étaient Grecs ; tout cela, sans doute, devait avoir contribué à l'instruction des Russes, et commencé à les rendre supérieurs à leurs voisins.

On peut en juger par ce que les contemporains[1] ont dit de cette Kief, appelée par eux la Capoue, la Constantinople du Nord, et de cette grande muraille de briques qui l'entourait, de sa porte dorée comme celle de Byzance, de ses quatre cents églises, de son luxe, des riches vêtemens qu'on y voyait briller, de ses bains d'étuve, de la mollesse de ses moeurs, corruptrices de l'armée polonaise; enfin, de ses repas somptueux, où concouraient les vins des Grecs, leur argenterie, et jusqu'aux productions des Indes. Sans doute aussi la longue possession depuis Oleg avait adouci les moeurs, formé des liens et consacré quelques devoirs.

Mais la barbarie, renouvelée par des guerres continuelles, étouffait ces germes de civilisation.

Pour concevoir les difficultés de cet empire, qu'on se figure la capitale de ces Grands-princes, au milieu de déserts où se perdaient devant eux des hordes inconnues, pour en ressortir sans cesse en soudaines irruptions. Voyez-les environnés de barbares, tout barbares eux-mêmes, et régnant

[1] *V.* Karamsin, et Dittmar (celui de Mersebourg, qui mourut en 1018), et plus tard Plan Carpin lui-même, admirant la perfection du travail du riche trône des Khans, ouvrage des orfèvres russes.

sur des barbares dont peu de lois, de villes et de propriétés leur répondaient; enfin, dans l'impossibilité de gouverner des provinces si lointaines, sans les parcourir six mois par an à la tête d'une armée, ou sans en confier de grandes portions à des lieutenans, qui pussent les contenir et les défendre. De là, des guerres civiles entre ces grands vassaux, telles que celles qui portèrent au trône Vladimir et Iaroslaf; et, de ces dissensions, des renversemens de fortunes établies, passant aux mains d'hommes nouveaux, nés de la guerre et des révolutions; enfin, la civilisation naissante sans cesse interrompue.

Toutefois, l'introduction du christianisme était un des pas les plus directs vers cette civilisation; et si les efforts d'Olga, de Vladimir et d'Iaroslaf, n'avaient pas été contrariés, on doit croire que la période dans laquelle nous entrons aurait été moins sanglante.

Il faut ici rendre hommage au génie du christianisme; pendant cette seconde période, il inspira à cette foule de descendans de Rurick, qui se partagèrent la Russie, la plupart de leurs belles actions; il fit des meilleurs de ces princes, de véritables grands hommes : il modifia les mœurs, et arrêta quelquefois la main criminelle des plus mauvais. Si l'on en croit Karamsin, dans aucune famille de princes barbares on ne vit plus de sanglantes discordes et moins de fratricides; les prêtres grecs,

lumières de ces ténèbres, détournés de leurs subtilités religieuses par la grossière rudesse qui les entourait, dépendans des princes, et n'ayant qu'à perdre à cette barbarie, parlèrent souvent le sublime langage du Christianisme.

Mais comment civiliser des barbares entourés de barbares? Olga ne fut pas écoutée; son fils Swiatoslaf même lui résista. Baptisée à Byzance par Constantin Porphyrogénète, quand, à son retour, elle essaya de convertir ce jeune guerrier, il lui répliqua : *Je ne puis adopter seul cette religion nouvelle, mes compagnons se moqueraient de moi.* Singulière réponse, qui semble prouver que le ridicule a été de tout temps, la plus puissante des armes anti-religieuses.

Cette arme fut trop faible contre Vladimir; mais il entreprit trop tard de se réformer et de réformer les autres.

Il y eut d'autres obstacles à la civilisation des Russes; on les trouve dans l'éloignement qu'inspiraient les Grecs méprisés et leur religion nouvelle, pour les arts, les sciences et les mœurs, que ces étrangers apportaient.

On doit croire aussi que la génération qui vieillissait eut l'amour-propre de ne pas vouloir que celle qui la remplaçait, lui devînt si supérieure. Quand on a vieilli, peut-on souffrir de s'entendre dire, que tout ce qui vous a occupé et distingué toute votre vie, n'est qu'ignorance, barbarie, in-

suffisance, grossièreté? Perd-on ainsi les droits de l'expérience, le seul bien qui reste aux vieillards, et si cher acheté.

Ajoutons que, dans ces temps barbares, le défaut de tactique et le genre des armes laissaient tout l'avantage à la force physique; ce qui donnait aux exercices du corps la priorité sur ceux de l'esprit.

Et puis, les différens sacs de Kief, dès le commencement des partages de l'empire, détruisirent dans son principe tout l'ouvrage d'Olga, de Vladimir et d'Iaroslaf.

Contre une barbarie volontaire et générale, les moyens d'instruction sont si faibles, que le prince, loin de les diviser pour les répandre, est forcé de les réunir sous sa protection; il faut qu'il appelle d'abord les générations naissantes autour de lui, pour qu'elles viennent y chercher l'instruction, qui ne peut les aller chercher : c'est pourquoi, les principes de la civilisation durent être long-temps renfermés dans une seule ville.

Or, nous allons voir, dans cette seconde période de l'histoire russe, que cette ville, prise en 980 par les Varègues de Vladimir, brûlée en 1015 par ceux d'Iaroslaf, et déjà pillée en 1018 par les Polonais, fut prise et reprise par eux en 1069 et 1077; et qu'enfin, après avoir passé violemment de mains en mains pendant encore un siècle, elle fut saccagée complétement en 1169, et à peu près détruite en 1201.

Dans la destruction de cette Kief, de cette mère de toutes les villes russes, aurait été comprise celle de la civilisation, si l'intelligence humaine n'était un sol tellement propre à cette semence, que dès que son germe y est jeté, il devient indestructible.

Toutefois, la Grande-principauté passa de Kief à Vladimir; la navigation du Borysthène, de plus en plus contrariée par les Tatars Polovtzy et autres, fut oubliée. Les Grands-princes s'éloignèrent ainsi des Grecs, qui les civilisaient, quand ces Grecs s'éloignaient d'eux, repoussés par les troubles civils de la Russie.

C'est pourquoi, vers le milieu du douzième siècle (1168), date de la chute de cette seconde capitale des Russes, les mœurs deviendront plus sauvages, ou plutôt ce seront d'autres mœurs; ce ne seront plus celles de cette Kief, qu'adoucissait Byzance, mais celles du centre de la Russie, encore païenne et barbare, au milieu de laquelle le siége du gouvernement aura reculé. Les duels judiciaires s'ajouteront alors aux épreuves du feu et de l'eau; les assassinats politiques et les guerres civiles se multiplieront; un singulier ordre de succession se joindra à tous ces désordres. L'empire, ainsi déchiré, restera ouvert aux Polonais, aux Hongrois, et surtout aux Tatars Polovtzy, qui aideront les princes russes à le dévaster; enfin, les Tatars Mongols se présenteront; l'État, morcelé, résistera sans ensemble, et sera détruit.

C'est alors que dans cet abîme, et pendant

plusieurs siècles, l'invasion tatare versera à plein bord ses barbaries, ses perfidies, et tous les vices de l'esclavage. Le vol, *comme une maladie contagieuse, attaquera toutes les propriétés*[1]. L'oppression, avec son odieux cortége de haines, de ruses, de dissimulations, de mœurs sombres et farouches, d'empoisonnemens, de mutilations et d'horribles supplices, s'établira; elle s'étendra sur toute cette contrée; elle pénétrera dans tous les cœurs, qu'elle flétrira et abrutira pendant deux siècles.

Une si affreuse tyrannie légitimera tous les moyens d'y échapper; alors, tout sera confondu: la distinction du bien et du mal s'effacera; ils auront ôté au crime sa honte, au châtiment son infamie! Le nom même de l'honneur disparaîtra; ce sera l'empire de la peur!

Dans la seconde période où nous entrons, au commencement du douzième siècle, Vladimir Monomaque, ce héros chrétien, pourra dire encore: *Ne faites point périr même le coupable, car la vie du chrétien est sacrée.* Mais à la fin du quatorzième siècle, quand son esprit revivra dans le grand Dmitry Donskoï, on verra ce digne descendant du héros chrétien des Russes contraint de rétablir la peine de mort. Bientôt, la justice de ses successeurs deviendra de plus en plus féroce, soit que les mœurs tatares aient prévalu, soit nécessité, et pour proportionner aux crimes les supplices.

[1] Karamsin.

CHAPITRE II.

Tout ce mal vint de la division de l'empire en apanages; mal, comme on l'a dit, inévitable avec tant de princes du sang, dans un tel climat, et parmi de tels hommes; enfin, seul système de gouvernement possible sur tant de peuples divers, sans moyens de communication entre eux, et dispersés sur une si grande étendue.

Pendant la première période de l'histoire russe, on a vu que le génie des deux derniers règnes, avait arrêté le développement de cette maladie endémique, si pernicieuse à tous les États fondés par les hommes du Nord. Mais, à la mort d'Iaroslaf, cette fièvre de décomposition s'empare de l'empire divisé entre ses cinq fils. Les vingt-quatre premières années de cette seconde période, qui comprennent le règne d'Isiaslaf, fils et successeur d'Iaroslaf, en sont bouleversées; plusieurs guerres civiles éclatent; ce prince est deux fois chassé du trône par ses parens, et deux fois rétabli par Boleslas II, roi de Pologne. A sa mort, un autre principe de décomposition vient s'ajouter à celui des apanages; l'ordre d'hérédité existant de père en fils depuis Rurick, quoiqu'un instant interrompu par la prolongation de la régence d'Oleg, change. Vsevold, frère d'Isiaslaf,

devient son héritier de l'aveu même des enfans de celui-ci, et l'ordre de succession entre frères s'établit.

Il se fondait, a-t-on dit, sur une coutume dont on ne cite pour précédens que cette régence d'Oleg, sans songer assez qu'un fait si ancien, et qui ne s'était pas renouvelé depuis cent soixante-cinq ans, ne pouvait guère être dans les mœurs.

On pourrait croire que les Russes suivirent un instinct naturel, qui semblait répugner à ce qu'un oncle obéît à son neveu, ou bien qu'on voulut éviter par là des minorités, ou prévenir des querelles entre de jeunes frères, qui auraient plus de respect pour un prince âgé, leur oncle. Le fait est que, dans ces temps naïfs et grossiers, ce mode de succession, si bizarre et si pernicieux, paraît avoir eu pour principe un respect scrupuleux et exagéré pour le droit de primogéniture : ce nom d'aîné était si respecté, qu'il suffit jusqu'à la fin du quinzième siècle pour désigner le suzerain. Aussi, verrons-nous la succession directe ne se rétablir, que lorsque les Grands-princes de Moscou feront reconnaître d'avance, leurs fils et petits-fils, pour les *aînés* de tous les autres princes : *Je te reconnais pour mon aîné*, était leur symbole de soumission.

C'est à ce même respect pour le droit d'aînesse qu'il faut attribuer la succession d'oncle à neveu, conséquence de l'hérédité entre frères; en voici le

mode : Les frères s'étant succédé jusqu'au dernier, et celui-ci venant à mourir, c'était non à son fils, mais à son neveu qu'appartenait le sceptre, c'est-à-dire au fils de l'aîné des frères qui venaient de se succéder sur le trône.

Un ordre de succession si étrange eut deux tristes conséquences : d'abord, un plus grand morcellement de l'empire en apanages, et de nouvelles occasions de guerres civiles. Il était simple qu'un Grand-prince donnât de son vivant, à ses enfans, des forces contre un oncle qui viendrait bientôt favoriser ses propres fils, aux dépens de ses neveux.

Ce morcellement n'épargna même pas le domaine suzerain. Il paraît qu'Iaroslaf le législateur l'avait laissé si puissant, en comparaison des apanages, qu'il avait pu croire sa suzeraineté assurée et incontestable. Mais bientôt ce vaste domaine fut subdivisé comme le reste de l'empire.

Les Grands-princes commirent cette faute d'eux-mêmes, soit indifférence pour l'intégrité d'un domaine, qui passait après eux à une autre branche, ou plutôt, intérêt à le laisser faible contre leurs enfans, qui n'en devaient pas hériter; soit qu'ils ne sussent où leur trouver ailleurs des apanages.

Le second résultat de cet ordre d'hérédité, fut l'affaiblissement progressif du pouvoir des Grands-princes, non seulement faute d'un point d'appui matériel sur un domaine si morcelé, mais encore faute d'un système suivi de gouvernement.

En effet, toujours étrangers à la Grande-principauté, ces princes y arrivaient de leurs apanages, avec leurs Boyards, gens dévoués qu'ils rassasiaient aux dépens des anciens possesseurs[1]. Cette extrême amovibilité dans le sceptre, trompant sans cesse l'espoir des sujets, les accoutuma à ne s'attacher à aucune branche des Rurick.

D'autre part, les Grands-princes arrivant plus âgés au trône, les règnes furent plus courts; ce qui interrompit tous les projets, et amena sans cesse de nouvelles révolutions, ou de nouveaux systèmes de gouvernement : car le système de gouvernement ne pouvait pas se transmettre d'un frère à un frère, et d'un oncle à un neveu, comme d'un père à son fils.

Cet ordre de succession fut donc une des principales causes de la faiblesse progressive des Grands-princes et de l'État, pendant cette seconde période; cela est si vrai, que dans la troisième, et malgré le surcroît de maux produit par l'oppression tatare, nous verrons l'État renaître avec l'autorité suzeraine, par le rétablissement de la succession directe, dans l'une des branches de cette multitude de princes.

[1] Entre mille autres exemples, voyez ce que l'historien russe dit d'Ioury de Souzdal, trois fois usurpateur du trône de Kief. Des favoris et un ramas d'aventuriers, qui cherchaient fortune à sa suite, foulaient à leur gré les citoyens de cette capitale, les pillaient, les outrageaient, etc. On vit plusieurs fois les princes enlever tous les boyards d'une ville, etc., etc.

Quant aux nobles russes, nous remarquerons que, dans toutes les querelles d'apanages de la seconde période, il n'est point question d'eux, mais seulement des princes. C'est que le mouvement toujours conquérant de la première période, les mœurs, l'amovibilité de toutes les fortunes secondaires au milieu de ces révolutions d'apanages; enfin, la rareté des villes, des résidences et des lieux forts, avaient empêché les voiévodes de se perpétuer dans leurs commandemens, comme ces chefs de guerre l'avaient déjà fait partout ailleurs à cette époque. Puis, quand on commença à fonder de nouvelles villes, les princes se multiplièrent aussi, et se les partagèrent; personne même ne pensa qu'elles pussent appartenir à d'autres qu'à ces princes, tant la dévotion à la famille des Rurick, paraît avoir été de tout temps, absolue et exclusive.

Il suffisait d'être de cette race : bons ou mauvais princes, les Russes acceptèrent tout. Ces peuples se laissèrent passer de mains en mains, diviser, subdiviser, donner et reprendre, comme il plut à tous ces princes.

De son côté, cette famille de Rurick regarde l'État comme sa propriété. Écoutez un certain Oleg; appelé, en 1096 ou 1097, au congrès de Kief par ses parens, et averti qu'on y consulterait les évêques, les anciens boyards et les plus illustres citoyens : « *Je suis prince*, répondit-il, *et ne suis* « *point fait pour prendre conseil des moines et de* « *la populace.* »

Mais on verra bien d'autres exemples de cette soumission des peuples, et de cet orgueil des Rurick.

Cependant, ce congrès proposé en 1096, celui des fils d'Iaroslaf le législateur, en 1059, pour la délivrance de leur oncle, et ceux qui suivront, tous ces faits nous indiquent la forme du gouvernement dans cette seconde période. C'était une foule de princes apanagés du sang de Rurick [1], qui reconnaissaient, pour Grand-prince et pour suzerain, le souverain de Kief. Ces princes se réunissaient fréquemment dans des congrès, où se décidaient les affaires importantes, se répartissaient les apanages, et se jugeaient les grands délits. *La faute qui fait perdre au boyard sa tête,* a dit l'un d'eux [2], *fait perdre au prince son apanage.*

[1] On en comptait, vers 1150, plus de soixante-onze, tous souverains.

[2] Swiatoslaf, en 1176.

CHAPITRE III.

Maintenant que toutes ces causes de barbarie, de l'ordre de succession entre frères, de partages, de dissensions intestines et de l'autorité exclusive des Rurick, sont appréciées, et le mode de leur gouvernement entrevu, revenons à l'histoire des faits principaux, séparés de ces considérations générales, sans lesquelles nous n'aurions pu en saisir l'esprit.

Nous avons vu qu'Isiaslaf, fils d'Iaroslaf le grand, vient d'ouvrir cette seconde et désastreuse période par vingt-quatre années de guerres civiles, deux déchéances, deux appels à l'intervention étrangère pour sa double restauration, et par un changement dans l'ordre de succession au trône, qu'il laisse à son frère Vsevolod, sans que ses deux fils s'y opposent.

Mais qu'importe ce nom d'Isiaslaf, et qu'un Vsevolod ait, après lui, régné quinze ans; ou bien, qu'un Swiatopolk, neveu de ce Vsevolod, et fils de son frère aîné, lui succède et occupe pendant vingt autres années, ce trône, bien plus envié à cause des richesses et du luxe de Kief, que pour la puissance très contestée qu'il donnait! Que retenir de ces annales, si ce n'est qu'elles sont toutes remplies

de violences, d'usurpations, de traités violés, de brigandages, soit entre les princes russes, soit avec les Tatars polovtzy, ou avec les Polonais et les Hongrois ? Ne cherchons donc dans ces faits, la plupart indignes de mémoire, que ceux qui dominent, qui peuvent donner la couleur de ces temps, et l'idée principale et générale de cette époque.

Or, dès les premières années du règne de Vsevolod, vers 1084, on voit s'élever la grande figure de son fils, de ce Vladimir Monomaque, le héros de cette seconde période de l'histoire russe. Ses premières actions sont des campagnes lointaines pour redresser les torts. Génie tutélaire au milieu de cette foule de princes apanagés, il accourt sans cesse à la défense du faible contre l'injuste agresseur; les Polovtzy le rencontrent toujours le premier au-devant de leurs affreuses incursions. Le seul fait qu'on lui reproche, c'est de s'être laissé persuader qu'il était permis de manquer à sa foi envers ces brigands, qui ne gardaient jamais la leur; en effet, il se prêta à une perfidie contre ces perfides, trahit ces traîtres, et les fit égorger, endormis au milieu des fruits de leurs rapines, au nombre desquelles Vladimir comptait, sans doute, le traité qu'ils venaient de lui arracher.

Mais que de grandes actions ont racheté cette grande erreur! Quand, en 1093, son père meurt dans ses bras qu'il lui tend, et sur ce riche trône de Kief qu'il lui laisse, et que tous les bons citoyens

le supplient d'accepter, il le refuse. Quelque bizarre que soit l'ordre de succession établi, il le respecte; et, remettant le sceptre à Swiatopolk, son cousin: *Son père*, dit-il, *était plus âgé que le mien; il a régné le premier dans la capitale. Je veux préserver la Russie des horreurs d'une guerre civile.*

Il fait bien plus encore, pendant vingt ans il continue cette générosité. Fidèle vassal de ce Swiatopolk, qui n'a que huit cents guerriers pour sa garde, il vient sans cesse à son secours dans les guerres injustes et les combats imprudens où ce téméraire s'engage, en dépit de ses représentations et de ses reproches. En combattant pour ce suzerain, Vladimir perd dans les flots un frère chéri, qu'il veut en vain sauver aux dépens de sa propre vie; il perd jusqu'à son apanage de Tchernigof, que le méchant Oleg, son parent, réclamait comme son héritage, et qu'il lui arrache.

Cet Oleg ne veut se soumettre, ni à l'amovibilité des fiefs, ni au congrès de 1097, où les princes répartissent entre eux les apanages; il a juré sur la croix de se contenter de son partage; mais lui et David, son frère, en appellent encore aux Polovtzy. Ils ouvrent sans cesse la Russie à ces brigands; leur vie n'est qu'un enchaînement de trahisons.

Grâce à l'influence du christianisme sur ces moeurs hyperboréennes, jusque-là, les discordes féodales des princes russes, aussi sanglantes qu'ailleurs, mais seulement du sang des batailles,

n'avaient pas été, comme chez les autres barbares, noircies du sang des forfaits. Depuis près d'un siècle, Swiatopolk, le fratricide paraissait comme un monstre isolé dans ces temps de discordes, dont il avait été l'horreur.

Cependant voici qu'à la fin du onzième siècle, cette détestable race du traître Oleg, qui ne respecte rien, renouvelle ces monstruosités; son frère David, à qui la paix publique, rétablie par le congrès de 1097, est insupportable, ourdit une trame, calomnie Vladimir, et fait arracher les yeux à l'un de ses parens, dont il convoite l'apanage.

Mais ce crime, si commun en Grèce, était inoui en Russie: il la révolte. Un nouveau congrès de ses princes se rassemble sous une vaste tente, et c'est encore le génie de Vladimir Monomaque, qui y domine. *Tu prétends avoir à te plaindre,* disent-ils à David; *te voilà assis sur un même tapis avec tes frères. Parle, qui de nous accuses-tu?* Et David, déconcerté, se tait; et les princes sortent. Ils montent à cheval; ils tiennent conseil tout armés, comme dans les circonstances alarmantes. Puis ils se séparent; chacun d'eux va consulter ses Boyards; et David, condamné, rejeté avec horreur, perd son apanage.

Toutefois, il reçoit de la pitié de ses parens quatre villes et quatre cents grivnes pour sa subsistance : tant ces descendans de Rurick respectaient leur sang, même le plus mauvais; tant le christia-

nisme les avait adoucis depuis Vladimir le grand, qui supprima la peine de mort, et Isiaslaf, son petit-fils, qui l'abolit une seconde fois, Iaroslaf son père l'ayant rétablie.

Enfin, la mort du méchant Oleg, ce dernier congrès où brille l'influence de Monomaque, sa générosité, son active valeur, ont suspendu les dissensions civiles, et terminé de nouvelles guerres contre les Polonais et les Polovtzy. Pendant les trente-cinq ans de règne de Vsevolod et de Swiatopolk, Vladimir, qui a refusé le gouvernement de la Russie, en a été le génie tutélaire.

Mais alors, en 1113, Swiatopolk meurt, Kief se bouleverse, elle massacre ses Juifs, et Monomaque, à qui tous ont toujours recours dès que le besoin d'ordre et de justice se fait sentir, est encore appelé au trône; mais ce héros du devoir refuse encore le sceptre; il déclare que c'est au fils de son ennemi, à celui du perfide Oleg, que l'ordre d'hérédité le destine.

Cependant, sa grande renommée, son âge, et les circonstances, l'emportent : un assentiment, une volonté unanime, et la révolte des Kiewiens, le contraignent à régner.

Car il est remarquable qu'il fut élu par une assemblée générale et solennelle des citoyens de Kief; ce qui toutefois n'établit pas les droits du peuple, rien n'étant fixe alors : un grand homme dérogeant et pouvant faire déroger à tout. D'ail-

leurs ce prince avait refusé de profiter de cette élection; ce qui prouve qu'il ne la regardait pas comme valable.

Mais enfin il cède, et d'abord l'ordre renaît avec l'expulsion des Juifs de tout le territoire russe. Vladimir protége leur sortie, et fait respecter leur exil, qui dure depuis sept siècles, et auquel la Russie applaudit encore.

En même temps, le sort des esclaves par contrat, pour dettes, et même de ceux soumis au plein esclavage, est adouci ; les passions, enchaînées dans l'intérieur, se tournent au-dehors, et des guerres utiles contre les ennemis de l'État, succèdent aux guerres intestines. Enfin, ce grand homme laisse à la Russie de meilleures lois, et à ses enfans la mémoire de ses actions, dont en mourant il a tracé le tableau, et qu'il leur offre pour modèle.

« Mes chers enfans, s'écrie-t-il, louez Dieu, « aimez les hommes ; car ce n'est ni le jeûne, ni « la solitude, ni la vie monastique, qui vous don- « neront la vie éternelle, c'est la bienfaisance seule.

« Servez de pères aux orphelins ; jugez vous- « mêmes les veuves. Ne faites mettre à mort ni « innocent ni coupable, car rien n'est plus sacré « que la vie et l'âme d'un chrétien.

« Ne vous éloignez pas des prêtres ; faites-leur « du bien, afin qu'ils prient Dieu pour vous.

« Ne violez pas le serment prononcé sur le cru- « cifix. Mes frères m'ont dit : Aidez-nous à chasser

« les fils de Rostislaf et à nous emparer de leurs « provinces, ou bien renoncez à notre alliance. — « Mais je leur ai répondu : Je ne puis oublier que « j'ai baisé la croix.

« Songez bien que l'homme doit être toujours « occupé ; soignez donc vous-mêmes vos affaires « domestiques, et fuyez l'ivrognerie et la débauche.

« Aimez vos femmes, mais ne leur laissez aucun « pouvoir sur vous.

« Cherchez sans cesse à vous instruire. Sans être « sorti de son palais, mon père parlait cinq lan- « gues, chose que les étrangers admirent en nous.

« En guerre, soyez vigilans ; servez d'exemple « à vos Voiévodes ; ne vous livrez au repos qu'après « avoir placé vos gardes. Ne vous désarmez jamais « à portée de l'ennemi ; et, pour éviter toute sur- « prise, soyez à cheval de bonne heure.

« Lorsque vous ferez un voyage dans vos pro- « vinces, ne souffrez pas que les gens de votre suite « fassent la moindre injure aux habitans, et traitez « toujours à vos dépens, le maître de la maison « dans laquelle vous vous arrêterez.

« Si vous éprouvez quelque indisposition, faites « trois prostrations jusqu'à terre devant le Sei- « gneur, et que le soleil ne vous trouve jamais sur « votre lit. Aux premières lueurs du matin, mon « père, et tous les hommes vertueux dont il était « entouré, faisaient ainsi ; ils glorifiaient le Sei- « gneur ; ils s'asseyaient ensuite pour délibérer, ou

« pour juger le peuple, ou bien ils allaient à la « chasse et dormaient dans le milieu du jour; ce « que Dieu a permis à l'homme, comme aux bêtes « et aux oiseaux.

« Quant à moi, je m'étais habitué à faire moi-« même tout ce que j'aurais pu ordonner à mon ser-« viteur; nuit et jour, été comme hiver, j'étais dans « une continuelle activité; je voulais tout voir par « mes yeux. Jamais je n'ai abandonné les pauvres « ni les veuves aux vexations des puissans. Je m'é-« tais fait un devoir de l'inspection des églises et « des cérémonies sacrées de la religion, ainsi que « de l'économie de mes biens, de mes écuries, des « vautours et des faucons de ma vénerie.

« J'ai fait quatre-vingt-trois campagnes et bien « des expéditions; j'ai conclu dix-neuf traités avec « les Polovtzy; j'ai pris cent de leurs princes à qui « j'ai rendu la liberté; j'en ai fait mourir deux « cents en les précipitant dans les rivières.

« Personne n'a voyagé plus rapidement que moi. « Parti le matin de Tchernigof, j'arrivais à Kief « avant vêpres.

« Dans ma jeunesse, que de chutes de cheval « n'ai-je point faites! me blessant aux pieds, aux « mains, me brisant la tête contre les arbres; mais « le Seigneur veillait sur moi.

« A la chasse, au milieu des plus épaisses forêts, « que de fois j'ai moi-même atteint et lié ensemble « des chevaux sauvages! Que de fois je fus renversé

« par les buffles, frappé du bois des cerfs, foulé « aux pieds des élans ! Un sanglier furieux m'a arra-« ché mon épée de ma ceinture ; ma selle fut dé-« chirée par un ours ; cette bête terrible se jeta sur « mon coursier qu'elle fit tomber sur moi ; mais le « Seigneur me protégeait.

« O mes enfans ! ne redoutez ni la mort, ni les « bêtes sauvages ; confiez-vous à la Providence, « elle est au-dessus de toutes les précautions hu-« maines. »

CHAPITRE IV.

VLADIMIR MONOMAQUE, à force de vertus, vient de dominer la première partie de cette seconde période. Entre lui, le méchant Oleg et sa race, on a cru reconnaître le combat du bon principe contre le mauvais, où celui-ci a succombé, mais momentanément; car le bien tenait à un seul homme, et le mal à l'état des choses.

Aussi, Vladimir mort, voit-on le vice féodal, et ce pernicieux ordre d'hérédité que réclament les descendans d'Oleg, remettre à tous ces princes les armes à la main, et les placer, comme en état de nature, les uns contre les autres. Dans les trente-deux ans qui séparent le règne de Vladimir Monomaque de celui d'André de Souzdal, les deux seuls grands hommes de cette seconde période, les princes russes et les apanages se multiplient à l'infini. Dans ce court intervalle, onze d'entre eux, la plupart descendans d'Oleg et de Vladimir, renouvellent le combat de leurs pères avec des fortunes diverses : ils obsèdent, ils assiégent ce trône barbare, et s'arrachent l'un à l'autre cette informe suzeraineté.

Enfin, vers le milieu du douzième siècle, de partages en partages, de guerres civiles en guerres civiles, la Grande-principauté se trouve à peu près

réduite à la ville de Kief. Sa suzeraineté n'est plus qu'un vain titre, et pourtant, soit puissance des noms, soit qu'elle fût toujours cette Capoue, cette Babylone des Russes, métropole de leur religion, entrepôt de leur commerce, source de leur civilisation, toute l'anarchie des princes apanagés continue à s'acharner sur elle; l'œil se trouble dans cette confusion.

On y distingue toutefois encore, quelques traces de cette lutte des descendans de Vladimir Monomaque et de ceux d'Oleg. Ceux-ci, que réprouve toujours le peuple, s'appuient sur les barbares nomades du Sud; ceux de Monomaque, sur l'amour de leurs sujets et sur les Hongrois, qui, du moins, sont égaux aux Russes en civilisation. Il semble par là que ces descendances, telles que celles de Caïn et d'Abel, aient conservé l'empreinte de leur origine.

Mais alors, l'un de ces princes apanagés, celui de Souzdal, domine ce chaos. Il donne même pendant quelques instans l'espoir qu'il va le débrouiller. Tel que le chef de la troisième dynastie française, son patrimoine fait sa force. La principauté de Souzdal se compose des gouvernemens actuels d'Iaroslaf, de Kostroma, de Vladimir, de Moscou, et d'une partie de ceux de Novgorod, de Twer, de Nijni-Novgorod, de Toula et de Kalouga. Mais cette vaste contrée, centre de la Russie, paraît au prince qui y règne, un triste lieu d'exil. Il n'y

voit, dit-il, qu'un ciel rigoureux, des déserts sauvages, de ténébreuses forêts, et des peuples plongés dans l'ignorance. Kief seule peut le séduire; il s'en empare, ou plutôt c'est Kief qui s'empare de lui; et bientôt il y meurt, plus encore de voluptés que de vieillesse.

Aussitôt, toute la cohue des princes apanagés se relève; ils se ruent de nouveau sur ce trône de Kief, qu'ils escaladent, et sur lequel ils passent et repassent avec une telle rapidité, que le regard se perd à vouloir les suivre.

Un seul, dont la jeunesse fut celle d'Achille, s'est retiré de cette tourbe ambitieuse : c'est André, l'héritier de Souzdal. Il voit ce grand apanage d'un regard tout opposé à celui de son père : « Là, dit-il, « règnent encore la simplicité des mœurs, l'obéis-« sance du peuple et le dévoûment des Boyards; « tandis qu'à Kief, ville frontière des Hongrois, « des Polonais, des Polovtzy, tout n'est que pillage, « meurtres, guerres civiles et étrangères. »

Aussi, pendant qu'il laisse les autres princes, avec tout ce qu'ils ont de passions et de mains avides, se déchirer, s'épuiser autour de cette Kief, lui la méprise; il se tient à l'écart dans son patrimoine. Là, il semble réfléchir profondément sur les maux de sa patrie. C'est surtout dans la position excentrique de Kief, et dans les partages de l'empire, qu'il en voit la cause.

C'est pourquoi, dans son vaste domaine, il se

refuse à toute concession de territoire, même en faveur de ses plus proches parens; et il commence un combat à mort contre les apanages. C'est encore pourquoi il rend sa Vladimir digne d'être la capitale des Russes, pourquoi il agrandit Moscou, création de son père, fonde autour de lui une multitude de villes, les peuple de ces grands Bulgares du Volga, qu'il fait subjuguer[1], et attire dans le centre de la Russie, par les charmes de la paix, la population du Midi, qui fuyait les horreurs de tous les genres de guerre.

Enfin, en 1168, après avoir été repoussé par la fière et inconstante Novgorod, il se retourne vers Kief, sur laquelle ses armées marchent; et c'est alors que cette seconde capitale des Russes, prise d'assaut, dépouillée, dégradée, tombe, et cède sa suprématie à Vladimir.

Cependant, l'année suivante, les nombreuses troupes d'André, conduites par soixante-et-onze princes du sang, que commande l'un de ses fils, échoueront encore devant Novgorod, où règne un fils du prince de Kief. Novgorod est à son plus haut degré de puissance : entrepôt du commerce de la Perse et de l'Inde avec l'Allemagne, elle vient d'être admise dans la ligue anséatique. Mais si elle

[1] André ne fit plus la guerre par lui-même depuis son avénement. C'est peut-être pourquoi, à dater de son règne, les chroniques donnent le nom de *cour* à ce qu'elles avaient appelé jusque-là *garde du prince*.

a résisté deux fois à toutes les forces d'André, elle cède à sa politique, et la première, comme la seconde capitale des Russes, en reconnaît une troisième pour métropole.

André vient de triompher dans cette partie de sa double lutte; mais dans celle des apanages, la coutume, appuyée sur de trop grands intérêts, lui résiste. Pour un seul Grand-prince dont l'intérêt était de détruire ce système, une foule de princes tous souverains, en devaient vouloir la continuation, et non seulement eux, mais encore leurs gardes, et tous ces Boyards, cette multitude d'aventuriers attachés à chacun des descendans de Rurick, et qui vivaient de cet usage et de tous ses vices.

Aussi, tous se révoltent. C'est vainement que les frères, que les neveux d'André, auxquels il refuse des apanages, et qui en exigent, sont exilés, et forcés de fuir jusqu'à Byzance. Le reste de la Russie, partagé entre ses parens, l'emporte. Kief et Novgorod lui échappent; ses armées de cinquante mille hommes échouent devant une coutume invétérée: elle triomphe, et la politique d'André est forcée de se contenter d'un vain hommage.

Enfin, dans son propre patrimoine, qu'il veut du moins maintenir entier et sans partage, cruellement assassiné par les siens, il meurt haï et sans vengeance.

La chute de ce Grand-prince et de son système

d'ordre et de force, par la concentration du pouvoir, arriva en 1174; d'où il résulte que ce grand effort fut essayé trop tôt, ce que montre la résistance des mœurs; et trop tard, en le rapportant à l'invasion des Tatars, qui arriva cinquante-quatre ans après. Car, même en admettant une succession de princes habiles, et une suite d'efforts bien dirigés, un demi-siècle n'eût pas suffi pour rendre à la Russie, par la centralisation du pouvoir, toute la force dont elle était susceptible, et qui lui eût été indispensable. L'histoire entière prouve qu'une telle concentration de puissance dans un état féodal, et contre tant d'intérêts si forts et si opposés, fut toujours bien plus longue à établir.

Au reste, bien loin de persévérer dans cette grande pensée, le premier successeur d'André vit froidement se morceler en apanages ce vaste domaine de Souzdal, devenu, par sa réunion instantanée dans une seule main, le noyau de l'empire. Le second, se laissa disputer la Grande-principauté, par l'un des princes qu'il avait apanagés aux dépens de son propre domaine. Le troisième fit bien plus : il déclara naïvement, qu'il n'exigeait aucune soumission des princes apanagés, et qu'ils ne devaient compte de leur conduite qu'à Dieu seul.

Ainsi, le résultat de ce troisième changement de capitale fut de transporter dans le centre de la Russie la fureur des guerres civiles, le morcellement en apanages, et d'éloigner le centre du

gouvernement, non seulement de la Grèce, de son commerce, de sa civilisation, mais aussi des provinces russes les plus européennes. Celles-ci, cherchant un point d'appui à leur portée, ne tardèrent pas à devenir hongroise, polonaise et lithuanienne. Enfin, ce changement de résidence acheva la décomposition du nord de l'Europe, à l'instant où l'Asie centrale, se réunissant tout entière sous un seul chef, était prête à déborder sur cette contrée malheureuse.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

Troisième période, de 1237 à 1462.

Voici qu'un grand conquérant s'élève auprès de la Russie, dans l'instant même où ce malheureux pays n'a plus, pour se garantir, que les lambeaux d'une puissance usée et déchirée par la discorde.

Aussi a-t-il suffi pour l'écraser d'un seul des lieutenans de Gengis-khan [1], et de deux efforts tentés, l'un en 1221, au travers des défilés du Caucase, l'autre en 1237, par la Bulgarie orientale [2]. Le premier, qui ne fut qu'une irruption, n'a coûté au vainqueur qu'une seule bataille; le second, quelques combats insignifians, mais beaucoup de siéges.

Cherchons d'abord les causes de cette invasion, celles de ses rapides succès, et de la longue durée de ce dernier triomphe de l'Asie; nous suivrons ensuite la marche lente et graduelle des Russes vers leur indépendance.

Les principales causes de cette grande invasion

[1] Ou Tchinguis. De Guignes écrit Genghizkhan.

[2] Ou le pays de Kasan.

de l'Europe par l'Asie, se trouvent dans le génie de Gengis-khan, qui réunit les Mongols[1] aux Tatars, et dans les mœurs de ces deux peuples.

Cet ambitieux ne pouvait être grand que par la guerre; il était barbare; il commandait à des pasteurs, nécessairement nomades comme leurs troupeaux; comment, dans ces vastes déserts, les aurait-il tenus sous sa dépendance ailleurs que dans des camps? Comment les tenir réunis dans des camps autrement que par de continuelles conquêtes; sans quoi ces peuples pasteurs sont forcés pour vivre de se séparer en une multitude de hordes? La guerre, une guerre perpétuelle pouvait donc seule assouvir sa passion, et lui faire savourer sa puissance. Quand elle eut dévoré l'Asie entière, il lui fallut l'Europe.

Dire que les Russes se mêlèrent de défendre les Polovtzy, et massacrèrent les envoyés tatars qui vinrent leur proposer une alliance insidieuse, ce serait donner une cause puérile à cette grande invasion. Ces avides barbares, alléchés, comme tous leurs prédécesseurs, par le luxe de Byzance, eussent-ils passé devant la Russie sans songer à elle? Kief, presque sur leur chemin, et le luxe grec des Russes, ne suffisaient-ils pas pour les attirer? Ils en entendirent parler en 1221 aux Polovtzy, en 1237 aux

[1] Mogols, suivant de Guignes et Karamsin; et Mongols, suivant Malte-Brun, Depping et Levesque.

Bulgares d'Argent [1], qui par leurs pillages ne connaissaient que trop les richesses des Russes. Puis ces Polovtzy et ces Bulgares du Volga étaient en guerre avec les Tatars, et la conquête que ceux-ci firent de ces deux peuples, les mena tout naturellement à celle de Kief et de Vladimir.

Quant aux causes des rapides succès de ces Tatars, remarquons d'abord que leur vie pastorale ne les attachant à aucune patrie, dut seconder l'immensité des projets ambitieux de Gengis-khan. Ce genre de vie rend tous ces peuples propres au métier des armes, et les tient toujours prêts à combattre. Les nations nomades sont des armées irrégulières, mais mobiles, promptes et toujours sur pied; ce qu'elles laissent derrière elles peut être gardé par des vieillards, des femmes et des enfans.

La guerre n'est point un événement pour ces nations, car de longues marches changent peu les habitudes d'un peuple errant; leurs maisons, leurs vivres, marchent avec eux; et ceci est de quelque importance dans des plaines incultes et des forêts inhabitées. Ces Tatars avaient donc sur les Russes l'avantage qu'ont des armées permanentes sur des levées subites.

Toutefois, c'est ici le lieu de se rappeler l'existence de ces gardes permanentes des princes russes, auxquelles il faut joindre celles des villes,

[1] Ou du Volga.

quoique sans doute moins aguerries que les premières; mais les auteurs nationaux laissent voir que la permanence de ces gardes, avait habitué à se reposer sur elles de tout soin de guerre, et que les peuples étaient devenus inhabiles au métier des armes.

A cela, il faut ajouter que là, comme partout où les hommes du Nord s'établirent avec leur gouvernement militaire, il ne pouvait y avoir de guerriers que les hommes libres et propriétaires, dont il faut encore distraire les marchands et le clergé. Or, les guerres continuelles avaient tant augmenté le nombre des moines, des hommes à gages, des esclaves, et si fort diminué celui des hommes libres et possesseurs de terres, qu'à peine y avait-il alors assez de guerriers pour faire face aux Polovtzy.

Au milieu de cette ruine et d'une dépopulation si générale, les gardes des princes durent elles-mêmes s'affaiblir. On a vu que, vers 1100, celle du Grand-prince n'était que de huit cents hommes, et qu'il la perdit; c'est ce qui fait qu'à l'exception d'une bataille et de quelques combats insignifians en rase campagne, les Tatars ne trouvèrent de résistance que dans les villes, où tout ce qui s'y était réfugié, paysans, prêtres, peuples, devint guerrier par désespoir.

Encore, ce ne fut qu'à la seconde invasion: voyez, en effet, les habitans de ces villes n'opposer à la première, que des processions de prêtres et de

supplians, que ces barbares se plurent à fouler aux pieds de leurs chevaux.

Une autre cause de la nature de cette seconde guerre, toute de siéges, c'est que dans ces temps barbares, où aucune tactique n'était connue, une cavalerie impétueuse devait, dans les campagnes, avoir la supériorité : or, les Tatars, toujours à cheval et maîtres des provinces les plus productives en chevaux, étaient les meilleurs cavaliers du monde. Les Russes étaient surtout fantassins; les gardes de ceux-ci écrasées, le reste mal armé et sans discipline, ne put tenir que dans des villes contre une si furieuse cavalerie.

Les annalistes vantent beaucoup la tenacité avec laquelle ces villes se défendirent; la plupart se laissèrent emporter d'assaut et détruire, plutôt que de se soumettre. L'exemple du sac d'une ville n'empêchait pas l'autre de s'y exposer. On croit reconnaître ici cette persistance obstinée jusqu'à la mort, qu'on retrouve encore dans le caractère russe : il est vrai que les Tatars, se glorifiant d'être sans parole comme sans pitié, il n'y avait point de traité à faire avec eux, ni de quartier à en attendre.

Maintenant, à cette réduction dans la population guerrière des Russes, opposez l'énormité des armées tatares. Écoutez Plan-Carpin; cet envoyé du pape à Bâti, a vu ce khan entouré de six cent mille guerriers, dont cent cinquante mille Tatars. Il n'y avait point alors d'art qui

pût compenser une si énorme disproportion de forces. Rubruquis [1], envoyé de Saint-Louis à Mangou-khan, n'en donne pas une moindre idée.

D'autres causes donnèrent encore la supériorité aux Tatars. Chez les Gaulois, comme chez tous les barbares, c'était par des cris répétés de village en village que les nouvelles se transmettaient; elles arrivaient d'autant plus vite, que le pays était plus peuplé. En Russie, où les habitations étaient séparées par des déserts, ce genre de communication était sans cesse interrompu, de façon que souvent un prince était surpris par l'ennemi dans sa capitale; c'était là un grand avantage pour un assaillant toujours prêt et si rapide.

On peut encore penser que les Mongols, si près des mines de Nertschings, et devenus maîtres de l'Oural et du Caucase, devaient avoir de meilleures armes que les Russes; aussi les annalistes parlent-ils avec effroi des flèches longues et acérées de ces Tatars, de leurs énormes cimeterres, de leurs piques armées de crochets, et de ces terribles béliers qui renversèrent en un jour les murailles de Kief, leur plus forte ville.

[1] Ce moine osa croire qu'il pourrait convertir Mangou; mais le khan lui répondit : Les Mongols n'ignorent pas qu'il existe un Dieu, et ils l'aiment de tout leur cœur; il y a autant et plus de chemins pour arriver au salut, que vous n'avez de doigts aux mains; si Dieu vous a donné la Bible, il nous a donné les mages, etc.

Ce qu'il faut aussi se représenter, c'est la soudaine organisation de ces hordes errantes en divisions de dix mille hommes, régimens de mille hommes, compagnies de cent hommes, et escouades de dix hommes. Admirons encore ces réunions annuelles de tous les chefs devant Gengis, unique moyen de les connaître, de les contenir dans un certain ensemble, et de leur rappeler son autorité dans une si immense étendue; car c'est au milieu de ces déserts que toute la force du génie éclate; c'est là surtout qu'on sent tout ce que peut l'influence d'un seul homme sur tant d'hommes et d'événemens, en dépit même de la nature.

Le fanatisme s'en mêla : un prophète avait prédit à Gengis-khan, dans une de ces assemblées générales, qu'il serait maître de la terre. Remarquons encore que chez ces Mongols, les trois grands délits étaient l'adultère, le sortilége et la lâcheté; et qu'enfin, des hommes qui avaient les passions si vives, qui étaient si ignorans, et qui devaient se faire tuer sous peine de mort, devaient être de terribles soldats.

D'ailleurs, il n'est pas bien surprenant que les Russes, désunis, aient succombé sous les Mongols, réunis aux Tatars. Enfin, le génie de Gengis, l'essor qu'il fit prendre, la confiance qu'il laissa, l'exaltation produite par quarante années de victoires, sont des causes frappantes de succès.

Ces nomades poussèrent leur fortune jusqu'en

Hongrie, et par-delà la Pologne; mais une victoire coûteuse en Silésie, et la misère du Brandebourg les ayant dégoûtés, ils s'en tinrent à la Russie.

Cependant, avec le secours des Polovtzy, les Alains auraient pu défendre l'entrée de la Russie d'Europe aux Tatars, qui l'attaquèrent d'abord par le sud-ouest de la Caspienne et les défilés du Caucase; mais les Polovtzy, trompés par des offres d'amitié, et par le souvenir d'une même origine, abandonnèrent les Alains. Ceux-ci écrasés, le Caucase franchi, ce fut le tour des Polovtzy, qui, chassés jusqu'au Dnieper, implorèrent le secours des princes de Kief et de Galitch.

Ces princes sentirent leur intérêt, et s'unirent aux Polovtzy. Ce fut alors que les envoyés tatars furent massacrés, en venant offrir aux Russes la même amitié dont ils avaient leurré les Polovtzy. La ligue des Russes était incomplète; ils furent attirés par une feinte retraite sur les bords de la Kalka, près de l'embouchure du Don. Là, le prince de Galitch voulut vaincre sans celui de Kief, qui, de son côté, le laissa battre, et fut à son tour massacré : tout le midi de la Russie fut alors ravagé, après quoi les Tatars se retirèrent.

Ce précis de leur première expédition de 1221, fait voir avec quelle politique prudente et dissimulée, ces Tatars préparaient une guerre, qu'ils allaient faire avec toute la fureur de la barbarie : ce que dit Montesquieu du caractère d'Attila peint

bien le caractère tatar, qui, patient et rusé en politique, est implacable et furieux à la guerre.

Voici deux autres raisons de la conquête générale de la Russie, en 1237, par Bâti, petit-fils de Gengis, et khan du Kaptchak. D'abord, la famine, une peste, le tremblement de terre de 1230, et un redoublement de dissensions intestines, affaiblirent les Russes, quand le pacifique règne de Touchi ou Zouzi-khan, avait préparé le Kaptchak; puis le Grand-prince de Vladimir (Ioury[1]) se trouva être un imbécille, qui ne pensa pas à s'allier aux Bulgares, et se laissa vaincre en détail. Comme il ne s'occupait qu'à orner des églises, à entretenir la mendicité par des aumônes et à engraisser les moines, il crut que Dieu ferait le reste.

Quant à l'infamie des princes russes, qui d'abord s'abandonnèrent mutuellement, qu'on vit ensuite achever de se déchirer entre eux sur leurs ruines, et qui finirent par choisir Bâti pour juge de leurs différends; enfin, quant à l'établissement sur les frontières russes du grand empire tatar du Kaptchak[2], qui s'étendait du nord de la Caspienne aux rives du Don, ce sont des causes, non seulement des succès des Tatars, mais encore de la durée de leur empire en Russie.

[1] Ou George.

[2] Kaptchak, ou la Horde dorée, kannat compris, selon Levesque, entre le Volga, l'Iaïk et le Don; et selon de Guignes, bien plus étendu vers le nord-est de la Caspienne : on croit même que le Sir, ou l'ancien Iaxarte, fut sa limite.

CHAPITRE II.

Pour que la durée de cette conquête n'étonne plus, il faut examiner tout ce qui la consolida. Le luxe, qui détruit surtout les empires conquérans, le luxe veut se fixer; des plaines sans habitation et sans culture le repoussèrent, et les khans du Kaptchak, d'Astrakhan, de Kasan et de Crimée, puisèrent long-temps, dans leurs hordes errantes, de nombreux soldats prêts à tout entreprendre, ayant peu à perdre, tout à acquérir, et rien à quitter.

Leur nombre s'entretint des esclaves qu'ils firent; ils enrôlaient, sous leurs drapeaux, leurs ennemis vaincus, et faisaient servir ainsi leurs conquêtes à conquérir.

En Russie, pourtant, la différence de religion, de climat, de mœurs, devint un obstacle. Ils ne purent la gouverner que de loin et comme suzerains. Il leur fallait là des armées pour combattre les Lithuaniens, les Suédois et les Livoniens, ennemis communs; car ces trois peuples, s'ajoutant aux Hongrois et aux Polonais, venaient de se lever à la fois contre la Russie, et de se jeter sur cette proie tombée. Mais les Tatars n'étant pas gens à être retenus dans un pays dont le climat

gênait toutes leurs habitudes, ils y laissèrent les princes russes régner et combattre pour eux. Toutefois, ce surcroît de guerres européennes, commencées dans les douzième et treizième siècles, affaiblit les Russes, et contribua encore à la durée du joug tatar.

On pourrait récapituler ici les famines, suites de l'invasion des Tatars et de l'imprévoyance des Russes, puis les dissensions continuelles entre les principautés, et dans les républiques russes; mais toutes ces causes de la longue durée de l'asservissement sont celles de la conquête.

Depuis la place où est Kasan jusqu'à Vladimir, siége de l'empire russe, les Tatars avaient tout détruit : c'était leur usage. Pourquoi des peuples pasteurs et nomades auraient-ils ménagé des villes? Il ne leur fallait que des pâturages [1]. Cette solitude flattait leur orgueil et faisait leur sûreté.

Devaient-ils laisser derrière eux une population qui pouvait devenir une armée, les armées n'étant alors autre chose que la population? Résultat de moeurs barbares, que semble devoir ramener sous d'autres formes, notre nouveau système de guerre d'invasion, qui, menaçant à la fois tout une nation, la force tout entière à se défendre.

[1] *V.* l'assemblée des chefs mongols, en 1223, où plusieurs d'entre eux proposent à Gengis-khan de faire égorger tous les habitans des pays conquis, afin de transformer ces vastes et populeuses contrées en pâturages. (De Guignes, vol. III, édit. in-4°.)

Enfin, ils firent la guerre aux murailles, comme tous les barbares de cette espèce; car elles leur sont contraires : chez eux, en ce qu'elles gênent leurs mœurs; chez leurs voisins, par l'obstacle qu'elles mettent à leurs violences.

Ces déserts que faisaient ces Tatars, et qui auraient arrêté tout autre que des nomades, n'étaient point pour eux un obstacle; leurs chevaux y trouvaient leur pâture, et ces chevaux étaient tout pour eux.

Mais le principal but des Tatars en détruisant, était d'établir profondément leur puissance par la terreur; car aussitôt qu'ils ont produit l'effet qu'ils désirent, ils traitent avec honneur tous les princes russes qui s'adressent à eux, quoiqu'ils les affaiblissent en même temps par d'insidieux partages. Ils fondent Saraï[1], puis Kasan, et s'établissent ainsi près de leur conquête.

Après Bâti, Bourgai fait faire le dénombrement général des Russes. Il envoie des gouverneurs (baskaks) avec des forces dans chaque principauté, établit des impôts, place un gouverneur général sur la frontière.

Il défend, sous peine de mort, le pillage des monastères; il exempte les prêtres de tout tribut. Il ne craint pas d'augmenter leur puissance temporelle pour s'assurer de leur force spirituelle,

[1] Capitale du Kaptchack, située, selon Aboulgasi, prince et historien tatar, sur le Volga, au nord d'Astrakhan.

dont ils savent mieux faire usage. On croit voir, dans la disgrâce des princes de Kief et de Vladimir qui avaient reconnu le pape, le soin que met le Tatar à défendre cette religion grecque qui n'est pas la sienne, mais dont il connaît l'empire sur ces peuples tributaires, et qu'il regarde comme une barrière entre la Russie et le reste de l'Europe.

L'affaiblissement du lien féodal en Russie avait facilité la conquête; la politique des khans achève de dénouer ce lien féodal. Ils perçoivent eux-mêmes le tribut de chacun; ils reçoivent les hommages et les réclamations de chaque prince, et quand ils ont fait la faute de rétablir un Grand-prince, ils laissent plusieurs prétendans se disputer cette suzeraineté, leur font attendre leur décision, et les retiennent quelquefois à leur horde deux ans entiers. En même temps, ils mettent obstacle à ce qu'aucun ordre de succession ne s'établisse. Enfin, ils se font eux-mêmes suzerains; car ils imaginent d'abord de ne laisser aucun prince, grand ou petit, prendre le gouvernement de ses États, sans en être venu demander l'investiture à la grande horde.

L'effet de ces voyages, auxquels une année entière suffisait à peine, était de laisser les principautés sans chefs russes, et sous le gouvernement des baskaks tatars; de prouver la suprématie des grands khans; de faire connaître à ces Mongols à quels hommes ils avaient affaire; de ruiner

les prétendans par des présens d'usage; enfin, comme ces princes ne manquaient jamais d'accusateurs parmi leurs parens et leurs compétiteurs, de leur faire craindre la justice terrible des khans, s'ils avaient à se reprocher la plus légère velléité d'indépendance.

Plusieurs princes furent appelés, jugés et exécutés à la grande horde. Mais ces Tatars, qui punissaient si cruellement l'insubordination des princes russes, s'unissaient à eux dans leurs guerres étrangères; ils les servaient même dans leurs guerres civiles. Voici comment : un prince russe allait dénoncer le Grand-prince à la horde, demandait sa place, et revenait avec une armée tatare, qui le laissait régner sur des cendres et du sang.

Ces secours n'étaient pas toujours donnés par la politique. Les Tatars, comme les Huns, ravageaient sans conquérir; c'était des tributs et des esclaves qu'ils cherchaient. S'ils avaient voulu gouverner leurs conquêtes, ils n'auraient pas pu les piller, habitude qu'il leur était impossible de perdre. Le tribut était pour le khan, le pillage pour la horde; il fallait de temps à autre la rassasier.

Car l'ensemble de cet empire tatar était composé de parties si incohérentes, que la guerre, qui détruit tout, était son unique moyen de conservation : elle lui était indispensable, parce qu'elle

réunissait toutes ses peuplades éparses, en dirigeant tous leurs intérêts, toutes leurs passions, vers un même but.

Comme un corps près de se décomposer ne peut montrer de force que par des convulsions, ce n'était de même que dans le violent état de la guerre que cet empire retrouvait son ensemble. Eh! quel autre véhicule aussi puissant qu'une fièvre ardente, impétueuse, composée de toutes les passions les plus violentes, aurait pu circuler assez rapidement pour animer et remuer à la fois tous les membres gigantesques de cet empire démesuré? La renommée d'un vainqueur, le cri de la guerre, étaient seuls assez puissans pour se faire entendre simultanément à toutes ses parties, si éloignées l'une de l'autre, et interrompues par de vastes déserts.

Aussi, dès que ce cri de guerre se fut affaibli, dès qu'épuisés ou rassasiés de sang, les khans, fixés par le luxe dans des villes qu'on ne pouvait pas transporter au loin comme la tente de Gengis, voulurent jouir chez eux du repos dont ils avaient privé la terre, sentirent-ils leur pouvoir se borner à leurs esclaves et à ces villes, et l'insubordination des hordes leur montrer le peu de consistance d'un empire composé de tant de nations errantes et d'intérêts différens.

CHAPITRE III.

On a vu l'Asie ralliée, surprendre et soumettre la Russie désunie; on va voir l'Asie se dissoudre à son tour, et la Russie, rassemblant successivement tous ses peuples, venger enfin son injure. Mais dans ce retour vers le bien, elle suivra la marche lente et méthodique de la nature, qui compose si lentement, si méthodiquement, ce qu'elle décompose si vite.

Cette habitude de guerre, qui accoutume à ne reconnaître d'autre droit, d'autre vertu que la force; le défaut d'ordre dans la succession au khannat; la facilité des révoltes pour des chefs de hordes errantes; l'indispensable nécessité, dans un trop grand empire, d'en confier de grandes divisions à des lieutenans; la révolte et les conquêtes des Nogais en 1259; les ravages de Timour en 1380 : toutes ces causes contribuèrent à la désunion et à l'affaiblissement du Kaptchak, qui date surtout du milieu du quatorzième siècle, après le règne d'Usbeck, plus d'un siècle après sa fondation.

Je ne parle ici que de l'empire du Kaptchak, l'une des cinq divisions du grand empire de Gengis-khan. L'ensemble de celui-ci ne subsista que quarante ans. Il ne faut chercher la cause de son peu

de durée que dans l'immensité de son étendue; car un homme peut bien ravager le monde, mais Dieu seul peut le gouverner.

Cependant, les premiers successeurs de Gengis ne prétendaient pas à moins qu'à la possession de la terre entière, qu'il leur avait léguée par testament[1]. Ils destinaient dix-huit années à la conquête de l'Europe : mais de ces orgueilleux, Octaï, le premier après Gengis, mourut empoisonné, ce qui contribua peut-être à suspendre l'invasion déjà proche de Constantinople, de Vienne, Dresde et Berlin. Le second, Gaïuk ou Kaïouk, ne fit que passer sur le trône; Mangou le troisième, y éprouva des revers; et Koublai, le quatrième de ces prétendus dominateurs du monde, ne put même pas être maître chez lui.[2]

Nous avons vu les causes de l'invasion tatare, de son succès, de sa durée, et les premiers principes de la décomposition de cet empire. Voici la marche des Russes vers leur indépendance.

Remarquons d'abord que les Grands-princes russes, et même les princes apanagés, avaient été forcés d'aller jusqu'au khan mongol pour obtenir le droit de gouverner. Ces voyages étant d'une année, l'autorité de ces princes chez eux, pendant une si longue absence, restait faible, indécise, in-

[1] *V*. Plan-Carpin.

[2] *V*. Aboulgasi.

certaine. Mais bientôt le Kaptchak, ou la horde dorée, se rendit indépendante du khan mongol, et ce ne fut plus qu'à Saraï que les princes russes durent aller demander la couronne.

D'autre part, presqu'à la même époque, et dans le Kaptchak même, ainsi détaché du grand empire mongol, il venait de se faire un autre démembrement. Nogai, l'un de ses guerriers, conquérant du nord de la mer Noire, s'était rendu indépendant. Dès 1262 ou 1266, sa révolte contre la horde dorée donnant aux Russes quelque espoir d'affranchissement, ils massacrèrent les Tatars établis chez eux. Bientôt même, en 1281, un Grand-prince, Dmitry, opposa ces Nogais aux Kaptchaks, et se rétablit par leur influence.

Toutefois, ces commencemens de divisions chez les conquérans ne les affaiblissaient qu'aux dépens de la Russie, qui servait de champ à leurs batailles et de prix à leurs victoires.

Mais ce qui surprend, c'est qu'il existât encore un Grand-prince à cette époque. En même temps que Bâti et Bourgai achevaient la conquête de la Russie, le hasard voulut qu'Alexandre Newsky, l'un des fils du Grand-prince de Vladimir, et conséquemment prince de Novgorod, fût un grand homme de guerre et de politique. Il releva et repeupla un grand nombre de villes russes; il sut battre en héros ses ennemis d'Europe, les chevaliers Teutoniens et les Lithuaniens, reprendre la Newa

sur les Suédois, et capter les Tatars, qu'il jugea trop forts pour être combattus.

Le même hasard fit qu'à l'instant où il gagnait l'esprit du khan, le prince de Kief s'attirait la haine des Tatars et celle des Russes, en se soumettant au pape, et qu'André, prince de Vladimir, épousait la sœur de ce prince de Kief, et refusait d'acquitter le tribut du khan; ce qui l'enveloppait dans la même disgrâce. Le khan donna toutes ces principautés à Alexandre Newsky; quelques auteurs croient même qu'il l'aida à s'en emparer.

Mais les Russes ne voulaient se soumettre ni au joug tatar ni au sceptre du Grand-prince; de sorte que la vie entière d'Alexandre se passa à dompter ses sujets, à punir ou à leur pardonner leurs révoltes, et à courir implorer leur grâce aux pieds du khan, qu'ils insultaient sans cesse. Il mourut à la peine, mais en demeurant immortel dans le cœur de ses sujets, qui le canonisèrent; ses vertus réhabilitèrent la suzeraineté de Vladimir dans l'opinion des Russes.

Cette Grande-principauté fut long-temps, il est vrai, un sujet de discordes offert à l'ambition des princes russes; et tant qu'ils se la disputèrent par leur épée et par celle des Tatars, le khan y régna souverainement.

S'il arrivait qu'un de ces princes osât attaquer le Grand-prince avant de s'adresser aux Tatars, et même malgré eux, c'est que, s'il réussissait, il

acquérait des richesses avec lesquelles il gagnait les gouverneurs tatars et le khan lui-même; mais ce succès était incertain, et les princes russes s'aperçurent enfin qu'un voyage à la horde décidant de la couronne, la guerre devenait inutile. Ce ne fut donc bientôt plus qu'à cette horde et dans l'esprit du khan qu'ils se combattirent; on se fit moins de guerres civiles, les Tatars furent plus rarement appelés, la Russie respira.

C'était une grande faute aux khans d'avoir conservé un Grand-prince; c'en fut une plus grande, et une conséquence de la première, de lui mettre dans la main une souveraineté disproportionnée avec celles qui l'entouraient, de le nommer trop long-temps dans la même branche, de lui donner des armées pour s'établir, et la faculté de les séduire eux-mêmes par de plus riches présens.

Il en résulta que les princes apanagés osèrent moins se mesurer avec ces Grands-princes, déjà plus puissans qu'eux, et ainsi soutenus; ne pouvant se mesurer contre lui, ils se battirent entre eux, et augmentèrent sa force de leur faiblesse.

CHAPITRE IV.

Cependant, jusqu'en 1324, c'est-à-dire durant un siècle à dater de l'invasion tatare, la puissance des Grands-princes fut douteuse; mais alors, dans la foule des prétendans à la Grande-principauté, deux branches rivales se font distinguer, et les autres princes du sang leur cèdent une lice dans laquelle ils ne paraissent plus assez puissans pour se présenter.

L'une de ces deux branches est celle des princes de Twer; l'autre, celle des princes de Moscou.

Les princes de Twer (vers 1300) venaient d'entrer en possession de la Grande-principauté de Vladimir; elle leur était échue par ordre de succession : ils résidaient à Twer. Si l'on réfléchit à la position de Moscou entre Twer et Vladimir, et à l'inconstance des Novgorodiens, on sentira pourquoi les Grands-princes de Twer ne purent guère étendre leur pouvoir au-delà de leur patrimoine. En effet, le prince de Moscou, rival du Grand-prince de Twer par la position de son apanage, et pouvant intercepter toute communication entre Twer et Vladimir, n'avait qu'à séduire Novgorod pour réduire le Grand-prince à la ville de Twer, où il résidait : ce fut ce qui arriva.

Pourtant Moscou, plus faible, devait succomber; mais l'un de ses princes, Ioury[1], épousa en 1313 la sœur d'Usbeck-khan. Ce fut alors que Mikhaïl de Twer, après s'être attiré la haine des Novgorodiens, en s'obstinant à les soumettre par les Tatars, amassa sur sa tête toute la colère d'Usbeck, en battant Ioury, et en faisant prisonniers sa femme, sœur du khan, et Kavgadi, général tatar, qui venait pour mettre le prince de Moscou en possession de la Grande-principauté.

Car Usbeck, après avoir préféré et appuyé les droits de Mikhaïl de Twer à cette Grande-principauté de Vladimir, s'était retourné vers Ioury de Moscou, devenu son beau-frère. Toutefois, le courroux d'Usbeck restait suspendu, quand sa sœur, femme d'Ioury et prisonnière de Mikhaïl, mourut à Twer. Aussitôt Ioury court à la horde; il accuse Mikhaïl d'avoir empoisonné cette princesse. L'orgueil humilié d'Usbeck accueille cette noire calomnie; il confie à Kavgadi l'instruction de cette affaire. Mikhaïl comparaît; le vaincu juge son vainqueur, qu'il fait massacrer, et l'infâme Ioury de Moscou est nommé Grand-prince à sa place.

Son triomphe fut court; accusé devant la horde de retenir le tribut du khan, il y retourne, et meurt assassiné par le fils de sa victime.

Cette vengeance rendit la Grande-principauté à

[1] George.

la branche de Twer, dans le prince Alexandre. Elle y resta trois ans; mais alors, en 1328, cet insensé fait massacrer à Twer tous les Tatars. Aussitôt Usbeck donne au frère d'Ioury, à Iwan Ier, dit Kalita [1], prince de Moscou, Vladimir et Novgorod, dont la double possession marquait toujours la Grande-principauté.

Cette concession forma, dans la main d'Iwan, une masse dont Twer, affaiblie, divisait mal l'ensemble. Aussi, avec cette puissance et les troupes qu'Usbeck y ajouta, Iwan força-t-il bientôt tous les princes russes à se réunir sous ses ordres contre le prince de Twer; lequel, après diverses infortunes, fut exécuté avec son fils à la horde.

Ici commencent les deux cent soixante-dix années du règne de la branche de Moscou. Cette première réunion des Russes, sous Iwan Ier, dit Kalita, fait époque; elle montre l'ascendant de ce second Grand-prince de Moscou sur ses sujets, ascendant qu'on verra croître sous ses successeurs, et que, d'abord, cette branche des Rurick dut surtout à l'appui des Tatars.

Car un mot du khan, décidant du trône, celle des deux branches rivales de Moscou et de Twer, dont la politique fut la plus adroite et la plus suivie avec la horde, dut l'emporter. Ce ne fut pas celle des princes de Twer. En effet, tantôt ils sollicitèrent la protection des khans, tantôt ils les com-

[1] Ou la Bourse.

battirent; enfin, l'on a vu que l'un d'eux ordonna le massacre des Tatars dans sa principauté.

Les princes de Moscou agirent différemment; ils détestaient, sans doute, autant que leurs rivaux le joug des khans; mais ils sentirent qu'avant de combattre les Tatars, il fallait avoir réuni les Russes, et qu'on ne pouvait dompter les Russes et les réunir qu'avec le secours des Tatars. Ils épousèrent donc les filles des khans, montrèrent la plus grande soumission à la horde, et parurent tout dévoués à ses intérêts.

Or, cette politique, qui, dès le commencement de l'invasion Mongole, avait valu l'empire de toute la Russie à Alexandre Newsky, la soumit plus entièrement à Iwan I[er] soixante-quatorze ans après : car le pouvoir des Tatars était alors plus reconnu; les Russes étaient plus dociles à leur joug; les villes, qui faisaient la Grande-principauté, plus puissantes par elles-mêmes, et par comparaison avec le reste de la Russie, qui s'épuisait de plus en plus.

CHAPITRE V.

Les richesses de cet Iwan Ier nous donneront encore une raison de l'accroissement de sa puissance.

Les plaintes du prince de Twer, en 1323, nous montrent qu'Ioury Ier, Grand-prince de Moscou, en se faisant charger de la vengeance de son beau-frère Usbeck contre Twer, devait encore en recueillir les tributs, qu'il garda au lieu de les envoyer à la horde.

Iwan Kalita, son fils et son successeur, profita de cet exemple. C'est ainsi qu'en se faisant les lieutenans des khans, les Grands-princes moscovites parvinrent à la perception, puis à la possession des impôts de toute la Russie. C'est ainsi que nous les verrons succéder à tous les droits de conquête des Tatars et à leur despotisme.

Et ce fut sans doute une des plus notables sources de puissance pour ces souverains, que ces dénombremens périodiques et ces impôts perpétuels, si étrangers à la féodalité, et surtout à une féodalité de princes : impôts et dénombremens que la conquête des Tatars put seule établir, et dont les Grands-princes héritèrent.

Déjà, dans cette première moitié du quatorzième

siècle, Iwan Kalita était devenu assez riche de ces impôts pour en acheter des domaines, des apanages entiers [1], la protection d'Usbeck-khan et la préférence du métropolite, qui de Vladimir vint résider à Moscou; ce qui fit de cette ville la capitale de l'empire.

Les Tatars eurent ce prince pour collecteur; c'est à ce titre qu'il rançonne ses sujets. Voyez-le, en 1337, demander aux Novgorodiens un tribut double, sous prétexte que le khan l'exigeait ainsi.

Armé contre les Russes du nom tatar, et contre les Tatars de l'argent des Russes, dans ses fréquens voyages à la horde il enivre d'or et d'adulations le khan et sa cour; c'est alors qu'il opère comme suzerain, cette première réunion de tous les princes apanagés contre celui de Twer, son compétiteur, qu'il chasse de Pskof et de la Russie, à l'aide des foudres du métropolite, les premières que l'Église ait fait gronder dans cet empire.

Déjà sa puissance, comme dans la nature les plus grandes masses, produit son effet, elle attire; la noblesse imite le clergé. Soit crainte, soit avidité, on voit plusieurs Boyards des autres princes venir se ranger autour de ce Grand-prince, préférant les fiefs d'un si riche et si puissant suzerain aux fiefs des petits princes qu'ils abandonnent.

[1] Dans les gouvernemens de Novgorod, Vladimir, Kostroma, Rostof, et les villes Douglith, de Bielozersk, de Galitch. *V.* Karamsin, et un acte de Dmitry Donskoï.

Iwan Kalita pousse avec une horrible vigueur dans son ambitieuse carrière. *Malheur, malheur aux princes de Rostof!* s'écrie Nicon, *parce que leur puissance fut détruite, et que tout se centralisa dans Moscou.* En effet, du haut du Kremlin [1], qu'il fortifie, Iwan se déclare l'arbitre de ses parens : il règne dans leurs principautés par ses Boyards; il s'y est arrogé le droit d'en distribuer les fiefs, celui de juge, de législateur; et si ces princes, indignés, résistent et osent tenter contre lui une *guerre du bien public* [2], il court à la horde la bourse à la main, la délation sur les lèvres; et l'aveugle Usbeck, trompé par ce monstre d'ambition, le débarrasse impolitiquement des plus dangereux de ses compétiteurs, qu'il livre à d'affreux supplices. Le prince de Twer et son fils sont les victimes les plus remarquables de cette atroce politique.

En même temps, la Lithuanie, qui dès le premier écrasement de la Russie par les Tatars, s'est délivrée de son joug, est devenue conquérante.

[1] Kremlin, d'abord Kremnik, de kremen, pierre à feu. *V.* Karamsin et la Chronique de Troitski. Le Kremlin est situé, en effet, sur une colline très rocailleuse.

[2] De 1333 à 1339 les princes apanagés prennent le parti du prince de Twer contre le Grand-prince de Moscou, qu'ils appellent tyran. En 1339 le Grand-prince de Moscou retourne à la horde, et effraie tellement Usbeck-khan par ses dénonciations contre le prince de Twer et contre d'autres princes, que ce khan les attire sur-le-champ à sa horde, pour les contenir ou s'en défaire. *V.* Karamsin.

Vers 1320, son chef Guédimin s'empare des apanages russes du sud et de l'ouest, depuis longtemps indépendans de la Grande-principauté de Vladimir. Kief, Galitch, la Volhinie, deviennent tantôt lithuaniennes, tantôt polonaises ou hongroises; leurs habitans, désespérés, émigrent; ils vont fonder les deux républiques militaires des cosaques Zaporoves et des cosaques du Don. Ralliant les malheureux de tous les pays, elles se verront un jour assez fortes pour résister aux Turcs et aux Tatars, entre lesquels elles se trouveront; et pour gêner ainsi les communications de ces deux peuples, qu'une religion, une origine et un intérêt communs devaient réunir.

Cependant, la Grande-principauté se repeuple aussi de beaucoup de ces infortunés des provinces du sud de la Russie, qui viennent se réfugier à Moscou [1]. L'empire perd, il est vrai, de son étendue; mais il en devient plus proportionné à la puissance renaissante de son Grand-prince, qui y compte moins de compétiteurs : ce qui en reste se trouve sans comparaison de forces avec la Grande-principauté. Après tout, il vaut mieux pour celle-ci avoir à reconquérir un jour quelques provinces sur un ennemi étranger que sur des ennemis domestiques; ce sera un mal extérieur pour un mal interne, le pire de tous.

[1] *V.* l'émigration de Rodion et de dix-sept cents enfans boyards kiewiens, qui, vers 1304 ou 1333, cherchent un asile dans Moscou.

Ainsi, le machiavélisme d'Iwan prospère. Il est vrai qu'au moyen de la confiance qu'il inspire à la horde, et de la terrible guerre qu'il y fait à ses parens, il rend à la Russie une paix depuis longtemps inconnue. Un commencement d'ordre et de justice renaît sous ce sceptre, acquis et conservé par de si affreuses injustices; le brigandage auquel la Russie était en proie, est réprimé, le commerce refleurit, de grands marchés, des foires nouvelles s'établissent; on y voit les productions de l'Orient, de la Grèce, de l'Italie, et le trésor du Grand-prince se grossit encore du profit des douanes.[1]

Tels sont les prompts effets des premiers pas d'Iwan dans le système de concentration du pouvoir; ce grand mouvement politique est si vigoureusement donné, qu'il se perpétue dans son fils Siméon-le-Superbe, auquel Iwan a laissé de quoi acheter à son tour, de la horde, la Grande-principauté, et en qui il fait renaître la succession directe. Aussi, Siméon opère-t-il contre Novgorod une seconde réunion de tous les princes russes. On remarque qu'il est obligé de céder à ses frères la moitié des impôts; mais c'est en se réservant toute l'autorité, avec laquelle on a bientôt les revenus.

[1] *V.* Kaménévitch, trad. de Karamsin, décrivant le grand marché de la Mologa sur le Volga, où le commerce de l'Asie et celui de l'Europe se rencontraient dans son faubourg des Esclaves, dans ses soixante-dix auberges; enfin, où le trésor du prince recueillait sept mille deux cents livres pesant d'argent.

Siméon étant mort sans enfans, Iwan II, son frère, achète encore la suzeraineté avec les trésors de Kalita. Après cet Iwan II, ce système et cet ordre de succession s'interrompent, il est vrai, quelques instans dans un prince étranger à la branche de Moscou; mais bientôt nous verrons le grand Dmitry Donskoï les consacrer enfin en principe : celui-ci ne négligera pas d'accroître le trésor [1] de son grand-père Iwan. Le peuple avait surnommé ce prince *Kalita*, ou *la bourse*, peut-être autant en raison de ses trésors, que pour cette bourse, pleine d'aumônes pour les pauvres, qu'il faisait, dit-on, toujours porter devant lui.

Plus tard, cette richesse toujours progressive des Grands-princes de Moscou, leur donnera la faculté de fieffer directement des terres de la couronne, à trois cent mille enfans boyards; puis d'entretenir un corps de troupes régulières assez considérable pour réduire leurs ennemis et leurs sujets. [2]

C'est ce système de concentration de pouvoir,

[1] *V.* en effet le traité de Dmitry Donskoï avec Vladimir son oncle, qui promet de lui remettre le tribut de son apanage, appelé tribut du khan; et le second traité avec le même Vladimir, où ce prince s'engage à ce que ses boyards paient à Dmitry le même impôt que ce Grand-prince jugera convenable de mettre sur ses propres boyards.

[2] C'est ainsi qu'en France, en 1445, Charles VII profita des exactions des Anglais, et de la terreur qu'ils avaient inspirée, pour rendre perpétuels des impôts de circonstance, et un corps de vingt-cinq mille hommes.

commencé par Iwan Kalita, au moyen de la richesse, de la réunion du sceptre à la tiare, et du rétablissement de la succession directe; c'est encore son horrible, mais habile machiavélisme contre les princes apanagés; c'est enfin ce repos de cinquante ans dont les Tatars laissèrent jouir la Russie, grâce à la politique de ce prince et à leurs discordes; ce sont toutes ces circonstances qui font de cet Iwan Ier, après Alexandre Newsky, le second des Grands-princes les plus remarquables de cette troisième période. Il sut ouvrir et tracer si profondément sur ce sol rebelle, la route qui devait mener à l'unité monarchique, et en montrer si clairement la direction à ses successeurs, que ceux-ci n'eurent plus qu'à persévérer dans cette seule voie de salut, où put alors marcher la Russie.

Cette concentration de pouvoir amena de grands changemens de 1320 à 1359, puisqu'à cette époque tous les princes russes, de concert, sollicitèrent à la horde le renvoi des gouverneurs tatars. C'est qu'alors le trône, plus assuré, des Grands-princes, devenait le point de ralliement des Russes; il leur donnait, avec l'idée de leur force, un esprit public qui les enhardissait. Enfin, cet accord tenait à l'ascendant que déjà une succession directe et suivie, dans une seule branche des Rurick, commençait à lui donner sur toutes les autres.

CHAPITRE VI.

En effet, tantôt une justice naturelle, tantôt la négligence orientale et la cupidité, souvent la crainte d'être désobéi, enfin et surtout la puissance et la richesse des princes de Moscou, dont les présens l'emportaient toujours sur ceux des autres princes, tous ces motifs avaient conduit les khans à laisser la succession à la Grande-principauté s'établir de père en fils dans la branche de Moscou [1]. Dmitry Donskoï, en 1389, consacra cet ordre naturel d'hérédité par un traité, dans lequel ses parens consentirent à renoncer à la succession entre frères.

Ce fut l'un d'eux, et le plus remarquable, Vla-

[1] Usbeck, il est vrai, désigne machiavéliquement tous les enfans d'Iwan I[er] pour ses successeurs; mais il laisse, en 1340, Siméon, l'aîné et le plus habile, se mettre seul en possession du trône. D'Ianisbeck-khan nomme Iwan II, frère de Siméon mort avec sès enfans, à l'exclusion d'un prince de la branche de Twer ou Newsky. Mourath-khan, en 1362, dépose un prince Dmitry de la branche de Newsky, qu'une fantaisie de Naurous-khan venait de faire Grand-prince, pour choisir Dmitry Donskoï, petit-fils d'Iwan I[er], et fils d'Iwan II. Tacktamouïsch donne encore le trône à Vassili II, fils aîné de Donskoï (1389). Oulou-Mahmet nomme enfin Vassili III, fils de Vassili II, et père du grand Iwan III, que cette longue succession rend si puissant, qu'il écrase la horde.

dimir-le-Brave, qui le premier signa cet acte. Dans plusieurs autres conventions, Vladimir se reconnut vassal et lieutenant, non seulement de Dmitry, mais aussi de Vassili son fils; et même du fils de Vassili, alors âgé seulement de cinq ans.[1]

Cet exemple, donné par le prince russe apanagé le plus renommé par sa prudence et sa valeur, fut suivi des autres princes. Ainsi, tel que nos Capétiens, Iwan Ier, et surtout Dmitry Donskoï, recommencent la monarchie par le rétablissement de la succession directe, en faisant reconnaître de leur vivant leur fils aîné pour leur successeur. Nous verrons bientôt Vassili, fils de ce Dmitry, persévérer dans cette voie. Enfin, Vassili-l'Aveugle, son petit-fils, relevera son trône ébranlé, et préparera l'autocratie de la quatrième période russe, en s'associant le grand Iwan III, son héritier direct.

On s'explique facilement l'infaillible effet de cet ordre de succession, et comme il dut promptement étendre et affermir le pouvoir des Grands-princes. En effet, leur politique eut plus de suite, l'éducation transmettant au fils les idées du père; leur ambition eut un but plus direct; car on ne travaille pas pour un frère ou pour un neveu, comme pour ses enfans.

Les nobles durent s'attacher avec encore plus de dévoûment à un prince, dont le fils et l'héritier

[1] *V.* Karamsin.

grandissait au milieu d'eux, ne connaîtrait qu'eux, et récompenserait leurs services dans leurs enfans; car, de la succession du pouvoir dans une même branche, suivait la succession des grâces et des dignités dans les mêmes familles.

Les Boyards avaient compris leur intérêt à cet ordre de succession, avant que Dmitry l'eût établi en principe. Là, comme ailleurs, le fait précéda le droit : c'est pourquoi ils avaient rétabli la succession directe dans ce petit-fils d'Iwan Kalita; c'étaient eux qui l'avaient fait Grand-prince dès l'âge de douze ans, et qui lui avaient soumis les autres princes. On les verra de même, vers 1430, maintenir cet ordre de succession dans Vassili-l'Aveugle. Les annalistes contemporains disent que ces anciens Boyards de la Grande-principauté détestaient la succession entre frères; car alors chaque prince de branche latérale, y arrivait de son apanage avec d'autres Boyards toujours préférés, qu'il ne pouvait satisfaire et établir qu'aux dépens des anciens.

C'est ainsi que des places plus importantes et transmissibles, de plus riches faveurs, une protection héréditaire et plus sûre, enfin de plus grandes espérances, attirèrent et retinrent près des Grands-princes une noblesse militaire. Bientôt, son élévation au niveau des petits princes rabaissés flatta sa vanité, et acheva sa réunion à l'autorité principale.

Ce fait explique les dernières paroles de Dmitry Donskoï à ses Boyards, quand il leur recommanda son fils : *Sous mon règne*, leur dit-il, *vous ne fûtes point des Boyards, mais de véritables princes de la Russie.*

En effet, pour ne citer que quelques exemples, on peut voir que ses armées furent aussi souvent commandées par des Boyards que par des princes, et que dès-lors ce n'était plus un prince du sang, mais un Boyard du Grand-prince, qui était son lieutenant à Novgorod.

Bien plus, la succession de père en fils s'établissant, il y eut, dès son principe, deux minorités (celles de Dmitry et de Vassili, son petit-fils), pendant lesquelles les Boyards composant le conseil de régence gouvernèrent l'État, et se trouvèrent les égaux, et même les supérieurs des princes apanagés. C'est pourquoi nous verrons, en 1392, les Boyards de Boris, dernier prince de Souzdal, le livrer ainsi que son apanage, à Vassili Dmitriévitch de Moscou. Le motif de leur trahison ne se trouve que dans leur intérêt, puisque le Grand-prince de Moscou leur confiait les apanages, et mettait ainsi les nobles à la place des princes.

Ce qui est très remarquable en Dmitry Donskoï, c'est, d'une part, la vigueur avec laquelle il dompte ces princes; et de l'autre, ses ménagemens pour ses Boyards. D'après Karamsin, c'est surtout à leur orgueil jaloux du tyssiatsky de Moscou,

Boyard de la ville *ou de la commune*, espèce de tribun civil et militaire, élu du peuple, qu'il faut attribuer l'abolition que Donskoï prononça de cette charge. Déjà, sous le règne précédent, un autre tyssiatsky[1] de Moscou, qui prétendait avoir le pas même sur les Boyards du Grand-prince, avait été massacré par eux.

Cette protection héréditaire des Grands-princes de la branche de Moscou étant bien avérée, dès-lors la noblesse de chaque apanage, qui en était l'armée, eut un refuge, et comme un moyen de recours, une voie d'appel, quand son prince la mécontentait. C'était là ce qui avait fait tomber Twer devant Iwan Kalita; car le prince souverain de cette première et dernière rivale de Moscou, ayant préféré les gens de Pskof, qui l'avaient défendu, à ses Boyards, ceux-ci s'étaient retirés vers Moscou.

La puissance d'Iwan Kalita une fois élevée par l'appui des Tatars, par le rétablissement de la succession directe, et bien développée par ses fils et petits-fils, Siméon-le-Superbe et Dmitry Donskoï, il arriva une chose toute naturelle, c'est que celui qui pouvait le mieux récompenser et punir, attira à lui et retint tous les nobles. Ces nobles faisaient toute la force des princes apanagés; leur défection acheva de soumettre ces princes.

[1] Suivant Levesque et Karamsin, tyssiatchsky.

Aussi Dmitry Donskoï fut-il réellement souverain, comme le prouvent ses traités avec les princes apanagés, qu'il réduisit tous à être ses vassaux. Aussi, malgré les apanages qu'il donna à ses fils, et les dissensions qui furent la suite de cette faute, peut-être encore inévitable, l'attachement des nobles dont je viens de rendre raison, rétablit-il toujours sur le trône l'héritier légitime.

CHAPITRE VII.

Déja, vers 1366, ce n'était guère plus que par des dénonciations à la horde que les princes russes osaient lutter contre leur suzerain : mais à quel khan les adresser? La discorde en avait créé plusieurs; quel résultat en attendre? Les armées tatares, divisées entre elles, n'étaient plus disponibles.

Ces voyages à la horde dorée, qui d'abord avaient contribué à contenir les princes russes, servaient à présent à les éclairer sur la faiblesse de leurs ennemis. Les Grands-princes revenaient de la horde assurés d'usurper avec impunité, et leurs compétiteurs avec des envoyés et des lettres, dont eux-mêmes sentaient le peu de valeur.

On s'aperçut alors en Russie que la seule force protectrice était à Moscou : il fallut bien recourir à son appui. Les petits princes ne l'obtinrent qu'en perdant leur indépendance, et c'est alors que tous devinrent vassaux du Grand-prince Dmitry.

Jamais grand homme ne vint plus à propos que ce Dmitry. Ce fut un bonheur que les discordes des Tatars les eussent occupés pendant les dix-huit premières années de son règne[1]; cela lui donna

[1] De 1362 à 1380.

d'abord le temps d'amortir la fureur dévastatrice d'Olguerd-le-Lithuanien, fils de Guedimin, père de Jagellon, et conquérant de toute la Lithuanie, de la Volhynie, de Smolensk, de Kief et même de la Tauride; secondement, de réunir à son trône plusieurs principautés; enfin, de forcer les autres princes, et même celui de Twer, de reconnaître sa suzeraineté.

La lutte contre celui-ci fut terrible : quatre fois Dmitry abattit Mikhaïl, et quatre fois ce prince de Twer, appuyé sur son gendre, le grand Olguerd[1], se releva victorieux. Dans ce conflit opiniâtre, Moscou elle-même, assiégée à deux reprises, eût succombé, sans ses murailles de pierres, ouvrage récent de la première régence des boyards moscovites.

Mais enfin Olguerd meurt, et Dmitry, qui, trois ans auparavant, ne paraissait qu'à genoux devant la horde, ose alors refuser au khan son tribut, et faire massacrer l'insolent ambassadeur que ce khan lui envoie.

Nous avons vu que, cinquante ans plus tôt, une pareille témérité avait causé la chute de la branche de Twer devant celle de Moscou : mais les temps sont changés. La triple alliance du métropolite, des boyards et du Grand-prince, a déjà rendu aux Russes le sentiment de leur force : ils sont enhardis

[1] Prince de Lithuanie.

par l'opinion de la puissance de leur Grand-prince et par les discordes des Tatars. Des bandes de ceux-ci errantes dans la Moscovie, qu'elles pillent, se sont fait battre; enfin des Tatars ont fui devant des Russes! ils en sont devenus les esclaves, et le prestige de leur invincibilité se dissipe.

Aussi, le cri de fureur du khan, à la nouvelle du massacre de son représentant, sert-il de signal au rassemblement de tous les princes russes contre celui de Twer. On le force à se soumettre au Grand-prince, et à se réunir à lui contre la horde.

Trois grandes nécessités commençaient donc à se faire sentir en Russie : l'établissement d'une succession directe, la concentration du pouvoir, et la réunion de tous dès qu'il s'agissait des Tatars.

C'était avoir profité bien à propos des circonstances; car Mahmet-khan, débarrassé aussi de ses guerres civiles (1380), vint bientôt avec toutes ses forces pour rétablir en Russie son autorité méconnue : mais il trouva le Grand-prince Dmitry à la tête de tous les princes russes réunis, qui détruisirent son armée sur le Don.

Depuis, et même sous ce règne, il y eut bien encore des guerres civiles en Russie; Moscou fut plusieurs fois brûlée par les Tatars. Deux ans après la victoire du Don, Tacktamouïsch, un lieutenant de Tamerlan, devenu maître du Kaptchak, surprit, ravagea la Grande-principauté, la rendit tributaire, et Twer alors se releva. Soixante-dix ans

plus tard, on vit même encore deux princes russes se disputer la Grande-principauté à la horde dorée. Mais les deux principes destructeurs de l'empire des Tatars, leurs discordes et le pouvoir des Grands-princes continuant à se développer, dominèrent tout, et finirent par tout entraîner. On vit les khans, même après leurs victoires, concentrer toujours l'autorité dans la main des Grands-princes de Moscou, et s'annihiler en se divisant entre eux de plus en plus.

Cependant, Dmitry Donskoï a si bien fondé l'autorité des Grands-princes, il a pris en mourant de si sages mesures, et laissé de si grands exemples, qu'il semble avoir légué, non sa grandeur d'âme, mais son habileté et sa fortune à son successeur Vassili.

On voit ce prince, souple et patient avec ses voisins d'Europe et d'Asie, être, avec ses parens et ses sujets indociles, fier, féroce même et inexorable. Dans sa marche d'abord circonspecte, mais persévérante et inflexible, on reconnaît la politique aristocratique de ce conseil de boyards et de prêtres auquel son père a légué sa jeunesse.

Son triple but est, premièrement, de contenir les Lithuaniens; et, gendre du prince de Lithuanie, il le combat plus par la politique que par les armes; deuxièmement, d'affranchir la Russie du joug des Tatars; et c'est par eux qu'à l'exemple de ses ancêtres, il continue la réunion des apanages à la

Grande-principauté ; car voilà son troisième but, qu'il a jugé devoir atteindre avant de songer au second.

Il va donc, en 1392, comme ses prédécesseurs, rendre hommage de son sceptre à la horde, la séduire à force de présens, et lui acheter l'investiture de sept apanages, dont il dépouille ses parens ; leurs boyards eux-mêmes les lui livrent ; il faut que ces princes viennent se confondre avec ses courtisans, ou qu'ils meurent dans les fers ou dans l'exil.

Dix-huit ans après, quand, privé de ses vieux conseillers, ce même Vassili, trop pressé de s'affranchir, s'est attiré la colère des khans, en leur refusant son tribut, il rentre promptement dans la politique de ses pères, et retourne à la horde s'assurer encore, par un nouvel hommage, de l'importante concession de tant de provinces. Ainsi, des provinces entières dépendantes de Novgorod, l'empire de Souzdal, celui de Tchernigof, sont réunis à la Grande-principauté, et désormais le trône suzerain s'élève d'une grandeur démesurée au-dessus des petits trônes qui l'entourent.

Guerres, affreux supplices, machiavélisme politique, Vassili emploiera tout encore pour rendre cette fière Novgorod tributaire de Moscou ; et comme son pouvoir s'accroît de celui du métropolite, il s'efforce de soumettre cette république à la juridiction civile de ce prêtre.

Enfin, en 1425, achevant comme il a commencé, il termine trente-six ans de règne par exiger de tous les princes russes, le serment de n'entretenir aucune relation avec les Tatars et les Lithuaniens; il les contraint à reconnaître son fils Vassili, âgé de cinq ans, pour leur suzerain, et si l'un d'eux s'y refuse, il le chasse de son apanage.

CHAPITRE VIII.

Telle fut la marche politique de ces Grands-princes depuis Iwan Kalita.

Cependant, en 1398, l'État est plus que jamais en danger d'être anéanti sans retour, et ces princes de Moscou, tout fiers qu'ils puissent être de leur machiavélique habileté, vont être forcés de rendre hommage à la fortune russe, du salut de leur empire.

A sa droite et à sa gauche, deux conquérans s'élèvent à la fois. Ils semblent prêts à la dévorer. A l'est, c'est Tamerlan; à l'ouest, c'est Vitovt le Lithuanien. Déjà l'un, avec ses quatre cent mille guerriers, a dompté le Kaptchak rebelle; il touche à la frontière russe : déjà l'autre est à Kalougha, à Viazma; il a surpris Smolensk, gagné Novgorod; et la Moscovie, tremblante, s'attend à être écrasée entre ces deux colosses, quand tout à coup, tous deux se détournent, descendent vers le sud, s'y rencontrent et s'entrechoquent. La Russie, qu'ils resserraient étroitement, respire; elle se relève étonnée; elle voit à sa gauche Vitovt, son oppresseur d'Europe, abattu devant Koutlouï, lieutenant de Tamerlan. Elle détourne vers l'orient vainqueur ses regards encore effrayés; mais le terrible Mongol a disparu dans les profondeurs de

l'Asie ; il semble n'être apparu que pour porter au Kaptchak rebelle, à cette horde engraissée du sang et de l'or russe, un coup mortel. C'est ainsi que la discorde, passant des Russes aux Tatars, prépare au nord de l'Europe sur l'Asie, un triomphe dont on ne peut prévoir le terme.

En même temps, et par un bonheur aussi grand, après Jagellon et Vitovt, la Lithuanie et la Pologne s'entre-battent : ces autres ennemis de la Russie s'entre-déchirent ; comme les Tatars, ils s'épuisent : leurs dynasties stériles s'interrompent ; une démocratie de nobles l'emporte ; et le sceptre y redevient de plus en plus électif ; tandis que celui des Grands-princes russes, malgré les fautes de Vassili-l'Aveugle, fils de Vassili, s'enracine par son droit divin, par sa succession directe, et s'élève de plus en plus par de si longs règnes.

Cette longévité des Grands-princes moscovites est une autre cause très remarquable du prodigieux accroissement de leur pouvoir. Ce n'est pas à notre siècle qu'il est besoin de dire, pourquoi la longueur des premiers règnes d'une dynastie est indispensable à l'établissement de sa puissance. Remarquons à ce propos ceux d'Iwan Kalita et de ses descendans directs, Siméon-le-Superbe, Dmitry Donskoï, Vassili son fils, et Vassili Vassilievitch son petit-fils : ils ont été de treize, dix-sept, vingt-sept, trente-six et trente-sept années ; c'en fut assez pour fonder l'autorité suzeraine des Grands-princes de Moscou.

Nous verrons, dans la période suivante, cette longévité aller, ainsi que le pouvoir, en s'accroissant dans leurs successeurs Iwan-le-Grand, Vassili et Iwan-le-Terrible, dont les règnes furent de quarante-trois, vingt-huit et quarante-neuf ans.

Aussi, quand vint le règne de Vassili Vassilievitch, dernier prince de cette troisième période, était-on déjà si accoutumé à ne reconnaître pour Grand-prince, que le fils aîné du Grand-prince, que ce Vassili succéda à son père à dix ans, et que, détrôné plusieurs fois, l'habitude du respect et de la fidélité le replaça toujours sur le trône. Après de si longs règnes, les droits du souverain étaient marqués, la route tracée à son successeur, les habitudes de ses sujets prises.

Toutefois, à la naissance de ce Vassili Vassilievitch, on crut un miracle utile pour mieux constater son droit au trône de son père. C'est pourquoi une voix du ciel proclama Grand-prince ce prince nouveau-né. Mais il semble que cette précaution fut surabondante : le premier événement de ce règne en est la preuve ; il est unique dans l'histoire.

Ioury, l'oncle de ce jeune souverain, s'appuyant encore sur l'ancien ordre de succession, réclame la suzeraineté. Une excommunication du métropolite, d'abord dédaignée, mais qu'une peste inattendue rend efficace, suspend ses prétentions, qui renaissent à mesure que la contagion diminue ; et bientôt Vassili et son oncle vont disputer leurs

droits devant la horde; mais l'aveugle khan est tellement dominé par l'habileté des boyards attachés au Grand-prince, et entraîné par le mouvement général, qu'il se déclare pour l'héritier direct, le décharge de tout tribut envers la horde, et veut même que l'oncle tienne la bride du cheval de son neveu, à l'entrée de celui-ci dans sa capitale. Mais l'ambitieux Ioury en appelle aux armes; Moscou, surprise, tombe entre ses mains, et son neveu Vassili est relégué dans un apanage.

Ne semble-t-il pas que voilà la succession directe encore renversée; qu'il faudra une guerre longue et furieuse pour la rétablir? Non, les mœurs suffiront; le respect pour l'ordre direct, cette coutume fondée sur l'intérêt de tous, et déjà sur quatre-vingts ans de durée, va l'emporter; et cela, en peu de jours, sans qu'un seul glaive soit tiré ni une goutte de sang répandue. L'opinion, désarmée, plus forte qu'un vainqueur, vaincra sa victoire: prêtres, peuple, grands, tous la désavouent; tous, jusqu'aux propres fils de l'usurpateur, se retirent de lui. La grande Moscou entière suit dans son exil l'héritier direct; le vainqueur, confondu, demeure seul, et vaincu par ce terrible isolement, il descend de son trône solitaire, qu'il rend à l'héritier légitime.

Cependant, les fautes de Vassili le précipiteront encore deux fois du trône, d'abord dans les fers des Tatars, puis dans ceux du fils d'Ioury, qui lui

arrachera les yeux par représailles ; mais la légitimité l'emportera toujours par sa propre force, en dépit même de ce Grand-prince, aveugle, imprudent et malheureux, qu'elle relève sans cesse.

En effet, ce fils d'Ioury est bientôt abandonné par ses nobles ; ils replacent Vassili-l'Aveugle sur le trône. L'usurpateur est vaincu, poursuivi, dépouillé ; il meurt empoisonné par les siens, et Novgorod, qui lui a donné asile, est rançonnée.

Ainsi, le joug tatar se brise, l'abaissement des princes apanagés s'achève, celui des républiques russes de Novgorod, Pskof et Viatka commence ; la suzeraineté est établie ; et la succession directe, commencée de fait dans Iwan Kalita, devenue un droit sous Dmitry Donskoï, est un droit et un fait désormais incontestable, à la fin du long règne de Vassili-l'Aveugle, alors que la puissance de l'opinion renverse obstinément son dernier compétiteur, et quand, devenu père du grand Iwan III, il l'associe de son vivant à l'empire.

CHAPITRE IX.

Mais, dans ce grand œuvre d'autocratie, n'a-t-on pas senti la main puissante et persévérante des prêtres? C'est donc dans l'esprit de l'histoire du clergé russe, qu'il faut chercher, à l'élévation des Grands-princes de Moscou, une dernière cause.

Dans ces temps d'ignorance, la religion grecque et ses prêtres devaient être un des plus puissans moyens d'instruction et de gouvernement. Un édit de Vladimir avait, dit-on, vers l'an 1000, accordé d'immenses priviléges au clergé russe; les historiens modernes ne croient pas à cette concession. Et que nous importe sa réalité? elle ne prouverait que l'aveuglement d'un prince, et ne suffirait pas pour constituer un droit contre nature.

N'envisagerait-on cette question que sous le rapport des mœurs, ou pour connaître la position respective des différens ordres de l'État? Mais, dans ces deux cas, le fait suffit sans le droit : or, le fait est que, dès 1200, le clergé russe était couvert des dépouilles de ses ouailles; que, dans une foule de circonstances, il jugeait à mort et sans appel; que les moines avaient, comme ailleurs les nobles, une multitude d'habitations fortifiées, dont ils

étaient les défenseurs redoutables; que leur métropolite avait une cour, des boyards, des gardes, un luxe asiatique; qu'il y avait des cérémonies publiques où les souverains les plus fiers marchaient à pied devant lui, tenant humblement la bride de l'âne sur lequel ce pontife était monté; qu'enfin, dans les affaires d'État, le métropolite était le premier consulté : ce qui arriva fort naturellement, beaucoup de ces chefs du clergé étant venus de la Grèce, et paraissant des lumières dans ces ténèbres.

Un autre fait, c'est que, dans les discordes civiles, les prêtres russes furent souvent médiateurs, ambassadeurs, arbitres même, rôle auquel les appelait encore leur ministère tout de paix et de charité.

L'invasion tatare accrut leur puissance; dans la résistance désespérée des villes russes, les khans virent tout le pouvoir de ce clergé sur l'esprit des peuples; c'est pourquoi Bâti, Bourgai et leurs successeurs, le respectèrent, et l'affranchirent même de tout tribut [1]. Dès-lors, seul riche et en paix, il

[1] *Voyez* le firman de ce même Usbeck en 1313. Il déclare « que « l'Église est seule juge de l'Église dans tous les cas, et de tous les « habitans de ses domaines. Qu'il renonce au tribut que lui doivent « les terres du clergé, ainsi qu'à tous ses autres droits, tels que « ceux de douane, de charrue, de passage, impôts sur les métai- « ries, et relais pour son service. Que ceux qui contreviendront « à cette sauve-garde seront punis de mort, et non seulement « pour enlèvement de chose sacrée, mais même s'ils osent seule- « ment condamner ou blâmer la religion grecque. »

acheta tout ou attira tout à lui; le sol russe se couvrit de monastères, où les femmes et les hommes étaient mêlés; et comme tout le reste était horriblement opprimé, tous affluèrent vers ces couvens: nobles, marchands, des princes même voulurent se faire moines. Telle était, d'ailleurs, la superstition, que la plupart des Grands-princes de la première race moururent sous le froc.

En 1339, un archevêque de Novgorod ayant été pris par les Lithuaniens, la république fut au moment de l'échanger contre une province, contre trois villes, et même contre son indépendance.

Un tremblement de terre, d'affreuses pestes, surtout celle de 1352, et plus tard la peur de la fin du monde, qu'annonçait pour cette époque une ancienne prédiction, couronnèrent l'œuvre attribuée à Vladimir : la plupart des mourans léguèrent leurs biens aux monastères.

Au reste, la législation des Russes les conduisait à cette indignité: chez des hommes qui se rachetaient de la justice terrestre par des amendes, il y avait conséquence à croire se racheter de la justice céleste par des donations. Et puis, à Byzance comme à Rome, il était passé en principe qu'on gagnait les biens du ciel en frustrant ses héritiers de ceux de la terre, pour les léguer aux hommes de Dieu; ce qui était certainement finir par le plus grand acte de personnalité de toute sa vie.

Quant à la tolérance des khans, on ne sait s'il

faut l'attribuer seulement à leur politique, ou bien à leur insouciance religieuse et à leur habitude de commander à des peuples de différentes religions; ce qui est certain, c'est que plusieurs évêques russes résidèrent dans la cour de ces princes païens, et que, soit incertitude, soit esprit de paganisme, ces Tatars croyaient à l'efficacité de toutes les prières, quelles qu'en fussent les formes, et qu'ils s'y recommandaient.

Et vraiment, leur culte, nomade comme eux, sans pratiques extérieures, sans point de réunion, sans presque rien de ce qui pouvait séduire et attacher les sens d'une nation si vive, ne devait pas être un objet de grande importance. Comment donc cette religion, si vague qu'elle en mérite à peine le nom, aurait-elle été intolérante? L'intérêt de leurs prêtres aurait pu la rendre telle; mais nous ne voyons pas que, chez ces nations errantes, ces prêtres aient jamais pu former un corps et en prendre l'esprit.

Plus tard, le mahométisme, qu'adoptèrent ces Tatars, quelque exclusif qu'il soit, ne les rendit guère moins tolérans; et il est remarquable que, bien loin de pénétrer dans la Russie d'Europe, cette religion s'arrêta sur sa frontière. Ce furent ceux de ces conquérans asiatiques, qui entrèrent dans ce côté de notre terre pour s'y établir, qui furent conquis au christianisme. Ne semblerait-il pas que ces deux religions, se soient enfin et in-

variablement partagé les différentes parties de ce monde suivant ses grandes divisions géographiques? Mais, remarquons ici, à la lumière de l'un de nos plus profonds génies, que toutes les causes de la polygamie et de l'esclavage des femmes et des hommes en Orient, sont celles du partage que le mahométisme et le christianisme se sont fait de l'Asie et de l'Europe. Or, presque toutes ces causes tiennent au climat; c'est qu'une religion, ayant, plus encore que les lois, ses racines dans les moeurs, le climat doit avoir beaucoup d'influence sur elle.

Le dogme de la prédestination, qui vient de la paresse et qui y mène, ne pouvait pas non plus s'établir dans un climat dur, avare, variable, qui inspire et qui exige l'activité du travail; ce fut encore une raison de ce partage de religion suivant les températures.

On a objecté que le christianisme vient lui-même d'Asie; mais ceci prouverait encore plus l'assertion précédente, puisqu'il a été obligé d'en sortir.

CHAPITRE X.

Quoi qu'il en soit, au commencement du quatorzième siècle Usbeck devint mahométan; il pensa que ses prédécesseurs, soit tolérance, insouciance ou orgueil, avaient négligé de rallier dans une même foi des esclaves vaincus, qu'il ne fallait pas mépriser. On dit qu'il voulut leur ôter ces traits trop prononcés de dissemblance et d'opposition.

Ce khan paraît avoir été bien frappé du pouvoir du clergé russe à cette époque; on en peut juger par les soins dont il combla le métropolite quand il vint à sa horde. Mais le chrétien dut se méfier d'un prince mahométan qui rangeait toutes ses hordes sous la loi du prophète.

En effet, vers 1327, le bruit se répand tout à coup que Schevkal[1], parent d'Usbeck, et son ambassadeur à Twer, y est venu pour massacrer la famille du Grand-prince, s'asseoir sur son trône, et y arborer l'étendard du prophète.

Le massacre général des Tatars dans cette principauté, dut prouver à Usbeck la vanité de ses projets. Peut-être ses guerres avec la Perse lui en firent-elles remettre l'exécution à un autre temps;

[1] Suivant Levesque, Stchelkhan.

peut-être même lui furent-ils prêtés, puisqu'il se contenta de faire ravager la Russie et de changer son Grand-prince. Qu'importe? Il est inutile et impossible d'approfondir ce fait; il suffit qu'il prouve l'inquiétude active du christianisme, à la vue d'une religion ennemie et exclusive comme lui.

La crainte de l'intolérance tatare contribua donc encore à rallier les prêtres, au seul pouvoir en état de les protéger. Ils sentirent que le Grand-prince ne pourrait les défendre contre le mahométisme et le catholicisme, qu'avec toutes les forces des Russes, et ils s'efforcèrent de les rassembler dans sa main.

Cette politique date surtout de l'asservissement de Kief aux Nogais et aux Lithuaniens [1]. Kief avait conservé des prétentions à la suzeraineté; le métropolite y résidait encore; vers 1299, elle devint inhabitable; ce pontife alla s'établir à Vladimir, puis à Moscou. Le chef de la religion se réunit au chef de l'État, et la puissance religieuse à la puissance civile.

Depuis cette époque, on s'aperçoit, à la marche plus suivie des Grands-princes, que la politique toujours adroite et habile des prêtres la dirigea.

D'ailleurs, malgré la superstition générale, ces prêtres n'échappaient pas à la fureur des discordes

[1] De 1299 à 1320.

civiles; et comme en même temps ils ne pouvaient guère en profiter, leur intérêt fut de s'allier à la puissance qui avait aussi le plus grand intérêt à arrêter le désordre.

Voyez en effet, le métropolitain Photius se faire le plus ferme appui du Grand-prince de Moscou, parce que ce trône est son seul refuge, contre les envahissemens des domaines du clergé par les nobles. Un même intérêt l'unit à ce Grand-prince contre Vitovt-le-Lithuanien, lequel, au moyen d'un concile d'évêques très remarquable[1], affranchit l'église de Kief, sa conquête, de la suprématie de Moscou, comme de celle de Byzance.

Écoutez encore, dès 1328, les accens prophétiques du métropolite Pierre, choisissant Moscou pour résidence, et demandant à Iwan Kalita d'y bâtir une cathédrale : *Mes os*, a-t-il dit, *resteront dans cette ville; les métropolitains y fixeront leur séjour; elle terrassera tous ses ennemis. Vous et vos successeurs deviendrez grands et célèbres.* Aussi voit-on, dès 1330, ce métropolite forcer par des anathèmes Alexandre de Twer, rival du Grand-prince de Moscou, à fuir et à se soumettre.

En 1332, ce pontife persévère dans cette étroite alliance, malgré le terrible lithuanien Guedimin, au pouvoir duquel il se trouvait.

En 1359, après Iwan II, un prince apanagé

[1] *V.* Karamsin, vol. V, page 274.

obtient de la horde la Grande-principauté; mais le métropolite, forcé d'aller le sacrer à Vladimir, refuse de résider près de lui. Ce prélat revient se concerter avec les boyards moscovites, pour rendre la suzeraineté au petit-fils d'Iwan Kalita, à l'héritier direct des princes de Moscou, alors seulement âgé de douze ans. Il fait plus, et continuant, en 1363, cette œuvre de légitimité et de concentration, il foudroie les princes apanagés qui refusent de se soumettre à la suprématie de cet enfant.

En 1415, c'est encore un moine de Moscou, dépendant du métropolite, qui prédit la naissance de Vassili-l'Aveugle, petit-fils du héros du Don. Ce moine fait retentir dans tout l'empire une voix du ciel, qu'il dit avoir entendu miraculeusement proclamer Grand-prince de toute la Russie, ce jeune héritier direct du trône de Moscou, à l'instant même où il a vu le jour.

Enfin, en 1447, dans une lettre remarquable des évêques russes à l'usurpateur Dmitry [1], voyez comme ils établissent que ce Vassili est seul souverain par la grâce de Dieu, et comme ils menacent ce Dmitry de la colère du ciel pour ses révoltes, *sans lesquelles*, ajoutent-ils, *la Russie serait affranchie du joug tatar*.

Déjà, en 1425, le métropolite d'alors avait proclamé l'avénement de ce même Vassili, âgé de dix

[1] *V.* Karamsin, vol. V, page 403.

ans, et sommé ses oncles de le reconnaître pour leur suzerain.

Cependant, en 1429, ce jeune prince est près d'être renversé du trône par son oncle Ioury de Galitch. Le pernicieux et bizarre ordre de succession entre frères allait être rétabli, quand le même métropolite arrête Ioury par cette excommunication, à laquelle une peste venue à propos donna du poids; car en Russie, il fallait qu'à la puissance morale des anathèmes fût jointe une force matérielle, sans quoi l'excommunication était impuissante, comme Pskof le fit voir en 1337, et Nijni-Novgorod en 1365. C'est pourquoi tout portait le clergé à s'appuyer des Grands-princes, et à accroître la puissance protectrice de Moscou, de tout ce qu'ils y pouvaient ajouter. Fidèles à cette politique, les métropolites eurent donc une grande part à l'élévation des Grands-princes et à la délivrance de leur patrie.

Ici se termine la troisième période de cette histoire; dans la quatrième, la Russie va s'affranchir de ses maîtres étrangers pour se rendre esclave de ses propres princes.

Quatre siècles de malheurs, nés du partage de la puissance, avaient montré l'indispensable nécessité de la concentration du pouvoir; cette seule pensée, que les Grands-princes de la branche de Moscou se substituèrent fidèlement, suffit pour relever l'empire écrasé, tant est forte une volonté ferme et

suivie. Cette pensée régna deux cent soixante-dix ans ; mais, s'étendant à mesure qu'elle trouvait moins d'obstacles, elle dépassa le but, et produisit le despotisme le plus atroce qu'il soit possible d'imaginer.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I.

Quatrième période, de 1462 à 1613.

L'ESPRIT de l'histoire de toute cette quatrième période, celle du despotisme, est tout entier dans son premier règne, celui d'Iwan III. Ce prince monta sur le trône en 1462, à l'âge de vingt-deux ans; il régna quarante-trois ans. Les trois règnes suivans offrent la continuation, l'horrible abus du système de cet Iwan III, et la chute de sa race, effet de ce système, qui lui-même n'était que le développement de celui de ses ancêtres.

La vie d'Iwan-le-Grand, comme toutes les grandes vies, eut un but unique, l'autocratie; ce fut en lui l'une de ces passions fortes, exclusives, mais sans la témérité, le désordre, la violence qui leur sont propres. Dès l'âge de vingt-trois ans, il en sut régler la marche, l'assujettir à la lente prudence d'une politique à la fois insidieuse jusqu'à la perfidie, circonspecte jusqu'à la lâcheté, mais invariable.

Iwan III veut être indépendant au-dehors, autocrate au-dedans, il a donc un grand nombre d'adversaires dans ses voisins et ses sujets; mais il saura réunir, tour à tour, tous ces ennemis contre

un seul, et ainsi les subjuguer successivement les uns par les autres.

Ce qu'il lui faut dompter, c'est Kasan et la horde dorée, dont il est encore tributaire; les grandes communes ou les républiques russes de Novgorod, Pskof et Viatka, qui affectent une souveraineté presque égale à la sienne; enfin, les princes ses parens, fiers de ce qui leur reste d'apanages, où ils veulent encore vivre en maîtres. En même temps il doit contenir la Lithuanie, qui, toujours prête, offre à toutes ces ambitions ennemies, de républiques et de princes apanagés, une suzeraineté protectrice, rivale depuis long-temps heureuse de celle de Moscou, qu'elle a su resserrer à l'ouest, au sud, au nord même, en lui débauchant successivement ses grands vassaux.

Voilà ses adversaires. Quant à ses alliés, chez lui, il se servira des nobles, des princes, et de ses sujets du sud et du centre de la Russie, dès long-temps faits à l'esclavage, contre ses sujets du nord encore libres; puis, des nobles et de ses anciens et nouveaux esclaves, contre les princes de son sang. Enfin, sa toute-puissance lui suffira contre ses Boyards eux-mêmes, dont il n'aura plus besoin, et qu'il ne craindra plus, après l'abaissement de ses autres ennemis et la création d'une foule de petits nobles, ses vassaux directs.

Quant à la horde dorée et à la Lithuanie, ses adversaires du dehors, il leur cherchera des enne-

mis en Perse, en Suède, en Hongrie, à Vienne, à Rome même; mais le célèbre Étienne, hospodar de Moldavie, et Menghli-Ghirey, khan de Crimée, placés entre la horde dorée, la Turquie et la Lithuanie, qu'ils redoutent, sont les ennemis de ses ennemis. Voilà donc ses alliés naturels, ceux qu'il distinguera entre tous; son machiavélisme, en les trompant sans cesse, saura les conserver à la Russie et les tenir en guerre perpétuelle contre la Lithuanie, jusqu'à ce qu'il trouve l'instant favorable pour la frapper à son tour.

Tels sont les alliés et les adversaires d'Iwan III: son règne commence, et d'abord il reconnaît tous ces droits, il flatte tous ces pouvoirs ennemis qu'il veut détruire; il caresse toutes leurs prétentions, il en souffre même patiemment tous les abus.

Toutefois, dès son avénement, la quadruple lutte qu'il doit soutenir contre les Lithuaniens, les princes apanagés, les républiques russes et les Tatars, commence par ceux-ci; mais remarquez avec quelles précautions! S'il ne paie point *le tribut du khan*, s'il ne va point jusqu'à ses pieds y ramasser sa couronne, ne croyez pas que son jeune orgueil ait rejeté fièrement ces honteuses nécessités qu'un barbare à demi vaincu lui impose. Non, il les a seulement éludées; et, en retenant furtivement le tribut, il s'est humblement reconnu pour tributaire.

Bientôt les résidens tatars, leur suite, leurs marchands, encore établis jusque dans le Kremlin,

en seront enfin exclus. Qui ne s'attend à ce qu'un affranchissement si désiré ne soit, dans un puissant souverain, l'effet d'un noble mouvement d'indignation? Mais, tout au contraire, c'est par d'insidieux prétextes, et en achetant bassement la protection d'une femme tatare, que le Grand-prince aura dérobé au khan l'ordre que ces Mongols ne soient plus établis en maîtres jusque dans sa demeure.

Plus tard, tout ce qu'obtient de cet autocrate la fierté de son épouse, fille de l'empereur de Byzance, c'est qu'il évite d'aller au-devant de l'envoyé mongol, qu'il ne s'abaisse plus à étendre, sous les pieds du cheval de ce barbare, un tapis de martre; qu'il n'aille pas se prosterner à ses pieds: c'est encore qu'il refuse d'écouter, à genoux, la lecture des lettres du khan; c'est, enfin, qu'il ne se soumette plus à présenter à l'envoyé de son maître la coupe de Koumys, et à lécher honteusement, sur le col du cheval du barbare, les gouttes de breuvage qu'il y laisse tomber.

Et pourtant, dès les premières années de son règne, l'ancienne Bulgarie, la première, la plus grande ville tatare, Kasan enfin, est soumise à ses armes; bien plus, avant ce triomphe et depuis, la horde dorée, qui trois fois s'est levée tout entière contre lui, est trois fois retombée, et ses restes, poursuivis avec acharnement, sont enfin détruits jusque dans leur repaire.

Voilà donc l'Asie vaincue, la Moscovie libérée; et, sans doute, l'histoire ne représentera plus le prince sous lequel s'opéra cette grande révolution que comme un guerrier redoutable, un glorieux conquérant sur son char de triomphe! Mais l'histoire n'oserait; l'histoire même indigène, captive, soumise, comme tout ce qui croît sur le sol russe; bien loin de là, elle nous représente ce prince, dans l'âge des combats, ne montrant que de fausses velléités de combattre. Tantôt il annonce son départ pour Kasan avec ses armées, qu'ensuite il laisse toujours à d'autres le soin de conduire; tantôt il part enfin lui-même, mais pour s'arrêter en chemin sous le plus léger prétexte, ne rougissant pas de voir continuer sans lui ses guerriers, auxquels il recommande toujours d'éviter tout combat décisif.

Bien plus, en 1469, il avait rassemblé toute la Russie et épuisé tous ses moyens de guerre; son armée marchait à un triomphe assuré : il s'arrête! Le vain espoir de quelques négociations lui fait préférer, à tant d'armes toutes prêtes, la politique; mais la Russie, indignée, s'élance malgré son prince : le général qui, par son ordre, a voulu la retenir, reste seul. Iwan apprend que les guerriers russes se sont nommé un autre chef, et qu'enfin ils ont triomphé des Kasannois, en dépit de sa pusillanimité. Alors seulement, quand cette audace heureuse et impunie de ses sujets l'a bien convaincu de la faiblesse de Kasan, il pousse contre elle tous les

princes engagés à son service, sa garde même, et lui, demeure dans Moscou, encore tout inquiet des dernières convulsions de ce faible ennemi, que pourtant il vient d'envoyer achever par les forces colossales de la Russie tout entière.

Voilà comme il attaque, comment donc se défendra-t-il? Comment la horde dorée, si long-temps dominatrice, fut-elle trois fois repoussée, et enfin anéantie sans retour? Quels furent les combats de ce nouveau Dmitry Donskoï, ou du moins ceux auxquels assista ce Louis XIV, l'Actium de cet Auguste? Comment vaincre autant sans victoire? l'histoire n'en cite pas une seule. A la première invasion de cette horde, à peine a-t-il osé donner l'ordre de se défendre; les Tatars de Crimée ont seuls sauvé la Russie. A la seconde (1468), il ne compte que sur le nombre, et réunit des forces si disproportionnées avec le péril, qu'au seul bruit de leur marche il se dissipe. *Aux yeux du khan*, dit l'annaliste, *notre armée s'agitait et brillait comme les flots d'une mer majestueuse, éclairée par les rayons du soleil.* C'est par ce seul aspect qu'Iwan s'est contenté de vaincre une seconde fois son ennemi, dont la fuite n'a pas même été troublée par le circonspect autocrate.

A la troisième agression de la horde dorée, en 1480, quand il a dompté la plus dangereuse des républiques russes; quand il a su rallier ses frères à la cause générale; quand la Lithuanie, qu'occupe

le khan de Crimée, ne songe qu'à sa propre conservation; lorsqu'enfin la Russie entière, ardente et tout armée, marche fièrement jusque sur l'Oka, au-devant des Tatars, lui seul se décourage! il se croit vaincu. Il effraie la capitale de la fuite de la czarine, qu'il envoie se réfugier au loin dans le Nord. Il s'arrête à l'approche de l'ennemi; il hésite, abandonne enfin son armée, et va jusque dans Moscou cacher son épouvante : il y rappelle même son fils. Au moment de tout perdre, il semble ne vouloir rien exposer de ce qui touche à sa personne.

Mais les prêtres, le peuple, ce fils lui-même, indignés, éclatent en murmures : *Pourquoi les a-t-il surchargés d'impôts sans payer au khan son tribut; et lorsqu'il a attiré l'ennemi au sein de la patrie, pourquoi refuse-t-il de combattre pour elle?* Il vient, dit-il, demander aux évêques et aux boyards leur avis; mais ceux-ci lui répondent[1] : *Convient-il aux mortels de redouter la mort! On veut en vain fuir sa destinée; marchez courageusement à l'ennemi, voilà notre conseil!*

Quant à son fils, loin de lui obéir, il s'écrie : *Qu'il attendra les Tatars de pied ferme; qu'il préfère mourir à son poste plutôt que d'imiter l'exemple de son père.*

Ainsi repoussé par la clameur générale vers son

[1] Par la bouche de Vassian, archevêque de Rostof. *V.* Karamsin, vol. VI, page 183.

armée, le pusillanime autocrate y revient glacer toutes les ardeurs; une seule peur enchaîne tous ces courages. Moscou apprend que son souverain, tremblant derrière un fleuve[1] qui le sépare du danger, marchande un reste de honte, qu'il négocie son déshonneur! Peut-être va-t-il s'abaisser avec la Russie jusqu'à baiser l'étrier du Mongol! Alors: *Touché par nos larmes*, lui crie le métropolite, *vous étiez reparti pour combattre l'ennemi des chrétiens, et vous implorez la paix de cet impie qui méprise votre prière! Ah! Seigneur, à quel avis prêtez-vous donc l'oreille? N'est-ce pas jeter votre bouclier et prendre honteusement la fuite? De quel degré de grandeur descendriez-vous? Voulez-vous livrer la Russie au fer, à la flamme, et les églises au pillage? Et où fuiriez-vous? Planerez-vous comme l'aigle? Irez-vous établir votre nid au milieu des étoiles? Le Seigneur vous précipiterait de cet asile même! Non, vous ne nous abandonnerez pas; vous rougirez du nom de fuyard et de traître à la patrie!*

Mais rien, ni ces vives exhortations, ni les nouveaux renforts qui accourent de toutes parts, ni l'isolement de son ennemi que le prince lithuanien ne peut seconder, rien enfin n'est parvenu à émouvoir la plus grande des personnalités, l'égoïsme autocratique! Désarmé de son machiavélisme, en

[1] La Lougra.

quoi consiste tout son génie; au milieu de deux cent mille guerriers, Iwan se croit sans force; avant d'avoir combattu, il se juge sans ressource; et quand la glace d'un hiver prématuré efface le fleuve qui sert de barrière entre les deux armées, il s'épouvante, il veut reculer, et ne sait que fuir en déroute.

Voilà, sans doute, un tyran dépouillé de tout son prestige, réduit à sa valeur intrinsèque, et que cette honteuse nudité va livrer au mépris de son peuple qu'il abandonne. Eh bien non, quelque bas qu'il soit tombé, l'immense intervalle qui le sépare de ce peuple, et même de ses grands, n'est point parcouru : ce demi-dieu ne touche point encore à la terre; on respecte encore en lui toute sa race, tant de puissance innée! Quel Moscovite oserait concevoir qu'on pût se passer de ce fils de Rurick, de ce descendant de Saint-Vladimir! Quelque lâche que soit l'âme de ce prince, c'est la seule dont il semble que la Russie puisse être animée : on dirait qu'elle est la condition exclusive de son existence, et que ce grand corps n'y peut renoncer sans suicide.

Un tel asservissement paraît prodigieux; et pourtant il va croître encore! Cette foi si robuste, si invétérée, un miracle la récompense! A l'instant même où la Russie éperdue se croit retombée pour jamais dans les chaînes tatares, tout à coup elle apprend qu'une même terreur vient de dissiper

l'armée de ses féroces dominateurs; que pendant l'inaction préméditée d'Iwan, son lieutenant de Swénigorod et ses alliés marchaient; que l'un, le czarewitz de Crimée, réuni à ce voiévode, venait, en attaquant la horde dorée dans sa capitale, d'y rappeler cette armée si menaçante; tandis que les autres, un hetman de cosaques et le mourza des Nogais, placés sur le chemin de ces Mongols, allaient, en les surprenant au milieu de leur retour désordonné, les anéantir.

Dès-lors tout est expliqué. Iwan avait tout préparé, tout prévu! Providence de son peuple, sa pusillanimité était sagesse; sa lâcheté, prudence; sa fuite, habileté. Il a voulu que ses ennemis se détruisissent eux seuls; sans risquer, comme Dmitry Donskoï, la Russie dans une bataille, il l'a délivrée par une diversion, en dépit d'elle-même et pour jamais, du joug asiatique; l'heure, le lieu, tout était marqué! Placé, comme la Divinité, hors de portée de ceux qu'il protégeait, il a su mépriser leur mépris même, et, sans s'émouvoir des clameurs des siens, attendre que les temps fussent accomplis.

Voilà comme le temps, la fortune et Menghli-Ghirei ont assuré le triomphe d'Iwan sur ses premiers adversaires; mais son bonheur est sans enivrement. Parvenu à son but, il ne dédaigne pas les moyens qui l'y ont fait parvenir. S'il donne en maître des souverains à Kasan, il les choisit dans la famille de ce khan de Crimée, son allié

fidèle. Sa cour, ses États se peuplent de princes tatars réfugiés et convertis. Néanmoins, son attitude change. Les Turcs de Caffa ont pillé des marchands russes. Dans le pusillanime Grand-prince de 1480, qui reconnaîtrait le czar de 1492, écrivant ainsi au sultan Bajazet : *D'où proviennent ces actes de violence? Le savez-vous, ou non? Encore un mot : Mahomet votre père était un grand prince; il voulut m'envoyer des ambassadeurs pour me complimenter; Dieu s'est opposé à l'exécution de ce projet. Pourquoi n'en verrions-nous pas aujourd'hui l'accomplissement?* Et c'est ce même Iwan, naguère si tremblant devant un Tatar, qui, vers 1498, recommande expressément à son ambassadeur à Constantinople, *d'être attentif à ne rien faire contre la dignité de son maître; de complimenter le sultan, debout et sans s'agenouiller; de n'adresser sa harangue qu'à ce souverain lui-même, et de ne céder le pas à aucun autre ambassadeur.*

CHAPITRE II.

Il est vrai qu'alors, Iwan III était sorti triomphant d'une autre lutte. Novgorod la grande, Pskof et Viatka étaient soumises. Pendant les sept premières années de son règne et de sa guerre contre Kasan, la peste, la famine, dignes alliées de la tyrannie, avaient affaibli ces républiques russes, et la peur de la fin du monde, annoncée pour cette époque [1], en détournant de cette terre les passions des sujets d'Iwan, avaient laissé aux siennes un jeu plus libre et plus assuré.

Toutefois, l'insolente Viatka s'était déclarée neutre entre Kasan et Moscou, et le prince avait dissimulé sa colère, car Novgorod se montrait rebelle; la chute de Kasan avait épouvanté cette grande république, et déjà : *Prenez les armes!* criait-elle aux Pskowiens; *venez anéantir avec nous la puissance despotique de Moscou!* Il faut donc négliger Viatka, gagner Pskof et ses douze villes, et tout réunir contre Novgorod. Celle-ci tombée, tout suivra.

Novgorod, plutôt alliée que sujette de Moscou,

[1] En 1465 on arrivait à la fin du septième millier d'années, suivant la chronique grecque, et l'on croyait ce terme celui du monde.

régnait sur tout le nord de la Russie, dont elle avait le commerce exclusif, et qu'elle devait défendre contre les Suédois, les chevaliers livoniens et la Lithuanie. Mais depuis Iwan Kalita, perdue de luxe, elle avait plus souvent racheté que défendu ses frontières et ses libertés. Déjà quelques unes de celles-ci lui étaient échappées. Mais, en 1471, s'enhardissant de la pusillanimité présumée du Grand-prince, elle prétend les ressaisir. Marpha l'excite. Cette riche et puissante veuve d'un Possadnick, aime, dit-on, un Lithuanien. Il lui plairait de donner sa patrie à celle de son amant. C'est une ambitieuse; de ces ambitions de femmes, dont les passions s'agitent presque toujours au profit d'un homme : comme si les femmes, rayons d'un autre centre, complément d'un autre sexe, ne devaient vivre qu'en lui, la personnalité étant interdite à leur nature.

Celle-ci ouvre son palais, prodigue ses trésors aux citoyens de Novgorod, que les sons chéris de leur *vetchvoï-kolokol*[1] appellent sans cesse sur la place publique, où règne leur licence. Ils ont déjà chassé les officiers du Grand-prince; ils se sont emparés de ses domaines, et quand la soumission de Kasan permet à Iwan de se retourner vers Novgorod, et d'y faire entendre une voix menaçante, ils éclatent, se soulèvent, et se donnent, par un traité, à Casimir, prince de Lithuanie.

[1] Cloche de l'assemblée.

C'est ici, qu'au travers de ses autres affaires avec les Tatars, la Suède, la Livonie, Pskof et les princes ses parens, il est curieux de suivre la marche politique d'Iwan contre cette redoutable république. Observons surtout cette volonté à la fois forte et flexible; exaltée dans son but, en même temps que froide et persévérante dans ses moyens; s'aidant tantôt d'humilité et de machiavélisme, tantôt d'orgueil et de terreur, mais aussi de patience, de bonté, de générosité; ce qui, avec les fautes de ses adversaires et les nécessités des temps, donne à l'établissement de la tyrannie d'Iwan III, une apparence, une sorte de modération, et même d'utilité publique.

Se faisant des alliés de tout, il a su armer, contre la démagogie de Novgorod, l'orgueil des nobles; contre son excessive opulence, l'avidité des princes encore apanagés; contre sa trahison et son apostasie, le fanatisme des peuples; et Novgorod, attaquée par trois armées, que suivent des nuées de pillards, résiste opiniâtrément au-dedans, lâchement au-dehors, et succombe.

Iwan affecte une modération qu'il juge encore indispensable. Trop peu affermi contre ses ambitieux parens, pour se saisir d'une si grande proie sans la partager avec eux, il semble se contenter d'une rançon et de la restitution de quelques domaines; mais il a ruiné Novgorod par la dévastation et le pillage; mais, dans l'acte de soumission

de cette république, l'obscurité de quelques mots contradictoires lui réservent le pouvoir de législateur et de juge suprême. Voilà le côté par lequel il a saisi cette proie, et par où il va l'attirer à lui peu à peu, pour l'engloutir enfin tout entière.

D'abord, il profite de l'étourdissement de ce premier coup, et d'une insulte des Permiens, pour enlever à la grande ville, ces tributaires. Désormais, le commerce de ces peuples avec l'Allemagne, jadis tant convoité par Iwan Kalita, enrichira Moscou. Puis, à la nouvelle d'une agression des chevaliers livoniens, sous prétexte de secourir la grande ville, ainsi que Pskof, il leur envoie ses ambassadeurs et ses troupes combattre et traiter en son nom, le rendre présent partout, et ôter ainsi à ces deux républiques, qu'épuise son armée, leur droit de paix et de guerre.

En même temps, il fomente des dissensions entre les principaux citoyens de Novgorod et la classe inférieure; et quand il a su attirer à lui toutes les plaintes, il vient au milieu d'eux ruiner les riches par les présens et les réceptions magnifiques que sa présence exige, éblouir le peuple de la pompe nouvelle de sa cour orientale, et le séduire par la partialité de sa justice.

C'est alors qu'il fait entraîner tout chargés de chaînes, vers Moscou, les grands de Novgorod, jadis ses ennemis. Il s'est fait dénoncer ces Boyards par le peuple : l'aveugle jalousie de ces plébéiens se plaît

à voir violer dans ces notables, l'antique droit de la république : « qu'aucun de ses citoyens ne soit « jamais ni jugé ni puni hors de son territoire. » Voilà comme, mêlant astucieusement la ruse à la force, la justice à la violence, Iwan sait désunir tous ses adversaires, se faire juge de toutes les causes, et gagner tous les cœurs de la multitude, dont les élans le suivent jusque dans Moscou.

Ces républicains semblent ne plus vouloir d'autre justice que celle du Grand-prince; ils envoient leurs plaintes au pied de son trône : et lui, saisissant d'autant mieux l'occasion qu'il l'a fait naître, somme aussitôt tous ces imprudens de comparaître devant son tribunal. Novgorod, qui, jusque-là, n'avait été justiciable que d'elle seule, étonnée, entraînée hors d'elle jusque dans Moscou, ne sait plus si elle obéit au prince ou à elle-même. *Jamais*, s'écrient les annalistes, *jamais, depuis Rurick, un tel événement n'était arrivé; jamais les Grands-princes de Kief et de Vladimir n'avaient vu de Novgorodiens venir les prendre pour juges. Iwan seul a pu réduire Novgorod à ce degré d'humiliation.*

Mais l'autocrate avait su revêtir toutes ces usurpations de formes séductrices. Dans ses empiétemens, il semble au-dessus de toute haine individuelle; Marpha elle-même, il ne l'a point inquiétée; il n'en veut point aux personnes qui ne font que passer, dont les cris peuvent émouvoir, ou

déceler sa marche, mais aux choses, qui sont plus durables, qui se taisent, et qui d'ailleurs renferment ou entraînent les personnes. Faisant servir le bien au mal, il a employé sept ans à attirer ces républicains hors de leurs usages, par sa modération généreuse et l'équité de ses jugemens; puis, quand, par cette marche lente, graduelle et presque insensible, il croit avoir entraîné ces aveugles assez loin de leurs anciennes coutumes, et leur avoir fait perdre de vue leurs libertés antiques, sur chaque mouvement irréfléchi qu'il a fait naître, sur chaque imprudence qu'il a provoquée, il fonde un droit.

Enfin, le nom de souverain que lui donne, dans une audience, l'inadvertance ou la trahison d'un envoyé de la république, lui suffit pour réclamer d'elle, à l'instant, tous les droits de maître absolu, que l'usage d'alors attachait à ce titre. Il exige donc qu'aussitôt la république lui prête serment comme à son législateur, à son juge; qu'elle reçoive ses boyards avec toutes leurs vexations arbitraires, leurs envahissemens et leurs ruines; qu'elle leur cède ce palais révéré d'Iaroslaf, temple saint de leur liberté, leur forum, où, depuis plus de cinq siècles, ont régné leurs assemblées publiques, et qu'enfin chaque citoyen abdique sa souveraineté au profit d'un seul.

A cette soudaine explosion de tyrannie, répond une explosion contraire d'indignation et d'indé-

pendance. Le voile tombe des yeux de Novgorod; la voix chérie de sa liberté, son vetchvoï-kolokol, jette un dernier son d'alarme; elle appelle les citoyens sur ce forum dont on veut les chasser sans retour; Novgorod, soulevée tout entière, s'écrie qu'*Iwan est, à la vérité, son seigneur, mais qu'il ne sera jamais son souverain; que le tribunal de ses lieutenans doit siéger à Goroditch, mais jamais à Novgorod; que Novgorod est et sera toujours à elle-même son propre juge.* Puis, ces infortunés dans leurs transports, achèvent de s'aliéner leurs nobles, par le massacre de plusieurs d'entre eux, qu'ils croient complices de la tyrannie. Leur imprudent envoyé, qu'ils désavouent si hautement, ils le font comparaître, ils le jugent, ils le condamnent à grands cris, le déchirent en mille pièces, et se donnent une seconde fois à la Lithuanie, dont ils appellent le prince à leur secours.

Au bruit bien prévu d'une révolte si légitime, l'astucieux despote feint un douloureux étonnement; il gémit; à l'entendre, c'est lui, ce sycophante, qu'on a perfidement abusé. Il accuse les envahis d'avoir tendu un piége à l'envahisseur; « ce « sont eux qui l'ont voulu pour souverain; et « quand, cédant à leurs vœux, il en a pris le titre, « ils le désavouent; ils ont l'impudence de lui don- « ner un démenti formel aux yeux de la Russie « entière; ils osent verser le sang de leurs compa-

« triotes restés fidèles, et trahir enfin le ciel et la « terre sainte des Russes, en y appelant une reli-« gion et une domination étrangères. »

Le machiavélique tyran adresse ces hypocrites plaintes à ses prêtres, à ses nobles, à ses peuples, à toutes les forces de ce ciel et de cette terre qu'il arme contre ces infortunés. Pskof et Twer paraissent avoir seuls hésité; mais il entraîne ou attire à lui, sous la forme d'un contingent, tous leurs moyens de guerre; car il n'entreprend jamais qu'une chose à la fois, et amis comme ennemis, il sait tout réunir contre un seul.

Novgorod, environnée de tant d'ennemis, s'effraie; elle offre des conditions. *Je veux régner à Novgorod comme à Moscou*, s'écrie enfin le despote, *il me faut des domaines sur votre territoire; vous devez renoncer à votre Posadnick, à la cloche qui vous appelait au conseil national.* Et toujours fallacieux, il promet en même temps de respecter une liberté à laquelle il ôte le pouvoir de se défendre.

A cette terrible déclaration, ces infortunés s'agitent dans leur grande cité, devenue leur prison; ils passent tour à tour de l'excès de la rage à celui de la terreur. Plusieurs fois on les vit s'élancer furieux sur leurs armes, et plusieurs fois retomber dans le découragement de l'impuissance.

Cependant, le machiavélique autocrate les observe. Pendant un mois entier, et quoique le glaive

à la main, il demeure immobile, car il ne s'amuse point à la gloire. Sa force patiente, sait attendre; il n'a réuni tant de moyens de guerre que pour éviter la guerre, et toute cette innombrable armée de combattans que pour ne pas combattre. C'est par la consternation qu'il veut vaincre; et, resserrant peu à peu le cercle de fer et de feu dont il a environné la république, il l'oppresse, l'opprime, il la terrifie de sa formidable présence. Son bras tout puissant, depuis si long-temps levé, ne se fatigue point; il ne s'appesantit que graduellement sur ces malheureux; et sans avoir frappé, par l'infaillible effet de cette compression lente et inévitable, il force enfin à la résignation leur désespoir.

Cette marche, si mesurée dans la lutte, se retrouve encore dans la victoire; le sang n'en a point taché le triste souvenir. Marpha et sept notables novgorodiens sont seuls emmenés captifs dans Moscou, et leurs biens confisqués; mais, le 15 janvier 1478, les assemblées nationales cessent, les citoyens prêtent serment d'esclavage. Le 18, les boyards, les enfans boyards, les notables ou la noblesse, enfin, passent volontairement au service du vainqueur; et les biens du clergé novgorodien, réunis au domaine du prince, serviront à doter ces trois cent mille enfans boyards, vassaux immédiats de sa création, qui doivent incessamment assurer l'autocratie de Moscou sur tout le reste.

Dans les années suivantes ce mouvement conti-

nue ; le sort des républiques russes s'achève (1489) : celle de Viatka, colonie de Novgorod, et qu'un même esprit agitait, est soumise avec les mêmes précautions. Le Grand-prince a paru inattentif à ses rébellions, insensible à ses insultes, tant que Kasan et Novgorod ont résisté ; ces deux États soumis, il éclate, et c'est en prodiguant de telles forces qu'il écrase encore, sans combat, cette république. Le sang de trois coupables suffit à son irritation longuement concentrée, mais il n'y laisse que des esclaves.

La colonie annihilée, il revient encore frapper sur la métropole. De 1479 à 1528, à chaque convulsion de la longue agonie de la grande Novgorod, expirante, le joug s'appesantira ; jusqu'à ce que, épuisée de sa population républicaine, transplantée tout entière sur le sol esclave de Moscou, elle ait été repeuplée de Moscovites.

Au reste, nous ne voyons guère qu'aucun grand empire moderne ait pu prendre l'ensemble indispensable pour se défendre, comme pour se pacifier intérieurement, s'ordonner, s'enrichir, s'instruire, se civiliser ; en un mot, pour se rendre digne et capable de liberté, sans s'être épuré de ses institutions barbares, en passant, comme dans un grand incendie, au travers du pouvoir absolu.

Là comme ailleurs, pour s'affranchir du dehors et s'éclairer au-dedans, il fallait que toutes ces tyrannies se concentrassent en une seule.

L'inquiète et capricieuse démagogie de Novgorod formait un État à part dans l'État; son existence était aussi incompatible que celle des princes apanagés, avec l'existence des Grands-princes. La nécessité politique a donc pu pousser Iwan à ce grand attentat. Quant au prétexte, que Marpha, par ambition, patriotisme ou amour, ait cherché dans un prince étranger, un protecteur moins dangereux à sa patrie, que le souverain de Moscou, son motif importe peu : le machiavélisme d'Iwan, en dérobant frauduleusement d'abord, et en arrachant violemment ensuite à cette république toutes ses libertés, n'a que trop bien justifié les efforts de cette femme célèbre.

Ce qui est remarquable, c'est que le coup le plus funeste qu'Iwan III porta à cette grande cité fut involontaire. Jusqu'en 1492, cette ville commerçante avait été singulièrement populeuse, riche et puissante; et il est bien digne d'attention que, malgré sa barbarie, et tant de guerres étrangères et de dissensions intestines, nées de son gouvernement populaire, cette ville capricieuse ait toujours accru sa prospérité commerciale : tant la liberté, même la moins réglée, est favorable au commerce. Il semble que, au milieu de tous leurs excès, les peuples libres conservent, sous ce rapport, l'instinct de leur véritable intérêt, tandis que le pouvoir absolu s'y trompe sans cesse.

Tant que Novgorod fut libre, les villes anséa-

tiques vinrent donc, au travers de toutes ses convulsions intestines, trafiquer chez elle avec une confiance qui ne fut jamais trompée; mais, dès les premiers jours de sa servitude, un mouvement de colère despotique détruisit la source de cette prospérité. Iwan III, si habile pour étendre et assurer son pouvoir, fit une faute que, pendant sept siècles, les assemblées populaires de la folle et inconstante république n'avaient jamais commise. Insulté par une ville anséatique, il fit enchaîner, à Novgorod, les marchands de toutes les villes de cette union, et confisqua toutes leurs marchandises; dès-lors, la confiance fut tuée, le commerce du Nord prit un autre cours, et la grande Novgorod, qui pendant plusieurs siècles avait pu mettre des armées de cinquante mille hommes sur pied, et dont la population avait, dit-on, été de quatre cent mille âmes[1], n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade.[2]

[1] *V*. Coxe.

[2] *V*. Levesque.

CHAPITRE III.

Cependant, sur ce vaste champ, nettoyé de toute autre ambition, le Grand-prince et les princes apanagés, la féodalité et l'autocratie, restés seuls debout, demeurent en présence; ils n'ont plus là d'intermédiaires, rien qui les distraie l'un de l'autre : aussi ne tardent-ils pas à être aux prises.

Mais cette troisième grande lutte n'a rien d'imprévu; depuis long-temps l'autocrate s'y est préparé; elle est commencée dans son cœur dès son avénement. Seulement, l'affranchissement du joug tatar était plus pressant; ce préalable était nécessaire, et l'asservissement des républiques russes plus facile.

Aussi, dans cette troisième lutte, a-t-il marché jusque-là, avec une lenteur encore plus circonspecte; car il s'agit ici d'individus d'une nature semblable à la sienne, et toujours plus difficiles à abuser que les masses.

C'est pourquoi, pendant vingt-trois ans, sa patience machiavélique a reconnu tous les droits de ces princes, et jusqu'à leur indépendance; tout ce qu'il ose, en dépit de leurs plaintes, c'est de garder ses conquêtes sans les partager avec eux, et de retenir la succession de deux de ses frères, morts sans héritiers.

Toutefois, quand, en 1480, ses deux autres frères se révoltent et se retirent en Lithuanie, en pillant tout sur leur passage; comme il n'en a point encore fini avec la horde et les républiques, il s'abaisse, il ploie jusqu'à terre, et les ramène à lui par les supplications les plus humbles et les plus importantes concessions.

Mais enfin, en 1485, Novgorod est écrasée, la horde dorée détruite, les chevaliers livoniens vaincus, l'impuissance de la Lithuanie évidente. Les temps sont donc enfin venus; et comme ils ont trouvé tout préparé, l'attaque a commencé aussitôt par le prince de Twer.

Par une conséquence de la politique constante des Grands-princes de Moscou, Iwan III, guidé par Vassili son père, avait épousé jadis, à l'âge de douze ans, la princesse de Twer; à dix-huit ans, il avait eu de ce mariage un fils, marié depuis à la fille d'Étienne, hospodar de Moldavie, et de ce fils un petit-fils. Mais, en 1485, veuf de cette première femme, Iwan est remarié à une princesse grecque. Son fils est mort; les liens d'Iwan avec Twer sont rompus, et dès long-temps il tient cette première et dernière rivale de Moscou, comme environnée et assiégée de ses conquêtes.

Ici, sa marche agressive est absolument la même que contre Novgorod. D'abord, il effraie le prince de Twer de son ambition; et, quand il l'a conduit à appeler la Lithuanie à son secours, il crie

à la trahison, il s'arme, il terrifie sa victime par le formidable aspect de toute sa puissance irritée. Sa feinte modération ne se laisse fléchir que par des concessions, qui désormais ôteront à son faible adversaire tout pouvoir de lui résister. Alors, évitant un éclat de puissance dangereux, et qu'il a su rendre inutile, c'est par une guerre sourde, par des violences souterraines, qu'il achève cette conquête; il suscite une foule de contestations entre les Moscovites et les Tweriens, et se fait tellement partial contre ceux-ci, que, découragés, ils abandonnent une cause si fatigante. Tous viennent se ranger sous la protection de Moscou; tandis que leur prince, au désespoir, n'a plus d'asile qu'en Lithuanie, où il meurt sans postérité.

Twer réunie à Moscou, tout arrive bientôt à ce centre d'attraction. Le temps des ménagemens est passé; Iwan marche rapidement à son but: il parle, et les souverains de Rostof et d'Iaroslaf n'en osent plus être que les gouverneurs. Un accès de sa colère suffit pour épouvanter si fort le prince de Vereïa, qu'il fuit en Lithuanie; et l'autocrate le punit aussitôt de cette terreur et de cette fuite, en forçant le père mourant de ce malheureux à le déshériter de plusieurs villes, qu'il s'approprie.

Cependant, deux frères du despote vivent encore; mais l'un, effrayé, se soumet, et bientôt son apanage retourne encore par testament à la Grande-principauté; l'autre, quoique plus remuant, était

sans défiance : il se livrait, près du Grand-prince, à la douceur d'épanchemens qui lui semblaient réciproques, quand tout à coup on l'arrête, on le charge de chaînes, sous le poids desquelles il meurt, sans autre vengeance que les remords de son meurtrier ; remords tardifs, qu'un synode d'évêques étouffe par une inique et lâche absolution.

Mais enfin, l'hydre féodale est vaincue ; tous ces princes du même sang qu'Iwan, et qu'en montant au trône il a trouvés presque aussi souverains que lui, sont ou expatriés, ou morts, ou tellement soumis, qu'ils ne prétendent plus qu'à l'honneur d'être ses serviteurs les plus empressés. Ils ont été courbés d'une main si puissante, que depuis, confondus dans la haute noblesse, nul d'eux n'osera même rappeler leur commune origine avec leur superbe dominateur.

CHAPITRE IV.

JUSQU'ICI, Tatars, républiques russes, princes apanagés, au-dehors comme au-dedans, tout a fléchi; mais Iwan n'a remporté ce triple avantage qu'en dépit des efforts de Casimir de Pologne, l'allié constant de tous ses ennemis.

Pendant trente années, cette quatrième lutte n'a consisté qu'en une guerre de diplomatie et d'embauchage, où chacun, attirant à lui les sujets mécontens de son adversaire, et se faisant sourdement protecteur de leurs révoltes, n'a attaqué son ennemi qu'indirectement, et comme à coups d'alliés.

Pour Casimir, ce sont tantôt les chevaliers livoniens, tantôt la horde dorée, et sans cesse les petits princes et les républiques russes, qu'il a excités contre le prince moscovite, et dont il a compromis et terminé l'existence, en les abandonnant, à l'instant du danger, à leurs propres forces. Pour le prince russe, bien plus habile, c'est le célèbre Étienne, premier hospodar de Moldavie, qu'il s'attache par un mariage; c'est encore Mathias Corvin, roi de Hongrie; Maximilien d'Autriche, et surtout Menghli-Ghirey, ce khan de Crimée dont il sut, malgré tant d'infidélités, se faire un allié si fidèle.

Dans cette guerre de deux princes embarrassés par les ennemis qu'ils se suscitent mutuellement, et par des sujets indociles, Iwan a tout l'avantage. Déjà, vers 1492, les petites principautés, détachées de la Russie par Vitovt, y rentrent successivement. Les premières attirent ou contraignent les autres, sans que le circonspect Iwan paraisse se mêler de ce mouvement féodal.

Mais vers cette époque, Casimir meurt; le faible Alexandre lui succède, mais seulement en Lithuanie; ce duché se sépare de la Pologne, le pouvoir s'y dissémine de plus en plus, quand dans Moscou il se centralise : alors le machiavélique autocrate se déclare. Voilà, comme dans ses trois autres luttes, l'instant depuis si long-temps préparé, celui où le succès est devenu presque infaillible, où tout surabonde pour éclater; il marche donc à découvert, à force ouverte, mais dans une telle proportion qu'il a moins à combattre qu'à écraser.

Et pourtant, il n'achève point encore : là, comme ailleurs, et quoique tout armé, il s'arrête devant l'apparence d'une bataille. S'il profite de l'immensité de ses armemens, des puissantes diversions du khan de Crimée, de l'agression simultanée de l'hospodar de Moldavie, et de la faiblesse d'Alexandre, qu'abandonnent ses frères, c'est sans oser frapper un coup décisif : il préfère tout attendre de son ennemi, s'allier à toutes ses fautes, et l'ame-

ner, comme Novgorod, comme Twer, par des concessions successives, à se détruire lui-même.

C'est pourquoi, afin de s'affermir sur les principautés qu'il a sourdement reconquises, ce prince lithuanien, cet Alexandre, qui naguère voulut le faire empoisonner, il l'accepte pour gendre; mais c'est en restant l'allié de ses ennemis, dont il excite les agressions contre la Lithuanie, en même temps qu'il défend à Alexandre de les repousser autrement que par ses plaintes.

Cette princesse sa fille, qu'il semble lui avoir donnée comme un gage de paix, est un ennemi de plus qu'il a glissé dans le sein des États de son adversaire. Elle y porte sa religion grecque, celle de tous les Russes encore sujets de la Lithuanie, dont elle semble la protectrice, et que persécute son époux, catholique aussi zélé que misérable politique.

Iwan attise ce foyer; puis, quand commence l'embrasement d'une guerre religieuse, s'appuyant du ciel, s'enhardissant des cris de ses co-religionnaires qui l'implorent, il ose enfin, vers 1500, faire reprendre par une victoire, jusque sous les murs de Kief et de Smolensk, une partie des conquêtes de Guedimin et de Vitovt sur ses ancêtres.

CHAPITRE V.

Ainsi, tout s'est accompli à la fois, presque sans combats, et par ce même machiavélisme patient, persévérant, marchant lentement, graduellement, et n'usant de sa force que lorsqu'il a rendu l'ennemi si faible, et sa puissance si formidable, que l'aspect de son développement suffit pour tout anéantir.

Voici une triple révolution d'hommes, de choses et de moeurs, enfin accomplie. Mais déjà, depuis long-temps, centre unique de toute cette sphère, aux yeux de tous les Russes, Iwan semble être la source de toutes choses. D'où lui vient donc, devant tant d'ennemis intérieurs, cet ascendant autocratique? Par quels prestiges a-t-il fasciné tant de regards contraires? Comment tout pouvoir capable de résister à ses ordres, désormais paraît-il désordre? Seul en butte à tant d'ennemis domestiques qu'il comprime, comment les domine-t-il enfin d'une telle hauteur, qu'à les entendre eux-mêmes, il semble *leur dieu terrestre?*

Et quel siècle plus que le nôtre a connu tout l'ascendant de la victoire? Mais ici, où sont ces grands coups d'éclat qui éblouissent? D'où vient au pusillanime Iwan cette attitude conquérante,

cette imposante et irrésistible majesté, attribut de l'héroïsme? Un dernier coup d'œil sur quelques détails intimes de cette grande vie nous fera découvrir ce phénomène. Suivons la marche de cet ascendant dominateur. Dès ses premières années (1472), quelle longue suite d'efforts concourent vers ce but! Ruses, intrigues, promesses fallacieuses, serment même d'apostasier, dont il se fera relever par les chefs de sa religion, rien ne lui a coûté. Il veut obtenir du pape que Sophie, dernière princesse du sang impérial grec, réfugiée à Rome, et dépossédée de Byzance par les Turcs, vienne orner son trône, le cimenter de tous ses droits, l'environner de tous ses prestiges.

Constantinople est pour les Russes la source sacrée de leur culte; ses empereurs leur ont longtemps donné leurs métropolites; c'est d'elle qu'ils tiennent leur écriture[1], leurs bains d'étuves, une partie de leurs mœurs, de leurs usages, et ces saints dont ils idolâtrent les images, et cette religion souveraine. Jadis, une princesse grecque les leur apporta; elle fit de leur Vladimir, de ce grand d'ici-bas, un grand d'en-haut; de ce maître de leurs destinées sur la terre, leur saint protecteur

[1] Cette écriture date de l'an 865 : elle vient de la Moravie. L'alphabet russe y fut alors inventé par un philosophe nommé Constantin. Ce savant avait été envoyé de Byzance pour traduire les livres saints dans la langue du pays. On voyait à Kief, du temps de Vladimir, vers 981, des inscriptions gravées dans cette écriture.

dans le ciel. Aujourd'hui que Byzance est tombée captive des Turcs, l'habile Iwan veut qu'une seconde princesse grecque vienne faire de Moscou l'héritière de cette Byzance; qu'elle en apporte comme dot à son Grand-prince les armes de sa famille, cet aigle à deux têtes, symbole d'autocratie, et ce titre de tzar, identique, selon les Russes, à celui d'*autorité suprême*[1]. Il veut qu'elle introduise dans son palais l'orgueilleuse hiérarchie de la somptueuse cour de Constantin, et ses pompeuses cérémonies, moins vaines qu'on ne pense; enfin, ce despotisme de droit divin, qui va corroborer et même sanctifier en Russie le dévoûment au prince. Ce pouvoir théocratique, avec le joug de fer dont Iwan III vient d'hériter des Tatars, et la constitution toute militaire qu'un grand homme y joindra bientôt, doit un jour compléter le concours le plus singulier de circonstances qui ait pu former des princes au despotisme, et des peuples à l'esclavage.

Ce n'est pas tout encore : par son union à cette main impériale, la main habile et puissante d'Iwan semble avoir retourné la face de son empire d'orient en occident. Il a porté le poids du trône russe dans la balance de l'Europe. La Russie, détachée de la civilisation depuis près de trois siècles, va s'y rattacher par les liens de la politique, et par ceux des arts et des sciences.

[1] *V.* Karamsin.

Ce sont les Grecs réfugiés de Constantinople en Italie qui vont apporter ces arts dans Moscou, sur les pas de leur souveraine. En effet, par une singulière conformité de position, ces Grecs, vaincus à leur tour près de l'antique et homérique conquête de leurs pères, venaient, comme jadis Énée et ses Troyens, d'illustrer aussi l'Italie, en s'y réfugiant avec leurs pénates.

Voilà pourquoi l'astucieux Iwan a semblé prêt à sacrifier jusqu'à sa religion, pour obtenir du pape, alors protecteur de la princesse grecque, cette grande alliance. Voyez comme il fait traverser triomphalement ses États à cette suzeraine, qui vient autocratiser et même diviniser sa puissance. Écoutez les discours de ses grands et de ses prêtres : *Dieu,* disent-ils, *lui envoie cette illustre épouse, rejeton de l'arbre impérial, dont l'ombre couvrait jadis tous les chrétiens frères et orthodoxes. Heureuse alliance! qui rappelle celle du grand Vladimir, qui va faire de Moscou une autre Byzance, et donner à ses Grands-princes tous les droits des empereurs grecs.*

Aussi faut-il désormais au nouvel autocrate un somptueux entourage. Les pompes toutes nouvelles de Constantinople viennent fasciner les yeux de ces barbares. En même temps, ses peuples le verront élever les puissantes murailles du Kremlin, demeure imposante, redoutable forteresse de l'autocratie; et cette première église de pierre renfer-

mée dans son enceinte, que trois fois leurs architectes moscovites avaient essayé de construire, et qui trois fois était retombée sur ces ouvriers inhabiles.

Car Iwan ne néglige rien; des fondeurs, des ingénieurs, des architectes, des mineurs, des monnoyeurs, appelés d'Allemagne et d'Italie, osent, sur les pas d'une princesse civilisée, pénétrer dans ces contrées presque inconnues. Les mines de la Petchora se découvrent; la Russie voit, pour la première fois, une monnaie d'argent et de cuivre frappée dans sa capitale.

Qu'on imagine tout ce qu'alors dut avoir d'imposant un trône d'un exhaussement si prodigieux, que la religion elle-même, partout ailleurs si dominante, lui servait de support; et dont le sommet, commençant à sortir de cette nuit épaisse où croupissaient tous ces peuples, point lumineux dans ces ténèbres, brillait à leurs yeux émerveillés de l'éclat des cérémonies religieuses et civiles les plus pompeuses, et des premiers rayons de la civilisation européenne.

Remarquez avec quel soin, ce Louis XIV de la barbarie, profite de ces avantages. Proclamant son droit divin, c'est du milieu de cette pompe qu'on l'entend s'écrier : *La haute et sainte Trinité, dont nous avons reçu le gouvernement de toute la Russie;* et qu'il se fait répondre, par l'interprète de cette même Trinité : *L'empire que vous tenez de Dieu lui-même.*

Dès-lors, que les républicains de Pskof osent communiquer avec lui autrement que par une respectueuse ambassade, aussitôt il les épouvante de son indignation, et ne se laisse apaiser qu'après les avoir tenus assez long-temps courbés sous le poids de sa colère, pour être sûr qu'ils ne se relèveront plus de ce pli de bassesse, si longuement et si fortement imprimé.

C'est ainsi qu'aux yeux des siens, il n'accorde sa protection aux chevaliers livoniens que lorsque, au lieu de prier, ils supplient. Dans ses instructions diplomatiques, on reconnaît la fière susceptibilité d'un prince qui veut s'allier aux cours éclairées de l'Europe, mais avec toutes les précautions de l'orgueil le plus irritable; il semble craindre que la civilisation européenne ne le traite de parvenu, de barbare d'Orient, de tributaire d'une horde.

C'est pourquoi, lui, qu'on a vu s'instruire avec tant de soin de la politique de l'Europe, et attacher un si grand prix à mettre son trône en contact avec les autres trônes, c'est lui qu'on voit refuser, et même chasser de sa présence, pour une simple omission de formalités, l'envoyé d'Autriche; il force l'Empereur de traiter avec lui d'égal à égal; si l'on en croit ses sujets, il a même refusé sa fille au roi des Romains, Vienne n'ayant pas consenti à toutes les concessions qu'il exige.

Quant au margrave de Bade, l'union de sa fille avec ce prince allemand, lui semble une mésal-

liance. Maximilien veut-il séduire son ambition du titre de roi, Iwan déclare fièrement : *Qu'il ne veut s'abaisser à recevoir de titres d'aucun prince de la terre, et qu'il ne relève que de Dieu seul.*

C'est alors que les boyards russes perdent l'antique droit de passer de son service à celui des autres princes encore apanagés. Et quel boyard, quel prince du sang russe, s'estimerait désormais assez grand pour ne pas s'humilier devant l'éclat éblouissant de cette majesté souveraine? Déjà, tous viennent s'y confondre, s'y anéantir, s'honorant, tels que des grands de Byzance, d'entrer dans les rangs de sa domesticité. Aussi, y disparaissent-ils entièrement, et n'ont-ils plus de consistance que par ces places serviles qu'il multiplie.

C'est depuis cette époque qu'ils ont commencé à considérer comme héréditaires ces rangs civils, militaires et domestiques, et à se disputer la préséance; mais qu'ils osent s'en prévaloir contre ses ordres, alors, ôtant à leur vanité cette dernière ressource, il leur déclarera *qu'ils doivent se soumettre sans murmure aux volontés de leur souverain, et que toute place est bonne pour le servir.*

Cependant, après la mort de son fils aîné, issu d'un premier mariage, ces grands ont élevé, dit-on, leurs intrigues jusqu'au pied de son trône, pour en assurer l'héritage à l'enfant de ce prince regretté;

on ajoute que ces dignes aïeux des boyards de Pierre-le-Grand calomnièrent leur czarine grecque mère d'un second fils, en haine des commencemens de civilisation qu'elle protégeait, et de ces étrangers qu'elle avait introduits.

Ce qui est certain, c'est qu'Iwan, trompé, disgracia d'abord cette princesse, mais qu'ensuite, mieux instruit, il lui rendit sa faveur; on croit même que ce fut pour conserver ses innovations, qu'il institua le fils qu'il avait d'elle son héritier, au préjudice de son petit-fils, qu'il fit emprisonner pour toujours. Iwan ne voulut pas laisser après lui ce ferment de discorde; dans cette circonstance, et comme le fit plus tard et bien plus cruellement le régénérateur de la Russie, il sacrifia tout à la raison d'État, d'un État dont il s'était fait l'âme, et qui n'en devait avoir qu'une seule.

C'est alors que Pskof ose réclamer, en faveur de la branche aînée, contre l'héritier qu'il se donne. Mais lui : *Ne suis-je donc pas libre d'en agir comme il me plaît*, répond-il fièrement; *je donnerai la Russie à qui bon me semblera, et je vous ordonne d'obéir.*

Quant aux boyards mêlés dans ces intrigues, leur rang, jusque-là respecté, ne les préserva pas : accusateurs comme accusés, ils furent successivement victimes de la crédulité du prince ou de sa vengeance. La Russie, muette d'étonnement, vit pour la première fois tomber plusieurs de ces têtes

illustres; un mot d'Iwan suffit pour les abattre comme celle du dernier de ses sujets.

Faut-il donc s'étonner que tout ait fléchi devant cet autocrate, dont la main habile, déchirant le voile qui cachait la Russie à l'Europe, l'avait forcée de rendre hommage à sa puissance; dont la politique sut se servir de tous sans jamais servir personne; qui venait d'ajouter à la Russie 19,000 milles carrés et quatre millions de sujets, en l'étendant de Kief à Kasan, et jusqu'à la Sibérie et à la Laponie norwégienne? Il n'a rien conquis par lui-même, il est vrai; mais aussi, ne s'enivrant pas comme les rois guerriers, il a su s'arrêter à propos, acquérir autant, conserver davantage, et finir mieux.

Le premier, il a emprunté des arts à la civilisation, mais pour lui seul; comme moyens de richesse et de puissance, et bien moins pour éclairer ses sujets que pour les éblouir.

Second législateur des Russes, ils lui doivent la réforme des mœurs du clergé, qu'il présida dans trois conciles; une première tentative d'expropriation générale de cet ordre; et, en dépit de ses cris furieux, la répression, par le ridicule seulement et par l'exil, d'une hérésie que les saints du jour voulaient extirper par les flammes.

Cette hérésie judaïque consistait à attendre la venue du Messie, à renier et à maudire Jésus-Christ et la Sainte-Vierge, à cracher sur les images

des saints, à les déchirer avec les dents, à nier le paradis et la résurrection des morts; enfin, à croire à un livre cabalistique, donné à Adam par Dieu lui-même. C'était là que Salomon avait puisé sa sagesse; Moïse, Joseph, Élie et Daniel, leur puissance sur les élémens et sur les monstres, leur science dans l'interprétation des songes, et leur faculté de lire dans l'avenir.

Zozime, un métropolite, était, dit-on, le chef de ces hérétiques. « On voit, s'écriait alors saint « Joseph de Volock, on voit un fils de Satan sur le « trône des saints prélats; on voit un loup dévorant « sous l'habit d'un simple berger! Ils ne sont plus, « ils se sont envolés dans le sein du Christ, ces aigles « audacieux de la religion, ces saints évêques, qui « eussent impitoyablement arraché avec leurs serres « tout œil assez hardi pour jeter un regard louche « sur la divinité du Sauveur! Aujourd'hui, on « n'entend dans le jardin de l'Église que le sifflement « d'un reptile affreux, qui vomit le blasphème « contre le Seigneur et contre sa sainte mère. »

Mais Iwan ne s'est point laissé entraîner par ces déclamations furibondes; il s'est contenté de faire anathématiser l'hérésie, d'exiler les hérétiques, et de nommer un autre métropolite. Lui-même a pris soin de l'instituer, en sa qualité de chef de l'Église et de souverain de droit divin; c'est ainsi qu'il fait tourner tout au profit de sa puissance.

Un système de politique et d'administration

commence enfin à présider aux destinées de la Russie; tout se classe et se coordonne : les routes et leurs stations, la police, l'armée, sont plus régulièrement organisées; les impôts, uniformément et mieux répartis. Dans ces milliers d'enfans boyards, nouveaux possesseurs de fiefs militaires, espèce de spahis comme on en voit encore en Turquie, on reconnaît l'institution d'une petite noblesse féodale, mais sans hiérarchie, et dépendante directement du trône, dont elle fait la force.

Un nouveau code paraît; il règle et taxe la faculté qu'ont les paysans de changer de seigneurs; il détermine les limites de l'esclavage; et, forcé de confier la justice aux grands et à ces enfans boyards, nouveaux propriétaires, il leur adjoint l'ancien, les notables et le fonctionnaire civil du lieu.

Du reste, dans ce code barbare, tout est tranchant comme le glaive qui y tranche tout. Le duel juge la plupart des délits criminels; en cas de suspicion, et à moins d'une réputation intacte, c'est à la torture à éclairer la justice. Les peines du code d'Iwan sont la confiscation, le knout, l'esclavage, la mort, niveau de son despotisme; c'est depuis son règne que les Russes ont étonné l'Europe par leur aveugle servilité. Les étrangers l'ont appelé Iwan-le-Grand; ses sujets, Iwan-le-Terrible. La Russie d'Oleg, de Vladimir et d'Iaroslaf, n'était plus; c'est la Russie d'Iwan III, réformée par Pierre-le-Grand, qui existe encore.

CHAPITRE VI.

(1505.) Vassili Iwanowitch continue le mouvement ascendant du règne de son père : il étend sa puissance sur la Pologne, à laquelle il arrache Smolensk; sur Kasan révoltée qu'il épuise, et sur la république de Pskof, où s'exhale douloureusement le dernier souffle des libertés russes.

Alors (1533) commence le règne d'Iwan IV. Cette scène hideuse s'ouvre par les saturnales d'une cour, qu'ont improvisée les deux précédens autocrates, au sein d'une grossière et brutale ignorance. Ses grands sont des barbares ou parvenus ou déchus. Un grand nombre est du sang de Rurick. Jadis l'empire entier fut le théâtre de leur ambition; son déchirement, sa division en apanages, leur but; la guerre civile, leur moyen : mais aujourd'hui que tout s'est concentré dans le prince, ils n'ont plus pour arène que sa cour, pour but que le pouvoir précaire du favoritisme, pour moyen que l'intrigue; ils sont sans règles, sans mœurs, conformes à leur situation nouvelle; ils ne connaissent d'autre frein qu'un despotisme de fer, dont la rude et lourde masse vient de tomber aux mains d'une femme galante, mère d'un enfant de trois années.

Hélène est la seconde régente des Russes. Depuis

Olga un tel événement n'avait point eu d'exemple. Les moeurs moscovites eussent voulu que cette veuve de Vassili fût morte au monde; qu'un couvent et un nom nouveau eussent enseveli son deuil; et les grands s'indignent de voir le sceptre de Rurick au pouvoir de cette veuve, de cette Lithuanienne, et d'un amant qu'elle ose leur imposer pour maître.

Toutefois, le couple impur se soutient pendant quatre ans par le despotisme. Cette arme, si illégitime qu'elle va à toutes les mains qui osent s'en servir, répond à tout; à l'indignation des trois oncles d'Iwan, par une mort lente dans d'affreux cachots; à leurs partisans, par la torture, la corde et la hache; à ceux des grands qui émigrent en Lithuanie, en Crimée, et qui en reviennent avec la guerre, par la guerre et la victoire.

Mais enfin, le crime fait justice du crime, le poison venge les tortures; la régente meurt subitement, et les grands boyards, la plupart descendans de ces princes du sang jadis apanagés, s'emparent de la tutelle de ce même despotisme, dont leurs aïeux furent les victimes.

Les Schouïsky paraissent au premier rang parmi ces barbares. Traités depuis long-temps, et de père en fils, en ennemis du Grand-prince et de l'État, leur tour est venu de traiter l'État et son Grand-prince en ennemis. Mais le cercle de leur ambition reste rétréci au milieu d'une foule d'autres préten-

tions qui les environnent. Ils ne peuvent que dilapider la fortune publique et particulière par leurs exactions, et venger, sur l'héritier des Grands-princes, la déchéance de leurs aïeux, par les humiliations dont ils l'abreuvent.

L'empire est une proie qu'ils laissent déchirer aux Tatars, pendant qu'eux-mêmes l'épuisent par leurs rapines, par leurs discordes, et l'ensanglantent de leurs proscriptions, qu'ils ne daignent même pas couvrir du nom de leur royal pupille; car le jeune Iwan n'est pas plus épargné que ses sujets. Son trésor est pillé, son domaine envahi; maîtres de son palais, ces grands boyards semblent l'y souffrir avec peine : ils se plaisent à l'avilir. On a vu Schouïsky, dans sa grossière brutalité, étendre insolemment ses jambes, et souiller du poids indigne de ses pieds le fils de tant de souverains.

Cependant, l'influence des Belsky et du métropolite, qu'augmente tout à coup une invasion des Tatars, réveille le patriotisme des nobles, rétablit quelque ordre, et rend au jeune Iwan un instant de dignité. Mais le danger fini, les Schouïsky reparaissent; ils surprennent Moscou au milieu de la nuit, et s'emparent du palais; ils poussent leur brutale irruption jusqu'au lit de leur jeune maître, qu'ils font passer subitement du calme d'un profond sommeil à toutes les palpitations de la terreur.

Ils arrachent violemment de ce refuge le métropolite qu'ils maltraitent, qu'ils cassent, qu'ils rem-

placent, et le prince Belsky qu'ils égorgent. Iwan les implore, ils dédaignent ses prières qu'ils couvrent de leurs vociférations; s'il ordonne, ils se plaisent à désobéir; s'ils lui voient regretter sa mère, jadis leur victime, leurs moqueries tournent en ridicule sa piété filiale. Son jeune cœur s'ouvre-t-il aux douces et vives amitiés de l'enfance, ils le déchirent, ils en arrachent l'innocent objet. Au milieu d'un conseil, ils apostrophent grossièrement Vorontzof, qui leur fait ombrage; ils se précipitent sur lui comme des forcenés, l'accablent de coups, et déchirent avec leurs pieds les vêtemens du métropolite, qui, touché des supplications du Grand-prince, les implore pour le jeune boyard qu'ils veulent immoler.

C'est au travers de ces horreurs qu'Iwan atteint enfin sa quatorzième année. La scène change alors, mais seulement de personnages. Les Glinsky, parens d'Iwan, ont préparé cette révolution de cour. Tout à coup, au milieu d'une chasse, une parole de colère qu'ils ont dictée au Grand-prince foudroie l'insolent Schouïsky, et tous se ruant aussitôt sur ce boyard, le saisissent et le jettent aux chiens qui le dévorent.

Mais sa tyrannie lui survit; elle continue au nom du prince. Les Glinsky le poussent à leur tête dans cette voie de sang et de pillage. Ils le laissent abuser de sa liberté nouvelle. Il la prodigue dans un vagabondage sans motif, au travers de ses pro-

vinces forcées à le défrayer, qu'il ruine de sa dispendieuse présence, et qu'il étonne de ses caprices. Là, ses indignes parens le poussent à punir sans raison, à récompenser sans mesure, assouvissant les uns de ce qu'il confisque aux autres. Ils lui apprennent à ne se croire maître que lorsqu'il frappe, quand il fait torturer à ses yeux les supplians dont la prière l'importune.

Les infâmes se servent de sa jeune main pour massacrer leurs ennemis. Leur lâche complaisance applaudit à ses jeux cruels, quand il se plaît à torturer les animaux sauvages, à précipiter du haut de sa demeure les animaux domestiques; enfin à renverser les vieillards, à écraser sous les pieds de ses chevaux les femmes et les enfans de Moscou, dans ses courses désordonnées.

Ces bouillonnemens, cette fermentation de l'effervescente jeunesse d'un tyran, duraient depuis trois années, quand un jour il se réveille environné dans Moscou des feux d'un horrible incendie et des clameurs de la révolte.

Iwan n'a que dix-sept ans. La terreur a été la première sensation de son enfance; long-temps oppressée de son poids, sa première jeunesse vient de se plaire à s'en débarrasser sur tout son peuple; et voilà cette terreur qui rejaillit sur lui de toutes parts en brandons enflammés, en cris menaçans, et avec le sang des Glinsky, que le peuple furieux vient de mettre en pièces.

Au milieu de ce bouleversement, Sylvestre, un moine, un de ces inspirés qui parcouraient alors la Russie, et osaient, comme les prophètes juifs, ou comme les derviches, s'attaquer même aux souverains, apparaît au jeune despote épouvanté. Il s'approche, l'Évangile à la main, l'œil menaçant, le doigt levé, et d'une voix solennelle, dans ces flammes, ce sang, ces cris furieux, dans ces membres de ses parens déchirés, il lui montre le courroux du ciel, que ses passions ont enfin allumé. Il joint à ces menaces effrayantes l'infaillible effet de certaines apparitions alors surnaturelles; et par là, ébranlant fortement cette âme faible, il s'en empare.

Alexis Adascheff le seconde; tous les deux environnent le jeune tyran de prêtres et de boyards sages et habiles; et soutenus par la jeune et vertueuse Anastasie, sa première et nouvelle épouse, pendant treize ans ils font jouir la Russie d'un bonheur inespéré.

Tout alors s'apaise et s'ordonne; l'armée est régularisée; les strélitz, milice permanente de fusiliers, sont créés; sept mille Allemands soldés et entretenus; une répartition plus juste, plus égale de fiefs militaires, de service et de contingent de guerre, est accomplie; tous les propriétaires de terres quelconques, comportant trois cents livres pesant de semence de blé, sont soumis à fournir un cavalier tout armé, ou son évaluation en ar-

gent ; une solde de guerre est établie, elle est même doublée par encouragement, pour ceux des enfans boyards qui fourniraient un contingent excédant le tarif; les forces de l'empire s'en accroissent tellement, qu'elles sont dès-lors estimées à trois cent mille hommes. La présence du prince à ses armées y rétablit l'ordre, en même temps qu'elle y excite l'ardeur; Kasan est encore une fois réduite; le royaume d'Astrakhan conquis; des forteresses qui tiendront en bride les Tatars s'élèvent, et quatre-vingt mille Turcs envoyés par Sélim II contre Astrakhan, périront dans les déserts qui l'environnent. Cependant, la grande pensée du règne de Pierre-le-Grand, celle d'ouvrir à la Russie le commerce de l'Europe par la conquête des ports de l'Ingrie et de la Livonie, est presque réalisée; les cosaques du Don sont réunis à l'empire, et la conquête de la Sibérie par Yermack, l'un de ces nomades, se prépare.

Voilà pour la guerre; quant au reste, on remarque le projet d'éclairer la Russie conçu; cent vingt artistes demandés à Charles-Quint; une première imprimerie établie; Archangel fondé, et le nord de l'empire ouvert au commerce de l'Europe.

En même temps, l'abolition des préséances de la noblesse commence; l'avidité du clergé est arrêtée dans ses accaparemens de toutes les propriétés territoriales : ces prêtres sont corrigés dans leurs moeurs, dans leurs pratiques encore tout em-

preintes de paganisme, et la tolérance d'Adascheff repousse les cruautés que la superstition leur inspire.

Enfin, les lois sont revisées dans un code nouveau. Jusque-là, des gouverneurs avaient exercé la justice; ils se soldaient eux-mêmes au moyen de droits judiciaires qu'ils réglaient arbitrairement. Adascheff et Sylvestre abolirent, en 1556, tous ces droits, firent exercer gratuitement la justice par les vieillards et notables de chaque lieu, et établirent enfin un impôt universellement réparti, que des préposés du fisc durent percevoir.

CHAPITRE VII.

L'HEUREUX ascendant d'Adascheff dura treize ans. Toute la gloire des cinquante années du règne d'Iwan IV est renfermée dans ce court espace : elle appartient à ce ministre. Iwan lui-même, en 1563, l'atteste en le maudissant; car, à cette funeste époque, il semble que la mort de la douce Anastasie, et qu'une maladie violente du despote, aient bouleversé ses facultés mentales.

Une terreur salutaire avait comprimé sa férocité; une autre terreur la déchaîne. D'infâmes délateurs s'insinuent; ils imputent aux ministres qu'ils veulent remplacer, la mort de la czarine, l'insubordination des boyards, qu'ils disent près d'éclater; et, faible comme la férocité, le superstitieux Iwan se persuade qu'Adascheff et Sylvestre n'ont pu régner si long-temps sur son esprit, que par des maléfices.

Enfin, dans une lettre encore existante, l'insensé les accuse, comme d'une longue suite d'attentats, de tous les bienfaits dont la Russie lui attribuait la gloire; car le barbare écrivait; ses lettres et beaucoup de ses discours sont même remarquables. Comme la plupart des insensés, parfois ce frénétique étincelait d'un esprit qu'il

étalait en sophismes, se piquant d'instruction, et rencontrant souvent d'heureux raisonnemens.

Dans ses actions, on pourrait de même voir parfois dominer une profonde astuce. En 1566, prêt à commencer une guerre dangereuse, il rassemblera des états généraux composés de trois cent trente-neuf membres, prêtres, nobles, bourgeois et marchands. Il leur soumettra ses négociations avec la Pologne au sujet de la Livonie; il leur montrera l'importance de conserver ce débouché au commerce russe; il se fera déclarer par les évêques qu'il ne leur appartient pas d'oser donner des conseils à leur czar; par les nobles, qu'ils sont prêts à verser tout leur sang pour lui; par les bourgeois et marchands, que toutes leurs richesses lui appartiennent.

Mais déjà, les modernes Sénèque et Burrhus de ce Néron du Nord avaient éprouvé une destinée semblable à celle des deux sages ministres du Néron de Rome; dès-lors, ivre de sang, égaré de terreur, la vie du tyran moscovite n'est plus qu'un long crime, une folie furieuse dont toutefois on aperçoit le principe, et dont, au milieu des écarts d'une imagination ardente et désordonnée, on peut démêler et suivre l'idée fixe. C'est un instinct de despotisme de droit divin héréditaire, inné, que trouble la peur; ce sont dix-sept années de terreur, reçue ou rendue sans mesure dans son enfance et sa première jeunesse, qui l'emportent sur treize

années d'efforts contre nature. Il semble voir un jeune tigre qu'on a tenté d'apprivoiser, et qui retourne avec une horrible ardeur à ses premières inclinations.

Déjà, en 1552, à la prise de Kasan, sa passion avait percé. Apostrophant les grands qui l'entouraient : *Enfin*, s'était-il écrié, *Dieu m'a préservé contre vous !*

Toutefois, Adascheff l'avait contenu dix ans encore; mais, en 1563, cette première terreur, dont les grands ont frappé son enfance, est comme un fantôme effrayant qui se réveille en lui; désormais, ce mauvais génie sera toujours présent à sa pensée. Bientôt la puissance de Sigismond, qui réunit alors la Lithuanie à la Pologne, et qui lui dispute la Livonie, celle du grand Étienne Battori, successeur de Sigismond, dont Iwan sent la main vigoureuse, aigriront sa tremblante et folle fureur; le soupçon de la connivence de ses sujets avec ces princes augmentera sa frénésie.

Dans cette fièvre ardente et continue de vingt-trois années, les Russes comptent six redoublemens; dès le premier, que provoque la fuite en Pologne du prince Kourbsky[1], il accuse ce prince du projet de se rendre souverain d'Iaroslaf : il ne conçoit pas que, sans craindre de perdre son âme devant Dieu, ce sujet ait osé lui dérober sa tête.

[1] *V.* les lettres d'Iwan et celles du prince Kourbsky.

Il récrimine sur les attentats des boyards pendant sa minorité; ce souvenir l'offusque, l'impression en est ineffaçable; et l'insensé, croyant voir une vaste conspiration des grands sans cesse ourdie contre son pouvoir, se retire au loin dans Alexandrowsky, forteresse entourée d'une sombre forêt, digne repaire de tyrannie. L'imagination du poète moraliste, dans sa description du despote de Tyr, n'a point approché de cette réalité.

Celui d'Alexandrowsky, dont la peur fait trembler tout son empire, dénonce au clergé et au peuple les crimes des grands pendant sa tutelle, les projets nouveaux que son égarement leur suppose contre sa vie et celle de son fils, et déclare enfin l'abandon que son cœur ulcéré fait d'un État rempli de tant de traîtres.

A cette lecture, le peuple, qu'en même temps l'astucieux despote a gagné par des flatteries, demeure consterné, éperdu; il se croit abandonné : *Qui désormais pourra le défendre?* De leur côté, les prêtres, les grands, soit effroi que ce peuple leur inspire, soit esprit de servilité universelle, s'écrient : *Que leur czar a sur eux un droit de vie et de mort imprescriptible, qu'il les punisse donc à son gré; mais que l'État ne peut vivre sans maître; qu'Iwan est leur souverain légitime, celui que Dieu leur a donné, le chef de l'Église. Sans lui, qui conserverait la pureté de la religion? qui sauverait des millions d'âmes de la*

damnation éternelle? Et tous partent, tous vont lui porter leurs têtes; ils en frappent la terre à ses pieds, espérant le toucher de leurs gémissemens et le ramener par leurs prières.

Les lâches obtiennent ce malheur. Iwan reparaît dans Moscou; mais, à son aspect, tous demeurent saisis d'étonnement. Leurs historiens peignent leur surprise. *Un mois seul*, disent-ils, *s'était écoulé depuis l'absence d'Iwan, et ils eurent peine à le reconnaître. Son corps grand et robuste, sa large poitrine, ses épaules hautes, s'étaient affaissés; sa tête, qu'ombrageaient d'épais cheveux, était devenue chauve; les restes rares et parsemés d'une barbe qui, naguère, faisait l'ornement de son visage, le défigurent. Ses yeux sont éteints; et ses traits, empreints d'une férocité dévorante, sont déformés.*

Les actes de son esprit répondent à ce désordre de son extérieur. Non content de se composer un service domestique, une cour et une garde toute nouvelle, il abandonne le palais de ses pères pour se construire, dans Moscou même, une autre forteresse; puis il chasse tous les habitans des rues adjacentes, pour y placer ses satellites. Bientôt, il donnera à ceux-ci les douze mille propriétés les plus voisines de sa capitale, en en dépouillant, au milieu de l'hiver, les anciens possesseurs. Inquiet encore après tant de précautions, la crainte de Dieu, jointe à celle des hommes, car le monstre a

toutes les peurs, lui fera fuir Moscou, et il retournera dans Alexandrowsky se faire moine avec trois cents de ses sicaires.

En même temps, il abandonne aux boyards tremblans, l'administration de l'empire; il les nomme, par dérision, *boyards de la commune*, ne gardant que la puissance militaire, celle qui frappe. Et pourtant sa pusillanimité, qui s'étend à tout, couvre de honte les drapeaux russes, jusque-là vainqueurs des Tatars et des Turcs. Dans cette troisième partie de son règne, Moscou et plusieurs centaines de milliers de Moscovites sont encore brûlés par les Tatars.

L'insensé qui a dit aux Russes : Je suis votre Dieu comme Dieu est le mien; dont le trône, comme celui du Tout-Puissant, est environné d'archanges ailés, et qui fait marcher des armées de trois cent mille hommes et de deux cents canons contre ses ennemis, tremble aux menaces du khan de Crimée. Une incursion de Sibériens l'effraie; il ne se rassure qu'en apprenant qu'Yermarck, un brigand, et six cents cosaques ses complices, soldés par un marchand, et fuyant la rigueur des lois russes, ont suffi pour soumettre à ses lois ce nouvel empire. [1]

[1] Cet Yermarck montra, tout vivant, en lui le rapprochement qu'on a fait tant de fois du conquérant et du malfaiteur. Cosaque méprisé, détestable chef de brigands, tant que son génie fut restreint dans sa patrie, et conquérant admiré, dès qu'il fut libre

Mais c'est surtout la colère de Battori qui l'épouvante; il envoie porter à ce prince ses lâches soumissions, ses supplications abjectes; il s'offre même, dans ses ambassadeurs, aux injures et aux coups dont il plairait à ce roi de Pologne de déshonorer la Russie et son czar.

Cependant, la Suède a enlevé l'Esthonie à ce vil tyran, tandis que Battori lui arrache la Livonie. Dès 1556, ces provinces, près d'être conquises par l'habileté d'Adascheff, s'étaient réfugiées, l'une sous le sceptre suédois, l'autre dans les bras de Sigismond-Auguste de Pologne; et Kettler, dernier grand-maître des chevaliers porte-glaives, ne s'était réservé que la Courlande et le Sémigale.

C'est alors que Battori[1] (1581) ne daigne répondre aux nouvelles supplications du czar, rampant devant lui, qu'en le traitant de faussaire qui altère les articles des traités, de monstre qui torture ses sujets. *Où êtes-vous donc, dieu du pays des Russes, comme vous vous faites appeler par vos malheureux esclaves?* Puis il termine cette lettre injurieuse par la proposition d'un combat singulier; mais Iwan, dont il vient de chasser les ambassadeurs, ne répond que par de nouvelles génuflexions.

d'étonner les hommes en accomplissant au-dehors et en grand, les mêmes actions qui l'avaient avili, quand il les avait commises au-dedans et en détail.

[1] *V.* la correspondance de ces deux princes.

Enfin, quand, selon l'expression de l'historien russe, *ce lâche prince, dont l'âme est dégradée par la tyrannie,* a réuni trois cent mille hommes, il n'ose les commander; s'il marche, c'est au-devant du jésuite Possevin, envoyé de Rome, à qui il dérobe frauduleusement son intervention près de Battori, en le leurrant de la conversion des Russes au catholicisme.

Toutefois, ce long effort contre les chevaliers porte-glaives est remarquable; son but, alors avoué[1], était de donner à la Russie des débouchés sur la Baltique et des moyens de communication avec l'Europe. Son résultat fut de faire tomber ces provinces maritimes entre des mains plus redoutables; mais, quoique cette grande pensée appartienne au ministre d'Iwan, et sa déplorable fin à Iwan lui-même, on doit surtout attribuer à cet effort, l'admiration, tant reprochée depuis, au plus grand prince des Russes pour leur plus grand monstre.

Enfin, le germe de cette terreur, dont les premières années de ce tyran furent imprégnées, se développant de plus en plus, tantôt il se crée des fantômes de voiévodes révoltés, prêts à le livrer aux Tatars, et il fuit loin de ses armées, qu'il redoute; tantôt il se figure encore ses boyards prêts à soulever tout l'empire, pour le renverser

[1] Karamsin, vol. IX, page 439.

sur lui et l'écraser de tout son poids. Alors, ce ne sont plus, à ses yeux, des citadelles, des couvens fortifiés, qui pourront le sauver, c'est une île au-delà des mers qui, seule, lui semble être un refuge assuré; et c'est à Elisabeth d'Angleterre qu'il n'a pas honte de demander cet asile!

Mais n'est-ce donc point assez? était-il même nécessaire que l'esprit de l'histoire enregistrât cette longue suite de dégoûtans symptômes d'une si déplorable monomanie? aberration trop commune dans ces États despotiques, où la tête tourne aux hommes exposés à des transitions trop fortes, trop subites, et à des élévations sans mesure. Faudra-t-il encore ensanglanter ces pages, en décrivant les horribles redoublemens d'une frénésie si évidente?

CHAPITRE VIII.

Au-dedans, tout avait ployé, et cependant l'abjecte soumission dont Iwan IV est entouré ne le rassure pas; son cerveau, blessé par les violentes émotions de son enfance, et sa conscience de tyran, lui rendent le fantôme d'une guerre *du bien public* toujours présente. Les strélitz ne lui ont pas suffi; il s'est formé une nouvelle garde de six mille élus[1], c'est-à-dire d'espions, de délateurs et d'assassins, prêts à massacrer tous ceux des grands auxquels il suppose le moindre souvenir d'une ancienne indépendance.

Il a pris ces gardes dans la classe inférieure, pour être sûr que l'envie leur ferait partager sa haine.

Il donne à ces bourreaux les biens de leurs victimes, et fait ainsi passer la notabilité et la noblesse, des mains de ceux qui, depuis long-temps possesseurs, avaient des préjugés, des prétentions et des habitudes quelconques, à des gens tout nouveaux, sans principes, sans préjugés même, et trop heureux de se plier à tout pour être riches.

Dans son premier accès de rage, plusieurs grands boyards du sang de Rurick ont péri décapités, empoisonnés ou empalés; leurs femmes, leurs en-

[1] Les opritchinikis.

sans, ont été chassés à coups de knout dans les forêts, qu'ils ont remplies de leurs cris, et où ils ont expiré sous le fouet. Dans un second accès, il marche en conquérant contre Novgorod soumise; et, s'imaginant imiter, surpasser même la victoire de son grand-père, il y perce de sa lance une foule de malheureux habitans qu'il a fait entasser dans une vaste enceinte; puis, quand la fôrce manque à sa fureur, il livre ce qui reste, à ses élus, à ses esclaves, à ses chiens, et aux glaces entr'ouvertes du Volkof, où, pendant plus d'un mois, ces infortunés sont engouffrés chaque jour, par centaines.

Alors, déclarant sa justice satisfaite, il se retire, en se recommandant sérieusement aux prières de ceux qui survivent, et qui n'ont garde de manquer à ce commandement de leur dieu terrestre.

Twer, Pskof éprouvent aussi sa présence; Moscou le revoit enfin, et, le même jour, des brasiers ardens, d'énormes chaudières d'airain et quatre-vingts gibets couvrent la place publique. Cinq cents nobles des plus illustres, déjà brisés de tortures, y sont traînés; les uns y sont massacrés aux cris de joie de ses sauvages satellites; le plus grand nombre y expire, longuement déchiqueté par les couteaux des courtisans du monstre moscovite.

Les femmes ne sont pas plus épargnées; Iwan les fait pendre aux portes de leurs demeures; il force leurs maris de n'y rentrer et de n'en sortir qu'en passant sous les cadavres de leurs compa-

gnes, jusqu'à ce qu'elles tombent sur eux en pourriture.

Ailleurs, ce sont des maris, des enfans qu'on attache morts aux places qu'ils occupaient à la table domestique, et leurs femmes, leurs mères, que l'on contraint de s'asseoir plusieurs jours de suite en face de ces restes chers et inanimés.

Les chiens et les ours, que ce fou furieux fait lâcher par plaisir sur le peuple, sont chargés du soin de nettoyer la place publique des corps mutilés qui l'encombrent [1]. Chaque jour il invente de nouveaux supplices, que sa tyrannie, blasée par tant d'excès, trouve insuffisans. Bientôt il lui faut des fratricides, des parricides! Basmanof est forcé de tuer son père; Prozorovsky, son frère! Le monstre fait ensuite noyer huit cents femmes; et fouillant avec une atroce cupidité les demeures de ses victimes, il force, par d'affreuses tortures, ce qui reste de leurs parens, à lui montrer les lieux où sont cachés leurs trésors. Ces confiscations, jointes à des monopoles, à des impôts, à des conquêtes, accumulent dans son palais les richesses de l'empire et des Tatars. Il y joint celles des Livoniens, qu'il pille sans les conquérir.

Dans ses longues et infructueuses guerres contre les chevaliers porte-glaives, d'horribles supplices ont marqué ses succès passagers. La courageuse

[1] Selon les Annales de Pskof, il y avait eu à Novgorod seulement soixante mille victimes.

résistance que l'ennemi lui oppose lui paraît une révolte, et il fait jeter dans des chaudières brûlantes, ou embrocher à des lances et rôtir tout vivans ses prisonniers, sur des brasiers que lui-même attise.

L'impudique se mettant au-dessus de toutes les lois, épouse sept femmes; sa belle-fille elle-même est forcée de le fuir, épouvantée de sa lubricité. Pour comble d'usurpation, il prend l'air d'un inspiré [1], et jusqu'aux dehors que notre courte imagination prête à la Divinité; il se fait dieu dans l'esprit de ses peuples. Tout ce qui vient de sa main, coups, blessures, jusqu'aux traitemens les plus avilissans, est reçu avec résignation, avec adoration. Dieu et le Czar ne sont plus séparés dans l'aveugle et servile soumission de ces peuples : leurs dictons proverbiaux l'établissent ainsi, et à l'influence des choses et des hommes, se joint celle des mots, dont la force est plus durable qu'on ne pense.

Enfin, dans une humble supplique que lui adressent ses sujets les plus fidèles, sa frénésie voit encore une conjuration de boyards, dont le premier de ses trois fils, et le seul capable de lui succéder, serait le chef; l'insensé, transporté de rage, renverse à ses pieds, d'un coup d'épieu, cet espoir de sa race, pour expirer lui-même bientôt après, dévoré de regrets sans remords, et en ordonnant de nouveaux supplices.

[1] *V.* sa lettre à Battori.

CHAPITRE IX.

Cependant, tout est courbé, tout est écrasé sans retour au pied de ce trône sur lequel suffisent, après lui, un moribond et un enfant en bas âge : l'un est Fœdor; l'autre, Dmitry : tous deux sont ses fils. Il est vrai qu'un premier ministre, qu'un fils de Tatar, que Boris Godounof enfin, qui gouverne pour le premier, se défait du second, et succède à son maître.

Car ce n'est point à la noblesse, c'est au ministre seul qu'il faut attribuer cette révolution qui éteignit la race d'Iwan dans son successeur. Ce ne fut pas même une révolution, mais une intrigue de cour, comme celles de Constantinople au temps du Bas-Empire.

Iwan ne vit pas que ce qui l'avait préservé pendant sa minorité, était l'existence de la haute noblesse. Si Schouïsky, l'oppresseur de son enfance, n'avait pas craint des prétentions égales aux siennes, il se serait fait couronner. En nivelant tout, autour de lui, Iwan renversa tout ce qui pouvait gêner les vues d'un premier ministre. Cet intervalle immense de terreur entre le trône et ses sujets, fut un champ libre à l'ambition d'un visir qui y restait seul avec le prince.

Aussi, Fœdor se trouvant faible, eut-il son ministre pour successeur, et la race de Rurick finit en lui.

Car c'est le danger du despotisme pour le despote, que l'autorité qu'il confie est nécessairement despotique comme la sienne. Elle l'est même plus; et le ministre, à cause des dangers soudains qu'il court, est forcé d'être doublement despote pour son souverain et pour lui. Ainsi, par cette raison que le despote ne serait point despote sans terreur, son ministre ne serait pas ministre sans une plus grande terreur.

Dans cet état de choses, qu'un despote se trouve faible, et qu'un enfant soit le seul obstacle à l'ambition de son ministre, n'est-ce point un hasard si la dynastie ne s'éteint point en lui?

C'est ce qui arriva sous Fœdor, et ce qui mit Boris Godounof sur le trône : car enfin, qui pouvait s'y opposer? les princes du sang des autres branches? Ils avaient été confondus dans la noblesse! La noblesse? elle était écrasée! Le clergé? il lui fallait avant tout de l'ordre et un maître! Les grands du jour? c'étaient des êtres éphémères, créatures du ministre! L'armée, la garde? c'est encore, en pareil cas, le ministre qui la paye, la compose et la commande! Le peuple? eh, que lui importe! il n'a point connu ni senti le despote; ce sont des révolutions de cour, qui n'arrivent pas jusqu'à lui! C'est l'affaire des grands.

Voici donc l'histoire d'une noblesse et d'une dynastie terminée, comme elle le sera souvent, par celle du despotisme.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE I.

Ce caractère de despotisme et de servitude est profondément gravé chez les Russes. Il y a toujours une cause principale au caractère distinctif d'une nation. Le bien qui résulte d'une institution mène toujours un peuple à en adopter l'esprit, à en abuser ou à se plier à ses abus. Une religion ennemie a subjugué l'Espagne; c'est par la religion que l'Espagne s'en est affranchie, et le fanatisme règne encore en Espagne. Un despotisme étranger, celui de l'Asie centrale réunie, a enchaîné la Russie faible par l'anarchie; c'est par la concentration du pouvoir que la Russie a recouvré son indépendance, et le despotisme s'est établi sans obstacle en Russie.

Mais il y a d'autres causes particulières de despotisme dans cet empire. L'étendue et la dépopulation y nuisent à l'ensemble; elles empêchent, avec le climat, les rassemblemens longs et considérables; elles font sentir la faiblesse par l'isolement; elles entretiennent l'aveugle et crédule ignorance, en interceptant la communication des idées; elles font que, voyant peu, l'on n'y peut juger,

faute d'objets de comparaison ; ce qui ne laisse qu'un petit nombre d'idées, auxquelles on tient d'autant plus, qu'alors l'habitude y est plus forte par un retour continuel.

Ainsi, sans aucune de ces relations qui éclairent, les Russes d'alors ne pouvaient pas se faire d'opinion publique ; il fallait qu'ils la prissent à la cour du Grand-prince ; c'était leur oracle, ce fut leur despote.

Toutes ces causes, si favorables au despotisme, avaient destiné de tout temps les Russes à l'esclavage.

Toutefois, on croit en apercevoir quelques autres. La guerre dernière a fourni de nombreuses preuves à l'opinion de Montesquieu sur l'insensibilité physique des Russes. Cette grossièreté de sens de la classe inférieure ne peut pas être exclusivement particulière à leurs corps, à cause de cette union intime du corps et de l'âme, qui est la vie. Or, quel sentiment demande à l'âme plus de sensibilité, de susceptibilité, d'irritabilité, que l'indépendance? C'est pourquoi un climat tempéré veut, en général, un gouvernement tempéré. N'est-ce pas dans nos climats tempérés, où cette irritabilité morale et physique se trouve le plus également balancée, que la liberté s'est établie et maintenue le plus long-temps? En Afrique et dans l'Inde, où un climat extrême produit les mêmes effets physiques qu'en Russie, on retrouvera la servitude.

Et puis, si Rurick-le-Grand n'avait pas été despote, de ce despotisme militaire qui suit la conquête, les Grecs, et surtout les Tatars, auraient bien appris à ses successeurs à le devenir. C'est pourquoi l'ascendant militaire des chefs varègues, qui n'avait pas pu se naturaliser à Novgorod, s'établit sans obstacle dans le Sud, que l'oppression asiatique avait préparé au gouvernement militaire, qui descendait du Nord.

A toutes ces causes favorables au despotisme, les Grands-princes de Moscou joignirent leur machiavélisme.

Mais dans cette histoire de l'esclavage, quelques traits de la figure morale de ce peuple à cette époque deviennent nécessaires.

Après ce qui a été dit, on s'étonnera peu que les Russes d'alors fussent enclins à la dissimulation. Ils y avaient été portés par un long esclavage, et par l'habitude de cacher leur gain, pour qu'il ne leur fût pas enlevé par leurs maîtres.

Ils étaient intéressés et fraudeurs, parce qu'ils étaient pauvres, parce que la plupart avaient à racheter leur liberté, et que tous les moyens leur paraissaient bons pour se procurer de quoi faire l'acquisition d'un droit si naturel.

Les prêtres, seuls instituteurs d'alors, étaient trop grossiers pour inspirer de la moralité. Le peuple ne recevait donc aucune éducation, pas même celle de l'exemple; car les nobles, de tout

temps celui des peuples, étant environnés d'esclaves dès leur berceau, ne se trouvaient guère plus civilisés que le reste.

Pour se faire une idée de l'ignorance des Russes sous Iwan IV, il faut les voir se persuader, parce qu'on venait, dans le seizième siècle, chercher leurs blés, leurs bois, leur chanvre et leur caviar, à Saint-Nicolas et à Archangel, que leur pays était le grenier, le chantier de l'Europe, et que, sans eux, l'on y mourrait de froid et de faim. Il faut encore, les voir s'imaginer être le peuple le plus instruit de la terre, quand l'astronomie, l'anatomie et la plupart des sciences, leur paraissaient des arts *diaboliques;* quand il n'y avait pas même trois de leurs prêtres qui sussent le grec; quand ils ne savaient compter que par des boules enfilées, et quand des peaux de bêtes étaient encore la monnaie courante. C'était là qu'un noble se faisait remplacer par un de ses serviteurs pour la peine corporelle infligée au parjure, et que devant le Czar et à lui-même, on osait dire : *Tu mens,* sans croire injurier; car les injures étaient punies par des amendes, par des coups, par l'exil; les duels judiciaires n'ayant point encore introduit ces autres duels, qu'ailleurs l'honneur exige.

Pour des gens si grossiers, les peines étaient grossières, et les supplices affreux, faute de mœurs et d'honneur.

Des coups de fouet et une flétrissure publique

punissaient le péculat; mais on rentrait en place en sortant des mains du bourreau; ce qui perdait d'honneur la place, et ôtait le déshonneur à la punition, ou plutôt ce qui supposait un manque d'honneur général.

L'usage des Grands-princes de choisir leurs femmes au milieu des filles de la noblesse réunies; l'esclavage des prisonniers de guerre; les longues méridiennes; le respect, le goût pour l'embonpoint; le silence absolu devant le Czar, tel qu'au dire d'un étranger, en fermant les yeux au milieu de la cour la plus nombreuse, on eût pu se croire dans un désert; les bazars; le pugilat; les pleureuses louées pour les enterremens; l'habit long, qui peut convenir aux Asiatiques, la douceur de leur climat invitant à la paresse, que ce vêtement favorise; les longues barbes; l'habit de moine dont Iwan IV, ainsi que plusieurs de ses prédécesseurs, se fit revêtir à sa mort; enfin la composition de sa cour, à la fois si grossière et si somptueuse; tout cela montre que cette nation n'avait pris des Grecs et des Tatars que ce qu'il était le plus facile d'en acquérir; des usages, des préjugés et des vices.

Ces mêmes usages avaient exclu les femmes de la société, ce qui pourrait motiver le sodomisme dont on accusait jadis les Russes. Mais qui oserait donner une cause naturelle à une horreur contre nature! Il faut chercher ailleurs, et plus bas, la source impure d'une telle dépravation dans une

nation si neuve encore. On la trouve dans la grossièreté de ses usages; et c'est ici que le rapprochement d'une extrême civilisation à une extrême barbarie se fait vivement sentir. Quand on voit l'adultère, l'inceste, le sodomisme, tristes résultats de la mollesse, du luxe et des imaginations dépravées de nos vieilles capitales, exister de même dans ces tanières enfumées, où, pendant de si longues nuits, étaient entassées pêle-mêle des familles entières, on s'indigne sans s'étonner.

Il n'existait donc pas de société, du moins comme nous l'entendons, puisque les femmes, qui en font le lien, en étaient bannies. Pourtant, comme on ne savait ni lire ni écrire, il fallait bien se communiquer de vive voix. On se rassemblait donc tous les jours à midi sur les places publiques : c'était là que les affaires se traitaient, que les nouvelles se transmettaient, et que s'achevait l'éducation de la jeunesse. Mais la tyrannie inquiète d'Iwan IV détruisit encore cette coutume : il glissa des délateurs entre tous ces liens. Avant le règne de ce furieux, les Russes disaient : *Si je manque à ma parole, qu'il m'en arrive honte.* Et le monstre éteignit ce qui restait de ce grossier honneur des premiers temps.

CHAPITRE II.

C'est ainsi que tout, dans l'histoire russe, nous ramène à l'histoire du despotisme.

Par une horrible conséquence du principe de cet odieux gouvernement, il s'établit que tous les individus d'une famille devaient être enveloppés dans le supplice d'un seul de ses membres.

Par une autre conséquence, tout sujet qui dépassait les frontières, devenait un traître qui osait se mettre hors de la portée du prince, en dehors de cette terreur, principe unique du gouvernement; c'était un esclave fugitif, un réfractaire! C'était bien plus encore; sortir de cette terre sainte, n'était-ce pas manquer à son Dieu, puisque alors on respirait l'infection de ces religions ennemies, dont le sol sacré de la Russie était environné, et qu'on allait se mêler à ces mécréans, dont le seul attouchement était une souillure?

La superstition religieuse et celle du pouvoir étaient donc l'opinion publique d'alors; elle repoussait dans le despotisme tous ceux qui auraient voulu en sortir; il n'y avait pas d'asile contre lui; il était partout. Un père était tout aussi despote dans sa maison de bois que le Czar dans l'empire. C'était une chaîne générale; et du grand au petit,

de l'aïeul à ses derniers enfans, un enchaînement universel de despotes et d'esclaves.

En effet, il y avait une loi qui permettait aux pères de battre de verges leurs enfans, et de les vendre quatre fois. Les fils étaient donc esclaves de leurs peres. On naissait esclave; l'esclavage se montrait partout. Les femmes russes étaient esclaves plus qu'en Asie, d'un esclavage moins resserré sans doute, mais plus barbare; aucune loi ne les protégeait contre les violences de leurs maris, qui, tels que des sauvages, exerçaient souvent sur elles le droit du plus fort, au gré de leur caractère, de leurs passions ou de leur ivresse.

On retrouve dans les lois russes d'alors, contre celles qui tuaient leurs maris, la même cruauté que dans les lois des Romains contre ceux de leurs esclaves qui avaient tué leurs maîtres. Une position pareille avait amené des précautions semblables.

De l'esclavage des femmes, on doit inférer celui des hommes; car l'esclavage d'un sexe suppose celui de l'autre.

Une autre loi autorisait à se vendre soi-même. Il fallut bien que tous ceux qui furent ruinés par la guerre civile et par les Tatars, se vendissent pour vivre. Cependant, cette loi, en prouvant l'esclavage, prouve une sorte de liberté; car il fallait bien avoir sa liberté pour en pouvoir ainsi disposer.

Or, si l'on nous disait : Il existe un pays où les

prisonniers de guerre sont esclaves; où les débiteurs insolvables sont donnés comme esclaves à leurs créanciers, où le pauvre se peut vendre au riche, où les pères ont le droit de vendre trois et quatre fois leurs enfans; si l'on ajoutait qu'une seule classe y peut être propriétaire; qu'elle est dévouée par sa nature, l'usage et la nécessité, au métier des armes; qui de nous ne s'écrierait que, dans un certain laps de temps donné, ce pays ne doit être composé que de nobles et de serfs?

Et si l'on répond qu'un tel pays a existé, et que, néanmoins, pendant six siècles il eut toujours un tiers état, qui ne jugerait alors que l'existence vague de cet ordre n'a dû sa conservation qu'à des circonstances de localité, à l'intérêt des princes, à la faiblesse des nobles, et à ce que l'esclavage de la glèbe n'y fut point alors imaginé.

En effet, ce peuple, libre d'abord par sa division en peuplades jusque vers la fin du neuvième siècle, était encore libre au temps de Vladimir-le-Grand, par sa réunion dans des villes dont plusieurs étaient commerçantes, par l'énorme étendue du pays et le petit nombre des conquérans, parce que les chefs de ceux-ci avaient conquis, non pour piller et passer, mais pour s'établir, et que dans beaucoup de villes, comme Novgorod, c'était en alliés et en protecteurs qu'ils s'étaient introduits.

On sait encore que l'avantage de la civilisation,

dans plusieurs de ces villes, était du côté des vaincus. Enfin, les mœurs simples d'alors établissaient de fréquens rapports entre le prince et ses sujets, tels que des fêtes communes, des repas publics où tous étaient admis, et l'usage que tous prissent part aux délibérations intéressantes pour tous.

Les marchands y étaient considérés; car, dans un pays sans industrie, sans rien de ce qui sert aux communications, ils étaient le principal lien, surtout avec l'étranger. Il fallait, d'ailleurs, avoir recours à eux pour tout ce qui manquait; aussi, firent-ils toujours corps dans l'État. On les voit figurer dans les traités, dans les élections, dans les assemblées des villes, dans celles même de la nation; on avait besoin d'eux à cause de leur nombre, de leurs relations et de leurs richesses.

On a vu les six siècles d'existence de la république guerrière et marchande de Novgorod. Pskof, suzeraine de douze villes, et Viatka, n'étaient pas moins libres; il paraît même que, comme elles, chaque ville fondée avant la domination tatare avait ses boyards, dits de la commune; son tissiatsky, chef de guerre nommé par les citoyens, marchant avant tous les boyards des princes, et même des Grands-princes [1]. Enfin, ses jugemens par jurés, et surtout sa cloche du vetché, ou assemblée du peuple, *voix du suprême pouvoir national, souvent séditieuse, et toujours chère aux Slaves.*

[1] Karamsin.

Une ancienne loi de Pskof constituait pour toujours les laboureurs de son territoire comme ses tributaires et ses ouvriers; car il semble qu'à l'exception de quelques onodvortzy, campagnards possesseurs de terres, il n'y avait de propriétaires fonciers que les gens de guerre, les marchands et les citoyens des villes.

Cependant, les paysans prolétaires étaient libres de la glèbe, et maîtres de se louer à qui ils voulaient, à vie ou à terme.

Ceci est fort à considérer; là surtout est la différence entre les temps féodaux du peuple russe et ceux du reste de l'Europe. Alors régnait partout le droit du plus fort. En Europe, les nobles l'ayant emporté sur les villes et les princes, la nécessité d'un ordre quelconque y établit la hiérarchie féodale, et les peuples des villes et des campagnes furent esclaves. Chez les Russes, les princes étant restés maîtres de villes puissantes, et les campagnes sans manoirs féodaux, les plébéiens furent protégés; il n'y eut point d'esclavage de la glèbe, point de serfs, mais des métayers, des hommes à gages; et dans les villes, un tribunal pour faire respecter leurs contrats.

Or, de cette liberté et de cette protection des cités, on doit conclure que les paysans abandonnaient sans cesse leurs champs, où ils étaient à la merci de tous les genres de guerre, pour venir se louer dans les villes et y chercher fortune; qu'alors

ces villes furent singulièrement peuplées, sujettes à des agitations populaires, quelquefois appelées aux conseils et aux élections des princes; et que, dans les villes commerçantes surtout, la classe commerçante dut être souvent prééminente. Comment donc la liberté n'en est-elle pas résultée? car les cités furent, de tout temps, son berceau et son refuge.

Mais, trop séparées dans cette immense étendue, elles agissaient sans ensemble : quand on parle de la Russie, les mots de *distance*, d'*étendue*, de *dispersion*, reviennent toujours, et s'appliquent à tout.

D'ailleurs, le pays étant, en général, très plat, offrait peu de ces positions de difficile accès qui plaisent à la liberté.

Ces cités, avec leurs murailles de terre et de bois résineux, ne pouvaient être des asiles bien sûrs. Voyez-les, au treizième siècle, presque toutes brûlées par les Tatars; voyez, sous Iwan IV, les Polonais prendre toutes celles qu'ils assiégent en mettant le feu à leurs remparts. De telles villes, assez fortes contre leurs nobles, furent faibles devant leurs princes, et ne purent se passer d'eux.

On sait que le grand nombre de ces princes et la rareté des villes avaient fait de chacune d'elles un apanage, et que les fidèles qui entouraient chaque prince apanagé, lui formaient une garde permanente et redoutable. Le gouvernement municipal

pouvait-il donc subsister long-temps en présence de ces princes ?

Ajoutez ici un état de guerre perpétuel et le danger continuel de chaque cité, d'où vint la prépondérance du gouvernement militaire, qui, après le théocratique, est le plus absolu de tous. Il en résulta la perte de la liberté primitive dans les villes qui n'étaient point, comme Novgorod, à l'abri des guerres civiles par leur puissance, et des guerres nomades par une position hyperboréenne.

Concentrée dans cette grande Novgorod, la liberté primitive des Slaves y fleurit six siècles et demi, en dépit des princes russes, de leur garde et des Tatars.

C'est alors que, sous Iwan III, le despotisme originel des Grands-princes du sang de Rurick, accru du despotisme civil et superstitieux puisé en Grèce, hérite encore du sauvage et asiatique despotisme des Tatars; tout, jusqu'à Novgorod la grande, achève de s'affaisser et de se niveler sous le poids de ce triple despotisme.

Enfin, sur cette terre, plusieurs fois conquise en masse et mille fois en détail, on ne retrouve au commencement du seizième siècle, après Iwan III, qu'un vainqueur et des vaincus; c'est-à-dire, un maître et des esclaves.

Dans l'informe hiérarchie de ces esclaves, l'ordre même, seul côté supportable de la servitude, n'existe point : tant le hasard de la force et des circonstances

a décidé de tout. Ce n'est que vers 1600 qu'on y imagine l'esclavage de la glèbe, quand il cessait dans le reste de l'Europe : complément de malheur par lequel il fallait peut-être passer pour sortir enfin de ce chaos! Mal devenu indispensable, puisqu'il n'y avait plus de salut que dans la concentration de toutes les tyrannies en une seule! Unique mesure qui, dans cet empire du mal, pût mettre le recrutement, l'impôt, enfin tous les moyens de gouvernement, dans la main la plus intéressée au maintien de l'ordre et de la paix publique. Pendant cette paix s'accroîtront la population, ses moyens de communication, les lumières, les richesses, et tout ce qui amène naturellement, inévitablement, et enfin asseoit solidement la liberté des peuples.

Ce fut l'usurpateur Godounof, alors premier ministre de Fœdor, qui écrasa la Russie de cette dernière chaîne [1]. Dès-lors, il n'y eut même bientôt plus d'hommes à gages; le commerce tomba dans la main des esclaves des nobles, et les villes se remplirent de serfs.

On s'étonne que, dans cette patrie de l'esclavage, celui de la glèbe ait été si tard imaginé; mais ce pays ayant été plutôt soumis à une féodalité de princes que de nobles, il dut être de l'intérêt des princes contre les nobles de ne pas les rendre pro-

[1] *V.* Tatistchef. — *V.* la loi de 1592 ou 1593; l'édit de 1597; — Karamsin, Divof, Weydemeyer.

priétaires de leurs paysans. D'ailleurs, cette institution ne put pas être transmise par les Grecs, qui ne la connaissaient point quand les Russes les imitèrent, et encore moins par les nomades quand ceux-ci subjuguèrent la Russie.

Dire que tout alors était en désordre, c'est encore donner la raison de bien des choses.

Cependant, quand l'intérêt particulier et public eut dressé et affermi un seul trône sur les ruines des princes apanagés, et de la haute noblesse qui les remplaça, le prince, qui avait prise sur les nobles et les villes par leurs propriétés, ne sut où atteindre ce peuple de prolétaires si dispersés; il fut forcé de rendre chaque propriétaire responsable des paysans qu'il employait. Mais ces propriétaires ne purent répondre de gens qui n'étaient que volontairement à leurs gages, ni les représenter quand les besoins de l'État les requéraient : on voit, au commencement du quinzième siècle, l'administration paternelle d'un prince de Twer, attirer dans ses États la population des principautés voisines.

Ainsi, un mouvement continuel dans le peuple empêchait d'asseoir un recrutement et des impositions sur des bases fixes; avec une telle mobilité, la création, par Iwan III, de ces trois cent mille enfans boyards petits tenanciers, avec charge de service militaire, et la répartition de l'impôt par charrue, auraient été d'un résultat bien indéterminé.

Aussi, lorsqu'après Iwan IV, le Grand-prince se

vit une armée régulière, et ne craignit plus les nobles, devint-il de son intérêt d'établir l'esclavage de la glèbe.

Des Russes instruits ajoutent que Boris Godounof, gêné dans son usurpation par ce qui restait de grandes familles, sentit que la petite noblesse, jalouse, avide, et moins réunie, serait plus souple; qu'un des moyens de ce prince pour la gagner, fut d'assurer aux pauvres propriétaires qui la composaient, des cultivateurs que jusqu'alors les riches leur enlevaient facilement, et que ce fut là une nouvelle cause de l'asservissement à la glèbe.

On donne encore un autre motif à cette barbare institution. Les habitans du Midi furent toujours libres; cela, et le climat, attirèrent les paysans du Nord. Il paraît que les armées, en se retirant de Kasan et d'Astrakhan, y laissèrent beaucoup de soldats: de l'affluence dans les villes, de ces désertions ou migrations [1], et du vagabondage, vinrent la dépopulation des campagnes, le brigandage et les famines. On arrêta de plus grands maux par un moindre; l'esclavage de la glèbe rendit les seigneurs responsables de leurs paysans, et ceux-ci à la culture.

[1] *V.* Weydemeyer, Karamsin, etc., etc.

CHAPITRE III.

Voila donc un ordre de l'État englouti par le despotisme : le clergé ne lui a point échappé davantage.

Nous avons vu, à l'époque de la renaissance du pouvoir suzerain, quelle fut la clairvoyance politique de ce clergé, dans son étroite alliance avec les descendans directs des Grands-princes moscovites.

On sait aussi quelles avaient été, depuis le dixième siècle, les immenses prérogatives de cet ordre; et pourtant son état constant d'infériorité devant la suprématie religieuse des Grands-princes, fut de tout temps un fait incontestable. Au milieu d'une foule de preuves historiques, on remarque, qu'en 1440, Byzance, près de tomber au pouvoir des Turcs, implore le secours de Rome; le patriarche grec offre en échange son apostasie; et Isidore, un Bulgare, alors métropolite de la Russie, ose rapporter dans Moscou même sa soumission au pape. Les Russes étonnés se taisaient; car c'était à leur Grand-prince à décider de leur croyance. Mais lui, foudroyant le traître, précipite ce Grec apostat de son siége, et y fait monter un Russe fidèle.

La déposition de ces métropolites dépendait donc du Grand-prince; plusieurs autres exemples l'at-

testent. On peut voir Dmitry Donskoï déposer, à la fin du quatorzième siècle, le métropolite Pimen; et plus tard, un synode tenu par Alexéi, père de Pierre-le-Grand, établit ce fait en principe.

Cependant, jusqu'en 1448, et à l'exception de six métropolites, tous ces chefs de l'Église russe avaient été Grecs; l'élection de chacun d'eux avait même été achetée du patriarche de Byzance par de riches présens. Aussi, la querelle des investitures fut-elle essayée là comme ailleurs, mais elle y avorta.

A cette époque, le métropolitain Jonas se déclare indépendant de l'Église de Byzance. Cinq ans après, en 1453, l'empire grec s'écroule; le patriarche de Constantinople n'est plus que le sujet d'un Turc; et le pouvoir religieux du Grand-prince s'accroît encore de cet abaissement. Véritable chef du clergé russe, il en règle la discipline, il en réforme les moeurs par ses édits. C'est lui qui soutient contre les envoyés du pape des discussions théologiques : il soumet les terres de l'Église, comme les autres terres, à fournir un cavalier et un fantassin par cent arpens; il puise à pleines mains dans les trésors des couvens. Bientôt, devant son caprice, toutes les places de l'Église deviennent précaires; il fait et défait à son gré les métropolites.

[1] *V*. Leclerc.

Enfin, en 1588, deux évêques grecs marchandent le pontificat de Byzance, que le grand-visir vend au plus offrant. Jérémie, l'un d'eux, vaincu dans cette honteuse lutte, accourt en Russie y puiser l'or nécessaire pour racheter ce patriarchat de la Grèce, et la déchéance de son rival : il paie ce vil et obscur triomphe qu'il doit aux libéralités du czar Fœdor, le dernier des Rurick, en lui vendant l'indépendance de l'Église russe, et le droit de posséder et de nommer en Russie un patriarche. C'est ainsi que cette suprématie religieuse vient, comme toutes les autres, se réunir dans une seule.

Toutefois, quand on se représente que, depuis plus de six siècles, il n'y avait eu dans ce pays de ténèbres qu'une science, la théologie; qu'un livre, l'Évangile; qu'une seule corporation, le clergé; qu'une règle constante, une seule doctrine invariable, une seule discipline inflexible, celle de l'Église; on s'étonne que cette organisation au milieu du désordre, que cette création dans ce chaos n'ait point tout dominé.

Comment, en effet, ce clergé, avec la grande et profonde philosophie de sa religion, ses doctrines positives, absolues et si menaçantes, et ses formes imposantes, a-t-il toujours été soumis à l'autorité temporelle? Comment encore son autorité judiciaire, son influence superstitieuse, qui plusieurs fois éteignit dans les flammes et le sang des germes de schisme, et sa richesse si prodigieuse,

qu'en 1570 il possédait les deux tiers des terres de l'empire [1], n'ont-elles point suffi pour le rendre redoutable au chef même de cet empire?

C'est que ce chef était aussi le sien; il réunissait les deux puissances; il présidait les conciles. Car tel fut de tout temps l'esprit de la religion grecque. Constantinople, métropole religieuse des Russes, a toujours vu dans ses princes les vicaires de Dieu sur la terre. Ceci date des empereurs païens. Le pontificat était un de leurs principaux attributs : il en resta quelque chose aux empereurs chrétiens du Bas-Empire, leurs successeurs, dans leurs prétentions et dans l'esprit de leurs peuples; sur quoi les Grands-princes russes et leur nation se modelèrent. [2]

En effet, les évêques de Constantinople, toujours en présence et sous la main du maître, ne purent, comme les évêques de Rome, se faire de souveraineté; en sorte qu'ils restèrent sujets au spirituel comme au temporel. Leur ambition se borna à se faire patriarches, puis à se rendre indépendans du pape; mais ils n'y purent parvenir qu'en s'appuyant de leurs empereurs, en se plaçant derrière eux, et ils y restèrent.

Cela marqua bien plus bas encore, à leurs inférieurs les métropolites russes, leur place au-dessous

[1] V. *le Voyageur anglais*, l'édit de 1551, et les traités d'alors avec les Cosaques.

[2] *V.* Gibbon, Condillac, etc.

des Grands-princes. Au reste, sans cet exemple de leur chef étranger, leur modèle, il aurait bien fallu qu'ils s'y rangeassent. En Russie, l'obéissance aux fils de Rurick, aux princes du sang de saint Vladimir, était une religion presque aussi puissante que celle du Christ; ces descendans de sainte Olga, de saint Vladimir, de saint Alexandre Newsky, apôtres, fondateurs et martyrs de cette religion, en paraissaient à leurs peuples les véritables chefs.

Enfin, ce n'était que comme corps, que le clergé russe aurait pu être puissant devant son Grand-prince; or, les désordres intérieurs, l'étendue du pays, sa dépopulation, séparaient ses membres; de sorte que, manquant d'ensemble, il resta sans force politique.

Mais la principale raison du défaut d'ensemble de ce clergé, se trouve dans sa constitution intérieure. La religion grecque veut le mariage de ses prêtres; cela seul a suffi pour les empêcher de former, comme ailleurs, une seule et grande famille, puisque chacun en eut une à part. Ces mariages divisèrent en une foule de soins et d'intérêts particuliers cet intérêt commun, cette ambition collective, cet esprit de corps, qui sans cela aurait été l'unique et constante occupation de tous ses membres.

De plus, ces popes, isolés et dispersés moralement, comme ils l'étaient matériellement par l'étendue du pays, avaient seuls le droit de confesser; tandis que les moines qui, célibataires,

réunis, et formant un corps sans mélange hétérogène, auraient seuls pu abuser de ce droit si dangereux, en étaient privés.

Les évêques étaient, il est vrai, tous tirés des couvens, mais il y avait peu d'évêchés; d'ailleurs, dans ces temps de désordres et de guerres, dès que les monastères ne furent plus le seul refuge contre les Tatars, il y eut pour les grands peu d'avantage à se cloîtrer; et comme encore il fallait là quelque peu d'instruction, à quoi la noblesse se refusait absolument, ce clergé, si désuni, ne fut composé que de gens du peuple : ce qui le tint en déconsidérati o.

Faut-il donc être surpris, qu'un tel clergé ait suivi l'exemple d'esclavage que lui donnait le reste de la nation, et qu'après avoir tant contribué à l'élévation du prince, il ait manqué de force pour se soutenir devant lui.

CHAPITRE IV.

Tel est l'esprit de l'histoire du clergé russe. Celui du peuple vient d'être esquissé ; il est temps d'essayer aussi de se faire une idée de la noblesse russe dans tous ses âges, jusqu'à sa chute dans cet abîme d'esclavage marqué par le règne d'Iwan IV. Car c'est malheureusement dans l'histoire du despotisme que vient aboutir l'histoire de ces trois ordres.

A force de sonder les ténèbres de ces annales, les yeux s'accoutument à leur obscurité. On a donc pu entrevoir, dans le neuvième siècle, le commencement de cette noblesse, dont l'existence est si vague, qu'on sait à peine de quel côté la saisir.

C'étaient de terribles hommes que les Varègues ! Ils conquirent toute la Russie d'Europe sous Rurick et ses premiers successeurs ; et quand Vladimir et Iaroslaf chancelèrent sur leur trône, ce furent encore eux qui les y rétablirent.

C'est surtout d'eux que la noblesse russe tire son origine.

Le droit de guerre alors reçu, qui réduisait le vaincu à l'esclavage, et la nécessité où se trouve tout conquérant de ne compter que sur son armée, d'en dépendre, de la contenter, de l'intéresser à

la conservation de sa conquête par des établissemens; enfin, l'impossibilité pour des barbares de gouverner un pays barbare, autrement que par une informe et grossière féodalité, tout cela fit que ces Varègues et les Slaves qui se soumirent à propos, et qui les secondèrent, se partagèrent le pays, en répondirent à leur chef, et furent des nobles.

Que des guerriers, des peuplades slaves ou ralliées, ou conquises, se soient dès-lors et depuis mêlées à ces conquérans, comment en douter? Mais il importe peu : la souche était scandinave, tout ce qui s'y greffait en prenait la sève : c'était comme ces corporations qui, sans cesse renouvelées, n'en conservent pas moins toujours le même esprit.

Cette noblesse, d'origine scandinave comme tant d'autres, a donc, comme tant d'autres encore, commencé par un peuple de vainqueurs cantonné au milieu d'un peuple conquis; et si, là comme ailleurs, cette fière origine n'a point promptement transformé, dans la main de ces nobles, ces cantonnemens en fiefs, et ces fiefs en souverainetés, c'est que les mœurs, les lieux, les temps et les circonstances se sont réunis contre une marche si naturelle.

En effet, la noblesse russe n'a point été comme celle du reste de l'Europe, rivale de l'autorité souveraine; elle ne fut jamais comptée que comme une

milice fidèle, suivant les moeurs de ses aïeux et l'esprit de son institution.

Néanmoins, on se rappelle que le seigneur de Polotsk s'était déjà affranchi sous Vladimir de l'autorité du prince, comme en France nos comtes. Mais comme il y avait peu de villes, et qu'il y eut bientôt autant de princes du sang que de villes, elles devinrent l'apanage des princes avant que les seigneurs, trop éloignés l'un de l'autre, eussent pu faire corps et s'y maintenir.

Aussi, qu'un seul noble ait osé lutter contre un seul prince apanagé, c'est une chose inouïe dans l'histoire russe; tant ces nobles restèrent faibles, sans exception, devant la multiplicité des princes du sang, et par la rareté des villes, qui suffisaient à peine aux apanages, de sorte qu'il n'y en eut que pour les princes.[1]

Au milieu de ces vastes déserts, ces villes populeuses et fermées, devaient être d'une grande importance relative. Les voyageurs du quinzième siècle disent qu'il n'y avait alors que les environs des cités qui fussent cultivés. Ces cités étaient si considérables, qu'en 1602 Moscou put perdre cent mille hommes par différens fléaux. On connaît la population de Novgorod. Cela ne prouve pas

[1] Entre autres exemples, remarquez que, sous Vladimir-le-Grand, Rostof et Mouroum, fiefs appartenant, depuis Rurick, à des chefs varègues, leur furent retirés pour être donnés aux fils du Grand-prince. (Karamsin, vol. I, page 294.)

que le pays fût plus peuplé qu'aujourd'hui, mais seulement que, dans ces temps de désordre et de barbarie, la crainte rassemblait et resserrait dans leurs cités des peuples, qui, s'ils étaient restés dispersés dans les campagnes, n'auraient pu y vivre en sûreté.

La même crainte retint les nobles dans ces villes; et vraiment, la fière et orgueilleuse individualité, et l'isolement de la vie féodale, étaient-ils possibles dans un climat si dur, si triste; sur un sol si dépeuplé, si plat, partout accessible, surtout en hiver, et menacé par des incursions si furieuses et si subites?

Or, cette noblesse dut rester sans force et sans indépendance personnelle, dans un pays où les cités seules pouvaient être protectrices. En effet, tout lui manquait dans les champs déserts, jusqu'aux pierres, et jusqu'à ces positions escarpées, indispensables à la construction de ces châteaux forts, dont ailleurs elle couvrit l'Europe. C'est pourquoi elle fut obligée de résider dans ces villes, et de dépendre d'elles ou des princes qui les gouvernaient.

Ce ne fut donc pas seulement la multiplicité des princes, ce fut la puissance des cités, et la nécessité d'y vivre, qui firent la faiblesse des nobles russes; car la noblesse est campagnarde de sa nature; dès qu'elle se mêle à de grandes réunions d'hommes, qui s'éclairent et reconnaissent leur force par leur

rapprochement, elle succombe sous la puissance de tant d'intérêts et d'amour-propres réunis, ou devant celle du prince qui s'en fait le protecteur.

Aussi, est-il prouvé que, dans la riche et puissante Novgorod, toutes les fonctions, jusqu'à celles de boyard[1], étaient encore, à la fin du quinzième siècle, électives et temporaires.

On voit, dans la vie d'Iziaslaf (douzième siècle), que les boyards étaient les serviteurs des princes, et qu'ils jouissaient alors de peu de considération; un discours de Swiatoslaf (1176) prouve que le boyard payait de sa tête, les crimes qui n'auraient coûté à un prince que son apanage.

Le serment qu'Ivan III exige des boyards qui demandent à passer à son service, fait comprendre toute leur sujétion. La loi de Novgorod montre avec quel soin les villes contenaient leurs boyards; le boyard novgorodien convaincu de violences, payait cinquante roubles, tandis qu'en pareil cas le citoyen distingué n'en payait que vingt, et le reste dix.

De ces faits, il résulte qu'on ne distingue guère de noblesse féodale en Russie, que dans les princes apanagés; les nobles étaient plutôt leurs gardes et des notables, parmi lesquels l'égalité des partages de succession jusqu'à Pierre-le-Grand, et quatre siècles de bouleversemens continuels, perpétuèrent

[1] Ce nom de Boyard venait de *boye* (combat); car la valeur commença partout la noblesse.

l'amovibilité des fiefs, des places, et même des propriétés.

Ce fut surtout la fréquence des révolutions d'apanages qui fit sans cesse changer de mains ces propriétés; il fallait bien que chaque nouveau prince satisfît ses gardes et ses créatures, et cela seul établissait de fait l'amovibilité.

Toute espèce de succession fut donc sans cesse interrompue parmi ces nobles ou notables, c'est-à-dire parmi les officiers civils et militaires, et les cavaliers des princes et des villes, possesseurs précaires de terres, de solde et de dignités, avec charge de service civil et militaire.

Il en advint que, ne pouvant acquérir de considération que par ces places et charges temporaires, ces nobles restèrent obscurs sous les étendards des villes et de cette foule de princes du sang, qui formait la haute et véritable noblesse.

N'oublions pas que la liberté se vendant, et l'esclavage de la glèbe n'existant pas encore, les riches et les puissans durent tout attirer à eux, métayers, hommes à gages, et jusqu'à ces nobles; or, ces riches et ces puissans ne pouvaient être que les princes, ce qui dut tenir encore les nobles en faiblesse.

Aussi, malgré l'intervention des enfans boyards, dotés par Iwan III, l'on retrouve au seizième siècle, comme dans le code du onzième, la justice encore entre les mains de jurés, de notables et d'anciens

du lieu, ou dans celles de juges choisis par les princes. Les amendes, punitions de la plupart des délits, sont toujours versées au trésor du prince; la justice demeura donc au trône, et il n'y eut point en Russie, comme ailleurs, d'usurpation de la noblesse sur cette principale partie de la puissance souveraine.

Voilà pourquoi, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, l'histoire russe ne tient compte que de deux puissances, celle des princes et celle des cités. Ces causes sont tellement celles du peu d'éclat de la noblesse jusqu'à Dmitry Donskoï (1364), qu'on la vit tout à coup marquer dans l'histoire dès que les princes russes furent confondus avec elle, et les Tatars chassés. Ses premiers noms de famille ne datent même que de la fin de ce quatorzième siècle; jusque-là, des sobriquets et des surnoms seuls distinguaient.

Mais dès que la réunion de Moscou à Vladimir, l'appui du clergé, celui des Tatars, le nouvel ordre de succession, la longue durée et l'esprit des règnes des premiers princes de Moscou, et l'introduction des armes à feu (1389), arme du plus riche, eurent composé une force centrale et souveraine, ce pouvoir attira les yeux de tous les faibles; les nobles, pour échapper aux Tatars, à la tyrannie de leurs princes et à l'amovibilité de leurs places et de leurs fortunes, se rallièrent à cette puissance, et l'augmentèrent encore. C'est ainsi que, peu à peu, les

nobles, vassaux des petits princes, les abandonnèrent, devinrent tous vassaux du Grand-prince, et qu'il n'y eut plus en Russie qu'une souveraineté.

Comme les Grands-princes craignirent encore long-temps leurs parens, ils leur préférèrent les nobles et les princes tatars convertis; il en résulta que, vers la fin du règne d'Iwan III, il ne fut plus question que des nobles seulement, qui commencèrent à devenir puissans par tant de préférences, par leur mélange avec les petits princes déchus, et par le besoin qu'on avait d'eux.

Ainsi, après s'être élevés l'un par l'autre, le Grand-prince et la noblesse restèrent seuls en présence. Nous venons de voir, dans la quatrième période de l'histoire russe, par quelle effroyable victoire, les Grands-princes sortirent encore triomphans de cette dernière lutte.

CHAPITRE V.

Un tel résultat étonne peu; mais ce qui surprend, c'est que, dans le système de son gouvernement, la Russie ne fût point demeurée en arrière de la marche générale de la politique du reste de l'Europe. Là comme ailleurs, et tout au travers des Tatars, sa féodalité de princes, et même celle de nobles, tout informe qu'elle était, avait duré depuis la fin du dixième siècle jusqu'au seizième; et là plus qu'ailleurs, le seizième siècle lui avait été fatal. Ce siècle fut, en Russie comme dans le reste de l'Europe, par le rétablissement de la succession directe et la réunion des fiefs au domaine royal, celui de la concentration du pouvoir sur le trône.

Quelle est donc la cause assez élevée et assez puissante pour avoir donné à tant d'empires différens, et sur une si grande étendue, une impulsion politique si uniforme, en dépit de tant de circonstances et de localités si dissemblables?

Faut-il en chercher le principe général, dans l'universalité de ce grand débordement des hommes du Nord, qui, grâce à l'épuisement de sa source dans le dixième siècle, se termina partout à une même époque? car l'invasion définitive de la Russie par les Varègues, coïncida avec la fin de celles de la

France et de l'Angleterre par les Normands. Doit-on, enfin, inférer de cette commune origine cette suite, cette identité, cette presque simultanéité de conséquences et d'effets généraux, sur de si grands espaces et pendant un si grand nombre de siècles?

En effet, une même origine, à une ère pareille, avait à peu près, aux mêmes époques, développé dans toute l'Europe des maux semblables, qui avaient exigé le même remède, et enfanté presque à la fois pour les combattre, des hommes d'une trempe presque identique; c'est pourquoi tout, et partout alors, tendit à la concentration de tous les pouvoirs politiques sur les trônes.

Ainsi, de même qu'en Russie, sous le grand Iwan III (de 1462 à 1500), on vit, à la fin du quinzième siècle, les membres épars de la France se réunir sous Louis XI et Louis XII; ceux de l'Espagne, sous Ferdinand et Isabelle; ceux de l'Allemagne, sous Maximilien Ier d'Autriche; enfin, ceux d'Angleterre, sous les Tudor, en 1485, et par Henri VII: de même encore, dans le siècle suivant, celui d'Iwan IV, de Henri VIII et d'Élisabeth, et de Philippe II; comme bientôt après, en France, sous Richelieu, on remarque que le succès général de ce principe de concentration en amena l'universel abus.

Cependant, en Russie, ce grand mouvement politique de concentration de pouvoir dans Moscou, l'emporte au-dehors comme au-dedans, sur tout

ce qui l'entoure; c'est alors plus que jamais, que prêtres, peuples, nobles, que la nation entière enfin, presque écrasée, mais réunie sous ce poids, s'agrandit encore. En effet, malgré les folles fureurs d'Iwan IV, Kasan, Astrakhan, la Sibérie, enfin 88,000 milles carrés et deux millions de sujets, venaient d'être encore réunis à l'empire.

Voilà donc, grâce à la concentration du pouvoir dans les Grands-princes russes, ainsi qu'aux discordes des Tatars, la dernière grande invasion de l'Asie en Europe, enfin retournée, et pour toujours sans doute, contre elle-même.

CHAPITRE VI.

Toutefois, il existe encore un autre fait, qui donne à cette révolution de l'Europe contre l'Asie, une cause d'une autre nature. C'est que l'Europe augmente sans cesse sa force par le perfectionnement, tandis qu'au contraire, l'Asie est stagnante sous ces deux rapports.

Pour se rendre raison de cette prééminence morale de l'Europe sur l'Asie, après l'avoir attribuée à l'influence des différentes religions de ces deux parties du monde : l'une, celle de l'esprit, et qui contribua tant à adoucir et à éclairer les Russes; l'autre, celle du sabre, instrument de ténèbres; après avoir encore remarqué, que la nature du climat et des terres exigea des uns, qu'ils fussent de tout temps citadins et agriculteurs (troisième degré de civilisation), et retint les autres dans la vie pastorale et nomade, qui n'en est que le second degré, cherchons dans la géographie de ces contrées, une cause nouvelle et plus générale de cet avantage du nord de l'Europe sur l'Asie centrale et sur la Nord-Asie.

Et d'abord, admettons qu'il n'y a point de civilisation sans communications; que l'eau en est la

voie la plus facile, et que les peuples qui eurent le plus de moyens de communication entre eux, furent de tout temps les plus propres à cette civilisation, et à en recueillir tous les avantages. Voyez cette vieille terre du sud de l'Europe, avec son sol inégal, ciselé, entrecoupé, déchiré par plusieurs mers : et de là son climat tempéré, variable : d'où vient aux esprits cette variété, ce mouvement, cette agitation qui les pousse à s'avancer sans cesse, de découvertes en découvertes, dans le vaste champ ouvert à l'esprit humain ; enfin, cet amour, ce besoin de liberté qui en favorise les développemens.

Maintenant, que l'on envisage sous ce point de vue, la Russie d'Europe et l'Asie septentrionale, empires tout de terres et de plaines, et conséquemment de climats peu variables ; sans moyens de communication naturels et faciles, comme dans les pays entrecoupés de grandes eaux ; d'où viennent encore des esprits moins agités, peu inquiets, peu désireux de nouveautés, la plupart stagnans, uniformes, immobiles ; et la dépopulation, et l'ignorance, et pour dernier résultat, le despotisme ! Combien alors on doit s'effrayer, pour leur civilisation, de tant d'obstacles !

Et réellement, sur ces deux centres et nords de l'Asie et de l'Europe, sur ces deux épaisses et énormes masses de terre glacée, au travers de quels déserts infinis, de quels marais profonds, de

quelles forêts impénétrables ne fallait-il pas qu'elle se fît jour! Eh bien! quelques rayons suffirent; mais la moins méditerranée de ces deux masses, et la plus voisine de cette civilisation européenne, en dut être la première éclairée; clarté lente, et long-temps faible et douteuse, il est vrai, mais qui pourtant, dès le quinzième siècle, commence à donner à l'Europe sur l'Asie une supériorité définitive, et désormais irrévocable.

Depuis cinq siècles, quelques étincelles de cette lumière si vivifiante, pénétraient peu à peu dans cette masse de ténèbres russes par les mers Noire, Blanche et Baltique. Celles qui jaillissaient de la Grèce percèrent par Kief; celles d'Italie par Asoph; celles de l'Allemagne et d'Angleterre par Riga, Novgorod et Archangel. Et quand vint, vers 1396, la destruction d'Asoph par Tamerlan, et en 1453, celle de Byzance par Mahomet, la Russie d'Europe avait déjà recueilli de ces quatre mers, une assez grande supériorité de lumières sur la Nord-Asie, pour s'en défendre et la dominer à son tour.

Ainsi, grâce à la concentration du pouvoir, quel qu'ait été son abus, et à quelques étincelles de civilisation, voici donc presque dissipée, par les derniers des Rurick, *l'une de ces deux ombres*[1] *horribles qui*, selon le cri de douleur des vieux Russes, *s'élevaient à droite et à gauche de la*

[1] *V.* Karamsin.

Russie, et la cachaient à tous les regards du monde civilisé. [1]

Mais le second de ces deux fantômes ennemis existait encore; et, placé entre la Russie et cette civilisation, ce n'était pas par la supériorité des lumières qu'il était possible de le faire évanouir; la chute des Rurick va même le rendre encore plus menaçant. A la faveur des troubles civils, il viendra s'asseoir jusque dans Moscou même; mais la marche ascendante des princes de Moscou reprendra bientôt sous les Romanof, et cette *grande ombre d'Occident* disparaîtra devant la seconde dynastie russe, comme celle d'Orient s'est abaissée devant la première.

Avant donc de nous élancer dans cette seconde partie d'une si grande carrière, et pendant que nous reprenons haleine, cherchons, par la comparaison du mouvement politique en Russie et en Pologne, dès son principe, quelques unes des principales causes des succès et des revers de ces deux États dans une si longue lutte.

*La horde, et la Lithuanie ou la Pologne.

Si l'on peut appeler une ombre, la plus généreuse et la plus brillante et chevaleresque des nations modernes.

CHAPITRE VII.

Les temps fabuleux de ces deux empires s'étendent jusqu'au milieu du neuvième siècle. Alors commence en Pologne la grande dynastie des Piast, presqu'en même temps qu'en Russie celle de Rurick. Mais celle-ci descend tout à coup des hauteurs ossianiques de la Scandinavie, toute royale, tout armée, et comme une conquérante; tandis que l'origine de l'autre, plus pure, il est vrai, mais bourgeoise et commune, n'a rien d'antique, de mystérieux ni de menaçant, et reste bien connue pour élective dans l'esprit de ses peuples.

Dans la seconde moitié du dixième siècle, ces deux empires ont encore chacun à la fois, leur plus grand homme de guerre et de politique, Miciezlas et Vladimir. Tous deux font leurs peuples chrétiens; mais l'un, prenant sa religion dans Byzance, en devient le chef; il joint ainsi à sa puissance civile et militaire le pouvoir théocratique, l'une des racines les plus profondes de l'autocratie de ses descendans; tandis que l'autre, se soumettant au pape, n'est plus aux yeux des siens que le sujet, non seulement d'un évêque ultramontain, mais de tous ceux de ses propres sujets, qui s'enrôlent dans la milice ambitieuse de cette nouvelle Rome, tout aussi conquérante que l'ancienne.

Jusque-là, dans ce rapprochement, tout est à l'avantage de la Russie quant à la concentration du pouvoir, et conséquemment à la force : mais ici la balance se dérange. D'abord, ces deux dynasties russe et polonaise, sont heureusement peu fécondes; chacune ne produit successivement qu'un seul héritier au trône; mais la première jusqu'en 915 seulement, et la seconde jusqu'en 1137; en sorte que les partages de la Pologne entre les Piast ne commencent qu'un siècle et demi après ceux de la Russie entre les Rurick. Cela donne aux Polonais sur les Russes, une supériorité qui a pour résultat la prise plusieurs fois répétée de Kief, et celle des provinces du sud de la Russie qui relèvent de cette capitale.

A cet abaissement des Russes, causé par leurs querelles intestines, ajoutez l'écrasement de leur empire sous les Tatars : d'où vient l'affranchissement de la Lithuanie, jusque-là sous le joug des Rurick. Cette contrée, après s'être agrandie des débris des Russes, se réunit à la religion et au trône de Pologne, dans son premier prince chrétien Jagellon, tige de la seconde race polonaise; réunion qui prolonge jusqu'au règne du père de Pierre-le-Grand, la supériorité des Polonais sur les Russes.

Il faut croire aussi, que plus près de la civilisation, la Pologne en recueillit la première les avantages.

C'est pourquoi, son ascendant l'emporte jusque vers la fin du quinzième siècle. Il lutte même encore, quoiqu'en fléchissant quelque peu, contre l'autocratie d'Iwan-le-Grand; et bientôt cet ascendant se montre plus remarquable que jamais sous Étienne Battori, et surtout à la chute de cette grande dynastie des Rurick, qui finit avec le seizième siècle.

La Pologne triomphante, pénètre alors jusque dans Moscou, au travers des déchiremens de la Russie, et par des causes à peu près semblables à celles qui lui avaient livré Kief en 1018.

Mais cette suprématie durera peu; c'est une dernière lueur que jetera de ce côté le génie de la Pologne. Bientôt son flambeau pâlira devant l'éclat des armes d'Alexis, et, cinquante ans plus tard, il passera aux mains de Pierre-le-Grand, pour s'éteindre, avant la fin du même siècle, dans celles de Catherine II.

Ainsi, la Pologne a long-temps l'avantage sur la Russie; mais malgré ses grands hommes, malgré la généreuse et fière élévation de son génie national, et son audacieuse et héroïque valeur, c'est une supériorité accidentelle, dont la plupart des causes sont hors d'elle; qu'elle ne tire pas de sa politique, de la nature de son gouvernement; qu'elle ne doit pas à sa position géographique. Elle la doit aux querelles intestines des Russes, à l'écrasement de ces rivaux par les Tatars; comme encore au bonheur

de sa propre réunion à la Lithuanie, qui, bien plus qu'elle, avait profité des malheurs de la Russie.

Du reste, tout en elle a été contre elle; sa position géographique, qui l'a obligée de faire face de toutes parts, quand la Russie, adossée aux glaces du Nord, y était inattaquable; sa religion latine, qui déconsidéra sa dynastie, en la mettant aux pieds de ses prêtres, tandis que les Rurick puisèrent dans leur culte grec leur droit divin; enfin, jusqu'à cette longue rareté de princes du sang de Piast, quoique d'abord elle eût donné à la Pologne la supériorité sur la Russie, divisée plus tôt qu'elle en apanages.

Car chez les Russes, l'éternelle querelle du pouvoir s'étant d'abord et exclusivement établie entre princes du même sang, y dut être encore moins funeste à la dynastie régnante et à l'esprit monarchique qu'en Pologne, où, à défaut de cette multiplicité de princes de la famille régnante, cette grande et inévitable querelle s'éleva entre le roi et ses nobles.

Ajoutez les prétentions de ceux-ci, qu'excitaient, ou leur contact avec cette fière aristocratie allemande, de nos jours encore souveraine; ou peut-être, l'origine évidemment élective de leur première race, qui dans ce cas, fut moins respectée en ce qu'elle avait de plus respectable.

Remarquons surtout, l'abaissement devant leurs évêques, de ces rois déjà vaincus, dès 1035, par

leurs nobles. Ils succombèrent encore, et perdirent jusqu'à leur titre, en 1080, devant l'alliance de cette aristocratie guerrière avec l'aristocratie religieuse des évêques polonais, armés des foudres de Rome.

Viennent alors les partages de la Pologne quand, vers 1097 et 1130 ou 38, ses princes du sang s'étant enfin multipliés comme en Russie, prétendent à des apanages. L'autorité royale en est encore affaiblie; la noblesse devient le seul point d'appui des princes du sang dans leurs querelles; son importance s'en accroît si bien, que vers la fin du douzième siècle (1173), souveraine arbitre de ses princes, elle dépose Miciezlas, et veut rendre la couronne élective.

Ainsi, pour une anarchie de princes qui dévore la Russie, trois anarchies, de princes, de nobles et de prêtres, désolent la Pologne. Ces germes d'autocratie d'une part, et d'anarchie de l'autre, une fois établis, le temps et les accidens qu'il amène, les développent. Vers la fin du quatorzième siècle, quand, en Russie, le pouvoir qui n'est point sorti de la grande famille de Rurick, se fixe dans l'une de ses branches, pour s'y concentrer et s'y accroître de plus en plus, pendant encore deux siècles de longévité, la dynastie des Piast meurt en Pologne (1370).

C'est alors que la noblesse polonaise, déjà si fière et si inquiète devant ses souverains indigènes, se

choisit ou accepte un roi étranger et ennemi. Ce fait la conduit naturellement à se constituer en autorité surveillante de la sienne, et à lui imposer des conditions que déjà l'on pourrait appeler une charte; mais comme cette aristocratie n'a de force que dans des assemblées, où le plus grand nombre décide, les grands y seront contraints de se mêler dans cette foule, et de partager avec elle cette puissance qu'ils ont arrachée à leurs rois.

Vainement, en 1385, un mariage de leur princesse avec Jagellon, réunira la Lithuanie à leur empire; cette jalousie de pouvoir, cette passion d'indépendance individuelle, tiendra tout en fermentation intérieure et comme en dissolution.

C'est ainsi, qu'en suivant la marche du pouvoir dans ces deux empires, on le voit, dans l'un, se débattre dans une famille royale, mais sans en sortir, jusqu'à ce qu'il s'y concentre et devienne formidable; tandis que, dans l'autre, il sort de la dynastie régnante, et se divise entre les grands, pour se disséminer encore dans la petite noblesse.

Il n'y a donc eu, dans les causes de la longue supériorité de la Pologne sur la Russie, rien d'intrinsèque : elle s'est trouvée forte, bien plus de la longue faiblesse de l'empire russe que de sa propre vigueur; tandis qu'en Russie, et tout au contraire, au milieu des horribles déchiremens de la Moscovie par les Tatars, par les Lithuaniens, et par elle-même, il existe un noyau, un principe de force

constitutive, par la tendance à la concentration de tous les pouvoirs, dans une dynastie d'origine militaire, immémoriale, et chef de sa religion.

Ce principe travaille sourdement; il perce peu à peu au travers des siècles, en dépit des circonstances, tournant tout au profit du trône russe, qui, tel qu'un colosse grandissant dans l'ombre, en sort tout à coup formidable pour écraser de sa gigantesque grandeur tout ce qui l'environne.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE I.

Maintenant, où se placer pour envisager d'un seul coup d'œil cette longue suite de causes et d'effets, pour n'en discerner que les plus élevés, pour en saisir la chaîne principale d'où les autres dérivent, où tous se rattachent; enfin, pour arriver, de sommité en sommité, jusqu'à ce créateur de la Russie moderne, cet être si colossal, qu'il semble que toute l'histoire de tant de siècles ne soit que l'avant-propos de sa grande vie?

On a vu l'histoire sainte de ces peuples qui les fait descendre de Japhet, et leur histoire antique qui fait de la partie européenne de l'empire de Russie, l'immense théâtre des grands débats de l'Asie centrale et du nord de l'Europe; sur ce vaste champ d'une lutte à la fois si grande et si obscure, on a entrevu l'Asie envahir plusieurs fois l'Europe, et l'Europe, à son tour, l'emporter trois fois sur l'Asie.

Alors, en 862, paraît le grand Rurick à la tête de ses Varègues; il fonde l'empire russe. Quelques éclairs de son génie percent jusqu'à nous, et l'on entre d'un pas moins incertain dans la première période de cette histoire; l'attention se fixe d'abord sur ces Varègues russes, pirates scandinaves de la mer Baltique, et sur leur position par rapport à la grande Novgorod, d'où résulta la réunion volontaire ou forcée de cette ville slave du Nord, la plus populeuse et la plus riche, à ce peuple varègue, le plus brave, qui occupait ses principaux débouchés.

C'est de là que, pareils aux six mille Franks de Clovis, on voit ces Varègues russes, sous le grand Oleg, s'étendre sans s'affaiblir, et couvrir tout à coup, de leurs armes et de leur nom, une grande partie de l'énorme étendue actuelle de la Russie d'Europe.

A un tel phénomène, il faut de grandes causes. La réunion de la peuplade normande, la plus guerrière, à la peuplade slave, la plus commerçante, ne suffit point; aussi, a-t-on alors remarqué, comme second principe de force, la concentration du pouvoir dans la main des premiers descendans de Rurick; elle est l'effet d'une succession entière et directe, attribuée à la Fortune russe, qui, pendant le premier siècle de cette dynastie, semble n'avoir donné successivement qu'un seul héritier à chacun de ses Grands-princes.

Ceci observé, nous avons ensuite admiré cette

suite si étonnante de grands hommes et la durée de leurs règnes; ce Rurick, fondateur de l'empire; cet Oleg, cru magicien, tant il est puissant et infaillible, et dont la lance, coupée dans les forêts du Ladoga, va s'enfoncer dans les portes de Byzance; cette Olga, digne régente entre tant de guerriers si remarquables, mère de Swiatoslaf, l'Achille russe, aïeule de ce Vladimir-le-Grand, conquérant de la Crimée et de la Livonie; qui porte, en 988, la Russie gothique à son plus haut degré de puissance, la fait chrétienne, et commence sa civilisation; enfin, cet Iaroslaf, son premier législateur, qui en soutient encore le poids informe jusqu'en 1054.

Néanmoins, toujours surpris de l'immense et soudain développement de l'empire de ces Varègues russes, on en a cherché de nouvelles causes dans leur attachement exclusif pour leurs princes du sang de Rurick; dans ces gardes si dévouées, organisées hiérarchiquement et si bien exercées; dans leur tactique, leur discipline et leurs armes de fer, si supérieures à celles des Slaves. On l'a encore attribué à leur religion, toute guerrière, à ce génie des conquêtes qui enflammait alors tous les Normands; enfin, à ces incursions insupportables des barbares nomades du Sud. Ils ont obligé Kief d'appeler à son secours les barbares du Nord; cette grande ville du Sud a préféré les princes varègues, qui envahissaient pour s'établir, aux nomades orientaux, qui n'aspiraient qu'à piller et à détruire.

Qui de nous pourrait alors être surpris que, comme tous les protecteurs armés, ces Normands soient devenus maîtres? L'appréciation de leurs forces par leur réunion, sous un seul chef héréditaire, a d'ailleurs fait ressortir la faiblesse des Slaves, divisés en petites peuplades indépendantes, et conséquemment sans chef et sans ensemble. De là, cette prépondérance des uns et la soumission si prompte et si générale des autres; sans oublier la politique souvent habile des premiers princes russes avec ces Slaves, dont ils descendaient par leurs mères. Elle se montre dans leurs soins à protéger les Slaves contre leurs Varègues, et enfin à confondre ces deux peuples dans un même nom, celui des vainqueurs; dans une même langue, celle des vaincus; dans une même religion, celle du Christ; et sous un même drapeau, dont alors le mot de ralliement, plein d'attrait, était le pillage de Byzance.

A ces causes de la fondation et du miraculeux agrandissement de la Russie gothique, on a joint celles de sa décadence, ou sa division en apanages : d'où naissent, dès la mort de Vladimir-le-Grand, d'horribles guerres civiles; le sac de Kief par les Polonais, vers 1018, et plus tard le bizarre et fatal usage de la succession entre frères et d'oncle à neveu, qui remplace la succession directe.

De là encore, et malgré les vertus de Vladimir Monomaque et la politique d'André, un redouble-

ment d'apanages et de dissensions intestines; on en a vu la malheureuse Russie toute déchirée, quand tout à coup, en 1224, Gengis-khan, remuant toutes les hordes asiatiques, en amoncèle les flots, les fait déborder de toutes parts, et inonde de l'une de ces vagues de feu et de sang, et pendant plus de deux siècles, l'empire morcelé des descendans de Rurick.

CHAPITRE II.

La date de cette dernière grande invasion du nord de l'Europe par l'Asie, marque le commencement de la troisième période de l'histoire russe.

En essayant d'expliquer cette grande invasion, on a montré tout ce que, dans cette ferveur des commencemens, les Tatars mirent de rage dévastatrice, d'ensemble, de suite, de politique astucieuse et d'active habileté, à consommer leur conquête et à s'y affermir.

Dans cette fortune de l'Asie, en ôtant au hasard une partie de la trop grande influence, que partout la paresse ou la faiblesse de notre esprit lui accorde, on a fait grande la part des fautes des vaincus; celle de l'impulsion victorieuse donnée par un homme tel que Gengis-khan; enfin, celle de l'ascendant que, dans cette lutte de barbarie, durent avoir sur des habitudes et des mœurs de citadins et d'agriculteurs encore barbares, des mœurs et des habitudes de barbares nomades.

Mais bientôt, on a fait remarquer en eux le relâchement, suite des grands succès; les négligences de l'orgueil; les dissensions intestines, nées du repos, état contre nature chez des barbares dont l'esprit inculte ignore l'art de jouir, et qu'ils ne

savent occuper que par leurs grossières passions. C'est alors qu'une main plus habile, entr'ouvrant les tentes de la horde dorée, nous y eût mieux montré, peut-être, une brutale corruption, suite naturelle d'un luxe d'emprunt, sans racines, mort, danger des sociétés issues de la conquête; luxe exotique, en avantages toujours stérile, et partout si fertile en inconvéniens.

Là, nous eussions vu la discorde prétendre, comme à l'ordinaire, jouir de ce que l'union avait conquis; et les Tatars, tels que ces meutes dévorantes, admirables par leur ardeur à poursuivre et à atteindre leur proie, horribles par leur rage à se la disputer! Fières discordes, cependant; discordes de vainqueurs et de maîtres où le fer décidait; et non pas, comme chez les princes russes subjugués, discordes abjectes, discordes d'esclaves, armés surtout de calomnie, toujours prêts à se dénoncer réciproquement à leurs cruels dominateurs : se disputant un trône dégradé, d'où l'on ne pouvait approcher qu'avec des mains parricides, spoliatrices, chargées d'or, teintes de sang; où l'on n'osait monter qu'en rampant, et se tenir qu'à genoux, prosterné, tremblant sous le glaive d'un Tatar, toujours prêt à faire rouler à ses pieds ces couronnes serviles et les têtes qui les supportaient.

Quels devaient donc être les esclaves de tels esclaves! et, malgré les siècles, quelle triste em-

preinte des chaînes si lourdes, si rudes, si long-temps souffertes ont-elles dû laisser!

Enfin, au milieu d'une si noire et si violente tempête, où toutes les branches de la famille de Rurick, s'entrechoquant, furent presque brisées, on démêle la branche d'abord si flexible, et bientôt si forte, de Moscou. C'est, d'une part, la perfide cruauté de ses premiers princes envers leurs parens; de l'autre, leur servilité astucieuse et constante pour les Tatars, qui relèvent le trône russe.

Toutefois, sur ce trône de ruses et de sang, et comme sur une terre fertile et bien préparée, cette branche va croître jusqu'à une hauteur infinie; elle sauvera l'empire. Il semble que des hasards de naissance, de génie, de longévité, que Dieu même, aient protégé les successeurs célèbres de ces princes perfides; soit que, devant la justice du ciel comme devant celle des hommes, on puisse hériter innocemment d'un bien mal acquis; soit que le bien doive parfois naître du mal, comme la vie de la corruption; ou plutôt, que tout le crime soit dans le criminel qui en emporte la malédiction, et non dans l'œuvre souvent utile qu'il laisse après lui.

Ici recommence une période de gloire; mais, pour l'atteindre, au travers de quelles ténèbres sanglantes a-t-il fallu se faire jour! C'est à Pierre-le-Grand que l'histoire doit la réunion de leurs tristes archives. Quand son génie jeta sur elles un regard de lumière, cette quatrième période le con-

sola, dit-on, de la troisième. Pourtant, dans l'une comme dans l'autre, des prédécesseurs dignes de lui durent lui apparaître; il dut les voir dans les grandes ombres des Alexandre Newsky, des Iwan Kalita, des Dmitry Donskoï, comme dans celles du grand Iwan III et du féroce Iwan IV, qu'il cita trop peut-être.

Reconnaissant leur génie à son génie, il put les observer s'avançant, l'un[1] le fer, l'autre[2] l'or à la main; un troisième[3], lâche comme l'Octave romain, mais habile comme lui, armé de toutes les forces que donne une politique patiente, machiavélique, persévérante; et tous, enfin, marchant invariablement vers un même but, celui de la concentration de tous les pouvoirs dans leurs seules mains.

En même temps, il dut voir l'Asie se désunir de plus en plus; et, pour la troisième fois, une même cause amenant un même résultat, les Russes soumettre les Tatars, comme ceux-ci avaient subjugué les Russes, et les Russes les Slaves.

C'est en envisageant ces deux périodes, qu'on a insisté sur les grandes conséquences du principe de la concentration du pouvoir. On a dit comment il put, seul, triompher d'une anarchie de princes, ainsi qu'à la même époque ce même principe

[1] Dmitry Donskoï.

[2] Iwan Kalita.

[3] Iwan III.

domptait, dans le reste de l'Europe, une anarchie de seigneurs. Aussi, lui a-t-on attribué le rétablissement de la succession directe au lieu de la succession entre frères; celui de la paix intérieure; la conquête de Kasan et d'Astrakhan, celle de la Nord-Asie, les reprises de l'empire sur la Lithuanie et la Livonie; enfin, l'éclat du trône russe, qui déjà brille assez pour attirer les regards et les arts de la chrétienté à travers ces espaces glacés, et malgré cette double barrière de haine religieuse et politique, dont les Porte-glaives et les Lithuaniens l'environnent. Déjà le règne de Pierre-le-Grand se prépare, et le grand Iwan III arrachant à la barbare Asie l'empire russe renaissant, l'attache par les liens d'une habile et fière politique, et à l'aide de la crainte commune qu'inspire le Turc, à l'Europe civilisée.

Mais ici, le héros de la deuxième dynastie russe, cet admirateur intéressé de l'absolu pouvoir, ne s'est-il point égaré? S'est-il avoué que, dans sa marche ascendante, ce pouvoir concentré, s'étant débarrassé de toute entrave, dépassa son but; et que, s'autorisant des moeurs imprégnées du joug tatar, il devint, sous Iwan IV, un despotisme atroce, destructeur de tout ce qui l'entourait, de ses grands, de sa propre famille et de lui-même? Car enfin, Dieu seul a sur tout et à la fois une puissance immédiate; mais comme, au contraire, il faut toujours au despote le plus niveleur des

grands et des ministres, le tyran n'écrasa les uns que pour en élever d'autres; il n'abattit ses proches autour de sa couronne, que pour en rapprocher des étrangers; et sa dynastie, réduite à un enfant, s'éteignit dans son sang comme par ses propres précautions. Ainsi, l'on vit, ce qui arrive souvent, le succès d'un principe en amener l'abus, et cette branche, entraînant toute sa tige, tomber par ce qui l'avait élevée.

Quelque rapide que soit ce coup d'œil, jeté en passant sur cette première race, que termine à peu près le règne d'Iwan IV, on s'arrête glacé d'horreur à la vue de cette monstrueuse époque. La multiplicité d'êtres féroces de toute espèce dont la nature a peuplé le monde, est inexplicable sans doute, et pourtant on n'ose lui imputer le monstre moscovite. Qu'on en accuse plutôt, une seconde nature née au milieu de grossiers excès, d'insolens complots, d'effrontés assassinats, dont les grands ont entouré et outragé l'enfance de ce tyran; il semble qu'ils aient pris plaisir à dresser et à exciter contre eux-mêmes, le tigre qui doit un jour les dévorer. Au travers de sa marche sanglante et désordonnée, on aperçoit, il est vrai, l'impulsion de cette politique héréditaire, qui, après avoir abaissé les princes apanagés par les Tatars et par la haute noblesse, écrase cette haute noblesse par la petite. Mais l'aveugle rage avec laquelle Iwan s'acharne sur les

nobles n'est plus machiavélisme, mais instinct de bête féroce, haine d'espèce, que le besoin rassasié n'assouvit point, et qui pousse au mal même inutile. Ils ont frappé ce jeune cœur de défiance, d'appréhension, de cette peur enfin, la plus violente, et puissante, et cruelle de toutes les passions; manie furieuse, sanglante frénésie que l'âge développe, et qu'on reconnaît trop bien lorsqu'on voit l'insensé ivre de vin, de sang et de pouvoir, écraser dans ses sujets, les esclaves les plus soumis, et croire encore s'en défendre.

CHAPITRE III.

Cependant, la mort d'Iwan IV et la chute de sa race ne terminent point la quatrième période; on y doit joindre les temps de confusion qui suivirent; leur honte ne doit point appartenir à la seconde dynastie : résultat des fureurs d'Iwan IV, pourquoi séparer de l'époque où vécut ce monstre, ces quinze années de corruption, d'horreur et de dissolution qu'il laisse après lui? longue et dégoûtante décomposition du cadavre d'un tyran!

C'est en vain qu'il a voulu se survivre. De ses trois fils, le premier fut seul capable, et il l'a tué de sa main dans un accès de fureur; le second, Fœdor, est un de ces êtres souples, dociles, comme il en faut à ces tyrans, mais aussi tellement incapable, qu'Iwan est forcé de le léguer, avec cette puissance autocratique dont il était si jaloux, à un conseil de ces grands, qu'il n'a pas pu tous écraser.

Toutefois, son attente trompée, quant au tyran, ne le sera pas en tyrannie; ces grands vont se disputer ce pouvoir, tellement fait de violence et de despotisme, que le plus astucieux et le plus méchant de tous, sera seul capable de s'en saisir et de le conserver. Boris Godounof est cet ambitieux.

Une coutume orientale qui autorisait les mésalliances des princes avec leurs sujettes, a fait de ce Boris, de ce descendant d'un Calmouck, le beau-frère de Fœdor, dernier souverain de la race de Rurick; czar débile qui ne peut vivre, et dont le frère et l'unique héritier, l'infortuné Dmitry, n'est encore qu'un enfant.

Ainsi, la couronne de Rurick est à la portée du fils d'un Tatar. Il l'isole, et quand, par la calomnie, par l'exil, par le poison, le traître s'est fait place, il se trouve si près du trône que, pour y monter, il n'a plus qu'un crime à commettre. C'est alors que le malheureux Dmitry, relégué dans Ouglitch, y est assassiné, et que cette ville entière, témoin et dénonciatrice du meurtre, est détruite, comme si elle en eût été la complice.

Le cruel sait à la fois commettre un crime tout entier, et en attendre les résultats. Il laisse vivre l'imbécille Fœdor, et, régnant glorieusement en son nom, il prétend recueillir, de l'amour et de l'admiration des peuples, le fruit de ses attentats. Dans cette même année, où il a tué l'unique héritier du trône, il a profité de la sordide ambition d'un évêque grec devenu l'esclave des Turcs, pour acheter de lui le droit de créer en Russie un patriarche, qui doit un jour lui rendre couronne pour couronne.

Cependant, les grands, qu'il ne peut tromper, ont été écartés ou écrasés par la terreur; la petite

noblesse a été gagnée par l'esclavage de la glèbe [1]; le peuple des villes, par une affectation soutenue de popularité; les criminels, par l'indulgence; la nation entière, par l'éclat d'une administration et d'une politique habiles. Smolensk est fortifiée; Archangel bâtie; les Tatars, battus pour la dernière fois sous Moscou même, sont rejetés dans leurs déserts; des villes fortes, construites autour de leur repaire, les y contiennent. D'autres forteresses s'élèvent à l'ombre du Caucase; la Sibérie est définitivement reconquise par les armes, par les arts et les moeurs russes. Les Suédois sont rejetés dans Narva, des relations diplomatiques s'ouvrent avec les puissances européennes. La Lithuanie, la Pologne elle-même, consentent, dit-on, un instant à se soumettre au sceptre que dirige Godounof. L'esprit de secte paraît seul avoir rompu cette grande réunion alors volontaire, et qui deux siècles plus tard sera forcée.

C'est à l'instant du plus vif éclat de cette gloire de Boris, qu'après sept cent trente-six ans d'existence, la dynastie de Rurick finit en Fœdor son cinquante-deuxième souverain, et avec le seizième siècle (1598). D'autres branches existent encore, mais le despotisme d'Iwan est retombé sur toute sa race. Il a tellement isolé le trône par la terreur, que le ministre de cette terreur est le seul qui ose y prétendre.

[1] En 1592 ou 1593. — *V.* Divof, Tatistchef, l'édit de 1597.

Les députés de la Russie se rassemblent; écoutez leurs annalistes : *L'élection commence; le peuple regarde les nobles, ceux-ci les grands, et les grands le patriarche; il parle, il nomme Boris! et tous à la fois, et comme un seul homme, répètent ce nom redouté !*

De son côté, Godounof tient d'une main si assurée toutes les chaînes du pouvoir, qu'il se complaît à refuser obstinément ce sceptre tant désiré. Les grands, le peuple, l'environnent de leurs supplications; il leur échappe, il se réfugie dans un monastère, que cette foule d'esclaves environne encore inutilement. Cette scène politique, que ses pareils ont pu jouer à peine pendant quelques minutes, il ose la soutenir pendant plus d'un mois. Il sait que du fond de la cellule où il vient hypocritement de se retirer, un souffle de sa bouche suffira pour remuer à son gré tous les flots de cette foule immense.

En effet, peuple, grands, prêtres, tous suivent l'impulsion; il semble que, par des fils inaperçus, il dirige tous les mouvemens de ces milliers d'individus : toujours invisible, il les fait aller, venir, s'écrier ou se taire à la fois et à volonté, comme un seul corps dont il serait l'âme.

C'est ainsi qu'au pied du monastère qui le renferme, le sycophante attire ce troupeau d'esclaves, le repousse, l'attire encore sans craindre de le rebuter, et qu'enfin il ne cède qu'après avoir re-

tenu pendant six semaines entières toute la Russie en suspens, à genoux, en larmes, les bras levés vers lui, lui tendant à mains jointes les reliques de ses saints, l'image du Rédempteur, à qui elle le compare, et cette couronne antique qu'il convoite depuis quatorze ans, et dont il s'est approché par tant de crimes.

L'usurpation de Boris commence, ou plutôt elle continue : elle se soutient à force de prodigalités, par de vains spectacles, par ces grands effets de charlatanisme si puissans sur l'esprit de peuples ignorans et grossiers. Le tyran satisfait croit d'abord pouvoir s'arrêter dans le crime. Il prétend éclairer ses peuples par les lumières de l'Europe; mais les prêtres s'y opposent. Son pouvoir usurpé est sans indépendance; issu du mal, il n'a de puissance que pour le mal. La conscience de ses crimes l'épouvante : il croit calmer ses terreurs par de nouvelles violences qui redoublent ses terreurs, et il achève de tout démoraliser par l'effroi qu'il éprouve et par celui qu'il inspire.

Comme tant d'autres usurpateurs, naguère l'égal des grands, il s'en défie, il en a peur; dans leur perte, il voit son salut : leurs richesses l'aideront ensuite à gagner la petite noblesse, dont les prétentions ne peuvent être rivales des siennes : et l'amour du peuple, que la plupart de ces tyrans ont recherché, et qu'ils ont trop souvent obtenu. Parmi ses victimes, on remarque les Romanof,

Alliés aux Rurick, ce sont eux qui inquiètent le plus l'usurpateur. Le chef de leur illustre famille ne se préserve du supplice de la hache que par celui de la tonsure. Bientôt l'on verra ce moine, devenu métropolite, s'illustrer par son dévoûment patriotique, et ses vertus mériter à son fils le sceptre d'un empire qu'elles auront préservé d'une domination étrangère.

Cependant, la peur a tout abruti : au milieu des festins, dans les cérémonies les plus paisibles, on voit les plus grands de l'empire, les descendans de tant de princes, se précipiter comme des bourreaux, au moindre signe de ce Tatar, sur celui d'entre eux qu'il leur désigne comme son ennemi. C'est par cet usurpateur que l'esclavage acquiert son dernier degré d'intensité; celui dont Iwan III a écrasé les princes apanagés et les républiques russes, qu'Iwan IV a étendu sur la haute noblesse et sur les villes, Boris vient d'en enchaîner les campagnes par l'asservissement à la glèbe. [1]

Dès-lors, le despotisme est partout; chaque village, chaque maison a le sien comme le trône, dont, à leur tour, tous ces despotismes dépendent. La nation russe n'est plus qu'une hiérarchie d'esclaves. Dès-lors, plus de communications, plus de ces réunions publiques où, du moins, la jeunesse s'instruisait par la parole; plus de contrats protecteurs pour le faible, ni de refuge. La Russie

[1] *V.* Divof; — les édits depuis celui de 1593; — Tatistchef.

devient triste et morne : les troubadours qu'on voyait encore parcourir les campagnes disparaissent; leurs chants de guerre et de chasse, ceux même d'amour, ont cessé. Ce n'est plus que dans les chroniques d'alors qu'on revoit les traces de ces mœurs détruites et de ces chants si doux : en les rencontrant, l'historien national s'étonne, il s'attendrit, il s'écrie douloureusement que, *dans ces souvenirs, le Russe d'aujourd'hui, muet et esclave, ne retrouve que l'empreinte d'un objet qui n'existe plus, et l'écho d'une voix qui ne résonne plus à son oreille.*

Toutes ces usurpations de Boris ne tardent pas à mettre au jour les fléaux qu'elles portent avec elles; le tyran lui-même en mourra de douleur sur son trône ébranlé. Il a d'abord vu cette funeste émigration d'une foule de paysans emportant leur liberté chez les cosaques; puis une horrible famine, et bientôt une atroce *jacquerie*, d'abord victorieuse, ensuite vaincue. Voilà les fruits de son attentat contre la liberté du peuple. Quant au meurtre de Dmitry, il croira voir l'ombre de sa victime sortir de son tombeau pour se venger. Enfin, il laissera la Russie dépeuplée, épuisée, ouverte de toutes parts, et en proie à toutes les horreurs d'une société dissoute. Que de crimes, que de tourmens et de malheurs, pour six ans de règne sur un trône qui, deux mois après lui, écrasera son fils dans sa chute!

CHAPITRE IV.

Mais pourquoi s'enfoncer et se perdre dans les détails de tant d'abominations? En un mot, l'intervalle qui sépare les deux seules races de souverains qui aient régné sur la Russie, est comme un gouffre qui s'ouvre au milieu de cet empire : c'est un abîme de boue et de sang, où la nation est près de s'engloutir tout entière.

Cet espace de quinze années renferme tout ce qu'il y a de plus affreux en bassesses, en trahisons, en guerres civiles et étrangères, et en guerre du pauvre contre le riche. Il semble que le génie du mal, pressé par les temps de la civilisation qui s'approchent, se soit hâté d'entasser dans ce court intervalle, tous les malheurs et tous les crimes.

La plus grande de toutes les illégitimités, celle du despotisme, a ouvert la porte à toutes les autres. Après un usurpateur parricide, un moine sous le nom de Dmitry, un grand du sang de Rurick, des princes étrangers et ennemis, des paysans, des esclaves même, toujours sous le nom de ce malheureux Dmitry, de ce dernier des Rurick, prétendent au trône; ils en approchent; plusieurs y atteignent, l'ensanglantent et le souillent quelques instans. La confusion est à son comble! Le

despotisme atroce d'Iwan IV semble avoir détruit tous les liens de patrie, de famille, de religion, surtout chez les grands : ceux sur lesquels sa tyrannie a pesé le plus; la plupart, il est vrai, créatures et jouets de son caprice, hommes nouveaux, sans règles ni mesure, sans habitudes ou préjugés, sans tradition enfin, qui aillent à leur situation nouvelle.

Les uns signent dans Moscou même l'asservissement de leur patrie à la Pologne; une foule d'autres assiége la tente du prince polonais, non pour combattre cet ennemi de leur patrie, mais pour lui demander effrontément, au nom de leur trahison, la dépouille de leurs compatriotes restés fidèles. Les Suédois sont maîtres de Novgorod, les Polonais de Moscou : c'est un désordre effroyable.

Mais au milieu de cette subversion totale, la religion est restée seule debout et invariable; dans les ennemis de la patrie, elle a reconnu les siens; ses prêtres ne peuvent s'y méprendre : leur foi est entière, leur devoir évident, leur intérêt direct. Au milieu de cette conflagration universelle, il semble que l'esprit religieux qui les anime soit comme une atmosphère, un élément à part, exclusif de tout mélange : dans lequel ils vivent, hors duquel ils sentent qu'ils ne peuvent exister; tout est corrompu, tout tombe autour de ce noyau, qui seul reste à découvert entier et incorruptible.

Cette époque, si honteuse à toutes les classes

de la nation, est celle de la plus grande gloire du clergé russe. Quand tout le reste, à peine échappé aux chaînes de l'Orient, se courbe devant celles de l'Occident, lui seul résiste contre la trahison domestique et l'invasion étrangère, par des héros, par des martyrs; montrant ainsi que l'indépendance nationale, que l'esprit de parti, que même celui de caste, peuvent quelquefois transiger, et jamais celui de secte.

Cependant la Russie est si dégradée, qu'on dédaigne sa couronne: aux yeux des rois de Suède et de Pologne, elle n'est plus un empire, mais une proie dont ils ne veulent que les lambeaux.

Enfin, en 1612, on en est arrivé à ce point où les nations sentent qu'elles n'ont plus de salut qu'en elles-mêmes, où l'excès de l'adversité met les hommes à découvert, où la nécessité distribue les rangs. Il y avait là cent fois plus de calamités qu'il n'en fallait pour produire un grand homme! Aussi s'en élève-t-il de toutes les classes de la nation: Minim pour le peuple; Pojarski pour la noblesse. Le clergé continue à donner les siens; parmi eux, s'élève Romanof: deux fois martyr pour sa patrie dans les fers polonais, pendant neuf années, ce métropolite en confesse inébranlablement l'indépendance, et la Russie reconnaissante choisit son fils pour empereur (1613).

Cette élection marque la fin de la quatrième période, et de ces quinze ans d'illégitimité ou d'in-

terrègne : ils avaient commencé dans Boris. En y jetant un dernier regard, remarquons que ce Tatar naturalisé, ne crut avoir légitimé son usurpation qu'après s'être fait élire par des États-généraux; que peu après, Chouisky, prince du sang de Rurick, mais d'une autre branche que celle de Moscou, est monté sur le trône et en est tombé, sans que son origine soit entrée pour rien dans son élévation, sans qu'elle ait arrêté sa chute, sans que lui-même ait songé à l'invoquer pour prendre ou retenir la couronne : il ne repoussa même pas le nom d'usurpateur, dont il fut écrasé parce qu'il ne s'était point fait élire par la nation. On ne daigna seulement pas le faire périr. Singulier discrédit dans lequel étaient tombées toutes ces branches de la première race; quand, au contraire, le premier imposteur, qui s'était dit de celle de Moscou, avait trouvé sur-le-champ des armées entières de dupes.

Et réellement, il semble que déjà l'origine de toutes les autres branches fût oubliée, soit jalousie des czars de Moscou, aidés de celle d'une noblesse de seigneurs contre une noblesse de princes; soit effet du niveau du despotisme dans lequel s'était effacé depuis long-temps toute autre distinction que celle de la faveur; soit enfin que les noms de famille n'étant point encore en usage, les filiations latérales fussent inaperçues, ou comptées pour peu.

Mais, avant d'entrer dans la cinquième période

de l'histoire russe, remarquons encore que son premier prince ne fut élu, qu'après de longues et orageuses discussions dans une assemblée nationale, composée non seulement de boyards, mais d'enfans de boyards, et de députés des marchands et des bourgeois des villes.

Le serment qui lui fut alors dicté en porte l'empreinte; Mikhaïl Romanof jura devant les boyards: « qu'il protégerait la religion, qu'il pardonnerait « et oublierait tout ce qui était arrivé à son père; « qu'il ne ferait aucune nouvelle loi, ni ne changerait les anciennes, et que, dans les affaires importantes, il ne déciderait rien par lui-même, « mais que tout serait jugé selon les lois et la forme « ordinaire des procès; qu'il n'entrerait en guerre « ni ne ferait la paix avec ses voisins de son propre « chef; que, pour paraître absolument désintéressé, et pour éviter tout procès avec les particuliers, il céderait ses biens à sa famille, ou « les ferait incorporer aux domaines de l'État. » Strahlenberg ajoute qu'Alexis, à son avénement, jura d'observer ces mêmes conditions.

Au reste, ces formes, quelque vaines qu'elles soient, sont remarquables; non parce qu'elles consacrent un droit qui n'a pas besoin d'elles, mais parce qu'elles le rappellent; et aussi parce qu'elles prouvent que, même sur le sol le plus favorable au despotisme, une charte qui donnerait un pouvoir entièrement absolu à un monarque, paraîtrait si

absurde, qu'on ignore si jamais il a pu en exister une semblable.

Ainsi, ces temps d'interrègne, d'illégitimité, qui souillent l'histoire russe, finirent dans Mikhaïl Romanof par une élection, comme ils avaient commencé dans Boris; mais avec cette différence que l'une ne put légitimer une usurpation de fait qui l'avait précédée, tandis que la seconde, précédant l'avénement de Mikhaïl Romanof, fut libre et légitime.

Mais quoi! au milieu d'une si grande désorganisation, une simple élection suffira-t-elle? l'existence politique de la Russie ne vient-elle point d'être mise en question? Crise effroyable, semblable à ces maladies violentes qui font désespérer des corps les plus vigoureux! Et cependant le calme renaît: il semble que cette fièvre terrible de quinze années ait fait évaporer tous ces miasmes délétères. Car si toutes les causes précitées de cette transition subite du mal au bien ne satisfont pas encore, il ne reste plus à dire que sans doute, pour la Russie, la source des maux était épuisée, toute la plus rude partie de sa carrière parcourue; et que, comme dans la marche elliptique où se meut sans cesse le monde, rien ne s'arrête ni ne rétrograde, la Russie passait naturellement à une saison plus douce, qu'elle entrait sans efforts dans une voie nouvelle, où ce qui l'avait bouleversée jusque-là n'atteignait plus.

En effet, la tourmente est à son comble, et tout est calmé subitement par l'élection d'un adolescent; la foule des prétendans s'écoule devant cet élu de la nation; le roi de Suède, celui de Pologne lui-même, sont forcés de le reconnaître. De nouveaux faux Dmitry se montrent en vain; ils tombent méprisés devant lui : tant cet événement était amené par l'état des choses, ce dénoûment naturel, et les temps mûrs!

CHAPITRE V.

VOILA donc la dynastie d'origine barbare, de droit divin, de droit de conquête, héritière des mœurs et de la violence tatare; la voilà remplacée par une dynastie qu'une nation épurée par le malheur, a choisie librement dans ce qu'elle a de plus patriote, de plus vertueux, de plus sacré, et de moins semblable aux tyrans qui viennent de l'opprimer.

En effet, la source de cette dynastie est pure. C'est du cœur même de la nation qu'elle jaillit. Qu'importe qu'un Prussien obscur, venu en Russie vers 1350, soit le chef de cette famille, et qu'ainsi la première racine de cette seconde race soit étrangère [1]? Depuis deux siècles, n'était-elle pas recouverte de terre russe et de lauriers indigènes?

La Russie a choisi dans Mikhaïl Romanof un nom brillant par deux cent cinquante années d'illustration; le descendant des Cheremetef, famille illustre autant qu'aimée; le fils de ce martyr de la patrie, qui subissait encore pour elle un supplice héroïque; enfin, l'allié des Rurick [2], indiqué, di-

[1] *V.* Navikof, Levesque, Leclerc, etc.

[2] Neveu de la mère de Fœdor, dernier czar de cette dynastie.

sait-on, par le dernier prince de cette dynastie pour son successeur. Les persécutions du régicide Boris contre les Romanof, ont accrédité ce bruit populaire : la haine de l'usurpateur a désigné cette famille à l'amour de la nation.

Quoi de plus naturel encore, que, dégoûtée de tyrannie, cette nation en ait choisi, dans Mikhaïl, une des victimes; que, fatiguée par tous les genres de guerres, elle ait proclamé le fils d'un ministre de paix; que dans une révolution libératrice, qu'elle devait surtout à ses prêtres, ce soit le rejeton d'un prêtre, l'élève d'un couvent, qu'elle ait préféré pour souverain! Car ici, tout est d'accord : intérêt de classe, amour des peuples, patriotisme, besoin de repos, espoir d'un règne doux et paisible.

Un autre grand citoyen, le voiévode Pojarsky, s'élevait, il est vrai, à la hauteur du métropolite Romanof : on pouvait hésiter entre eux; mais c'est le général lui-même qui élit le fils du métropolite, soit désintéressement, ou déférence naturelle aux Russes d'alors, pour une plus longue illustration; soit respect pour le caractère sacré du martyr, et docilité à l'influence des prêtres, qui devaient préférer le fils d'un prêtre, dans l'espoir de régner par son père.

Les vertus du métropolite Romanof sont donc les racines profondes de cette dynastie; elles ont pénétré dans le cœur des Russes; elles portent leur fruit; et comme il arrive souvent, cette cause so-

lide d'une prise de possession devient celle de sa durée.

En effet, soit habileté, soit force des choses, soit impression d'origine, les premiers descendans de cette victime de la tyrannie, de ce martyr de l'indépendance [1], semblèrent avoir hérité des vertus de leur père. Leur gouvernement, jusqu'à Pierre-le-Grand, eut quelque chose de la force, de la vertu, et de la douceur naturelle à la force.

Des révoltes éclatèrent encore : elles furent apaisées; et pour la première fois depuis long-temps, la justice du prince ne fut point une vengeance.

Des militaires européens furent appelés; mais le grand effort qu'ils dirigèrent contre Smolensk échoua contre la jalousie nationale qu'ils inspirèrent, et Mikhaïl fut forcé de renoncer à la gloire des armes.

Modération, amour de la paix, résignation même, et pourtant création d'une armée plus régulière qui rétablit la tranquillité intérieure et prépare des conquêtes indispensables : voilà, dans l'établissement de cette dynastie, la part de mérite du premier de ses princes. [2]

Celle du second, est d'avoir été un guerrier

[1] *V.* Leclerc, page 73.

[2] Mikhaïl, de 1613 à 1645. — Alexéi, son fils, de 1645 à 1676. — Fœdor, fils aîné d'Alexéi, de 1676 à 1682. — Sophie, Iwan et Pierre, de 1682 à 1689. — Pierre et Iwan, jusqu'en 1696. — Pierre, seul, jusqu'en 1725.

redoutable qui ressaisit sur la Pologne, Smolensk, Kief, la plus grande partie des provinces arrachées à la Russie, et s'efforça de régulariser son armée. C'est un législateur qui tente d'améliorer ses codes; un administrateur qui sait reconnaître et réparer ses fautes; qui appelle les arts étrangers, fonde des manufactures, fait exploiter les mines de fer et de cuivre, richesses du sol russe; et crée les deux premiers navires marchands, dont la vue inspira le génie de son troisième fils, Pierre-le-Grand. C'est encore un conquérant modéré, qui respecte sa nation en appelant ses États-généraux à la décision des grandes questions d'intérêt public; c'est enfin un prince clément et religieux. Voyez-le fidèle à sa foi donnée, même à ce brigand de Stenko-Razin, cosaque révolté, dévastateur du sud-est de la Russie, le Pugatchef de cette époque.

Ce scélérat, qui a voulu donner à sa fureur la couleur d'une guerre de classe, s'est proclamé l'ennemi des nobles, le restaurateur de la *liberté* du peuple; mot remarquable sur ce sol esclave et dans une telle bouche; mais pourtant moins étrange dans celle de ces nomades, qui se ralliaient alors à la Russie par amour de cette même liberté, pour laquelle leurs ancêtres s'étaient jadis expatriés.

En effet, ceux de l'Ukraine, révoltés contre l'oppression et l'intolérance polonaise, viennent de s'offrir à Alexis avec Kief, leur nouvelle conquête. Mais cette reprise sur la Pologne sera le

signal d'une grande guerre, et c'est alors que le czar en a remis la décision aux notables de son empire.[1]

En même temps ce prince saisit toutes les occasions de se rattacher aux cours de l'Europe. Il secourt Charles II dans sa disgrâce, l'envoie complimenter à sa restauration sur le trône d'Angleterre; toutefois, il rejette le traité désavantageux au commerce russe que Carlisle vient lui proposer.[2]

En même temps, le martyre du célèbre Nikon par les Novgorodiens toujours insensés, son exaltation au patriarchat, ses innovations, ses écrits illustrent ce règne qui, dit-on, se ternit de sa disgrâce.

Enfin, malgré les révoltes du peuple, devenues sensiblement plus fréquentes depuis l'interrègne, déjà l'autorité de cette seconde race est établie. Son mouvement ascendant est même si bien donné, que Fœdor, fils et successeur d'Alexis, tout faible qu'il est de corps et d'esprit, arrache encore les Zaporogues à la Turquie, par trois ans de guerre, et aux nobles russes leurs vaines prétentions, en brûlant tous leurs titres.

Mais dans la gloire et la puissance incontestées et si rapidement croissantes, de cette seconde race,

[1] Conformément au serment qu'il prêta à son avénement. — *V.* Manstein.

[2] *V.* Spada, *Éphémérides russes.*

comme dans toutes les affaires des hommes, la part de la fortune est considérable. Voyez en effet, ainsi qu'au temps de la fondation de l'empire par les Rurick, et de sa restauration par les princes de Moscou : voyez reparaître et briller encore cette étoile qui préside à l'établissement des grandes dynasties. La Russie épuisée et mutilée veut d'abord un long règne de paix, non pour en jouir, mais pour se préparer à reconquérir ses anciennes frontières sous un long règne tout guerrier : eh bien ! non seulement les deux premiers Romanof naissent avec des dispositions conformes à ces besoins; mais l'un règne trente-trois ans, l'autre trente et un; et toutes les conditions de douceur, de patience, de sagesse pour l'un; d'habileté et d'audace pour l'autre; de longévité, de modération, et d'à-propos pour tous les deux, sont remplies. Le sort semble même n'avoir négligé aucun détail; celui qui devait être pacifique, a les dehors convenables; le second qui doit être un conquérant, est d'une stature colossale, imposante, et déjà victorieuse.

Bien plus, des trois fils que laisse ce guerrier, un seul est un grand homme, mais c'est le dernier. Eh bien ! il arrive que, pendant l'enfance de celui-ci, le premier, prince ordinaire, meurt après un règne court; il arrive encore que le second est tellement incapable de régner, que ses sujets n'en tiennent compte; il arrive, enfin, que ses deux aînés meurent sans enfans mâles : de sorte qu'au

milieu de ces trois princes d'âge si divers, la couronne, en passant rapidement par les deux premiers, tombe comme d'elle-même aux mains qui en étaient les plus éloignées et les plus dignes.

Pierre-le-Grand la garda quarante-trois ans [1]. Ainsi, le sort arrangea l'esprit et la durée des six premiers règnes de cette seconde race, comme s'il eût pris plaisir à en préparer, élever, conserver et augmenter la gloire.

[1] De 1682 à 1725.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE I.

Les grands eux-mêmes ont refusé la couronne à l'imbécillité d'Iwan, second fils d'Alexis; ils l'ont donnée[1] à Pierre Ier, son frère d'un second lit.

Toutefois, ce n'est point par une pente si douce que le sort conduit les grands hommes; le malheur réclame l'enfance de celui-ci. A l'aide d'une révolte des strélitz, Sophie sa sœur, mais du même lit qu'Iwan, fait rendre à cet Iwan un sceptre qu'elle espère tenir avec son favori Golitzin, pendant l'éternelle enfance de ce prince imbécille.

Pierre n'a que dix ans, et déjà il semble être perdu pour la Russie: la sédition avec toutes ses fureurs l'environne. Sa mère n'a pu d'abord l'en préserver qu'en l'emportant dans ses bras pendant soixante verstes[2]; mais les strélitz, révoltés, suivent sa trace. Déjà, elle peut entendre leurs hurlemens et le bruit de leurs pas, qui se rapprochent; enfin, ils se précipitent, après elle,

[1] *V.* pour l'avénement de Pierre-le-Grand, Stcherbatof, Muller, Phéophane. — Les notes savantes de MM. Depping; et Lévesque, que Leclerc contredit, mais sans citer d'autorités suffisantes.

[2] Stœhlin.

dans le couvent de la Trinité. L'infortunée, éperdue, s'est réfugiée au pied de l'autel, sur lequel elle a placé son fils; mais le sanctuaire est violé, la victime aperçue par deux strélitz : et doublement sacrilége, l'un d'eux saisit le prince, lève son glaive; et cette tête, qui portait en elle le germe de la gloire des Russes, allait tomber, quand une hésitation d'un instant change tout. Des cavaliers paraissent, ils accourent; et, pour cette fois encore, Pierre est sauvé.

Cependant, les boyards, qui l'avaient élu, ont été proscrits, sa famille maternelle vient d'être massacrée; les strélitz seuls semblent avoir tout conçu, tout exécuté. Mais Sophie, qu'ils ont nommée régente, a recueilli le fruit du meurtre; elle s'est entourée des meurtriers; elle les a récompensés avec les biens de leurs victimes.

Toutefois, ces dangereux alliés n'ont point déposé entre ses mains leur pouvoir révolutionnaire. Après avoir satisfait leur classe en déchirant les contrats des hommes à gages avec les seigneurs, ils ont placé des surveillans près de Sophie; et, comme tous ceux qui donnent des trônes, ces janissaires russes veulent qu'on ne règne que pour eux seuls.

Cette honte dure; on voit pendant trois ans, dans l'ambitieuse Sophie comme dans tant d'autres ambitieux, la plus fière et orgueilleuse des passions, en être la plus servile. Enfin, elle secoue ce joug

infâme, se venge des plus audacieux, et pardonne aux autres, soit à cause de leur nombre, soit comme à d'anciens complices.

Alors les Tatars ont été repoussés, les Turcs contenus ; et, pour prix de ce dernier effort, combiné avec l'Autriche et la Pologne, celle-ci renonce aux provinces lithuaniennes, reconquises par Alexis.

Mais cette habileté de Sophie et de son ministre ne légitime pas leur usurpation sur le génie naissant qu'ils veulent en vain étouffer : principe indestructible, force insurmontable, Dieu vivant dans l'homme, et que des efforts humains ne peuvent atteindre. Aussi, ne sont-ils parvenus qu'à altérer la santé, à corrompre les mœurs du jeune czar ; et il n'a pas plus été en leur pouvoir de lui ôter son grand caractère, qu'il ne leur eût été possible de le lui donner.

Dès 1684, ils conduisent à l'autel l'imbécille Iwan, pour que la naissance d'un héritier du trône en éloigne à jamais son frère, et prolonge indéfiniment leur régence.

En même temps, l'enfance de Pierre-le-Grand est reléguée dans un village. Le général Ménésius [1], savant écossais, auquel Alexis avait confié son éducation, ne voulant pas le trahir, lui est arraché. On abandonne ses premières impressions à de sales

[1] *V.* Bassville.

et grossiers amusemens; puis à des étrangers que repousse la jalousie des boyards, que hait la superstition du peuple, et que l'ignorance générale méprise.

Mais la Providence marche à son but au travers de notre aveuglement. Pierre, écarté du trône, échappe à cette atmosphère de mollesse et de flatterie qui l'environne; la haine qu'on lui inspire contre les bourreaux de sa famille accroît l'énergie de son caractère. Il sait qu'il doit reconquérir sa place sur un trône, qu'occupe une sœur habile, ambitieuse, et qu'entoure une milice barbare; dès-lors, son enfance a ce qui manque trop souvent à l'âge mûr, elle a un but. Son génie, déjà audacieux et persévérant, s'en saisit. Entouré des esprits hardis de ces aventuriers, venus de si loin pour tenter la fortune, il se développe rapidement.

L'un d'eux, Lefort, retrouvant sans doute en ce jeune barbare les traces de civilisation, que peut-être y avait laissées son premier instituteur[1], fait briller à ses yeux les sciences, les arts de l'Europe, et surtout l'art militaire.

On dit qu'alors, à l'aspect de la barbarie de ses compatriotes, des larmes d'un généreux dépit jaillirent des yeux de cet adolescent; il semble qu'on vienne de présenter un glaive aux jeunes regards d'un nouvel Achille. Mais Pierre est bien plus encore.

[1] *V.* Bassville, *Mém. de Lefort.*

Que ses jouets aient été des armes, ses jeux des exercices militaires, on s'en étonne peu; mais ce qu'on admire, c'est qu'il ait compris l'importance de la discipline, dans la saison des ans où elle paraît le joug le plus insupportable; c'est qu'il s'y soumette avec cette ardeur que les hommes mettent à lui échapper; qu'il y persévère à l'époque la plus changeante de la vie; c'est, enfin, qu'il donne l'exemple à l'âge où l'on sait à peine le recevoir.

Cinquante jeunes Russes ont été placés près de lui, non comme cette élite de jeunes Égyptiens près de Sésostris, ou comme jadis les fils des grands de la Perse auprès du jeune Cyrus, mais seulement comme ses compagnons de débauche, ses *divertisseurs*, ainsi qu'on les appelait dans la grossièreté de ces temps.

Pierre les a acceptés comme tels; car son corps, aussi robuste que son esprit, suffit à tout, au mal comme au bien : mais en même temps, avec cet admirable discernement des grands hommes, et cette force qu'ils exercent sur eux et sur les autres, il se précipite par la seule issue qu'on lui présente, hors de la barbarie qui l'environne, et entraîne après lui tout ce qui l'entoure.

Le bourg où il est relégué devient une école militaire européenne; ses compagnons, des élèves de l'art de la guerre, exercés, armés, habillés comme les étrangers, dont il a reconnu la supériorité.

Le jeune czar veut passer par tous les grades, en

remplir les plus pénibles devoirs : il a été tambour, puis soldat, enfin officier, et ce n'est point une forme vaine ; lui-même, dans une brouette faite de ses mains, a charrié la terre des retranchemens qu'il a creusés ; et lui-même encore, comme les moindres soldats, veille à son tour pour les garder.

Il veut honorer cette carrière, y laisser la trace des pas d'un souverain fortement empreinte, pour y servir de régulateur à ceux qu'il appelle à le suivre ; puis, donnant encore un plus grand exemple dans les intervalles de son service, il s'attache à l'étude de la langue allemande et des mathématiques, se reposant des fatigues du corps par celles de l'esprit, et se formant ainsi à la vie des héros.

Déjà, par cette étude opiniâtre des principes de la science de la guerre, Pierre s'est appris à apprendre ; et comme les arts se tiennent les uns aux autres par quelque endroit, et tous par une méthode générale, cette étude approfondie de l'un d'eux l'entraînera à d'autres ; il y puisera de plus en plus le goût de la civilisation, le dégoût de la barbarie moscovite, et sa grandeur à venir va naître de son infortune.

Cependant, Sophie et ses strélitz regardent en riant ces jeux guerriers. Dans cette suite d'efforts, toujours dans la même direction, elle ne reconnaît pas les essais d'un génie naissant. Dans ces cinquante enfans, formés en une compagnie dite

d'agrément, elle n'aperçoit point le germe de ces corps réguliers, qui bientôt contribueront à la précipiter du trône, et à anéantir ses satellites.

Que lui importe un enfant de quinze ans, qui seul, grandit entre elle et le but, où touche déjà sa sanguinaire ambition. Mais Pierre ose déjà lui résister; sa force méprise la feinte; il se déclare ouvertement contre le complice de sa sœur; à la grossesse coupable de la femme de son frère, il oppose son propre mariage, et bientôt l'espoir d'un héritier plus légitime.

Sophie commence à s'étonner qu'un si jeune cœur ne se laisse ni gagner, ni intimider. Bientôt l'âge de Pierre (1689), il a dix-sept ans, son génie qui devance son âge, la pressent; elle ose enfin revêtir les insignes du souverain pouvoir; Pierre s'indigne, et l'éclat de sa colère est le signal de sa perte. Déjà la victime, l'heure, le lieu, tout est marqué, et six cents strélitz marchent avec la précipitation du crime, dans l'ombre de la nuit.

Mais ce n'est point dans une cour despotique, séjour favori de l'intrigue, et dans un gouvernement où le pouvoir, absolu jusqu'à la théocratie, était concentré dans une seule famille, que la double puissance de la légitimité et du génie pouvait manquer de partisans : c'est ce qu'on voit à l'anéantissement de cette fière princesse, quand elle apprend que Pierre, averti à temps, s'est réfugié

dans le couvent de la Trinité; qu'il y appelle ses sujets fidèles; que le patriarche lui-même abandonne l'usurpatrice, la proclame coupable, et que son coup a manqué. Désarmée de son complot, l'ambitieuse régente tombe sans force devant un adolescent, et le génie monte à sa place (1689).

CHAPITRE II.

Le dix-huitième siècle va naître, et, pour la Russie, les temps de la civilisation sont à la fin venus. Dès le dixième, la première race, attirée par les biens que donnent le soleil et la civilisation, avait suivi le penchant général des barbares du Nord vers ces deux lumières qui échauffent et éclairent le monde. Mais ses discordes intestines et les Tatars l'avaient arrachée violemment à cette direction. Aussi, la grande pensée de cette dynastie avait-elle été la concentration de son pouvoir, et son affranchissement du joug asiatique.

Sous la première race, la Russie fut donc tournée tout entière vers l'orient; sous la seconde, on la voit se retourner presque exclusivement vers l'occident.

Tout l'y appelait, la paix comme la guerre, l'origine germanique de ses nouveaux princes; on en avait fini avec l'Asie; d'ailleurs, ce premier penchant vers la chaleur et les lumières, si naturel aux hommes des froides ténèbres du Nord, mais détourné d'abord par un grand accident, reprenait insensiblement son empire.[1]

[1] Weydemeyer, Malte-Brun, etc., etc. — *V.* depuis la conquête d'Astrakhan, les migrations constantes des grands russes, le long du Volga et de la Kama.

Ces lumières européennes, jusque-là trop faibles peut-être pour percer de si loin, et au travers d'une nuit si épaisse, croissaient alors, et jetaient chaque jour un plus vif éclat.

Enfin, dans l'intervalle qui sépare les deux dynasties russes, l'Europe elle-même n'était-elle pas venue jusqu'au cœur de la Russie? Il avait donc fallu s'en défendre, et, pour cela, se retourner entièrement vers l'ouest, y fixer toute son attention; et puisque la guerre y était un art, s'instruire, se civiliser, afin de lutter à armes égales.

D'autre part, le campement des Turcs dans Constantinople, forçait une partie de la chrétienté d'appeler la Russie à son secours : ainsi, de quelque façon, hostile ou autre, que l'Europe lui montrât ses lumières, la Russie, désormais forcée de combattre ou de négocier à leur clarté, devait s'en éclairer. L'Asie ne fut donc plus qu'un accessoire dans sa politique; et comme elle avait été asiatique sous les Rurick, elle tendait à devenir européenne sous les Romanof.

Toutefois, jusqu'à Pierre-le-Grand, les princes de sa dynastie n'ont vécu que d'emprunts faits à la civilisation, et n'ont pu la rendre indigène; leurs efforts ont été indécis, inexpérimentés, inhabiles; ils ont été faits sans plan, sans suite; ils ont avorté devant un orgueil national ignorant, opiniâtre, superstitieux, qui n'a ployé qu'à regret sous la nécessité d'emprunter à l'Europe, non le germe

de ses arts, mais seulement quelques uns de leurs résultats. Ces timides essais d'industrie et de commerce, froissés et étouffés, se sont perdus au milieu de ces peuples rudes et grossiers. Dans cette contrée fortement empreinte des mœurs stagnantes de l'Asie, la puissance de l'habitude a combattu victorieusement celle de la nouveauté.

Quelques corps de cavalerie étrangère venaient, il est vrai, d'être organisés[1]; mais ceux-ci vivaient épars et méprisés dans une armée sans solde, sans uniforme, irrégulière, et ce commencement d'organisation sous Alexis, avait disparu sous son successeur. C'est pourquoi les Romanof n'avaient pu que conserver les conquêtes des deux Iwans sur les Tatars. Ce n'était qu'en profitant d'une grande faveur de circonstances qu'Alexis venait de triompher des Polonais. Quant aux Suédois, un effort infructueux avait dégoûté de les combattre.

Depuis le seizième siècle, l'empire n'avait donc gagné que vers la Sibérie; du reste, le cours de l'Oural marquait à peu près sa frontière : Astrakhan d'une part, Kief de l'autre, et les cosaques, qu'une même religion, l'intolérance polonaise, et leur haine contre les Turcs, venaient de donner à la Russie, étaient ses incertaines et dernières possessions vers le sud; à l'ouest, le Dniéper et la Dwina; au nord, Pskof, Novgorod, ruinées par le

[1] On avait compté devant Smolensk, dans l'armée russe d'Alexis, sept régimens organisés à l'européenne.

despotisme et la guerre; puis la mer Blanche; enfin, un empire tout de terres, prisonnier, sans autre issue qu'une mer sauvage, repoussante, déserte, et, pendant les trois quarts de l'année, enchaînée elle-même et immobile.

Mais un coup hardi vient de mettre un jeune barbare de dix-huit ans à la tête de cette nation barbare, et tout va changer sans retour. Miracle de l'histoire! Pour remuer, éclairer, agrandir, enfin pour transformer entièrement toute cette nature morale et physique, en dépit d'elle-même, il va suffire d'un seul esprit renfermé dans le court espace d'un homme.

Ce jeune prince est issu d'une famille de mœurs pures, ce qu'on reconnaît non seulement à la vigueur colossale de son corps, mais à celle de son esprit. Sans égoïsme dans la plus égoïste des passions, son vaste cœur renferme en lui seul une ambition de nation tout entière; une de ces grandes et nobles ambitions sans personnalité, gloire de vingt millions d'hommes!

A cette grandeur d'âme, il joint une rectitude de jugement, une justesse d'esprit, ce bon sens enfin qu'on pourrait appeler un sixième sens, et qui seul peut donner à toutes les forces de l'âme et du corps, une utile, et par conséquent véritablement grande direction.

Ajoutez à cela, un tempérament de grand homme, cette harmonie de vigueur et d'activité physique

et intellectuelle, nécessaire à la vive et forte conception, à l'opiniâtre poursuite, et à l'accomplissement des vastes projets. Enfin, cette taille des héros imaginaires, que les véritables ont rarement; soit que la nature humaine ne puisse être si complète, et qu'elle s'épuise dans les grandes proportions ou du corps ou de l'âme; soit incompatibilité entre ces deux avantages, les hommes de si belle apparence, ne se donnant guère la peine, d'être hommes à si grandes actions.

CHAPITRE III.

Jusqu'a vingt ans, l'étude de quelques langues de l'Europe, celle de l'art militaire, et le soin de former peu à peu, une armée de vingt mille hommes, d'après les principes de cet art, occupent sa première jeunesse.

Des exercices meurtriers, de petites guerres sanglantes, montrent à la fois l'ardeur du prince, la dureté des temps, et ce mépris oriental de la vie des hommes; digne résultat du servile abrutissement des sujets, du despotisme du maître, et de l'exclusion des femmes de la société.[1]

En même temps, les cosaques russes poussent leurs conquêtes en Sibérie jusqu'aux frontières de la Chine. Les deux empires, en se touchant pour la première fois, se heurtent, jusqu'à ce que le traité de 1692 marque la frontière qui doit leur être commune.

C'est[2] alors que dans une chaloupe européenne, oubliée au milieu d'autres ruines, et dont il se fait expliquer l'usage, le génie du Czar entrevoit le véritable instrument de civilisation de son empire. Dès ce moment, ce prince, dont la première en-

[1] *V.* Bassville, *Vie de Lefort*, etc. etc.

[2] 1692.

fance, effrayée par le bruit soudain d'une forte cascade [1], avait pris pour l'eau une horreur dont on avait été long-temps à le guérir, se passionne pour cet élément; il s'attache à l'art de la navigation : une rivière, un lac, la mer Blanche, seule mer russe d'alors, lui servent successivement à l'approfondir.

La guerre commence enfin [2] : ce sont les Turcs que Pierre attaque. Il n'a que vingt-trois ans, et déjà, dans le siége d'Asoph, la grande pensée de sa vie entière éclate. Il veut civiliser ses peuples en commençant par la science de la guerre de terre et de mer. Cet art, qui dès-lors renfermait tous les autres arts, leur ouvrira le chemin de la Russie, et les y protégera. C'est par cette science que le Czar conquerra à son empire cet élément, à ses yeux le plus grand *civiliseur* du monde, parce qu'il est le plus favorable à la communication des peuples entre eux.

Son essai sur Asoph, ses revers quand, dans son impatience, il s'écarte des principes, et son succès, après deux ans de siége, quand il les a suivis, l'ont confirmé dans sa résolution. Douze bâtimens de guerre construits sur la Voronèje, et descendus sur le Don, ont assuré cette conquête. Depuis les barques des Varègues, c'est la première fois que des voiles russes ont reparu sur ces rivages.

[1] Manstein.

[2] 1695.

Cependant, l'ignorante et sauvage Asie s'était étendue sur la mer Noire, jusque dans Byzance, entre la Russie et le midi de l'Europe. Ce n'est donc point au travers de cette mer devenue barbare, que les efforts de Pierre pourront se faire jour, jusqu'aux lumières européennes.

Mais vers le nord-ouest, une autre mer, celle d'où vinrent, au neuvième siècle, ces premiers Russes fondateurs de son empire, est à sa portée. Cette mer, quelque hyperboréenne qu'elle soit, a pourtant, comme la plupart des autres mers, civilisé ses peuples riverains. Elle seule peut unir la Moscovie à la vieille Europe; c'est par elle surtout, et par les ports des golfes de Finlande et de Riga, que la Russie peut aspirer la civilisation. Elle chassera de son sein les vapeurs grossières de cette double barbarie asiatique et gothique, si tenaces l'une par l'autre, et dont la double source avait été si près d'elle.

Mais ces ports tiennent à une terre guerrière, hérissée de places fortes, et défendue par une nation redoutable. N'importe; tout doit être tenté pour obtenir un si grand résultat.

Toutefois, Pierre ne fera pas de si grands efforts sans s'assurer de l'utilité de leur but. Rien de ce qui l'entoure ne peut lui donner l'idée des nations qu'il doit ou s'attacher, ou combattre, et qu'on lui conseille de prendre pour modèles. Ce n'est point sur parole d'aventuriers qu'il sera le réfor-

mateur de son peuple; il veut voir par lui-même cette civilisation toute faite, toute vivante, la juger dans ses effets, dans son ensemble, dans ses détails, la puiser à sa source. Il part[1], et de ce premier pas de souverain, il rompt cette vieille barrière élevée par le despotisme et la superstition entre les Russes et l'Europe, et qui ne leur laissait avec le monde civilisé, d'autre relation que la guerre.

Alors Mustapha II était vaincu par l'empereur Léopold; Sobieski mourait, la Pologne hésitait entre le prince de Conti et Auguste de Saxe; le célèbre stathouder Guillaume Ier, régnait sur l'Angleterre; Louis XIV allait signer la paix de Riswick; l'électeur de Brandebourg achetait le titre de roi de Prusse, et Charles XII montait sur le trône.

Pierre n'a que vingt-quatre ans, et déjà le plan de sa vie entière semble irrévocablement tracé. Son voyage l'indique; il commence par cette Livonie, qu'il observe dans Riga au péril de sa liberté: il ne se reposera plus qu'il n'ait acquis cette province maritime, ce débouché, cette source de commerce et de civilisation, par où doit s'éclairer et s'enrichir un jour son empire.

Il gagne, en passant, l'amitié de la Prusse, qui, dans cet effort, peut un jour le servir; la Pologne

[1] 1697.

doit être son alliée, et déjà il se déclare l'appui du prince saxon qui va la gouverner.

Hambourg, la Hollande, l'Angleterre, se disputent l'estime d'un monarque, dont leur commerce est avide d'exploiter les possessions; mais lui, au travers de ces repoussemens de la Suède et de ces réceptions triomphales du reste du Nord, marche à son but sans se distraire. Au milieu de ces nations si supérieures en lumières, simple comme la vraie grandeur, il ne dédaigne rien; à ses yeux la science utile égalise tout. Il prend, du même air, les leçons des rois et celles des artisans, élevant à lui toutes les utilités, toutes les supériorités, de quelque part qu'elles viennent; et, se montrant ainsi, sans le vouloir, et par la seule force de son caractère, au-dessus des préjugés, non seulement de sa nation, dont il veut être l'exemple, mais aussi des nations qu'il prend pour modèles.

Pendant dix-sept mois, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, l'Autriche, virent un jeune barbare de vingt-cinq ans, qu'une sœur perfide avait livré, dès l'âge le plus tendre, aux plus violentes passions; aimant le vin, les femmes, le commandement, quitter son trône absolu, une guerre heureusement commencée, et cette foule de séductions qui assiégent le pouvoir; pour aller, le compas, la hache, le scalpel à la main, dans leurs manufactures, leurs ateliers, leurs hôpitaux, étudier pratiquement les sciences, que seul, au milieu de ses

peuples, il a jugées indispensables à leur prospérité, à leur gloire, à leur indépendance.

L'étude et les soins de la politique, les guerres qu'il fait continuer, celle qu'il prépare, ne le détournent pas de ce travail obscur et pénible; il y est soutenu par l'importance de son entreprise, et sans que la grandeur et l'éclat d'un but qui brille sans cesse à ses yeux, lui donnent alors trop de précipitation pour l'atteindre.

C'était encore un de ces hommes du grand siècle, de ce siècle plus grand que tous les autres, parce qu'il fut consciencieux, parce que tout y fut plus vrai, et que beaucoup y songèrent surtout à être franchement et entièrement ce que, depuis, on eut surtout hâte de vouloir paraître.

En même temps, Pierre a entraîné ou poussé hors de la Moscovie, et vers les lumières européennes, quatre cents jeunes Russes; il y ramenera lui-même, sept cents étrangers habiles dans les arts et les sciences les plus nécessaires à son empire; d'autres encore y seront sans cesse attirés.

Et qu'on ne croie pas que ce soit un œil de barbare, ébloui soudainement par la civilisation du grand siècle de Louis XIV, qui va se perdre ainsi dans ses détails. Pierre a entrepris de réédifier et d'instruire une société de quinze millions d'hommes roidis de préjugés, de superstition et d'habitudes grossières. Ce n'est pas seulement ses sujets qu'il veut civiliser, c'est encore, et tout à la fois, le sol

qu'ils habitent : il veut améliorer, transformer toute cette nature morale et physique sur laquelle s'étend sa domination.

Dans une si grande entreprise, où il faudra forcer ces deux natures, et qui entraînera tant de remuement d'esprits, tant de mouvement d'hommes et de terre, tant de travaux, tant de dépenses de sang et d'argent : sa volonté ne pourra agir sans hésitation, sans ébranlement, que soutenue par cette forte conviction, qu'une entière connaissance de cause peut seule inspirer.

Il sait surtout que là, plus qu'ailleurs, l'ordre ne suffira pas sans l'exemple : que ce ne peut être à quelques maîtres étrangers à le donner; qu'il faudra donc qu'il mette la main à tout, et que même encore, cette main toute royale, toute forte et savante qu'elle puisse être, sera à peine d'un exemple assez entraînant.

Exemple unique dans l'histoire! exemple de despote sans doute : despote de naissance, despote par état, par nécessité, par ascendant de génie, par tempérament, et parce qu'à des esclaves il faut bien un maître! mais ce qui semble inconciliable, despote plus patriote, plus constamment et entièrement dévoué au bien de sa nation, qu'aucun citoyen de république moderne ou même ancienne!

CHAPITRE IV.

Eh ! de quel autre instrument que le despotisme pouvait-il se servir avec ce peuple triplement esclave par la conquête des premiers Russes, par la domination de Tatars et par son affranchissement dû à la concentration du pouvoir : chez lequel les enfans étaient esclaves de leurs pères, et les femmes de leurs maris, où tous, enfin, étaient à la fois esclaves et maîtres : deux situations dont une seule suffit pour pervertir ?

Dans ce pays alors barbare, les plus érudits ne savaient compter qu'avec des boules enfilées ; leurs prêtres, grecs de religion, ignoraient le grec, le latin, savaient à peine lire, et croupissaient dans une ivrognerie continuelle : une correction typographique faite aux grossières éditions de leur Bible leur paraissait un horrible sacrilége ; peuple véritablement idolâtre par son excessive adoration des saints, chacun ayant l'image du sien, que son compatriote n'eût pu invoquer sans être poursuivi, et forcé de donner des dédommagemens, pour les grâces ainsi dérobées à l'image, qu'un autre s'était ruiné à enrichir et à orner.

N'étaient-ce pas encore ces hommes dont la plus grande partie était abrutie par la misère, au point

de croire que le ciel n'était point fait pour eux, mais seulement pour leurs princes et leurs boyards; pour ces grands que cependant l'on fustigeait publiquement pour vol, sans les dégrader, sans croire leur rang avili, ni par la honte du délit, ni par celle du châtiment!

C'était enfin ce même peuple, dont les Iwan avaient transplanté, d'un seul geste, des milliers de propriétaires du sud au nord, et du nord au sud de leur empire; qui avait souffert, sans murmurer, que, dans les rues même de la capitale, on lâchât des ours sur lui pour se divertir; dont les grands remerciaient le prince, lorsqu'au milieu d'un festin, il les battait ou les mutilait par forme de passe-temps. Pays barbare, où, dans les nombreuses boucheries de prétendus criminels d'état, le Grand-prince et ses courtisans devaient eux-mêmes être les bourreaux des principaux conjurés; administration si grossière, que les fonctions civiles et militaires étaient confondues dans les mêmes mains; corps de nation si difforme, si malsain, qu'il était à peine en état de repousser un reste de Tatars; et qu'enfin, dans l'état où Pierre trouva sa masse informe, Charles XII l'eût peut-être conquise, presqu'aussi facilement qu'elle-même avait conquis la Sibérie, et l'Europe, l'Amérique.

Et cependant, nobles, prêtres, peuple, tous jusqu'à la première femme et le fils du réformateur, se retiennent à ces grossières mœurs et à ces ténè-

bres; décidés à répéter obstinément la vie de leurs pères, recommençant sans cesse au lieu de continuer.

Les nobles, mécontens depuis Iwan IV, et depuis la destruction par Fœdor, de leurs titres exclusifs aux rangs et places occupés par leurs ancêtres, se refusent à obéir; ils abhorrent cette nouvelle discipline que Pierre veut introduire, où il fallait commencer par obéir, où tout était à apprendre, où le mérite seul distribuait les rangs.

Les prêtres superstitieux par état, fanatiques par ignorance, par intérêt, par l'orgueil de leur puissance sur l'esprit d'un peuple plus ignorant qu'eux; ces prêtres, dont le trône patriarchal s'élève près du trône depuis l'avénement de la seconde race, maudissent d'avance toute innovation, venant surtout des pays où règne une secte redoutée. Ce sont eux qui ont brûlé la première imprimerie qu'Alexis avait essayé d'établir. Voilà comme ils repoussent toutes les améliorations comme d'abominables sacriléges, soit fanatisme, soit instinct d'immutabilité, indispensable, en effet, à l'existence de tout pouvoir fondé sur l'erreur et la superstition.

Quant au peuple, l'exemple des deux autres classes et leur influence sur lui, suffisait pour l'endurcir dans ses mœurs barbares, comme pour tous, l'habitude, qui d'ordinaire est d'autant plus forte, qu'elle porte sur de mauvaises coutumes.

Mais Pierre a apprécié la force des trois élémens sur lesquels il veut agir : il sait que l'État, tel que son génie le comprend, est tout entier en lui seul. A ses yeux, le clergé russe ne peut être une puissance si dangereuse. Il est vrai que, toujours de plus en plus nombreux et privilégié depuis Vladimir-le-Grand [1], on le retrouve, en 1700, le premier consulté dans les affaires importantes, jugeant à mort et sans appel, et possesseur de la moitié des biens de l'empire; et pourtant il était resté soumis par tradition, par intérêt, par impuissance.

On a dit les causes de cette soumission constante aux chefs du gouvernement; on a surtout attribué la sujétion de ce clergé au mariage de ses prêtres; coutume qui introduisait, dans leur corporation, les parties les plus hétérogènes; qui mêlait, à leur esprit de corps, des intérêts divergens; qui les rattachait à l'état civil, en les rendant autant citoyens que prêtres, et les déconsidérait devant leurs ouailles par de trop grandes conformités de position.

On a vu, que sans cesse au milieu de désordres, de dangers extrêmes, ces prêtres et surtout leur métropolite presque toujours étranger, avaient avant tout, senti le besoin d'ordre, et d'appuyer de toutes leurs forces un gouvernement sur lequel seul ils pouvaient s'appuyer.

[1] Vers l'an 1000.

Aussi les métropolites et les Grands-princes avaient-ils grandi l'un par l'autre, et l'on avait vu un patriarche à Moscou dès qu'il y avait eu un czar.

C'est alors que ce fidèle allié des Grands-princes, qui, depuis plusieurs siècles, les avait aidés à dompter les Russes rebelles par les Tatars, et les Tatars par les Russes, enfin réunis, ose, soit ambition ou superstition, leur résister à son tour; et c'est contre Pierre-le-Grand qu'il se déclare! Mais ce clergé avait contribué avec tant de succès à accroître la puissance des czars, qu'elle va l'écraser à elle seule, d'un mot, et sans le secours de personne.

D'abord ces prêtres tentent d'exciter la nation à la révolte; mais à qui s'adresseront-ils? à la noblesse. Eh! n'est-ce pas surtout avec l'aide de leur patriarche, que le frère aîné de ce même czar lui porta un dernier coup, par la destruction de ses priviléges? D'ailleurs ce clergé s'appuierait vainement sur cette ombre d'un corps informe et sans ensemble depuis son origine. Pierre, qui le premier rassembla ses annales, en connaît la longue faiblesse. Il sait que ces nobles ne peuvent s'appuyer sur l'orgueil de leurs souvenirs; il connaît leur longue soumission aux villes et aux petits princes russes; leur asservissement de trois siècles, à toutes les brutales fantaisies du moindre voyageur, ou marchand tatar. Dans leur ténébreuse histoire, ses yeux ne peuvent même bien distinguer leurs obscurs aïeux, que lorsque la chute et le mélange des princes

apanagés, et des Tatars, dans cette noblesse, en forment une aristocratie de cour, qui s'honore du titre d'esclave de son monarque. C'est alors qu'elle a prétendu à ces priviléges héréditaires, de faveur et de rang; qu'elle regrette tant encore.

Mais Pierre n'ignore pas l'abaissement de ces nobles devant les hauteurs d'Iwan III. *Toute place,* leur a-t-il dit, *doit leur être bonne pour le service.* Il ne semble même que trop approuver les exécutions qu'a faites ce prince de leurs grands Boyards, et les massacres d'Iwan IV. Il sait que les grands de la Russie ont supporté les folles atrocités de cet infâme tyran, comme de vils courtisans, comme des esclaves mêmes, sans autre consistance que celle qu'ils tenaient du pouvoir à qui il avait plu de les élever, et à qui il convenait de les anéantir.

Dans l'élection du parricide Godounof, au milieu de cette grande armée de vassaux, que la noblesse lui amène; dans cette suite d'usurpateurs indigènes ou étrangers, qui tyrannisent impunément en passant sur le trône, le jeune Czar a dû reconnaître encore plus, toute la flétrissante puissance de la servitude; et pourtant, ces nobles disputent encore de rang entre eux. A la fois maîtres et esclaves, ils sont hautains et serviles; mais plus serviles encore. Sans cesse, ils ont sacrifié l'État à leurs prétentions insupportables; d'importantes expéditions ont échoué par leur orgueil; souvent

même, la vanité blessée de ces nobles a laissé la patrie sans défenseurs : l'empire en fut troublé, chancelant, entr'ouvert ! A cette vanité, s'est jointe une envieuse horreur pour les étrangers appelés pour les instruire; elle a perdu l'armée devant Smolensk sous l'aïeul de Pierre-le-Grand; elle vient encore d'effacer la trace de quelques pas de son père, vers le perfectionnement des Russes.

Mais c'est alors qu'une scène toute neuve dans l'histoire a frappé l'enfance du réformateur. Le Kremlim en fut, dit-on, le théâtre. Fœdor, l'aîné de ses frères, et son ministre Golitzin y régnaient. Les grands de l'État venaient d'y être rassemblés, tous leurs titres réunis, et le patriarche achevant une vive harangue au milieu de ces chefs de la noblesse, tonnait contre leurs prérogatives. *Elles sont*, disait-il, *comme une source amère de toutes sortes de maux ! elles font avorter toutes les plus utiles entreprises, comme l'ivraie étouffe le bon grain; elles ont apporté, jusque dans le sein des familles, les dissensions, le trouble et la haine; mais le pontife a compris l'auguste dessein de son czar. Dieu seul a pu l'inspirer !* A ces mots et d'avance, tous ces grands s'empressaient aveuglément d'approuver, quand tout à coup Fœdor, que semble transporter cette généreuse unanimité, proclame, dans l'élan simulé d'un saint enthousiasme, l'abolition de tous leurs rangs héréditaires. *Pour en éteindre jusqu'au souvenir, il faut*, s'écrie-t-il,

que tous les titres en soient à l'instant consumés! Et comme le bûcher était prêt, il les fait sur-le-champ jeter dans les flammes, aux yeux consternés de cette noblesse, qui s'efforce de cacher son désespoir sous de lâches applaudissemens.

Ce n'était point de ces priviléges de corps, si utiles comme contre-poids. Ce n'étaient pas même des priviléges de famille; c'étaient des intérêts isolés, des prétentions individuelles, de rang, de commandement, et de préséance, fondés sur l'absurde opinion qu'une place, jadis donnée par le prince, avait conféré un rang héréditaire. Ridicule et méprisable vanité, souvent condamnée au knout et aux coups de bâton, et qui s'y était faite.

Telle était cette noblesse informe, dont les temps barbares vont, grâce à Pierre-le-Grand, finir vers le dix-septième siècle.

Au reste, ce n'est point aux autres noblesses de l'Europe à reprocher à celle-ci son abaissement passé. Les premiers temps de leur domination n'ont pas été moins déplorables que ceux de son esclavage. Toutes sont nées de la guerre et de la barbarie, et toutes ont porté plus ou moins long-temps, l'empreinte de cette origine; mais toutes aussi eurent leurs vertus propres; celles de la noblesse russe ont été la valeur, la fidélité; et si elle fut obscure quand les autres étaient chevaleresques, asservie quand elles dominaient, et plus long-temps barbare, quelques mots sur l'existence du peuple

russe jusqu'au dix-huitième siècle, en complettant ce tableau de la situation des différentes classes de la nation devant Pierre-le-Grand, montreront que les circonstances, ailleurs toujours assez fortes, avaient été là, impérieuses, absolues, irrésistibles.

En effet, qu'importe que le prince, auquel ses peuples doivent la réunion des matériaux de leur histoire, y ait vu les traces de leur liberté primitive, et celles de leur civilisation naissante dès le onzième siècle; ce qui dut frapper le plus ses yeux dans leurs annales, n'est-ce point cette foule de princes, avec leurs gardes, tous possesseurs des villes, et dès-lors, cette fièvre de guerres intestines et étrangères, qui s'empare de ce malheureux pays. Pendant trois siècles et demi, de 1100 à 1460, elle y trouble, y bouleverse, et y détruit tout. Depuis 1224, et pendant plus de deux cents ans, tout vagabond tatar y peut errer comme un maître parmi ses esclaves.

Ces nomades, dans leur impitoyable invasion, ont fait surtout la guerre aux villes. Les princes les plus braves, leurs gardes, les meilleurs citoyens, ont d'abord péri par le fer et la flamme; la patrie meurt en eux. Après eux, l'orgueil national est écrasé; tout caractère moral avili; l'artifice, la ruse, seules ressources de l'opprimé sans espoir, passent dans les moeurs; ce n'est qu'à force de patience, de souplesse et d'argent, qu'on peut acheter des Tatars, un instant de sécurité, et la conservation

de quoi que ce soit, depuis une couronne de Grand-prince jusqu'au simple poêle qui sert de lit au dernier paysan.

Cependant, l'ambition, la cupidité des princes russes, causes de tant de malheurs, s'agitent dans cette fange et s'ajoutent à ces fléaux. Le citoyen devient si misérable, qu'il faut que la loi lui permette de vendre quatre fois ses enfans, et de se vendre lui-même. On y devient avide, insensible aux injures et à la honte; enfin, s'écrie leur historien national, « *la Russie d'alors est plutôt une sombre* « *forêt qu'un empire!* »

Dans ce chaos, les républiques russes du nord sont, il est vrai, restées libres et puissantes. La liberté primitive des Slaves s'y est long-temps conservée; mais c'est une liberté barbare qui succombe à son tour, quand à l'oppression étrangère, succède une tyrannie intérieure. Cette autre barbarie écrase toutes les autres; c'est alors que, pour mettre un ordre immuable dans ces différentes couches d'esclaves, étendues l'une sur l'autre, elle attache la dernière, la plus inférieure, le peuple enfin, à la glèbe.

Pourtant, c'est depuis ce dernier excès de despotisme que, dans Moscou même, ce peuple semble avoir exercé plus d'influence. Qu'on voie ses révoltes depuis Mikhaïl jusqu'à Sophie. Pierre-le-Grand ne peut attribuer ce nouvel esprit qu'à l'ébranlement causé par la chute de la race sacrée

des Rurick, à la douceur de ses ancêtres, à la réunion des cosaques libres, à l'empire, et surtout à la création des strélitz; car ces vainqueurs des Tatars, ces satellites de la tyrannie d'Iwan IV, petits bourgeois des plus grandes villes, n'étaient plus, à la fin du dix-septième siècle, que d'aveugles et fanatiques janissaires. C'était comme un peuple armé, non pour la liberté, mais pour la licence : autre despotisme, celui de la multitude, le moins durable il est vrai, mais de tous le plus intolérable.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE I.

Voila le chaos où Pierre-le-Grand veut rétablir l'ordre, et d'où il vient de sortir, pour recueillir les lumières dont il doit enfin l'éclairer. Qu'y avait-il donc, dans toute cette confusion de préjugés et de moeurs, à ménager et à respecter : surtout lorsque ces aveugles s'obstinant, il fallait que ce grand oeuvre de régénération s'accomplît pendant la courte existence d'un homme? Comme tout tenait à lui seul, il y avait hâte; il fallait brusquer tous les changemens; et, comme Vladimir-le-Grand, jeter tout à coup à l'eau le dieu barbare, pour lui substituer sur-le-champ le Dieu de la civilisation.

Et puis, en brusquant on surprendra; ce qui est une manière de déterminer.

On ne sait, d'ailleurs, pas assez quelle foule d'attentats contre la vie du réformateur, irritèrent sa volonté despotique et sa férocité naturelle. C'est tantôt le glaive de la révolte qu'il fuit ou qu'il brise; tantôt le poison préparé, dit-on, par la main d'une soeur; plus tard, le poignard d'un Raskolnick

tombe à ses pieds, au moment où l'assassin allait s'en servir.

Les strélitz surtout, qui voient les régimens disciplinés à l'européenne prendre leur place, se sont déclarés. Plusieurs fois l'enfance et la jeunesse de Pierre leur ont échappé; déjà même, dans l'horreur que leur a inspirée l'annonce de son départ pour l'Europe profane, ils ont voulu immoler un czar impie, prêt à se souiller par l'attouchement sacrilége de ces étrangers qu'ils abhorrent.

Ils voient au milieu d'eux douze mille hérétiques, déjà organisés, qui resteront maîtres de leur ville sainte; tandis qu'eux, exilés dans l'armée, sont destinés à combattre au loin sur la frontière[1]. Et ce n'est pas là leur seul grief; car, soit nécessité, soit que le génie si jeune et si fort de Pierre-le-Grand ait voulu trop et trop tôt, ils l'accusent encore de cette création subite d'une flotte de cent bâtimens de guerre, qu'il vient d'ordonner; impôt insupportable au milieu d'une guerre déjà ruineuse, et qui nécessite l'introduction sur leur terre sacrée, d'une nouvelle foule de ces ouvriers schismatiques qu'on leur préfère.

Ces strélitz, comme tous les mécontens, croïent donc à un mécontentement général; voilà pourquoi dans Moscou même, peu de jours avant le départ de leur souverain, Tsikler et Soukanin,

[1] *V.* Perry, Stœhlin, etc., etc.

deux de leurs chefs, ont osé tramer le complot d'un incendie nocturne. Ils savent que Pierre y accourra le premier; et c'est au milieu du trouble et du tumulte ordinaires en ces sortes d'accidens, qu'ils l'égorgeront sans pitié; après quoi, ils massacreront tous ces étrangers qu'on leur donne pour maîtres.

Tel a été leur infâme projet. Déjà, l'heure qu'ils ont choisie pour l'accomplir, approche. Ils ont des complices, point de dénonciateurs; et, réunis dans un festin, tous cherchent dans des liqueurs enivrantes le courage nécessaire, au moment d'une si terrible exécution.

Mais, comme toutes les ivresses, celle-ci eut, suivant leurs divers tempéramens, des influences différentes. Deux de ces misérables y perdirent leur assurance; ils se communiquèrent, non de justes remords, mais une lâche crainte; et, se sauvant d'un crime par un autre, ils sortent sous un prétexte spécieux, promettent à leurs complices de revenir à temps, et courent chez le czar dénoncer le complot.

C'est à minuit qu'il doit éclater, et Pierre donne l'ordre de cerner, à onze heures précises, la maison des conjurés. Bientôt, croyant l'heure venue, il se rend seul à la demeure de ces brigands; il y pénètre avec assurance, certain de n'y trouver que des criminels tremblans, et déjà enchaînés par ses gardes. Mais son impatience a devancé le temps; et il se voit, seul et sans armes, devant leur troupe libre,

audacieuse, armée, et à l'instant où elle achevait de vociférer encore le serment de sa perte.

Toutefois, à son aspect imprévu tous se lèvent interdits. De son côté, Pierre, comprenant tout son danger, indigné de la désobéissance présumée de ses gardes, et furieux de s'être livré, renferme la violence de ses émotions. Engagé trop avant pour reculer, il ne se déconcerte point; il s'avance sans hésiter au milieu de cette foule de traîtres, les salue familièrement, et, d'une voix calme et naturelle, il leur dit : *Que passant devant leur maison, il l'a vue éclairée; qu'il a pensé qu'on s'y divertissait, et qu'il est venu partager leur joie.* Puis aussitôt il s'asseoit, et fait raison à ces assassins, qui, debout autour de lui, ne peuvent d'abord se défendre de boire, à la ronde, à sa santé.

Mais bientôt leurs regards délibèrent, leurs signes d'intelligence se multiplient, ils s'enhardissent; déjà même l'un d'eux s'est penché vers Soukanin, il vient de lui dire, à voix basse : *Frère, il est temps!* Et celui-ci hésitant on ne sait pourquoi, achevait de répondre : *Pas encore;* quand Pierre qui l'entend, et qui reconnaît enfin les pas de ses gardes, s'élance de son siége, renverse ce chef d'un coup au visage, et s'écrie : *S'il n'est pas encore temps pour toi, fils de chien, il l'est pour moi!* A ce coup, et à la vue des gardes, les assassins tombent prosternés, ils implorent leur pardon : *Qu'on les enchaîne,* a répondu le terrible

CHAPITRE III.

Ce fut alors que la grossièreté de ces temps l'obligea de donner un réglement à cette société. Mais, d'abord, il fallut que, dans un préambule, il expliquât à ces barbares ce qu'on appelle *une réunion* dans l'Europe civilisée; puis, comme la plupart des grands hommes, sachant descendre aux moindres détails, dans les premier, deuxième, quatrième et sixième articles, il établit que chacune de ces assemblées sera annoncée par un écriteau; il décide que tout homme de distinction, noble, officier supérieur, marchand, employé à la chancellerie, et maître ouvrier (c'est-à-dire, surtout charpentier de vaisseau, et maître constructeur), y pourra venir avec sa femme et en sortir à son gré, de quatre à dix heures du soir.

Les troisième et cinquième articles imposent l'obligation de saluer en entrant et en sortant. Du reste, ils veulent que l'hôte, comme la société, soit libre d'aller, de venir, de s'asseoir, de causer, de boire dans les appartemens, dès qu'il les a suffisamment garnis de chaises, de liqueurs et de toutes sortes de jeux.

Le septième article va jusqu'à indiquer la place des domestiques.

C'est par le cinquième que tout contrevenant, est

tenu de vider à l'instant le *grand-aigle*, gros bocal plein d'eau-de-vie, grotesque punition que l'on retrouve dans les moeurs chinoises; Pierre inflige ainsi comme peine ce qui jusque-là était un plaisir. On ignore si ce fut pour en dégoûter, ou plutôt afin d'offrir à ces débauchés un attrait de plus pour ces réunions, où leur mélange avec des femmes et d'industrieux étrangers devaient un jour les adoucir et les éclairer.

En même temps qu'il appelle en Russie ces étrangers de tout état, dont il s'est rendu capable d'apprécier le mérite, il pousse hors de la Moscovie, vers l'Europe, une foule de jeunes nobles. Il veut consumer en eux, au foyer même des lumières, le vieil homme russe; il prétend leur faire apprécier les biens qu'ils repoussent, en les forçant de les connaître.

C'est encore alors qu'il a confié à une administration régulière, composée de marchands choisis, la perception des revenus de l'État. Jusque-là, elle avait été livrée, par grandes circonscriptions, aux boyards qui la vendaient en détail aux gouverneurs des villes; ce qui établissait un trafic infâme de la fortune publique, et mettait, dans la main de ces traitans armés, tous les pouvoirs.

Un autre ancien usage fixait, à la saison des fruits, le commencement de l'année, comme représentant le commencement de l'univers.

C'était avoir décidé cette question de primogé-

niture de l'œuf ou de la poule, si simple en apparence, mais avec laquelle le bon Plutarque disait, *qu'on pouvait remuer toute la vaste et pesante machine de la création du monde.* Pierre veut que la Russie se conforme, ainsi que le reste de l'Europe, à l'ordre du sabéisme, qui, sans être le fond d'une religion toute morale et spirituelle, en a pu du moins régler la forme. Il ordonne donc que le premier jour de l'an date de janvier, de la renaissance ou du retour du soleil.

L'introduction du tabac, dont les prêtres avaient anathématisé l'usage, avait été l'une des principales causes de la révolte des strélitz. Pierre-le-Grand persévère dans cette innovation. Le monopole de ce commerce vendu aux Anglais, avait servi à le défrayer de son voyage, et à attirer dans son pays ces étrangers industrieux. Ce nouvel usage effacera d'ailleurs un préjugé superstitieux, obstacle de plus entre ses sujets qu'il voulait rendre marins, et tous les marins de l'Europe.

Mais les czars et les prêtres, jusque-là toujours d'accord et puissans l'un par l'autre, avaient rattaché à la religion la plupart de ces usages. Les prêtres en prennent la défense; et c'est alors que Pierre les attaque par le ridicule; il parodie, avec la jeunesse qui le suit, leurs coutumes bizarres, intéressées, ou superstitieuses; il les impose comme ses autres sujets; un ukase défend les vœux avant l'âge de cinquante ans, âge où tous les liens avec

le monde sont ou formés, ou rompus. Pierre, en diminuant ainsi le nombre des couvens, augmente celui de ses sujets, ses revenus et son domaine. Puis, comme ces prêtres persévèrent et qu'ils remuent tous les esprits, il ne remplacera point leur patriarche mort, ou plutôt il joindra cette tiare à sa couronne, en créant à la place du chef de l'Église un synode, qui lui jure obéissance.

Toutefois, il marchera dans cette voie toujours épineuse, graduellement, en fondateur. Ce ne sera qu'après vingt ans de délais, pour la réélection d'un nouveau patriarche, qu'il annoncera l'abolition de cette dignité, et seulement après la paix de Nystadt; quand le ciel se sera déclaré pour lui aux yeux de cette foule, pour qui tout succès ou revers vient d'en haut, et qui croit toujours Dieu du parti du plus fort.

Coup d'autorité bien étonnant pour des yeux catholiques, mais qui surprendra moins, quand on se souviendra que les Grands-princes russes avaient été fondateurs, apôtres, martyrs et saints de la religion grecque en Russie; qu'ils devaient donc être considérés par les Russes, comme les chefs d'une religion fondée, conservée, sanctifiée par eux; et que bien plus, dans leur grossière ignorance, ces peuples, abrutis par toutes sortes d'esclavages, confondaient, à peu de chose près, Dieu et le czar dans leur vénération.

CHAPITRE IV.

Cependant la superstition des anciens souvenirs, celle des habitudes, celle qu'inspirent les prêtres, agissaient sur l'esprit des nobles. Esclaves, leur résistance est inerte : ils se refusent à servir leur patrie; retirés dans leurs maisons de bois, ils murmurent; et il faut en convenir, dans leurs plaintes contre leur maître, tout est vrai, quoique toutes ne soient pas raisonnables. *De quel droit son frère a-t-il incendié leurs titres, qui assuraient leurs rangs à la cour et dans l'armée? quels sont ces prétendus livres de noblesse où leurs noms sont inscrits? Des listes de proscription pour qu'aucun d'eux n'échappe aux humiliations dont on les abreuve! car leur résignation ne suffit plus! L'obscurité n'est plus un abri; leurs esclaves mêmes sont forcés de dénoncer leur repos. Le despote a imaginé un bonheur de tous composé du malheur de chacun; et il faut que tout ploie, que tout se transforme devant cet imprudent novateur. Il pousse vers son but au travers des cris de douleur de tout un peuple, sans que rien l'arrête ou le détourne.*

C'est ainsi, qu'il vient de leur arracher jusqu'à leurs enfans, pour les infecter de ces sciences impies, inconnues et inutiles à leurs pères; puis, les

forçant au sacrilége, violant la loi de Dieu même, qui défendit à Israël toute communication avec ses voisins idolâtres, il les pousse hors de leur terre sainte, il les envoie au loin dans des contrées profanes, souiller leur corps et leur âme, par le contact de ces peuples d'athées, qu'il leur donne pour modèle.

Encore, s'il entourait de quelques soins ces jeunes hommes; mais non, ils sont lancés, sans précautions, sans surveillance, dans des contrées lointaines. Là, tout dépaysés, ignorant la langue du pays et sans guides, ils s'établissent par bandes dans chaque maison, d'où ils ne sortent que pour se corrompre, et ne rapporter en Russie, avec des vices nouveaux, que quelques arts manuels, appris machinalement et sans vocation.

Qu'attendre, au reste, d'un prince qu'on a vu, dès son enfance, manquer d'égards pour les vieux boyards, repoussant même les hommages accoutumés de la jeune noblesse! et pourquoi? Pour s'enfermer avec des hommes de basse extraction, de vils étrangers, dans son bourg de Prébragenskoï, où l'on n'entendait que le bruit des festins et les rugissemens de l'ivresse.

Et ce Romodanowsky, son digne représentant, avec sa douce occupation, sa passion favorite de donner la question sur le moindre doute, d'après la plus légère accusation, pour une inadvertance échappée sur le czar, dont il grossit journellement

le domaine par ses confiscations. C'était là un choix bien digne d'un prince, qui vient encore d'instituer des commissions militaires pour des causes civiles; récompensant, sollicitant la rigueur des juges, par le don des biens-fonds des condamnés, dont lui-même se réserve lè mobilier.

Aussi, est-ce à ce bourreau qu'il vient de confier son inquisition d'état, tribunal de sang, infernale invention de son père ou de lui-même. Désormais, sur ce seul cri, Slovo-i-délo, du dernier de leurs esclaves, tous, grands ou petits, pourront être précipités dans d'horribles cachots. Qu'importe que le délateur y soit enchaîné près de sa victime; que même il soit d'abord soumis à trois tortures : s'il persiste dans sa dénonciation, n'est-ce point alors au malheureux dénoncé, à subir à son tour cette infâme et atroce épreuve?

Mais ce prince n'en tient compte. Plus absolu que tous ses ancêtres, il ne respecte rien, ni fond, ni formes; il monopolise dans sa main avide tout le commerce, d'où vient la chute de plusieurs de ses branches. Voilà comme il usurpe tous les droits, comme il détruit jusqu'à cette ancienne formule des ukases : LE CONSEIL DES BOYARDS ORDONNE, *malgré le serment du trône, exigé de son aïeul :* DE SE SOUMETTRE AUX LOIS, DE NE RIEN DÉCIDER D'IMPORTANT, ET DE NE FAIRE AUCUNE LOI NOUVELLE, SANS L'ADHÉSION DES GRANDS DE L'ÉTAT.

Car rien n'échappe à son despotisme inflexible.

Il s'étend sur tous les usages; il ne lui suffit pas d'avoir renié la forme nationale des vêtemens; il faut encore que ses indignes satellites, placés en embuscade aux portes des villes, osent mutiler, jusque sur des boyards mêmes, ces robes majestueuses, héritages de leurs ancêtres. Quelle est donc cette civilisation qu'apporte une si grossière brutalité? On n'a égard ni aux difficultés, ni à la dépense, ni au temps nécessaire aux ouvriers, comme aux maîtres, pour prendre de si étranges habitudes. Enfin, jusque dans Astrakhan, ses lieutenans, exécutant tyranniquement, comme ils le font toujours, ses ordres despotiques, et préférant l'habit à l'homme, ont fait voir une révolte, une guerre civile, et une grande destruction d'hommes, pour une forme de vêtemens.

Les enfans de ses plus chers généraux, les neveux même d'Apraxin ne sont-ils pas condamnés aux travaux des esclaves, pour avoir préféré une instruction à une autre?

C'est ce tyran qui vient encore de faire des milliers de soldats, de cette foule de nobles domestiques, dont jusque-là leurs grands boyards marchaient environnés. Son envie leur a arraché ce noble entourage, cet ornement de leur dignité, ce seul souvenir qui leur restait, de ces gardes, jadis, attachées à leur personne.

Autrefois, leurs paysans n'étaient requis qu'en temps de guerre, et pour quelques mois par année:

aujourd'hui ils leur sont enlevés à jamais pour cette armée permanente avec laquelle leur czar les opprime. Leurs jeunes boyards eux-mêmes! dans quel état de dégradation vient-il de les précipiter? qui d'eux fut jamais appelé à la défense de la patrie, autrement que pour un temps limité? Jusque-là, quand songea-t-on à leur prescrire leurs vêtemens et leurs armures? qui jamais eût osé les faire marcher autrement qu'à la tête des milices des villes, de leurs gardes ou de leurs vassaux? Eh bien! il faut désormais que, sacrifiant leurs plus belles années, seuls et revêtus d'un uniforme d'hérétique, ils aillent s'abaisser et se confondre, un mousquet à la main, dans les derniers rangs de cette armée.

C'est là que, soumis à un apprentissage, à une discipline insupportables, et commandés par un Mentzikof, ou quelque autre esclave parvenu : ou, ce qui est plus révoltant, par d'odieux étrangers, ils ne pourront regagner une position moins indigne qu'à force de peines. Et pourquoi? Pour servir ce tyran qui vient de les frustrer de la perception des impôts publics! Cet impie qui ose prétendre changer le cours que Dieu a donné aux fleuves! ce païen qui a porté une main sacrilége jusque sur leurs barbes, sur ce symbole de leur foi aux anciens patriarches! Sainte imitation de leurs saintes images! dépouillés de ce signe vénérable, à quoi leur saint patron reconnaîtra-t-il désormais son

peuple élu ? Il ne leur reste plus d'autre ressource que de cacher dans leur sein cette dépouille sacrée, de la garder du moins pour leur cercueil, afin d'en pouvoir rendre compte à saint Nicolas, quand ils passeront dans l'autre monde. [1]

[1] On trouvera tous les matériaux de ces plaintes dans Perry, Strahlemberg, le Résident étranger, dans le procès d'Alexis, dans Voltaire, Levesque, Leclerc, dans Brüce, Stœhlin, Manstein, Munnich, dans *le Voyageur de treize ans*, dans les *Mémoires de Catherine* Ire, etc., etc.

CHAPITRE V.

TELLES sont quelques unes de leurs plaintes. Mais depuis qu'en 1698, plusieurs avaient partagé la révolte et le supplice des strélitz, les autres s'en tenaient à ces murmures. Ils attendaient tout du temps; et Pierre, qui n'en espérait rien, hâtait, par tous les moyens possibles, la régénération de son empire pour qu'elle pût lui survivre.

Souvent il raisonne avec ses boyards; il essaie, avec une patience qui ne lui est point naturelle, de vaincre, par la conviction, leur opiniâtre bigoterie. Sa diction, comme celle des grands hommes, est à la fois vive et pittoresque, nerveuse et concise, car c'est surtout chez les hommes tout d'action, qu'il est vrai de dire que le style est l'homme.

Mais les préjugés, l'habitude, une paresse orgueilleuse, la superstition et l'intérêt de caste, parlent au cœur de ces nobles plus intimement que le czar, et avec bien plus de persévérance. Aussi Pierre ne s'en tient-il pas à des paroles. Il semble ne considérer ces propriétaires de terres, que comme des possesseurs de fiefs, pour lesquels ils se doivent au service de l'État. Voilà l'esprit de cette loi sur les successions, jadis divisées également, et dont les

immeubles passeront désormais indivis, à l'un des mâles, au choix du père; et les biens meubles seulement aux autres enfans : loi favorable en cela au pouvoir paternel et à l'aristocratie, mais dont les autres dispositions montrent le véritable but.

En effet, il déclare que les héritiers de biens meubles, ne pourront les convertir en immeubles, qu'après sept ans de service militaire ou dix ans de service civil, ou quinze ans d'exercice d'un art quelconque, ou du commerce. Bien plus, si l'on doit en croire Perry, tout héritier de cinq cents roubles de bien, qui n'aurait point appris les élémens de sa langue, ou de quelque langue ancienne ou étrangère, devait perdre son héritage.

C'est surtout chez les prêtres et dans la noblesse, qu'il attaque et désarme la sourde et opiniâtre résistance que la barbarie lui oppose! Voilà pourquoi il a fait plusieurs milliers de cavaliers, de ces fils de prêtres, hommes libres, mais ignorans et superstitieux comme leurs pères. C'est par une même raison, qu'il vient de transformer en soldats vêtus et disciplinés à l'européenne, cette foule d'enfans boyards, ou domestiques nobles, dont jusqu'alors les boyards marchaient environnés.

Pourtant, jusqu'en 1709, la plupart des officiers de son armée sont encore, ou étrangers, ou de noblesse inférieure, ou de la classe du peuple; les autres nobles se sont tenus à l'écart. Mais Pierre a poursuivi leur inertie jusque dans le sein de leurs

familles. Tout noble, depuis l'âge de dix jusqu'à trente ans, qui se sera soustrait à une inscription, dite volontaire, verra ses biens confisqués au profit de son dénonciateur.

C'est ainsi qu'en 1713, il a violemment arraché aux mœurs barbares que leur transmettaient leurs parens, tous ces réfractaires, et qu'il les a enrôlés dans la civilisation. Les uns ont été placés dans des écoles militaires de sa création; d'autres ont été prendre des mœurs plus douces, des habitudes et des connaissances nouvelles, chez les nations civilisées; beaucoup de ceux-ci sont obligés de correspondre directement avec lui, sur ce qu'ils apprennent; à leur retour, lui-même encore veut les interroger, et s'ils ne rapportent aucun profit de leur voyage, la honte et le ridicule les puniront. Livrés au bouffon du czar, ils deviendront la risée de la cour, et seront assujettis aux plus vils emplois du palais; châtimens tyranniques d'un réformateur, qui se croyait le pouvoir de forcer la nature, en commençant l'éducation à l'âge où elle doit finir, et en assujettissant des hommes faits, à des punitions à peine tolérables pour des enfans.

Car on ne prétend pas que cette grande vie ne fût point parsemée de grandes erreurs; ce qui n'est que trop concevable, puisque tout y fut pour tous, innovation; et qu'agissant sur une matière ingrate et rebelle, il dut tenter une foule d'essais infructueux; il jugeait trop des autres par lui-même, ce

qui trompe le plus souvent, surtout les rois et les grands hommes; les premiers, parce qu'ils diffèrent trop des autres hommes par leur position, et les seconds par eux-mêmes.

Aussi, Manstein reproche-t-il à Pierre-le-Grand, d'avoir prétendu transformer, par des voyages dans la civilisation, des hommes déjà faits et tout formés d'ignorance, de paresse et de barbarie. « La plu« part, a-t-il dit, n'y recueillirent que des vices. » C'est ce qui attira au réformateur cette leçon de son sage; il appelait ainsi Dolgorouki. Ce sénateur, lui déclarant obstinément et sans s'expliquer, que ces voyages de la jeunesse russe seraient inutiles, ne répondit à l'impatiente et vive dénégation du despote, qu'en pliant silencieusement l'ukase, en passant fortement l'ongle sur ce pli, et en demandant à l'autocrate d'essayer si, avec toute sa puissance, il pourrait désormais en effacer la trace.

Le bon sens de Pierre a, dit-on, compris la force de cet exemple; mais il n'en veut pas moins que tous ces nobles soient forcés de servir comme volontaires et à leurs frais, dans ses armées de terre et de mer. Désormais, ils n'obtiendront le grade et les appointemens d'officier, et dans toutes les réunions, les égards, les distinctions de toute espèce exclusivement affectés à ce rang, qu'après l'avoir acquis par des services distingués.

Cette obligation générale de service et ce classement dans l'État et dans la société, en raison des

grades que lui seul accorde, mettent toute la noblesse dans son inflexible main. Despotisme insupportable à envisager, mais enfin qu'il ne crée point. C'était en Russie le seul droit, la seule règle, le seul moyen de gouvernement connu. Le prince, comme ses sujets, n'en concevait point d'autre. Pierre l'a trouvé invétéré dans les mœurs, et il s'en sert, non pas comme ses prédécesseurs, au gré de son caprice, de ses passions ou des circonstances, mais en le circonscrivant à un plan fortement conçu; au profit de l'utilité publique, sa seule pensée; avec la confiance du génie, et en n'exigeant des autres, par tant d'ordres tyranniques, qu'une partie des sacrifices auxquels il s'est soumis lui-même.

Et d'ailleurs, y avait-il tant de tyrannie à forcer la noblesse à être utile? Ne remontait-il pas aux sources, à l'esprit de cette institution, en montrant qu'il ne voulait reconnaître pour nobles que ceux prêts à servir l'État? Trouvera-t-il, enfin, des détracteurs dans nos jours d'égalité, ce prince moscovite du dix-septième siècle, qui déclare cette grande et inaccessible carrière de la noblesse ouverte à tout son peuple? N'est-ce pas lui qui, après s'être fait soldat lui-même, veut que tout soldat qui se distingue puisse, suivant le grade qu'il obtient, acquérir une noblesse viagère ou transmissible? Et comme en même temps il a classé toutes les places civiles, par assimilation aux places militaires, il en résulte que ce corps de noblesse, sans

cesse ainsi régénéré, que cette *légion d'honneur*, se recrutant journellement des hommes de toutes les classes, jugés les plus propres à tous les genres de services publics, devra former un jour, et comme il convient, la véritable élite de la nation.

Car ce n'était que militairement, que ce réformateur pouvait se faire obéir, d'esclaves soumis, non seulement à son despotisme, mais à toutes sortes de mœurs et d'habitudes superstitieuses : servitudes d'espèces différentes dont ses innovations troublaient l'harmonie. Il fallut donc les réunir toutes en une seule, tout soumettre à une même règle ; et c'est pourquoi, au lieu de faire le camp pour la cité, il organisa la cité comme un camp.

Écoutez, à ce propos, les témoins les plus connaisseurs et les plus désintéressés; entendez comme ils admirent le soin extraordinaire avec lequel il s'applique à apprécier le mérite de chacun de ses officiers civils ou militaires; avec quel discernement il punit, il récompense; et comme, en quelques années, il a fait de cette cohue de barbares, l'une des armées régulières de l'Europe, où l'on sait le mieux commander et obéir.

CHAPITRE VI.

TOUTEFOIS, la contrainte n'est pas le seul moyen d'ordre, de discipline et de succès que Pierre emploie; il prend aux anciens et aux modernes leurs moyens d'excitation les plus puissans; il s'adresse à l'amour-propre, à l'amour de la gloire, à l'intérêt, par des triomphes dignes de l'antiquité, par des décorations, des titres, des grades, et par les richesses qu'il prodigue à ceux qui le secondent.

Que de fois, sur le champ même de ses victoires, et de sa main glorieuse, n'a-t-il point distribué aux plus habiles et aux plus braves, ou des chaînes d'or, ou des médailles, ou son portrait; puis des terres, des villages, des villes même, et cet ordre de sa création qui porte encore le nom de Saint-André. Laissant aux actions leur gloire, il retardera le triomphe de Pultawa, jusqu'à ce que Scheremetef, alors malade, puisse y prendre sa place; place supérieure à celle qu'il se réservait à lui-même.

Mais ce n'est point assez! contemplons ce grand homme dans sa persévérance à donner le plus rare de tous les exemples. Voyez-le se dévouant lui-même, depuis son adolescence jusqu'à sa mort, pour obtenir graduellement, et à force de services, les rangs dont il était le souverain dispensateur; car ce n'est pas du sein de son palais, du haut de

son trône, et par ses seuls ordres, qu'il a pu détourner aussi violemment, de l'ornière de paresse et d'orgueil barbare où ils se complaisaient, tant d'esprits opiniâtres, pour les faire entrer brusquement dans cette voie nouvelle, et les y pousser si avant, qu'ils ne puissent plus s'en dédire. Non, le génie ne procède point ainsi : s'il ordonne, c'est par l'exemple; il ne pousse pas devant lui, il entraîne après lui. Il ne dit pas : Allez! il s'élance, et s'écrie : Suivez-moi!

Ont-ils donc autrement agi, ces grands hommes dont la vie a suffi pour changer, par des lois, des mœurs ou des religions nouvelles, et pour une longue suite de siècles, la face des nations? La hardiesse de leurs généreux élans les a portés en dehors, en avant des masses, et au-delà de leur siècle; elle fit leur gloire, et à juste titre, l'exemple commençant par isoler celui qui le donne : ce qui suppose une force presque surnaturelle, les hommes paraissant faits pour vivre ensemble, en troupe, par le sentiment de leur faiblesse.

Voilà ce qui élève Pierre-le-Grand au-dessus de la plupart de ces créateurs; car c'est ici le spectacle le plus extraordinaire des temps connus, exemple sans modèle, véritable régénération de la Moscovie, où l'on voit l'autocrate russe descendre lui-même de son trône barbare, jusqu'au dernier échelon de l'ordre social, pour y remonter par tous les degrés de la civilisation.

Ce n'est pas qu'il abandonne un instant l'autorité souveraine; mais, pendant qu'il descend à la portée de ses grossiers sujets, et qu'il s'en fait le modèle, il veut, non seulement pour les contenir, mais pour rendre l'exemple encore plus frappant, que l'un d'eux le remplace en apparence sur le trône. C'est le vieux et fidèle Romodanowsky; ce boyard est chef de cette terrible inquisition d'État, commencée de fait par Iwan IV; création qui, telle que la plupart des institutions tyranniques, avait amené les maux qui la rendirent ensuite nécessaire.

Romodanowsky est président du conseil de gouvernement; c'est lui qui a contribué à sauver l'État des fureurs des strélitz. A force de supplices, il a lassé le brigandage, jusque-là maître des grandes routes, et même des rues de la capitale. C'est l'homme le plus intègre de l'empire; mais c'est un Russe des anciennes mœurs, ses habitudes sont bizarres, brutales, et sa justice féroce. Il réside dans Moscou pendant les voyages continuels du véritable souverain; Pierre l'a même décoré du titre de tzar, que ce vieux et fidèle serviteur gardera toute sa vie : il jouit des honneurs du trône, et son fils les conservera.

Souvent, dans ses lettres et dans les cérémonies, le réformateur s'applique à ne paraître que le sujet de son sujet; il a voulu d'abord commencer par n'être que soldat sous ses ordres. Vainqueur

d'Azoph, il ne passe en triomphe, au pied de son trône, qu'à son rang de capitaine de bombardiers; plus tard, on lui refusera le grade de colonel, qu'il demande, et l'un de ses sujets lui sera préféré.

C'est ainsi qu'il continuera à paraître n'obtenir de ce prétendu czar que lentement, et par des actions d'éclat, tous ses grades. Pour prix de la victoire de Pultawa, il lui plaira de ne recevoir que le rang de général-major. Il veut paraître n'avoir vaincu Charles XII que sous les ordres de Mentzikof, de ce simple artisan, dont jadis il démêla le mérite, et qu'il a élevé au grade de général en chef. Plus tard encore, après un combat naval où lui-même a triomphé, il obtiendra du même boyard le rang de vice-amiral.

Voilà comme il poursuit vers son but sans lâcher prise, sans jamais le perdre de vue; enfin, sans se rebuter ni se satisfaire qu'il ne l'ait atteint.

Il veut donner à ses sujets l'exemple des formes, et du nouveau genre de respect qu'il exige d'eux; il se propose surtout, à ses nobles, comme un modèle de soumission à eette discipline, à cette nouvelle hiérarchie de grades, auxquels devaient faire désormais parvenir le mérite et les services, en dépit de tout privilége antérieur.

Ce simulacre continuel, ce spectacle soutenu de respect, de soumission et de discipline, qu'un despote donne à son peuple; cette affectation persévérante qu'il met à ne vouloir obtenir de nouveaux

grades que successivement et à force de services, à en remercier avec tant de respect le vice-czar qui le représente; enfin, ce jeu de théâtre, unique dans son espèce, a paru bizarre et outré à quelques esprits. Mais l'exagération était dans l'opiniâtre et orgueilleuse grossièreté de mœurs, qui exigeait de pareils moyens de réforme.

Et d'ailleurs, comment, à une si grande distance de lieux, de temps et de coutumes, pouvoir apprécier l'à-propos et la mesure de cette longue suite de sacrifices, qu'un grand homme crut devoir s'imposer avec une si étonnante persévérance? C'est à ceux des savans étrangers qui l'ont aidé dans ce grand œuvre, qui furent aux prises avec ces mœurs étranges, et dont la vie, perdue au milieu de ces barbares irrités, dépendait du succès d'une si grande entreprise, c'est à ceux-là qu'il faut encore s'en rapporter; eux seuls peuvent être les plus judicieux appréciateurs de ce grand spectacle, dont, quelles qu'en soient les formes, le fond sans doute est respectable.

Eh bien! ceux-là l'admirent; ils disent que tant d'efforts suffirent à peine pour ôter à l'orgueilleuse obstination des nobles russes tout prétexte de murmure et de désobéissance. Ils ajoutent que, pour dompter leur orgueil, révolté de l'obligation de gagner par le travail, par le mérite, et graduellement, des rangs qu'ils croyaient dus à leur nais-

sance, il fallait pouvoir se montrer et se proposer sans cesse comme modèle.

Mais Pierre ouvre lui-même à sa noblesse cette voie laborieuse; il marche de loin à sa tête. Dès-lors, qui de ses sujets osera dédaigner de le suivre dans cette carrière des arts et des sciences, que lui-même parcourt à leurs yeux? Quel noble moscovite croira se dégrader en marchant sur les traces du souverain absolu du plus vaste de tous les empires, dont un geste suffit pour faire tomber les têtes par milliers, et qui porte un cœur, ils l'ont vu, capable de donner un si terrible signal?

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE I.

Tant d'efforts étaient indispensables pour triompher à la fois du dedans et du dehors, et pour laisser après lui des bases de civilisation inébranlables; Pierre n'a pu les établir qu'en se créant, sous la forme d'une armée, un noyau de nation nouvelle. Avec cette armée, il doit vaincre la valeur savante des Suédois et la barbarie de ses sujets. Car ces deux luttes concordent : l'une est indispensable à l'autre.

Voici l'une de ces rares circonstances, où la guerre, ce règne sauvage du plus fort, va devenir pour tout un grand peuple, un moyen immédiat de civilisation. En effet, comment, sans commerce, civiliser un peuple barbare, et comment le rendre commerçant, si la mer lui est fermée; et surtout la seule mer bordée de peuples civilisés, qui soit à sa portée. La guerre seule pouvait donc lui ouvrir cette unique voie de richesse et de perfectionnement. Mais, quel que soit son désir, Pierre ne s'y précipite point. Il ne s'est déclaré qu'en 1700, lorsqu'il a profité des victoires d'Eugène et des Vénitiens, pour conclure avec la Turquie une paix de

trente années; quand il est libre de toute autre guerre et son armée prête; lorsque ce n'est plus qu'un roi de Suède, un prince presque enfant qu'il s'agit d'attaquer; quand enfin deux puissans voisins s'entendent avec lui, pour arracher à ce jeune roi des provinces en contact immédiat avec la Russie, séparées de la Suède et mécontentes.

Le sujet de cette guerre est, pour la Pologne, le recouvrement de la Livonie et de l'Estonie; pour le Danemarck, celui du Holstein et du Sleswick; pour la Russie, la reprise de l'Ingrie et de la Carélie. Des deux côtés le droit est le même. On veut reprendre par la guerre un bien jadis acquis par la guerre, et que depuis cent ans la guerre avait ravi.

Celle-ci semblait devoir n'occuper qu'un instant et ne coûter qu'un faible effort; elle fut terrible et dura vingt et un ans. Là, comme ailleurs, la prévoyance d'une politique habile fut déconcertée par les vifs et vigoureux élans du génie. Ils surprirent Pierre-le-Grand lui-même, par leur nature, qui toujours fait exception, et change tout-à-coup l'ordre des lieux, des temps et des distances.

Tel que ces points dans l'espace, germe de plus terribles tempêtes, mais d'abord inaperçus, imperceptibles, Charles XII se lève tout à coup d'une grandeur formidable! Le Danemarck, surpris jusque dans Copenhague, a succombé dès le premier coup de ce foudre; d'un second, la Russie semble

désarmée devant Narva; le sort de la Courlande est décidé par un troisième : il suffit d'un quatrième pour arracher à la Saxe la turbulente Pologne, si jalouse de ses franchises, et qui croit pouvoir, avec une multitude d'indépendances individuelles, se composer une liberté générale.

L'orage continue; il redouble; un cinquième coup de foudre éclate jusque sur le trône héréditaire du Saxon qu'il renverse. Alors, dans ce roi de Saxe, si fort de corps et si vaillant, l'esprit s'abaisse : et la main de fer du Suédois ne lâche prise qu'après avoir souillé son rival agenouillé, dans cette fange de bassesse et de perfidie, où, royales comme privées, tombent trop souvent toutes les infortunes.

L'empereur d'Autriche se ploie encore plus que son vassal; c'est sans avoir succombé qu'il s'humilie; *il laisse*, dit-il en se courbant, *passer cette tempête;* donnant un exemple de plus, de cette persévérance flexible de la politique autrichienne, patiente jusqu'à la résignation, et qui sait tout sacrifier au temps, dont elle attend tout.

Cependant, à Narva, les meilleures troupes russes, au nombre de trente-deux mille, et attaquées par huit mille Suédois, ont été prises, désarmées, détruites. Le czar était absent. Ce coup de massue terrible et inopiné ne le déconcerte point. La révolte d'Astrakhan, que provoque la nouvelle forme de vêtemens, et le fils de l'un de ces strélitz suppli-

ciés dans Moscou, viendra bientôt s'ajouter à ses embarras. Scheremetef, le meilleur de ses généraux, pourra seul étouffer cet incendie; mais rien n'arrêtera le fondateur. Il n'a qu'un but dont rien ne le distrait, auquel il fait tout servir, auquel il ramène et sacrifie tout. Il le poursuit sans relâche, tout au travers de cette guerre terrible et des révoltes de son empire. Il faut y détruire l'ancienne opinion avec son cortége d'habitudes et de mœurs, en substituer une nouvelle, et dans ce passage de l'une à l'autre, soutenir, comme Atlas, et de ses propres forces, ce monde ébranlé; il accepte ce fardeau. Au milieu du trouble d'une grande défaite, comme dans les transports de la victoire, il marche du même pas : il fonde, il entreprend en tous genres et de toutes parts, sans que succès ni revers ne le détournent, ni qu'une création lui fasse oublier l'autre.

En même temps qu'il recrute lui-même de nouveaux soldats pour son armée anéantie devant Narva, qu'il les dresse de ses mains, qu'il distingue parmi eux, ceux faits pour commander aux autres, et qu'il change en canons les cloches de ses églises, il court en Samogitie, à Smolensk, tendre une main ferme à la Pologne ébranlée. Il offre à son roi six cent mille francs et vingt mille Russes, sans autre condition que de les instruire et de les civiliser; il dompte son clergé, sa noblesse, change eurs mœurs par des lois, par des exemples; règle

la forme des contrats, où, jusque-là, les parties n'étaient le plus souvent désignées que par des sobriquets. Il institue des colléges; fonde des manufactures de draps; l'activité de son génie qui embrasse tout, s'efforce de naturaliser en Russie les bêtes à laine de la Saxe; il appelle encore du fond de l'Espagne des vignerons; enfin, il attire de toutes parts des artistes, des forgerons, des artisans de toute espèce, et affranchit ainsi son empire, jusque-là tributaire de l'Europe pour ses moindres instrumens métalliques.

Charles n'est pas moins actif; tous deux sont également tenaces, mais avec deux buts tout opposés, l'un d'utilité, l'autre de vaine gloire; de sorte que les efforts, qui fortifient l'un, épuisent l'autre.

Le premier, paraissant ignorer qu'un chef risque autant à être méprisant que méprisé, parcourt, pendant huit ans, la Pologne et la Saxe où il n'a que faire, tandis qu'il laisse à des lieutenans, le soin de défendre ses propres États, ces ports de l'Ingrie et de la Carélie, où tendent tous les efforts de Pierre-le-Grand. Il marche en homme qui dédaigne son ennemi; l'autre, en homme qui l'estime, l'observe, exerçant les siens aux lumières nouvelles pour eux, qui jaillissent des armes de son rival, et s'essayant, aux dépens de ce maître de guerre, à profiter des leçons qu'il en reçoit.

Aussi, dès les premières années, Scheremetef, Mentzikof et Pierre lui-même, sont plusieurs fois

vainqueurs. Derpt et Narva sont prises presque à la fois, et de la main du czar, qui court de l'une à l'autre, dirigeant les travaux du génie et de l'artillerie. Au sac de Narva, ce n'est qu'en perçant plusieurs de ses propres soldats de son épée, qu'il est parvenu à arracher cette ville à leur emportement. Mais lui-même n'a pu contenir le sien. A la vue du comte de Horn, commandant de la ville, qu'on lui amène prisonnier, il s'élance, le frappe au visage, et s'écrie : *C'est toi, toi seul qui es cause de tant de malheurs? Ne devais-tu pas te rendre, étant sans espoir de secours* [1]*?* Puis jetant son épée sur une table : *Vois ce sang*, ajoute-t-il, *il n'est pas suédois, il est russe ; cette épée a sauvé les malheureux habitans de cette ville que ton entêtement avait sacrifiés.*

[1] *V.* Stœhlin.

CHAPITRE II.

Cependant l'Ingrie est conquise, la Livonie, la Courlande envahies, et douze mille Suédois sont prisonniers. Le czar annonce et récompense ces victoires avec éclat; mais loin de s'en éblouir, il se contente de s'écrier : *Grâce au ciel, nous voici parvenus à vaincre les Suédois, quand nous sommes deux contre un; espérons qu'un jour ils nous auront appris à les battre à armes égales!* Scheremetef éprouve-t-il un revers? *Ne vous en affectez pas*, lui écrit-il, *une prospérité constante rend les hommes vains.* S'il fait enfin éclater sa joie, en exaltant l'orgueil patriotique des siens par des triomphes, c'est, comme après la conquête d'Azoph et de la mer de ce nom, quand dès la seconde année de la guerre, il s'empare d'une ville sur la Newa, qu'il nomme Schlusselbourg, ou clef de la Baltique.

Partout ailleurs, ce prince sait ne s'exposer qu'à propos; mais il devient aussi téméraire qu'un flibustier, dès qu'il s'agit d'ouvrir cette mer à ses États. En effet, dès la campagne suivante, on le voit, le gouvernail d'une main, l'épée de l'autre, descendre la Newa, passer tout au travers des feux de Nientschantz, et enlever avec ses barques et à l'abordage, la flotte suédoise : puis, tout aussitôt,

le golfe est reconnu, et Pierre, encore tout armé, décide, le compas et la sonde à la main, qu'une île déserte, marécage inhabitable, sera Pétersbourg. Lui-même choisit la place, et trace le plan du fort qui devra la défendre.

Les efforts des lieutenans de Charles pour détruire cette création, se multiplieront vainement; Pierre l'entoure de son génie; une population nombreuse y sera attirée. Cent mille hommes vont périr dans ses fondations empestées; et cependant, le fondateur ne croira pas avoir acheté trop cher ce point de contact avec le commerce, les sciences et les arts de l'Europe. Bientôt, par le canal de la Twer et de la Msta, les flots de son port seront réunis à ceux de la mer Caspienne. Cette ville, ce port, sa flotte, tout va se faire à la fois, et comme par enchantement : c'est qu'aussi, le conseil, l'ordre, l'exécution, c'est que tout enfin est dans ce seul homme, à la fois général, marin, ingénieur et souverain absolu.

En même temps, et pendant huit ans entiers, il a su alimenter d'argent, et de renforts que lui-même a plusieurs fois conduits en Pologne, la lutte de son allié saxon contre le héros suédois; car, soit habileté du Czar, soit qu'il y ait du bonheur dans tous les succès humains, même les mieux mérités, la fortune de la Russie avait voulu que, pendant ces huit premières années de guerre, Charles XII eût mis toute sa gloire à quatre cents

lieues du point où Pierre-le-Grand avait placé la sienne.

Mais en Saxe comme en Pologne, tout a été abattu sous l'épée du Suédois. C'est alors qu'à son orgueil naturel, Charles XII ajoute celui de la victoire, cette fatale présomption, ivresse des victorieux, effet ordinaire des hommages et des soumissions qui les environnent.

Son mépris pour les Russes s'est augmenté de la prudence du Czar, qui lui a fait offrir la paix. *Il ne la signera*, dit-il, *que dans Moscou*. Pierre, sans s'émouvoir, répond : *Mon frère Charles veut faire l'Alexandre; mais il ne trouvera pas en moi un Darius*. Et il le prouve d'abord, en parcourant, non seulement son empire, mais encore toute la Lithuanie, et en disposant tout pour une défense opiniâtre.

Cependant, Charles, que gonfle l'orgueil de Narva, partage d'avance entre ses officiers les dignités de l'empire russe. *Son fouet*, dit-il, *suffirait pour chasser cette canaille moscovite, non seulement de Moscou, mais du monde entier.*[1]

Il daigne enfin marcher lui-même contre ces vaincus. A Grodno, un heureux coup de main accroît son assurance. Plus loin, une lutte opiniâtre et sanglante au passage d'une rivière[2], au

[1] *V.* Leclerc.

[2] Combat de la Bibitch contre Scheremetef, Repnin et Mentzikof (14 juillet 1708).

lieu de la modérer, exalte son ardeur. Après Mohilef, dès son entrée sur les terres de la vieille Russie, un échec que fait éprouver Golitzin à son avant-garde l'irrite; il s'expose; et une surprise de partisans, où il est près de succomber sous des lances de calmoucks, ne l'éclaire point. Il semble qu'à Dresde, ses excès de puissance aient affaibli son jugement; qu'il soit aveuglé par le sang tout fumant encore de Patkul, et que, pour s'être fait un dieu de lui-même, le vrai Dieu se soit retiré de lui.

Enfin, quand déjà Moscou tremble, quand la Suède espère toucher au terme, il trompe les craintes ennemies, l'espoir des siens; ce fier soldat, dont jusque-là tous les coups portaient au cœur, se détourne vers le midi sur une foi nomade; il abandonne ses renforts pour errer au loin dans le vague des déserts, sans guide, sans appui, et comme entraîné par la fatalité.

A cette vue inespérée, ne craignez pas que la joie de Pierre aille se heurter imprudemment contre l'ivresse victorieuse du Suédois qui s'égare. Il n'a pour alliés que les défauts de son adversaire; mais il sait que, de tous, ce sont les plus sûrs et les plus utiles : ils lui suffisent; ce sont eux surtout qu'il laissera agir. Il attendra qu'ils aient livré son rival aux déserts, à la famine, à l'hiver qui s'approche : lui s'ajoutera à ces fléaux. Mais tous ses coups sont mesurés : entreprenant à propos, comme il

vient d'être circonspect, ce chemin des déserts du midi de son empire qu'il a laissé libre au conquérant de la Pologne, s'il juge qu'il faut mourir ou vaincre, pour y arrêter à Lesno une seconde armée suédoise, qui vient compléter la première, il crie aux Russes de sa réserve, *de tuer tout Moscovite qui reculerait, sans l'en excepter*. Et il triomphe avec douze mille soldats seulement, après trois jours d'un combat opiniâtre. Sa victoire est complète; Levenhaupt et ses seize mille Suédois sont presque entièrement détruits; vivres, canons, trésor, tout devient la proie du vainqueur.

Par ce coup hardi, Charles XII reste isolé. Alors le Czar, jugeant d'une hauteur immense les temps, les lieux, les hommes, marque l'époque et la place où lui-même reviendra terminer cette grande lutte. Puis, laissant l'opiniâtreté du Suédois, si inflexible, si immuable, qu'elle semble matérielle, aux prises avec ses lieutenans et tous les fléaux réunis, il retourne dans le sein de son empire. Là, il contient les Tatars, et continue avec calme les créations de tous les arts de la paix, au milieu d'une guerre terrible, et dans l'attente si prochaine de son coup le plus décisif.

Enfin, à Pultawa, la victoire couronne les travaux du guerrier législateur. Du milieu de ce champ de gloire : *Je vous salue*, dit-il[1] à ses soldats, *je*

[1] *Vie de Mentzikof, Siècle de Pierre-le-Grand.*

vous salue, enfans les plus chéris de mon cœur! ó vous, que j'ai formés à la sueur de mon front! enfans de la patrie, et qui lui êtes aussi indispensables que l'âme au corps qu'elle anime!

Puis il remercie le Dieu des armées, qui sans doute est de son parti; ce grand Dieu pour qui tout existe à la fois, et qui le voit triompher non loin de ces funestes bords du Pruth, où bientôt ce Czar vainqueur reviendra tomber lui-même aux mains d'un Tatar et d'un Turc, par une même confiance dans une foi barbare, et par un mépris de son ennemi, pareil à celui dont il vient de profiter.

Faute passagère, mais féconde, comme toutes celles de guerre et de politique, qui reculera la grandeur méridionale de la Russie, et dont Pierre-le-Grand ne se rachetera qu'à force d'or, et au prix de ses établissemens d'Azoph, fruit de tant de sueurs, de sang et de richesses.

CHAPITRE III.

Cependant, entre cette gloire de Pultawa et cette infortune du Pruth, dans le court espace de deux années, que de travaux et d'événemens, qu'avec d'autres hommes, un siècle eût à peine pu contenir! Qu'est-ce donc que le temps, si ce n'est un symptôme de plus de notre faiblesse? Et par cette grande hâte, cette presque simultanéité d'événemens que le génie d'un seul homme suffit à produire, comme on conçoit que, devant le génie de l'univers, tout puisse exister à la fois!

A peine Charles XII a-t-il été abattu, que Pierre, par ses négociations et ses armes, a couru lui-même achever en Pologne, en Prusse, avec le Danemarck, à Elbing, à Riga, à Pétersbourg et dans Moscou, sa victoire de Pultawa. Stanislas a cédé; la Pologne a été rendue au roi de Saxe : la force de Pierre a compris la faiblesse d'Auguste; il ne la lui reproche point, et répare son malheur. Toutefois, c'est alors qu'il déclare que, puisqu'aucun de ses alliés ne l'a aidé dans ses conquêtes, les traités antérieurs sont nuls, et qu'il ne partagera avec personne.

Aussitôt, de même qu'il vient de se faire son propre négociateur, il est redevenu général et bombardier devant Riga, ingénieur et constructeur de vaisseaux à Pétersbourg; administrateur,

et déjà un prince puissant, reconnu empereur par l'Angleterre, dans Moscou, dont il a encore exalté l'orgueil patriotique par un troisième triomphe.

Lui-même a voulu travailler à ses apprêts. Plus grand que ce triomphe, après avoir excité le courage et l'espoir de ses peuples par le spectacle de l'élévation des vainqueurs et de l'abaissement des vaincus, il accueille l'infortune de ceux-ci, honore en eux la civilisation, les reçoit à sa table, les prend à son service; et, s'il se montre un jour plus rigoureux, c'est quand il croit devoir exercer de trop justes représailles.

En même temps, il fixe son armée à trente-trois régimens d'infanterie, vingt-quatre de cavalerie et à cinquante-huit mille hommes de garnison. Il en règle la dépense; et, pour épargner les frais d'escompte et de revirement d'espèces, il en répartit et assigne les paiemens sur les différentes provinces de son empire.

Ces fêtes triomphales et ces soins duraient encore, qu'il reparaît à deux cent cinquante lieues de là, devant Wibourg: cette capitale succombe. Mais c'est là que, par représailles et pour la première fois, il a manqué à sa parole; ne s'apercevant pas qu'ainsi, il se fait plus de tort à lui-même qu'à son ennemi. Il est vrai qu'en même temps il atténue son erreur par une foule d'adoucissemens à la captivité d'une garnison, qu'il retient injustement prisonnière.

Enfin, les quatre provinces suédoises, maritimes et frontières de la Russie, sont conquises. Et cependant l'orgueil inflexible de Charles XII, réfugié en Turquie, s'obstine encore à ne reparaître en Europe qu'après avoir armé le sultan contre le czar, et vu capituler son vainqueur, non loin des lieux témoins de sa propre défaite.

Dans ce même temps, Pierre-le-Grand, qui a bien pu faire de Mentzikof, d'un fils de paysan, un prince, un général en chef couvert de gloire, et changer un État informe, grossier et sauvage en un empire puissant et victorieux, a fait de Catherine, d'une servante prisonnière devenue sa maîtresse, et depuis dix ans compagne assidue de ses travaux, une czarine reconnue, digne de les partager, et même de les continuer après lui.

C'est ainsi que, de toutes façons, il crée, autant du moins que le permet la faiblesse de l'homme : c'est-à-dire seulement qu'il transforme, et qu'à ses yeux tout préjugé, toute vanité s'abaisse et s'efface. Les plus dignes, quelle que soit leur naissance, lui paraissent ceux qu'il juge les mieux disposés à le seconder dans cette régénération nationale, seul but de sa vie tout entière.

Eh ! pourquoi le souverain absolu, qui, pour éclairer son peuple, a su descendre de tout l'éclat du trône jusqu'à l'atelier du simple artisan, aurait-il craint d'élever une fille du peuple jusqu'à l'empire ? D'ailleurs, cette mésalliance n'étonnait point

un pays, où, suivant une coutume asiatique, les Grands-princes avaient souvent choisi leurs femmes parmi leurs sujettes réunies.

Au reste, l'événement n'a point tardé à justifier le choix; c'est quatre mois seulement, après que Pierre-le-Grand a fait reconnaître pour souveraine cette fille du peuple, que ce peuple, son armée et lui-même, ont été sauvés au Pruth par son courage.

L'opiniâtreté de Charles XII venait de réussir. Deux grandes armées turques et tatars marchaient sur les deux rives de ce fleuve, pour écraser son rival; et Pierre allait se livrer à leurs coups réunis, trompé par deux Grecs qui se trahissaient réciproquement. L'un, Cantémir, hospodar de Moldavie, lui offrait les deux principautés, et voulait recueillir seul, le fruit d'un complot excusable dans un Grec contre un Turc. L'autre, Brancovan, hospodar de Valachie, était entré d'abord dans cette révolte; il s'était vendu à Pierre-le-Grand : puis, comme un double traître, se revendant à la Turquie, il lui livrait son premier corrupteur avec son armée. L'espoir de ce misérable, était d'obtenir du sultan les deux principautés, que Cantémir persistait à n'attendre que du czar.

C'était là, dans ces déserts où coule le Pruth, que, tombés dans le piége, vingt mille guerriers, l'élite de la Russie, le germe précieux de sa civilisation, après plusieurs jours de marches, de contre-marches et de combats, sans eau, sans vivres, sans autres

munitions que trois charges de canon et de petites armes [1], se trouvaient enveloppés par deux cent cinquante mille Turcs et Tatars, et dans la nécessité de périr ou de se rendre.

Le dernier jour qui semblait devoir rester à la Russie nouvelle, venait de finir; Pierre avait perdu tout espoir; et, se sentant saisir de ces convulsions nerveuses, suite des excès de sa jeunesse et des terreurs de son enfance, il se dérobait à tous les regards, et cachait au fond de sa tente le double mal qui le dévorait. Mais que l'envie ne se presse point; quelque abattu que soit le grand homme, tout ce qui va sortir de cette tente sera grand encore. Cette rude adversité manquait à la gloire de Pierre : il semble, qu'en le dépouillant quelques instans de sa toute-puissance, elle l'ait mis à nu, comme dans un combat singulier, pour nous le montrer grand de sa propre grandeur, et dominant encore un tel excès d'infortune.

En effet, dans cette extrémité rien ne s'abaisse en lui. Se croit-il sans ressource? Il ordonne qu'on se prépare à un effort désespéré, et dicte pour son sénat cette admirable instruction : *De ne point perdre courage; de ne songer qu'au bien et au salut de l'État, sans avoir égard aux ordres quelconques qu'on pourrait arracher à sa captivité; de le remplacer même sur le trône et par le plus digne,*

[1] *V.* Bruce.

si le bien public l'exigeait, abdiquant d'avance et pendant qu'il était libre encore, un empire sur lequel il n'avait voulu régner que pour en faire le bonheur[1]. Mais voici qu'une chance de salut se présente. Dans ce péril extrême, Catherine seule n'a point désespéré. Elle seule, malgré la défense la plus menaçante, a osé pénétrer sous la tente du czar; elle lui a arraché l'autorisation de demander au visir une paix invraisemblable, et l'a fait obtenir. La contenance déterminée des Russes en a appuyé la proposition; déjà même les principales conditions en sont convenues; mais il s'agit encore pour le czar, ou de périr, lui, son armée, et cette civilisation des Russes qui lui est si chère; ou de livrer au Tatar et au Turc victorieux un léger tribut, et ce Cantémir, ce Grec transfuge, cause de sa détresse.

C'est au souverain d'un pays où le nom même de l'honneur était, dit-on, inconnu, que cette alternative est proposée. Vous qu'exalte la vraie gloire, quelle que soit la langue qu'elle parle, écoutez sa réponse : *J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain qui s'étend jusqu'à Kursk; il me restera l'espérance de le recouvrer; mais la perte de ma foi est irréparable, je ne puis la violer : nous n'avons de propre que l'honneur; y renoncer, c'est cesser d'être monarque!* Voilà, comme à son tour,

[1] V. *le Siècle de Pierre-le-Grand.*

ce grand homme donne à ses maîtres d'Europe, un exemple dont ils avaient besoin, et plus grand, sans doute, que tous ceux qu'il en avait reçus.

Cependant, Tangarock, Azoph, la mer Noire, ses flottes, ses ports, ses chantiers de construction, sont ou abandonnés, ou livrés au Turc victorieux. Mais, comme aux temps de Narva, ce terrible événement et les sacrifices énormes qu'il entraîne, n'ébranlent pas le génie de Pierre. Ce qui reste de lui marche au même but. C'est encore, c'est toujours pour assurer à ses sujets un débouché sur une mer civilisée, qu'il achève de terrasser le parti suédois dans la Pologne [1], dont il ne réclame pas même une indemnité; qu'il chasse Steinbock de l'empire germanique [2], fait prisonnier ce général avec son armée, rançonne Dantzick [3], s'empare de Stettin, conquiert la Finlande, et fait franchir à ses galères un isthme de onze cent cinquante toises! L'amiral suédois, Erenschild, maître de la mer, voit naître subitement une flotte ennemie au milieu de la sienne; lui et ses vaisseaux de haut bord, sont pris à l'abordage par les galères russes, dans un combat acharné où Pierre se montre à la fois, le plus intrépide soldat de son armée, le pilote le plus expérimenté de son escadre, et son plus habile amiral.

Enfin, lorsqu'ensuite un orage est près d'engloutir les vainqueurs et les vaincus, il se dévoue,

[1] 1712. — [2] 1713. — [3] 1714.

se jette dans une barque sur une mer furieuse, au travers d'une obscurité profonde et de mille rescifs ; il lutte ainsi pendant deux lieues marines, gagne un port, allume un fanal, et sauve toute sa victoire. Pétersbourg vit alors un nouveau triomphe. Pierre n'y voulut paraître qu'à son rang de contre-amiral, comme il avait combattu ; on le vit passer, dans la foule, devant Romodanowsky, se soumettant à lui présenter publiquement le rapport du combat et à répondre à ses questions. Ce fut de même, et avec toutes les formes du respect, qu'il en reçut le grade de vice-amiral, sur la demande d'Apraxin ; puis il remercia ce général, dans une lettre remarquable, en ce qu'elle était évidemment donnée pour modèle à ses sujets.

Alors, redevenant czar : *Mes frères*, dit-il aux Russes qui l'entouraient, *qui de vous, il y a trente ans, eût pensé que vous construiriez un jour avec moi des vaisseaux sur la Baltique ; que nous élèverions une ville dans cette contrée, conquise par nos travaux et notre valeur, et qu'il naîtrait du sang russe, tant de combattans victorieux et d'habiles navigateurs? Auriez-vous prévu que tant d'hommes instruits, d'ouvriers industrieux, d'artistes distingués, viendraient des différentes parties de l'Europe, faire fleurir les arts dans notre patrie; que nous imposerions tant de respect aux puissances étrangères ; que tant de gloire, enfin, nous était réservée ?*

Nous voyons dans l'histoire, que la Grèce fut autrefois l'asile de toutes les sciences; et que, chassées de ces belles contrées par les révolutions des temps, elles se sont répandues dans l'Italie, et de là dans toutes les contrées de l'Europe. C'est par la négligence de nos ancêtres qu'elles s'arrêtèrent en Pologne et ne purent parvenir jusqu'à nous; mais les Allemands et les Polonais ont été plongés dans ces mêmes ténèbres d'ignorance, où nous avons langui jusqu'à ces derniers temps. C'est par les soins de leurs souverains que leurs yeux se sont ouverts; ils ont hérité des sciences de la Grèce, de sa police et de ses arts.

Enfin, notre tour est venu, si vous me secondez dans mon entreprise, si vous joignez le travail à l'obéissance. Les transmigrations des connaissances peuvent être comparées à la circulation du sang : j'espère qu'abandonnant un jour l'Allemagne, la France et l'Angleterre, elles s'arrêteront quelque temps parmi nous, pour retourner dans la Grèce, leur ancienne patrie.[1]

[1] V. *le Résident allemand*, Leclerc, Voltaire, Levesque.

CHAPITRE IV.

Cependant, en 1716, Charles XII, enfin revenu dans ses États, prétend encore refuser aux Russes l'entrée de cette mer Baltique, que le czar parcourt en dominateur, à la tête des escadres réunies de toutes les puissances du Nord, glorieuses de voguer sous ses ordres.

Mais enfin, l'opiniâtreté du plus téméraire aventurier de tous les princes, détournée par l'audace du plus intrigant de tous les ministres, change d'objet.

Göertz est devenu le conseil de Charles XII; il vient de s'emparer de cet esprit inflexible. Il veut réunir les deux héros du Nord, pour rendre la Poméranie à la Suède, la Pologne à Stanislas, et pour détrôner George I[er], en Angleterre, tandis que, par une conjuration contre le duc d'Orléans, Albéroni donnera la régence de la France à l'Espagne.

C'est alors, surtout, que Pierre-le-Grand montre toute sa persistance dans son unique but, celui de la régénération de son peuple, dont la guerre et ses conquêtes ne sont elles-mêmes qu'un moyen.

Ce victorieux, qui semble n'avoir été passionné que pour l'intérêt de son pays, et que la gloire des

armes n'a point emporté au-delà, ne répugne point à se rapprocher de son ennemi vaincu. Puis, tout aussitôt, profitant de ce premier instant de relâche, que lui donnent les folles intrigues où Goërtz abaisse et plonge son rival, il court en Danemarck, d'où il passe en Hollande. Là, pendant trois mois, il étudie la politique de l'Europe et les progrès des arts et des sciences; il retourne chez ses premiers maîtres constructeurs. A ses allures franches et simples, si naturelles au génie, cette famille d'artisans ne croit revoir, dans ce glorieux et puissant empereur assis à leur table avec sa femme, qu'un ancien compagnon charpentier devenu maître comme eux. . . . .

Mais ce n'est point assez. La Hollande ne suffit plus à son génie régénérateur; c'est dans la ville capitale de toutes les gloires, dans le centre de la civilisation, qu'il veut en apprécier tout le développement. Paris, étonné, le voit et l'admire; dans cette ville, que vient d'élever si haut le grand siècle, Pierre paraît encore un colosse.

Toujours prête à s'enflammer pour toutes les renommées, même étrangères, elle l'entoure d'hommages. Mais, dès ses premiers pas, le czar a repoussé toutes ces pompes vaines; elles lui cacheraient les choses utiles qu'il veut observer [1]. *Je suis un soldat*, répond-il, *du pain et de la bière me suf-*

[1] *V.* Buchet, Voltaire, Leclerc, Levesque, Duclos, Stœhlin, *le Voyageur, le Résident*, etc., et surtout Louville.

fisent ; je préfère aux grands appartemens les petits. Je ne veux point marcher en pompe, ni fatiguer tant de monde.

Cependant, cette cour si clairvoyante, si spirituelle et satirique, l'observe. Écoutez ses propres paroles. « Son air est plein de grandeur et d'au-« dace, comme il convient à un maître absolu ; il « a les yeux grands et vifs, le regard perçant, et « parfois farouche. Ses mouvemens, brusques et « précipités, décèlent la violence de ses passions « et l'impétuosité de son caractère ; ses volontés se « succèdent rapidement, impérieusement. Il con-« gédie d'un mot, d'un geste, sans souffrir de con-« trariétés de temps, de lieux, de circonstances, « dédaignant parfois jusqu'à la bienséance même ; « néanmoins, avec le Régent et le jeune Roi, il a « maintenu son rang, en réglant tous ses mouve-« mens sur les détails d'une étiquette soigneuse et « fière.

« Au reste, selon Louville, cette cour a vu en « lui plus de grandes qualités qu'il n'en a de mau-« vaises ; ses défauts lui ont paru médiocres et « superficiels. Elle a remarqué qu'ordinairement « sobre, ce n'est que parfois qu'il est intempérant « avec excès ; que, régulier dans sa vie habituelle, « chaque jour il se couche à neuf heures, se lève à « quatre, et n'est jamais un instant sans travailler ; « qu'aussi, sait-il beaucoup, et paraît plus habile « qu'aucun homme de France en marine et en for-

« tification. » Puis, avec cette assurance de contemporain éclairé qui ne craint point d'être démenti par la renommée, elle ajoute : « Prince, du reste, « très vrai, et dont la parole et les traités sont in« violables; sachant estimer ses ennemis, montrant « une vénération singulière pour Charles XII, pour « Louis XIV, et un grand attachement pour sa « Catherine, quoiqu'il lui soit infidèle. »

Enfin, tout dans un si grand homme lui paraissant digne d'attention, cette cour a encore observé, « que peu galant avec les femmes, son extérieur « est peu poli, mais que son intérieur l'est infini« ment; qu'il est singulièrement affable en son par« ticulier, et très haut en public; qu'il connaît la « France et ses sujets principaux, comme s'il y « avait été élevé; qu'avare pour toutes les choses « inutiles, il aime les arts, hait le luxe, et s'écrie : « *Qu'il pleure sur la France et sur son petit Roi,* « *qu'il voit près de perdre son royaume par le* « *luxe et les superfluités.* »

D'autres, en quelques occasions, restèrent longtemps étonnés de ses excès dans tous les genres de débauche, quoiqu'il ait pris quelque soin de les cacher. Peu accoutumés aux habitudes des hommes du Nord, ses repas, même journaliers, leur ont paru des excès. Mais en même temps, ils remarquent l'obligeance de son accueil, l'à-propos de ses questions, ses paroles flatteuses au maréchal de Villars, ses attentions marquées pour beaucoup

d'officiers dont il connaît toutes les actions mémorables. Ils disent combien fut noble, franche et affectueuse, la simplicité de ses manières avec le jeune roi de France; sa reconnaissance pour l'urbanité française, qui partout où il se montre multiplie ses portraits et ceux de Catherine, comme par enchantement. Ils admirent comme son regard expérimenté et sa main habile, savent choisir les objets dignes de son attention, et les maîtres qu'il engage encore à venir instruire ses peuples; sa préférence pour les arts et les sciences utiles, qu'il revient examiner, à plusieurs reprises, chez les artistes et les fabricans dont il a discerné le mérite. « Enfin, ajoutent-ils, ses questions aux savans et à « ces artistes donnent partout des preuves de ses « lumières, et font admirer la sagacité d'un esprit « étendu, aussi prompt à s'instruire qu'avide d'ap- « prendre. »[1]

C'est ainsi que, dans sa course rapide au travers de la France, on l'a vu s'arrêter, descendre de voiture, et s'écarter dans les champs pour s'entretenir avec de simples laboureurs. Non content de se faire expliquer l'emploi de leurs instrumens aratoires, lui-même en prend le dessin; si les vêtemens de l'un d'eux frappent ses regards, il s'arrête encore, le joint, l'interroge, et se retournant vers les siens : *Voyez-vous*, a-t-il dit, *ce bon curé*,

[1] *V.* Fontenelle, Louville, Duclos, etc.

le travail de ses mains lui produit du cidre, du vin, et de l'argent par-dessus. Faites-m'en souvenir en Russie. J'essaierai d'exciter nos popes par cet exemple, et, en leur apprenant à cultiver la terre, de les tirer de leur misère et de leur oisiveté. Puis, il inscrit ce souvenir dans ses cahiers de notes pleines de bon sens, de savoir et d'observations ingénieuses, sur tout ce qu'il juge convenable de tenter pour le mieux être de ses peuples.

Cependant, son fils, l'héritier de son trône, a profité de son absence pour se révolter contre cette civilisation en la fuyant, comme jadis les strélitz en l'attaquant; et le sang tachera la fin du second voyage du czar, plus encore qu'il n'a souillé son premier retour. Les prêtres sont la première cause de cette révolte, dont une main de fer pourra seule extirper le germe. Alors s'expliquera, aux yeux des Russes et à l'étonnement des Français, le silence rude et farouche de ce prince, devant le lit de la veuve intolérante et superstitieuse de Louis XIV, et son transport sauvage sur le tombeau de Richelieu, lorsqu'il s'écrie : *Grand homme! je t'eusse donné la moitié de mes États pour apprendre à gouverner l'autre!* comme si, par cette singulière exclamation, il eût demandé à ce génie de l'ordre, par le despotisme, de joindre sa sanglante et machiavélique inflexibilité à la sienne, pour le terrible coup qu'il méditait.

Mais détournons nos regards de ce fatal épisode,

et, dans l'immense et rude carrière qu'a parcourue ce fondateur, suivons d'abord jusqu'au bout la trace de ses pas guerriers. Déjà, la durée de sa lutte contre la Suède a passé dix-huit années. Elle doit, pendant trois ans encore, ensanglanter la mer Baltique. Les négociations de Goërtz avaient ralenti les hostilités sans les suspendre. A la mort de Charles XII, en 1718, ce feu mourant se ranime; il jette une dernière et vive lueur, où toute la grandeur du génie de Pierre éclate encore. Charles XII tué, Pierre est resté seul l'objet de l'inquiète jalousie des puissances du Nord; elles se réunissent à la Suède, qu'elles jugent suffisamment affaiblie, pour affaiblir le Czar à son tour. Ainsi, comme il arrive quelquefois dans ces grands débats, cette lutte sanglante terminée, la victoire serait restée aux témoins.

Mais lui, dans tous ses triomphes, n'a vu que leur résultat; pour le conserver, il ne craindra pas de rompre avec l'Autriche, la Pologne, le Danemarck, et même avec l'Angleterre, dont la politique envieuse commence à le redouter. Déjà, l'égal de tous ses maîtres, on le voit refuser leur perfide médiation, répondre à leurs démarches hostiles par des représailles; et quand le successeur de Charles XII, qu'ils soutiennent, lui conteste encore ce port sur la Baltique, seul prix de dix-neuf ans d'efforts, il les redouble. C'est au travers de leurs menaces, en présence de leurs flottes réunies, qu'invariable

dans la poursuite d'un but, qu'à ses yeux ni succès ni revers n'ont agrandi, ni diminué, il achève la conquête de la Finlande, envahit la Bothnie, refuse toute suspension d'armes, pousse ses soldats, qu'il appelle *ses plénipotentiaires*, jusqu'aux portes de Stockholm, qu'ils ébranlent, et dont ils arrachent enfin une paix plus glorieuse qu'il ne l'avait espéré. [1]

Car ce prince, qui fait si bien la guerre, qui a rendu sa nation si forte, et qui doit à cet art et à sa valeur tant de provinces et tant de gloire, lui préfère la paix. Dans sa main, ce fléau de l'ordre, de la civilisation et de la fortune des peuples, est devenu le moyen le plus puissant d'organisation, d'instruction et de richesse nationale. Dès que, par la possession de Pétersbourg [2], il a cru en avoir obtenu tous ces biens, il a saisi toutes les occasions de déposer les armes; la veille de son triomphe de Pultawa, il a pour la seconde fois, offert la paix à l'ennemi qui l'avait menacé jusque dans sa capitale, et qu'il tenait enveloppé. Il ne lui a demandé que la conservation de ce port sur la Baltique, déjà conquis et fortifié. Le lendemain de sa victoire, son regard ferme perce, sans s'éblouir, au travers de cette gloire si éclatante des armes; il n'envisage toujours que le but unique de ses premiers efforts, le premier motif de cette grande guerre : il écrit à

[1] 1721. — [2] 1703.

Apraxin : *Grâce à Dieu, voilà la pierre fondamentale de Pétersbourg solidement fondée! Je crois que maintenant nous en resterons maîtres, ainsi que de son territoire;* et c'est lui qui demande encore la paix au rival qu'il vient de terrasser. Douze ans plus tard, en 1721, après vingt et un ans de fatigues, de dangers et de victoires, quand enfin elle s'est conclue à Nystadt, et lui a donné la Livonie, l'Estonie, l'Ingrie, une partie de la Carélie, de la Finlande et plusieurs îles, en lui laissant une flotte, une armée, une réputation formidables, le nom de père de la patrie que lui décerne son sénat, et le titre d'empereur que l'Europe confirme, il s'est écrié devant Munnich, dans le transport de sa joie : *Que si les Suédois l'avaient laissé l'arbitre de la paix, elle leur aurait été bien moins désavantageuse;* et il répète encore, *que tout son espoir avait été la possession d'un port sur la Baltique.* [1]

Cependant, l'année d'après, il reprendra les armes, mais pour la dernière fois. Quatre guerres auront occupé sa vie militaire : une contre la Suède, deux contre la Turquie, et la quatrième contre la Perse. Trois auront été agressives et heureuses; une (celle du Pruth) défensive et malheureuse. Toutes auront eu le même but, celui d'acquérir ou de conserver des débouchés sur les

[1] *V.* Munnich, le *Siècle de Pierre-le-Grand,* Stœhlin, *le Voyageur,* etc., etc.

trois mers qui l'entourent. Dans la première contre les Turcs, il s'est presque ouvert la mer Noire, qu'une seconde guerre lui a fait perdre; la troisième lui a donné la mer Baltique, et la quatrième la mer Caspienne, sur laquelle le commerce russe venait d'être insulté.

Dans cette guerre contre les sujets révoltés du schah de Perse, ou plutôt dans cette marche militaire d'une année, entreprise pour venger, assurer et étendre le commerce russe en Asie, Pierre doit encore acquérir trois provinces maritimes; il évitera habilement une rupture avec la Turquie, jalouse de cet agrandissement : conquête prématurée, mais qu'il fallait disputer aux Turcs, et pour laquelle le prince Cantémir le félicitant, reçut cette réponse remarquable : *Vous vous méprenez sur les véritables intérêts de la Russie; elle n'a que trop de terre, c'est de l'eau seule qu'elle doit chercher.* [1]

[1] V. *le Voyageur de treize ans.*

CHAPITRE V.

C'EST ainsi que plus grand que son empire, il le remplit, il le dépasse de toutes parts, et qu'il ouvre à l'industrie des siens l'immensité des terres et des mers. Car c'est lui qui, dès les premières années de son règne, a commencé le commerce de la Russie avec la Chine : depuis, et quoique le principal objet de ses efforts ait paru devoir fixer tous ses regards vers l'Europe, il n'a pas négligé ce point de vue tout opposé. Ses négociations ont renoué ce lien sans cesse rompu par la grossièreté et la mauvaise foi. Sa justice a su protéger ses sujets contre ses propres officiers, et plusieurs grands ont été décapités pour avoir rançonné leurs caravanes. Enfin, c'est du milieu de la mer Baltique, où il traite et combat avec l'Europe, qu'on le voit par d'autres négociations, chercher constamment à abréger la marche de ses commerçans vers l'empire chinois, et tenter, par la Caspienne et la petite et grande Bukarie, de leur ouvrir le commerce de l'Inde.

Mais c'est surtout sur Pétersbourg que ses plus grands efforts se sont concentrés. Il ne lui a pas suffi d'ouvrir cette voie nouvelle à l'activité et à l'industrie, il faut qu'il y pousse ses sujets étonnés, en dépit de leurs moeurs et de leurs habitudes contraires. C'est pourquoi il a couvert ses mers, ses lacs

et jusqu'aux rivières, de bâtimens de toute espèce, exigés des riches de toutes les classes. Il a voulu que ses sujets en devinssent les pilotes et les matelots. C'est encore pourquoi, afin de rendre marin le peuple méditerrané qu'il a transplanté dans Pétersbourg, il ne jette pas de pont sur la Newa. Il veut que les nouveaux habitans de ses rives ne puissent traverser ce fleuve dangereux que dans des barques à voiles, et bientôt tous, au risque de leur vie, apprendront à les gouverner.

Il n'a point écouté les plaintes de toutes ses autres provinces sur une position si lointaine pour une capitale : distance ruineuse qui va allonger à l'excès toutes les communications administratives et judiciaires.

Vainement encore ses boyards lui ont montré ce sol ingrat et pourri, ce climat sauvage où l'hiver règne huit mois par an, où le seigle est une culture de luxe, une ruche à miel une curiosité; où la vie est plus chère que sur tout le reste du continent; et cette Newa, toute de glace pendant quatre mois, si inégalement profonde, que les vaisseaux de guerre lancés à Pétersbourg ne peuvent la descendre que sur des chameaux, et qu'il faut des alléges à ceux du commerce pour la remonter; enfin, ce port de trois cents vaisseaux, il est vrai, mais dont la sortie, obstruée par des sables et des rochers, est si dangereuse et n'est possible que par de certains vents favorables.

Pierre ne tient compte de tant de graves inconvéniens, non plus que de ces eaux trop peu salées, qui vont corrompre si promptement ses flottes; ni de cet arbre solitaire où l'expérience avait marqué la hauteur des dernières inondations, et qu'il fait abattre. Prophétisant l'avenir par le passé, ce témoin importun montrait à tous les yeux, qu'un ouragan de l'ouest de quelques heures, refoulant les flots de la Newa, suffirait pour engloutir cette cité nouvelle, élevée sur pilotis au-dessus d'un marais sans fond.

Eh! pourquoi, s'il s'obstine au choix d'une position si excentrique pour une capitale, ne préfère-t-il pas ces hauteurs toutes voisines? Là, pourront s'élever, sans danger, les palais, la plupart des établissemens publics; et si telle est la passion imitatrice de leur tzar pour cette Hollande sa première institutrice, qu'il lui en faille à tout prix une représentation, qu'il prolonge alors, s'il lui plaît, cette ville haute jusqu'au fleuve, par une ville basse, où il pourra calquer Amsterdam et ses rues commerçantes, que forment des canaux contenus entre un double quai?

Mais devant la grande pensée du tzar, qui embrasse le monde, tout doit céder. Ces obstacles ne sont à ses yeux que des difficultés de détail. Les trois plus importantes parties du globe, l'Europe, l'Asie et l'Amérique convergent vers le pôle nord, ou semblent y prendre leurs racines. La Russie,

placée au point de réunion de leurs méridiens, participe de toutes les trois, ou du moins y touche et semble être leur origine. Pierre a envisagé ce grand ensemble : il a conçu la vaste pensée de profiter de cette position géographique, d'en tirer tous les avantages possibles. Il veut faire de l'empire russe, jusque-là relégué à l'extrémité de l'Europe, et qui en était presque inconnu, celui de tous les États du monde, qui soit en rapport le plus immédiat et direct avec ses trois parties les plus riches ou les plus civilisées.

Et qu'on ne dise pas qu'on aime à prêter aux hommes de génie comme aux riches. N'est-ce donc point lui qui, dès le commencement et à la fin de son règne, a tenté par des négociations et des conquêtes, de rapprocher la Russie de la Perse, et même de l'Inde et de la Chine? N'est-ce pas encore lui qui, deux fois, a fait reconnaître le point de contact de la Nord-Asie avec l'Amérique? C'est avec des instructions écrites de la main même du grand homme, que Behring va tenter ce fameux passage auquel il a donné son nom. Voilà comme, par ses conquêtes sur la terre, les eaux, les hommes, il veut donner à ses États, la jouissance de trois mondes. C'est par les fleuves, les lacs, les mers qui sillonnent, ou cernent son empire, et par des canaux et des caravanes, qu'il tente d'établir ces grandes communications. Et c'est dans les marais de la Newa, au fond du golfe de Finlande, que

son regard d'aigle a vu le point de réunion de ce grand ensemble, le noeud où tout doit se rattacher. Ce port, sur la Baltique, est le plus rapproché du Volga, de cette grande artère du colosse russe. Là, pourront se réunir les eaux de l'Europe à celles de l'Asie, et avec peu d'efforts peut-être, celles des mers Blanche et Glaciale, et même celles d'Amérique.

Ainsi le choix du tzar est réfléchi. Ce n'est point l'emportement d'une première possession tant désirée, ni l'empressement ou la précipitation d'un jeune conquérant à jouir de sa conquête. D'autres ports ont été tentés. Revel est l'un d'eux, mais il est trop peu sûr; la nature vainement combattue à Rogerwick par d'immenses travaux, est restée maîtresse. C'est pourquoi, à Pétersbourg, tant d'efforts, tant de sacrifices, et pourquoi il rapporte tout à cette création. Trésors, commerce, noblesse, peuple, centre de gouvernement, il y attire, appelle, entraîne et fixe tout. Sa volonté, loin de s'affaiblir, s'accroît en marchant. Il se gardera bien d'éloigner d'un seul pas ses grands établissemens, de ces marais fétides. Il y faut des palais pour y établir et y conserver des chaumières, des sénateurs, des grands de sa cour et lui-même, pour y fixer des marchands et des matelots. Il faut là toutes les séductions, toutes les attractions de la puissance, pour changer en un peuple marin un peuple méditerrané; pour maintenir au milieu de cette nature repous-

sante, des hommes de mœurs antipathiques, d'habitudes contraires, de préjugés ennemis; et pour les contraindre à ce long, obscur et meurtrier combat contre des élémens encore moins rebelles qu'eux-mêmes.

Aussi, est-ce sur ce point le plus rapproché de la civilisation, et conséquemment du commerce de l'Europe, qu'il établit sa résidence, non par un palais, comme Mentzikof, mais par les institutions et tous les établissemens d'utilité publique d'une grande capitale. Déjà le marais infect et désert a disparu sous des quais, sous une amirauté, sous des colléges, des écoles militaires, des palais de justice où siégent des cours d'appel; sous des tribunaux de commerce, composés d'étrangers et de nationaux; enfin, sous des fabriques d'armes, de toile, de draps, de tapisseries, et jusqu'à des filatures d'or, d'argent, et des manufactures de soies, de glaces et de velours.

Pour arracher ces établissemens, et jusqu'aux moindres maisons de bois, aux incendies, il donne l'exemple du dévoûment, il veut même exercer une place secondaire d'officier de police. Dans cet emploi où il surveille les autres, on l'a vu courir sur des poutres enflammées! Pour préserver sa ville nouvelle, il montre chaque jour une audace, une abnégation de lui-même égale à l'ardeur et à la témérité, avec laquelle, dix-huit ans plus tôt, il en a

arraché aux Suédois la place infecte et inhabitable. Constance remarquable! qualité première des grands hommes de toute espèce qui, partout où elle se trouve, impose et commande le respect, même quand son but est condamnable; mais ici d'autant plus digne de remarque, qu'elle s'est dévouée à accomplir la plus grande et la plus patriotique de toutes les inspirations du génie.

C'est dans ces grandes fondations qu'on reconnaît son empreinte. Alexandre laissa la sienne dans Alexandrie, Pierre dans Pétersbourg. Ce point ignoré de la terre, transformé par la volonté d'un grand homme, deviendra, cent ans après lui, le centre et l'entrepôt de l'un des grands commerces du monde : trois cent mille habitans en exporteront ou y importeront annuellement pour onze cent millions de denrées exotiques ou indigènes; le sort de l'Europe s'y décidera, et toute la face politique et morale du nord sera changée! [1]

Au reste, l'importance de cette Newa sur les destinées de la Russie fut toujours remarquable. En 862, sa possession livre Novgorod à Rurick, et l'empire russe prend naissance.

Vers 1240, la reprise qu'Alexandre Newsky fait de ce fleuve sur les Suédois, donne à ce prince son glorieux surnom; Novgorod s'attache à ce vain-

[1] *V.* Malte-Brun.

queur qui lui a rendu la Baltique, et l'empire dissous par la discorde, abattu par les Tatars, recommence en lui.

En 1323, une nouvelle conquête de cette Newa sur d'autres Suédois, et la fondation de Schlusselbourg par Ioury, attache Novgorod à ce premier Grand-prince de Moscou; et c'est de cette réunion de Novgorod à Moscou que date le principe de la concentration du pouvoir dans cette branche des Rurick, celui de l'affranchissement de la Russie, et le grand et second éclat de gloire qu'elle a jeté sous sa première dynastie.

Enfin, en 1703, c'est encore la conquête définitive de ce même fleuve sur cette même Suède, et la transformation de ses marais, berceau de l'empire, en capitale de guerre et de commerce, qui assurent à la Russie sa civilisation, et à Pierre-le-Grand sa renommée.

Et cependant tout lui aura été obstacle, mais il aura tout surmonté. A-t-il voulu attirer sur la Baltique le commerce du centre de la Russie qui va se perdre vers Archangel? On est resté sourd à ses conseils. A Pétersbourg cependant, les marchands russes jouiront de plusieurs priviléges : un climat plus doux, y permettra deux chargemens annuels, tandis qu'à Archangel les glaces n'en tolèrent qu'un seul; ce sera enfin une mer plus douce, un meilleur port, de moindres droits, une bien moindre

distance, une affluence d'acquéreurs étrangers bien plus considérable; mais rien ne touche ses opiniâtres sujets, et peut-être iraient-ils encore se morfondre sur la mer Blanche, si Pierre, en 1722, n'eût interdit ce port aux marchands des autres provinces de l'empire. Il les tyrannisait pour leurs intérêts, comme des enfans aveugles et rebelles à qui l'on fait du bien malgré eux, et avec qui, en attendant l'âge de raison, il faut bien employer la rigueur.

Désormais, comment la révolte ou la désobéissance, comment même l'ignorance et la paresse lui échapperaient-elles? Non content de s'être fait de tous les états, c'est de sa propre main qu'il entraîne après lui, dans ces voies nouvelles, ses sujets qu'il force à le seconder. Ils ne répéteront plus que *Dieu est bien haut et le tzar bien loin* : plus prompt encore que tous ces grands hommes, toujours si fameux par leur célérité, il semble aux sujets de Pierre que leur tzar est partout à la fois.

Dans l'instant où ils croient enchaîné dans Moscou, par ses travaux, ce législateur, ce réformateur de mœurs, ce fondateur de maisons de travail pour la mendicité, d'établissemens d'instruction publique, d'écoles d'artillerie, de génie, de mathématiques, enfin, de manufactures de toute espèce, depuis l'épingle jusqu'au canon; ils le voient paraître soudainement à cent quatre-vingts lieues

de là, pour tracer et ouvrir, de ses propres mains, ces canaux qui devaient un jour rapprocher et réunir des mers, des peuples et des hémisphères inconnus l'un à l'autre.

C'est lui qui, du nord au sud, et sur tous les points de sa vaste domination, leur a mis le compas, la plume, le fusil, la hache et la pioche même à la main. Ils l'ont vu presque au même instant visiter la mer d'Archangel, dompter celle d'Azoph, couvrir tout à coup de cent vaisseaux le lac Ladoga, surprendre avec ses fantassins et enlever l'épée au poing la flotte suédoise, lui arracher le golfe de Finlande, y fonder, en dépit de tous les élémens, une capitale de guerre et de commerce, et tout à la fois effacer les cataractes, creuser les ensablemens des fleuves qui versent leurs eaux dans les mers Noire et Caspienne, et dessiner, construire et lancer, de ses mains, sur les mers d'Odin et de Xerxès, des vaisseaux de quatre-vingts canons.

Le mouvement universel qu'il a imprimé à tous ses sujets, il le soutient de toutes parts de son apparition inopinée. Tous croient partout et à tout instant le voir paraître. Ils sont sûrs que rien n'échappera à son œil de maître, qu'il saura tout apprécier et se faire obéir, sachant exécuter ce qu'il commande.

Enfin, comme le dit Perry, cet ingénieur anglais attaché à son service, et, d'ailleurs, si froid, si

simple et si mécontent : ce prince se plaît à être, sans cesse et tour à tour, ingénieur de terre et de mer, forgeron, fondeur, armurier, artificier, artilleur, charpentier, pilote, instructeur de toutes armes, astronome ; mettant à tout une main exercée, puissante, infatigable, sous laquelle tout se forme, l'officier, le soldat, son arme, le marin, le vaisseau lui-même, la victoire enfin, résultat de tant d'efforts, et jusqu'aux feux de joie et aux arcs de triomphe, dont il la récompensait.

CHAPITRE VI.

Cependant, le noyau d'une si grande puissance au-dedans et au-dehors, n'avait été que cinquante jeunes compagnons de débauche transformés en soldats, et un débris de chaloupe à voile, inconnu et abandonné dans un magasin. En vingt-cinq ans, ce germe, dans une habile et vigoureuse main, avait produit [1], d'une part, deux cent mille hommes divisés en cent cinquante-cinq régimens, cantonnés avec trois cents canons légers, dans des quartiers permanens; un corps d'ingénieurs, et surtout d'artilleurs redoutables; quatorze mille canons répartis en un grand dépôt central, dans des forteresses, et en trois dépôts de guerre à portée des trois grands ennemis nationaux, les Turcs, les Polonais, les Suédois. D'autre part, de ce reste de bateau à voile étaient sortis trente vaisseaux de ligne, un nombre proportionné de frégates et autres bâtimens de guerre, enfin deux cents galères à rames et à voiles, et une foule de matelots expérimentés.

Mais avec quel trésor Pierre a-t-il entrepris la transformation physique et morale d'un si grand empire? Voici une terre métamorphosée : des villes

[1] *V.* Manstein.

de cent mille âmes, des ports, des canaux, des établissemens de toute espèce créés; plusieurs milliers d'habiles Européens attirés, entretenus, récompensés; plusieurs flottes construites, d'autres achetées; une armée permanente de cent vingt mille hommes dressée, équipée, pourvue de toutes armes, de toute espèce de munitions, et plusieurs fois renouvelée; des subsides d'hommes et d'argent donnés à la Pologne; enfin, quatre guerres entreprises. L'une d'elles couvre la moitié de l'Europe; elle embrase le Nord et le Sud, la terre et la mer; et quand elle a duré vingt et un ans, le trésor qui l'a alimentée se trouve encore plein. Et Pierre, dont le revenu n'était, à son avénement, que de quelques millions de francs, déclare à Munnich : *Qu'il aurait pu la soutenir vingt et un ans encore sans contracter de dettes.*

Pour expliquer ce phénomène, l'ordre et l'économie suffiront-ils? Admirons-les, sans doute, dans ce grand homme, qui se refuse toute superfluité, en même temps qu'il n'épargne rien pour la gloire, l'utilité et l'ornement de son empire. Rendons justice à ses efforts, quand, après avoir arraché les impôts indirects à ces grands à la fois administrateurs civils, militaires et financiers, et à ceux auxquels ces boyards vendaient en détail les perceptions, il les donne, à l'imitation de la Hollande, à des chambres de finances, composées de marchands choisis.

Soyons, aussi, moins étonnés de l'accroissement de ses revenus, après l'avoir vu soumettre le clergé aux impôts comme les laïques, éteindre une foule de monastères en défendant les vœux avant cinquante ans, et réunir leurs biens au domaine, agrandi par des confiscations, par le retour au trésor de l'apanage de son frère Iwan, et par ses conquêtes sur les Suédois.

Remarquons en même temps qu'il a ouvert ses États au commerce étranger, et aux trésors de l'Europe, qui sont venus s'y échanger contre tant de matières premières jadis inertes; apprécions l'augmentation de revenus qui en résulta, et la possibilité d'exiger en espèces une foule de taxes jusque-là perçues en nature.

C'est ainsi qu'il a substitué un impôt à ces fournitures de vivres si lointaines, et qui écrasaient ses peuples : cet argent sert à solder des fournisseurs. Il est vrai que les grands se sont alors cachés derrière ces traitans pour s'engraisser du sang des peuples; mais, enfin, Pierre les a aperçus, le mal s'est découvert par son excès, il a grandi jusqu'aux yeux du Tzar. C'est alors qu'il a créé des commissions d'enquête, qu'il y a passé des journées entières, et qu'on l'a vu pendant plusieurs années, les yeux toujours ouverts, faire rendre gorge à ces grands prévaricateurs par des amendes, par des confiscations, et les punir par le knout, la corde et la hache.

A cette surveillance du chef, qu'une guerre plus concentrée lui permit depuis 1715, ajoutons l'augmentation du traitement des collecteurs; ce qui leur ôta tout prétexte de prévarication. N'oublions pas que la plus grande partie des appointemens était acquittée en nature; que pendant plusieurs années, la guerre, portée hors de l'empire, dut alimenter la guerre. Observons que les villes et les provinces, où les régimens furent ensuite cantonnés, les payèrent sur place, ce qui épargna des frais d'escompte, et qu'elles les nourrirent par des mesures qui paraissent avoir été municipales, c'est-à-dire les moins oppressives possible. Remarquons enfin, en 1721, la substitution, à l'impôt tatar par maison, de l'impôt par tête, véritable impôt foncier, basé sur un dénombrement renouvelé tous les vingt ans, et que les cultivateurs répartissent entre eux suivant la valeur de leur culture.

En même temps, le réformateur a su refuser aux étrangers le droit de trafiquer entre eux en Russie; il a même voulu que ses sujets eussent exclusivement le privilége de transporter jusqu'aux frontières de l'empire, leurs marchandises achetées par des étrangers dans l'intérieur des terres. Ainsi, les frais de transport tournèrent à l'avantage des siens. En 1716, il aima mieux renoncer à une alliance avantageuse avec les Anglais, que de se dessaisir de ce droit en leur faveur. [1]

[1] *V.* Manstein.

Toutefois, cette surveillance, tant d'efforts et de soins; cet ordre et cette économie, ces améliorations et ce triple impôt d'hommes, de choses et d'argent, n'expliquent point encore la possibilité de tant d'entreprises gigantesques et de résultats immenses, avec un revenu fixe en espèces, qui n'était évalué en 1715, par un témoin attentif, qu'à quelques millions de roubles. Mais dans les moyens fiscaux d'un empire despotique, ce sont les revenus variables, les ressources illégales et les mesures arbitraires qu'il faut rechercher; alors cesse l'étonnement, et commencent la pitié pour les uns, l'indignation contre les autres, et la surprise qu'inspire l'ignorance, en fait de commerce, de ces hauts et puissans génies du despotisme, devant l'instinct si assuré du moindre des peuples libres.

Alors, surtout, on frémit d'épouvante à la vue de la terrible persistance de ces grands hommes, au travers de tant de sueurs, de douleurs et de sang; comme s'ils s'étaient fait, de leur projet de gloire ou de civilisation, un de ces dieux barbares qu'il fallait servir à tout prix, et qu'on ne pouvait se rendre favorables qu'à force de sacrifices humains!

CHAPITRE VII.

C'est donc, surtout, au génie du despotisme russe qu'il faut demander compte des moyens qui l'ont conduit à de si grands résultats; mais, quelle qu'ait été son effrayante candeur, est-ce lui qui nous montrera son armée se recrutant d'hommes que les villages envoyaient liés deux à deux, et à leurs frais? Soldats à un sou par jour, payable seulement tous les quatre mois[1], et le plus souvent marchant sans solde; esclaves qu'il suffisait de nourrir, se contentant de quelques poignées de seigle ou d'avoine en gruau ou en pain recuit[2]; malheureux qu'on obligeait de vaincre, en dépit des fautes de leurs généraux, et sous peine d'être décimés.[3]

Ce despotisme conviendra-t-il encore, qu'en ne donnant rien à ces serfs, enrégimentés pour leur vie, il en exigeait tout; qu'après vingt et un ans de guerre, il les forçait à creuser des canaux, comme de malheureux corvéables? *Car il faut qu'ils servent la patrie*, disait Pierre, *soit en la défendant, soit en l'enrichissant; c'est leur destination.*

[1] *V*. Manstein.
[2] *V*. Perry.
[3] *V*. Kamensky, *Vie de Mentzikof*.

Cet autocrate se glorifiera-t-il, surtout, de la richesse constante d'un trésor qui tenait si mal ses engagemens, que la plupart des étrangers à sa solde cherchaient à se retirer?

Que répondra-t-il à ce gémissement sourd et prolongé, qui semble s'élever encore de chaque maison de Taganrock, de Pétersbourg et de ses forts, bâtis par corvées, peuplés par réquisitions? C'est pour les construire que les habitans des villages sont allés se relever par moitié, de six mois en six mois, et que les plus faibles et les plus industrieux n'ont jamais revu leurs foyers.

Ces malheureux, de quelque métier qu'ils fussent, ont été arrachés sans aucune considération à leurs familles, à leurs charrues, à leurs ateliers, à leurs comptoirs, depuis le terrassier jusqu'à l'horloger et à l'orfèvre. Ils se sont rendus à ce long supplice à leurs frais; ils ont travaillé sans paie. On a forcé les uns de combler des marais, et d'y élever des maisons; les autres, d'y venir subitement établir leur commerce; et tous ces infortunés, les uns surchargés de travaux, les autres tout dépaysés, ont été si mal nourris et abrités, ou établis dans un air si infect, qu'au dire des Russes d'alors, cent mille se sont engouffrés dans ces abîmes.

Écoutez les plaintes des seigneurs et des négocians les plus riches : après avoir exigé d'eux le don de cent vaisseaux, on les a forcés de se réunir dans ces fanges pour s'y faire construire des mai-

sons de pierres; ils sont encore contraints d'y venir vivre bien plus chèrement que dans leurs demeures. Et quand le clergé aura protesté à son tour contre ces impôts excessifs mis sur ses popes, sauf à eux à se dédommager sur leurs ouailles, qui s'étonnera de la possibilité de tant de créations, et de la plénitude d'un trésor qui s'ouvre tant pour recevoir, et si peu pour s'acquitter?

Service personnel, impôt en nature, impôt en argent, telles furent les trois grandes sources de la puissance de Pierre-le-Grand. On vient d'apprécier l'emploi de la première. Quant à l'impôt en nature et en argent, comment les cris isolés de tant d'esclaves contribuables si disséminés, eussent-ils percé jusqu'à ce siècle, si l'excès d'un malheur simultané, universel, ne les eût réunis en une seule et vaste clameur, plus forte que le temps et l'espace? C'est elle qui nous a redit les noms de cette foule de taxes imposées sur tout, et à toute occasion, pour la guerre, l'amirauté, les recrues, les chevaux employés aux travaux publics, les fours à briques, à chaux, pour les constructions de Pétersbourg, pour la poste, pour les bureaux, pour les dépenses extraordinaires, pour les contributions en nature, pour les réquisitions d'hommes et pour leur entretien, enfin pour les appointemens des employés; et tant d'autres sur les moulins, les étangs, les bains, les ruches, les prés, les jardins; et, dans les villes, sur chaque toise carrée de terre

dite noire, ou non libre : puis d'autres charges vexatoires et exorbitantes, les artisans pressurés en raison de leur industrie et de leur bien-être supposé ; d'où il résulte qu'ils cachent l'un et l'autre : les plus laborieux enfouissant leur gain pour le dérober aux nobles, et ceux-ci confiant leur or aux banques étrangères pour le dérober au Tzar.

Ajoutez à cela toutes les oppressions subalternes. Des collecteurs, dont les appointemens annuels n'avaient été long-temps que de six roubles, et dont la fortune pourtant s'est trouvée faite en quatre années ; car ils savent détourner à leur profit les deux tiers de ce qu'ils extorquent, exécutant les insolvables par la torture, abusant horriblement des pouvoirs illimités qui leur sont confiés, selon l'usage des gouvernemens absolus, le despotisme ne pouvant s'exercer que par délégation.

Ceux-ci ont le droit d'imposer tous les marchés du pays, de taxer toutes sortes de denrées, suivant qu'ils le jugent à propos, et de violer les domiciles pour prévenir ou découvrir les contraventions ; en sorte que ces peuples infortunés, comprenant qu'ils ne possèdent rien, et que tout, jusqu'à leur industrie, appartient au Tzar, ne travaillent plus que pour gagner l'absolu nécessaire, et manquent, pour le reste, d'un courage que l'on n'a que pour soi seul.

Aussi les forêts se sont-elles peuplées de déses-

pérés, et de tant d'autres d'abord restés dans les villages, mais ensuite qui, se voyant forcés de payer seuls, non seulement pour eux-mêmes, mais encore pour les fugitifs, ont été les rejoindre.

Et que dire de plus sur les désordres de ces temps que les faits eux-mêmes ! Ils montrent les grands les plus en crédit, convaincus plusieurs fois de péculat; les uns bannis, les autres pendus ou décapités; un vice-chancelier lui-même, qui a osé donner, sans autorisation, des places et des traitemens; qui a pu, dans un État si pauvre, détourner trois millions à son profit. Aussi, n'est-ce point leur Tzar seul que ces peuples accusent de leurs maux.

Mais telle est la condition du despotisme, qu'en privant les peuples de leur libre arbitre, il assume sur lui toute la responsabilité. Tous conviennent pourtant que, vers 1715, ils virent leur Tzar consterné à l'aspect de tant de malheurs; ils ont alors dit ses efforts, et que tous ne furent pas infructueux.

Mais en même temps, pour s'expliquer l'abondance inépuisable du trésor de cet autocrate, ils nous le montrent monopolisant tout à son profit, donnant aux espèces dans son empire la valeur qui lui convenait, et ne les acceptant des étrangers que suivant leur valeur intrinsèque.

Ils l'accusent d'avoir accaparé l'achat ou la vente de mille produits indigènes ou étrangers, soit en

taxant subitement diverses sortes de marchandises, soit en s'en déclarant l'acquéreur exclusif, au taux qui lui plaisait, pour les mettre à un prix exorbitant, dès qu'il s'en trouvait seul en possession.

Ils ont dit encore que leur Tzar accaparant tout, s'est fait le seul négociant de la Russie européenne avec la Chine et la Sibérie, comme aussi le seul monnoyeur, le seul marchand de tabac, de savon, de talc et de goudron; que, s'étant encore déclaré le seul cabaretier d'un empire où régnait souverainement l'ivrognerie, ce monopole a fait, chaque année, rentrer dans ses mains toutes les paies qui venaient d'en sortir.

Veut-il, en 1716, se défrayer de son second voyage en Hollande, et éviter un change désavantageux? Il s'approprie tous les cuirs du commerce russe à un *maximum*, que lui-même détermine, pour les vendre à son profit, payables en Hollande, aux étrangers qui les demandent. C'est ainsi que plusieurs de ses contemporains expliquent les richesses d'un prince qui fut le principal fabricant et négociant d'un grand empire, le créateur, le surintendant de ses arts. Ses sujets étaient, pour lui, autant d'ouvriers dont il excitait, appréciait et récompensait à son gré le travail; il se réservait la vente des produits de leur industrie, et en ramenait à lui les profits immenses, pour en appliquer l'emploi à les doubler encore.

Singulier fondateur du commerce dans son em-

pire, que le prince qui l'attire à lui et le circonscrit en lui seul ! Croyons cependant aussi qu'il se fit parfois commerçant et manufacturier, comme marin et soldat, pour l'exemple, et que l'ignorante opiniâtreté de ses sujets contre divers genres d'industrie et de commerce, lui en laissa long-temps, malgré lui, le monopole.

Au reste, il est curieux de voir, quand il veut se servir pour tout éclairer, du despotisme qui éteint tout, comme cette arme de ténèbres et de mort, se retournant contre lui-même, blesse les mains les plus faites pour la porter. Soloview en est un exemple. Ce marchand, aidé des priviléges que lui a accordés Pierre, a enfin établi à Amsterdam la première factorerie russe considérée; mais, en 1717, au second voyage du Tzar dans cette ville, ses avides courtisans s'irritent contre ce négociant leur compatriote. Soloview n'a pas voulu se racheter de l'envie que ses richesses leur inspirent. Ils le perdent dans l'esprit de leur souverain, et l'autocrate, en confisquant à son profit cette source de richesses, détruit lui-même son ouvrage.

Voilà donc, sous le point de vue de ses ressources matérielles, le miracle de grandes créations de toute nature, si prodigieuses et si subites ! Est-ce donc à notre siècle à être surpris de tout ce qu'on peut faire en vingt-cinq ans, avec des confiscations, des impôts arbitraires, des monopoles, des réquisitions, des corvées, et une volonté de fer

et de feu. Et, quand à toutes ces puissances, on ajoute la docilité d'un long esclavage, de quoi pourrait-on s'étonner encore ? Les ognons de l'Égypte et sa servitude ne suffisent-ils pas à expliquer l'énormité de ses pyramides ? Créations stériles cependant, tandis qu'il s'agit ici de ces créations vivantes et fécondes, œuvres du génie, qui croissent ensuite d'elles-mêmes, et comme par leur propre mouvement.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE I.

Tel fut Pierre ! grand par le but, par la persévérance, par les moyens ! Non, que ceux-ci aient tous été bien choisis; qu'il ait toujours su mettre, dans leur emploi, une juste mesure, et se commander à lui-même, comme aux autres : non, sans doute.

Eh ! qui s'étonnera que, à l'exemple de plusieurs de ses maîtres en civilisation, il n'ait point réformé une foule de monopoles excessifs, que même il s'en soit emparé; qu'il ait nui si essentiellement à ce commerce qu'il créait, en perpétuant une coutume asiatique, qui donnait au gouvernement le droit de vendre ou d'acheter avant ses sujets.

Ces erreurs sont de son siècle, comme encore sa grossièreté et son ivrognerie, vices du temps. Car ici l'on ne songe point à lui reprocher cette pitié sauvage, qui le porte à assister à l'exécution de sa maîtresse, coupable d'infanticide, à la baiser au front sur l'échafaud, et à détourner seulement la tête quand vient le coup fatal.

On ne lui fera point un crime de la brutalité de ces divertissemens dont le but fut politique, où

tantôt il ridiculisait les anciennes moeurs par elles-mêmes, et tantôt ses prêtres, dont il craignait l'influence, ou le pape, dont il ne voulait pas qu'on le crût partisan.

L'histoire ne s'arrêtera pas davantage à critiquer, avec le résident allemand près de sa personne, la sauvagerie de cette célébration de noces, dans laquelle chaque jour fut marqué par les plus fantasques bizarreries et par les redoublemens d'une dégoûtante ivresse.

Elle passera légèrement encore sur cet enterrement de son nain, sur ce mariage de son bouffon, farces grotesques et grossières, auxquelles sa personne et les cérémonies les plus augustes de la religion, se trouvèrent mêlées sans mesure.

Ce n'est pas même sur la violence de ses brutalités qu'elle croira devoir insister : et, en effet, que dans ses débauches, qui cependant furent moins fréquentes qu'on ne pense, il ait failli tuer ses confidens les plus intimes, et celui-là même qu'il avait chargé de réprimer ses violences; qu'ensuite, se condamnant, il se soit écrié : « qu'il voulait ré-« former les autres, sans savoir se réformer lui-« même! » Que l'un d'eux, près d'être précipité dans la mer, n'ait pu arrêter son bras, déjà levé, que par ces mots : « Ton histoire le dira! » De pareils emportemens, nés de l'ivresse, devaient-ils alors étonner?

On ajoute, il est vrai, qu'un matin, s'étant

trouvé plus tôt que les sénateurs dans la salle consacrée à leurs délibérations, il les roua tous de coups, à l'exception du plus âgé, à mesure qu'ils y arrivaient. On dit, même, que, parfois encore, se méprenant dans ces brutalités, il trouvait simple de dire à ses ministres, qu'il avait battus sans motif, comme dans une semblable circonstance à son esclave noir, qu'il leur tiendrait compte de cette erreur, à la première occasion où ils mériteraient un pareil châtiment; et, qu'en effet, il tînt parole aux uns, comme à l'autre.

Tout cela n'est que trop confirmé : mais quand il serait encore vrai qu'il eût journellement, et en public, souffleté ou frappé de sa canne ses principaux officiers, pour des fautes légères, comme pour les plus graves, sans presque discontinuer ses conversations avec ces grands personnages, et sans croire les avoir dégradés à leurs yeux et aux yeux des autres!....

De si grossières violences s'expliquent encore : elles s'excusent même dans un pays qui, depuis plusieurs siècles, ne connaissait plus d'autre soumission que celle de l'esclavage.

Là, les châtimens infligés de la propre main du prince, semblaient presqu'une distinction; cela supposant une espèce d'intimité, une vassalité directe; ou, comme le mot resté en usage l'indiquait, *la correction d'un père*. — Tant chacun se regardait devant le Tzar, comme dans un état de mi-

norité, d'enfance même; et tant il y avait de lui à ses sujets non seulement la distance du maître à l'esclave, mais celle d'un homme dans l'âge de la raison à celle d'êtres encore privés de la leur.

Tous étaient devant lui sans libre arbitre : il était leur destin vivant et irrévocable !

Toutefois, et surtout depuis l'usurpation de Godounof, les Russes s'étaient faits à la possibilité de conspirer; mais tant qu'ils obéissaient, c'était ainsi : on ne connaissait point là d'autre façon de commander et d'obéir.

Ceux même de leurs ambassadeurs qu'une longue suite d'années, passées dans la civilisation, venait de polir, en rentrant dans une atmosphère si épaisse d'esclavage, d'immoralité et de barbarie, étaient forcés d'y refaire leurs yeux et leur cœur, pour s'y conduire. Ils y oubliaient bientôt ce qu'ils avaient appris.

Était-il donc étonnant que cette puissance de mœurs, si brutales, si invétérées, eût agi sur le réformateur lui-même, surtout, quand pour instruire ces peuples et s'en faire entendre, il avait fallu que, sans cesse en contact avec eux, il leur parlât sans cesse leur grossier langage; et qu'enfin, pour les arracher à leurs ténèbres, la crainte étant leur seul côté accessible, il les saisît par cette seule prise.

Mais qu'on l'écoute lui-même, lorsque, dans plusieurs circonstances, il s'écrie devant les siens :

« Faites la guerre aux animaux sauvages, ce plai-
« sir vous convient; pour moi, je ne saurais m'a-
« muser à cela, tant que j'en aurai autant à com-
« battre dans mes sujets opiniâtres et indociles....
« C'est un troupeau de bêtes que j'ai habillées en
« hommes; je désespère souvent de vaincre leur
« opiniâtreté, et d'arracher leur méchanceté de
« leurs coeurs..... Qu'on ne me peigne donc plus
« comme un tyran cruel, sans connaître ce que les
« circonstances m'ont commandé : combien de gens
« se sont opposés à mes desseins, ont fait échouer
« mes projets les plus utiles pour la patrie! et m'ont
« forcé à la plus grande sévérité! Je recherchais
« leur assistance et leur patriotisme : ceux qui
« m'ont compris et secondé, et qui furent les plus
« utiles à mes peuples, je les ai comblés de bien-
« faits : ils ont été mes seuls favoris! »

CHAPITRE II.

Qu'il soit donc permis à l'histoire, de ne point s'étonner de la grossièreté de moeurs de l'un de ses plus grands personnages.

Au reste, quelque pénible qu'il soit de passer de l'amour à la haine, c'est l'une des conditions de l'historien d'avoir à admirer et à haïr tour à tour, dans un même homme. Eh! pourquoi s'étonnerait-on plus de le voir exciter, tantôt notre enthousiasme et tantôt notre indignation, que de le savoir composé de corps et d'âme; c'est-à-dire, de vie et de mort, d'éternité et de corruption.

Croit-on, parce que l'historien s'est plu à se livrer à l'un de ces sentimens, qu'il ne saura plus parler le langage de l'autre?

On a trop long-temps cru la froideur seule impartiale : grâces au ciel, bien loin de défendre l'admiration, l'histoire des hommes l'inspire quelquefois; dès-lors, pourquoi voudrait-on étouffer ses accens d'enthousiasme? C'est la vérité qu'on lui demande, et quand cette vérité est de feu, est-ce donc avec la glace d'une froide impassibilité qu'on en fera sentir les flammes? Non! puisqu'elle doit tout peindre, toutes les couleurs lui sont néces-

saires; puisqu'elle doit tout dire, tous les langages lui conviennent; celui de l'enthousiasme comme celui de l'indignation. C'est alors qu'elle remplira son objet, celui de décrire, de peindre, non la vérité morte, mais la vérité toute vivante, toute colorée, avec ses passions, ses fougues, ses nudités révoltantes ou enchanteresses; et toutes les impressions qu'elle dût donner à ceux de ses contemporains, dont les yeux furent clairvoyans, les esprits droits et les cœurs purs.

Laissons donc les contemporains de Pierre-le-Grand, élever leur cri d'amour ou de haine; que l'histoire les recueille tous deux, et que la postérité décide. Un homme, despote par droit de naissance, se levant tout à coup seul au milieu des ténèbres, aperçoit la lumière! Il y marche, il y traîne des peuples entiers, poussant comme le sort, au travers de leurs cris d'admiration ou de douleur, vers ce but, que lui seul aperçoit, et dont rien ne le détourne!

Écoutons ces deux grandes clameurs qui traverseront les siècles : l'une, barbare, mais plaintive, ne devrait pas sans doute l'accuser de cette triple et brutale ivresse de vin, de colère et de pouvoir, résultat de ces mœurs grossières dont elle réclamait la durée. Cependant elle lui reproche cette tyrannie qui bouleverse, qui viole les usages, les coutumes les plus invétérées, et contraint tout à coup à en adopter de nouvelles; cette prodigalité des

sueurs et de la vie de ses sujets. A l'entendre[1], ses vertus mêmes, il les a poussées jusqu'au vice, par l'excès : la justice en lui devient cruauté. Qu'on se rappelle l'hésitation du sénat, quand il s'agissait de condamner à mort, pour exactions, le voiévode de Kargapol, et ce cri féroce du Tzar : « Eh bien ! « j'ordonne, moi, qu'il soit écartelé, et que ses « membres, coupés par morceaux, soient distri- « bués à tous les voiévodes, pour leur apprendre à « être justes, et à ne point ôter le pain et la vie à « mes pauvres sujets, qui ne peuvent se garantir « de leur oppression. »

Et ici, le cri accusateur cite encore le supplice horrible de Talitskoï. Ce fanatique imprimeur, se croyant inspiré, a osé répandre « que le Tzar, par « sa naissance et ses actions, était l'Ante-Christ ». Puis il a fui jusqu'en Sibérie, mais vainement. On l'a ramené devant son maître. Il semble à celui-ci que pour un tel délit contre son pouvoir et la civilisation, tous les supplices soient usés ou insuffisans : il en imagine un nouveau. On assure que, par ses ordres, dans son propre palais, qu'à ses yeux même, une flamme alimentée par des liqueurs corrosives fut allumée, et que l'infortuné Talitskoï a été attaché au-dessus, jusqu'à ce que ses chairs fussent peu à peu corrodées, ses muscles racornis, et que ses restes encore vivans, tombant

[1] *V.* Leclerc, *le Voyageur de treize ans.* — Manstein.

enfin dans cette flamme infernale, en eussent été dévorés.

Qu'un tel récit ait été envenimé par la haine, il faut le désirer : mais les ennemis du régénérateur y ajoutent sa dureté trop certaine envers sa première femme; le massacre affreux et avéré des strélitz; le supplice injuste et atroce de Glebof, celui de Moens, et tant d'autres traits de férocité.

A cette terrible accusation, l'autre acclamation, composée de voix indigènes et étrangères, répond, que toutes ces imputations sont vraies, mais que c'est aux circonstances à leur donner leur valeur. Elle convient de la brutalité de ses violences, qu'expliquent assez ces nécessités de position, l'opiniâtreté rebelle de ses sujets, et surtout cet entourage de bassesse, l'esclavage faisant encore plus la tyrannie, que la tyrannie l'esclavage.

Elle rappelle alors, non pour légitimer ses emportemens, mais pour indiquer l'une de leurs causes, que leur violence fut souvent indépendante de sa volonté; que, victime de l'ambition d'une sœur et des révoltes des strélitz, son enfance avait été empoisonnée par la débauche, et même, selon quelques contemporains, par un attentat plus direct.

Souvent alors, ses plus jeunes perceptions, ses sensations les plus tendres, et le repos de ses nuits, furent bouleversés par des horreurs subites : on avait vu la révolte le réveiller en sursaut, le pour-

suivre, le saisir jusque sur l'autel, et lever sur sa tête un poignard, que Dieu seul avait pu détourner. De là cette irritabilité nerveuse si dominante, qu'une émotion vive devenait souvent en lui une longue et effrayante convulsion. De là peut-être encore cette heureuse passion pour l'ordre et la discipline; mais aussi cette excessive jalousie de pouvoir; enfin, cette fureur soupçonneuse, féroce, acharnée contre toute apparence de révolte.

Mais c'est alors surtout que cette voix des nouvelles mœurs, s'empressant de rappeler tant d'heureux résultats obtenus, montre l'impuissance des règnes qui précédèrent et suivirent : d'où vint la nécessité de finir en une seule vie, et conséquemment de retourner à la fois, et violemment, toute cette masse moscovite d'Orient en Occident.

Elle ajoute, qu'en révolution comme en guerre, laquelle est aussi un état de révolution, tout se fait avec des sueurs et du sang; que c'est pourquoi tous ces grands hommes de guerre et de politique, n'en ont guère été ménagers, et celui-ci moins qu'eux tous : d'autant plus exigeant pour les autres, qu'il s'épargnait moins lui-même; d'autant plus excessif, qu'il avait un plus grand et un meilleur but; n'y ayant, en général, rien d'outré comme les excès dans les bonnes choses.

Enfin, elle s'écrie que ces hommes gigantesques, ces colosses, sont toujours taillés en grand et par masses; qu'ils offrent de fortes aspérités; la nature

paraissant y avoir négligé le fini des détails, qu'elle garde pour des êtres d'une moins grande espèce, destinés à de moindres efforts, et faits pour des temps moins orageux.

Mais ici, le cri accusateur interrompt : à la voix des anciennes moeurs se mêle le cri du sang, celui d'un fils expirant sous l'inflexible main d'un père; et toutes les autres voix se taisent; celle même de l'histoire perd de son assurance. Il faut là d'autres accens. Et quel homme serait assez téméraire pour trancher cette grande question, où l'esprit et le cœur demeurent partagés, qui semble séparer la terre du ciel, en opposant la politique à la morale; ces deux puissances dont l'une, toute pure et divine, devrait à jamais commander à l'autre?

C'est donc Pierre-le-Grand lui-même qu'il faut écouter, au milieu de tous les grands de la Russie, que, le 24 juin 1718, il a réunis dans Moscou pour l'entendre.

CHAPITRE III.

Ces grands sont assemblés dans la salle de leurs délibérations. Ils voient, d'un côté, un jeune prince de vingt-neuf ans, l'héritier du trône, et fils d'une mère répudiée. Ils se rappellent qu'en 1697, cette première femme de leur Tzar, jalouse d'Anne de Mœns, jeune étrangère, a pris en aversion les étrangers et les arts qu'ils apportaient; qu'elle s'est jetée, comme tous les mécontens d'alors, dans le parti des vieilles mœurs; qu'ainsi, mêlant les affaires de l'État à celles de son intérieur, elle a manqué aux devoirs d'épouse, de sujette, et s'est fait, en 1698, reléguer dans un cloître.

Pourtant, ces grands ignorent laquelle des deux passions de Pierre, celle d'un amour illicite, ou celle de la civilisation de son empire, eut le plus de part à cette rigueur; mais ils voient que, soit esprit de contradiction, si fréquent dans les enfans, et surtout dans les héritiers des rois, contre leurs pères; soit haine transmise par le sang ou l'intrigue, le mauvais génie de cette mère déchue du trône, a entraîné, vingt ans plus tard, son fils Alexis dans sa chute.

Car c'est lui, cet héritier de l'empire, que son père traduit devant eux comme un criminel. Qui d'eux ne le reconnaîtrait à sa taille haute, à sa voix

forte, à la saleté de ses habillemens, et à l'abrutissement de sa continuelle et dégoûtante ivresse[1]. Ils l'ont vu sans cesse entouré de prêtres ignorans et débauchés; c'étaient là ses plus chers confidens: c'est à eux qu'il promettait l'abandon de tous les travaux de son père, l'exil ou la mort de tous ceux qui l'avaient secondé, la destruction de Pétersbourg et de sa marine, et le retour des anciens usages.

De là, sa résistance inerte aux ordres de leur Tzar, et sa désertion de la patrie. Mais enfin, depuis quatre mois qu'il est de retour, il est déshérité du trône, maudit s'il ose en appeler: le sang de tous ses complices a coulé; il est captif. N'est-ce donc point assez? De quoi son père, leur souverain absolu, vient-il encore l'accuser?

Leur Tzar parle[2]; et d'abord, de ce corps grand et robuste, mais déjà voûté; de cette figure brunie, et dont les traits aquilins, le regard rude, perçant, et l'expression sévère, sont tous les jours plus vigoureusement prononcés, ils croient entendre sortir une indignation longuement concentrée, qui se déborde enfin en imputations, en accusations violentes et accumulées de méchancetés, de parjures, de noirceurs, de pernicieuses intrigues et de pratiques criminelles.

Leur maître s'explique enfin. Ils comprennent

[1] *V*. Bruce.

[2] *V*. le manifeste du procès, *Mémoires du Résident allemand*. — Levesque, Leclerc, etc., etc.

que ce fut pour échapper à l'œil clairvoyant de son père que, en 1712, Alexis consentit à prendre pour épouse une fille belle et vertueuse, du sang de Wolfenbüttel; mais que sa barbarie mal contenue, en amenant la mort de cette aimable et douce princesse, a bientôt rompu ce nouveau lien de la Russie avec la civilisation européenne. Et c'est le Tzar lui-même qui leur déclare « qu'alors, « le 27 octobre 1715, le jour même des funérailles « de la victime, ne pouvant plus méconnaître dans « son opiniâtre héritier, l'ennemi de tous ses bons « desseins, il lui a déclaré, de bouche et par écrit : « Qu'il n'avait pu sans doute oublier l'oppres-« sion de la patrie par les Suédois, leur usurpation « des provinces maritimes, d'où ils interdisaient « aux Russes toute communication avec le reste « du monde, et mettaient un voile épais sur les « yeux des clairvoyans ; enfin, tout ce qu'il en « avait coûté à la patrie, tremblante devant cet « ennemi, pour s'instruire au point de le faire « trembler à son tour.

« Mais que la joie si grande que, lui son père « et son souverain, éprouvait pour tant de bienfaits « dont le ciel avait comblé ses travaux, s'effaçait « devant la douleur plus grande encore de voir « l'héritier de l'empire rejeter tous les moyens de « le gouverner après lui.

« Pourquoi refuse-t-il d'apprendre l'art de la « guerre, ses règles, sa discipline, par lesquels la

« Russie, est enfin sortie de l'obscurité, et sans « lesquels il ne pourra la défendre? Ne sait-il pas « que l'empire grec lui-même est tombé par l'oi- « siveté? Peut-être compte-t-il sur ses généraux; « mais n'est-ce point au chef seul, qui attire et « fixe tous les regards, à donner l'exemple?

« Qu'il voie Fœdor; ses occupations devinrent « celles de ses sujets : tous étudièrent ses inclina- « tions, et s'y conformèrent. S'ils ont sacrifié si « facilement leurs plaisirs aux plaisirs de ce prince « son prédécesseur, combien plus facilement en- « core, à l'exemple de son paresseux et indocile « neveu, renonceraient-ils à leurs travaux!

« Son inclination, dit-il, l'en éloigne! Mais « comment s'instruire sans pratiquer, et comment, « sans instruction, savoir commander [1] et récom- « penser ou punir à propos? enfin, comment alors « gouverner sans emprunter des yeux et tout faire « par autrui, *comme un jeune oiseau qui attend* « *encore sa nourriture?*

« Qu'il n'allègue plus la faiblesse de sa santé, « puisqu'on lui demande moins de s'exposer aux « fatigues de la guerre que d'en apprendre l'art. « Qu'il veuille! il suffira, à l'exemple de son pré- « décesseur, qui sut bien introduire les haras en « Russie, quoiqu'il fût trop faible pour manier « un cheval fougueux.

[1] Manifeste, d'après le *Résident allemand*.

« Qu'il sache, surtout, que si, comme il l'a dit « pour excuser sa paresse, plusieurs princes, sans « être guerriers, furent heureux en guerre, c'est « que, sans la faire, ils la surent : comme Louis XIV, « dont les campagnes furent l'école du monde, « quoique souvent il ait, loin d'elles, et pendant « leur cours, fondé tous ces établissemens de com- « merce, d'art, d'industrie, par lesquels son règne « efface la gloire de tous les autres.

« Enfin, ajoute-t-il [1], je suis homme et mortel. « A qui laisserai-je le soin de conserver et de finir « ce que j'ai commencé? Rappelez-vous votre opi- « niâtreté et votre dépravation. Combien de fois « je vous ai fait des exhortations, combien de « fois je vous ai puni, et combien il s'est écoulé « d'années depuis que j'ai dédaigné de vous rien « dire ! Tout cela a été sans succès. Il semble que « vous n'ayez de plaisir qu'à rester dans vos appar- « temens, plongé dans l'oisiveté, étendu sur les « coussins les plus mous ; ce qui peut seul vous « plaire, est ce qui devrait vous faire rougir !

« Il est temps de vous marquer, enfin, ma der- « nière résolution. Je veux bien encore attendre « quelque temps, pour voir si vous vous corrige- « rez ; sinon, je vous exclurai de ma succession, « comme on retranche un membre gangrené.

« Parce que je n'ai pas d'autre fils, n'allez pas

[1] Manifeste, d'après Levesque.

« vous imaginer que je ne vous écris que pour vous « effrayer. Si je n'épargne pas ma propre vie pour « le bien de la patrie et pour le bonheur de mes « sujets, pourquoi épargnerais-je la vôtre?....

« Je confierais plutôt l'empire à un étranger qui « en serait digne, qu'à mon fils qui ne le mériterait « pas ! »

CHAPITRE IV.

TELLES ont été les paroles menaçantes du Tzar à son fils, et dont il dépose devant ses grands.

Il ajoute qu'Alexis, deux mois et demi après, découragé sans doute par la naissance d'un fils de Catherine, a répondu : « Que son père pouvait « disposer de la couronne pour ce jeune frère ; « qu'il l'en priait même instamment, se sentant « trop affaibli d'esprit et de corps pour gouverner « tant de nations. »

Mais alors, leur maître, irrité, a écrit encore à ce fils opiniâtre : « Qu'il n'a point besoin de son « consentement pour décider de la succession au « trône ; qu'elle ne dépend que de sa volonté ; qu'il « voit que ses recommandations n'ont point été « jusqu'à son coeur, puisqu'il n'y a point répondu. « Si, de mon vivant, vous méprisez ainsi mes « volontés, les respecterez-vous davantage quand « je ne serai plus ?

« Vous jurez de renoncer au trône, mais com- « ment se reposer sur les sermens d'un coeur en- « durci ? Quand vous auriez à présent dessein de « les tenir, ces grandes barbes, qui vous tournent « à leur fantaisie, vous forceraient bien à manquer « à votre parole. » Et il ajoute : « Que déjà le pen-

« chant d'Alexis pour ces opiniâtres Moscovites « leur rend l'espoir de retrouver, sous son règne, « ces emplois dont aujourd'hui leur débauche et « leur oisiveté les éloignent. »

La fin de cette lettre lui reprochait son ingratitude. « Loin d'aider son père, il blâme, il calomnie « tout le bien qu'il fait aux dépens de sa santé, déjà « altérée pour l'amour et la prospérité de ses sujets. « Il a donc de fortes raisons de croire que son fils « renversera tout, s'il lui survit; mais il n'aban- « donnera pas l'État à son caprice. Qu'il se rende « digne du trône, ou qu'il entre dans un mo- « nastère; sinon, il le traitera comme un mal- « faiteur. »

Le Tzar continue : Alexis lui a répondu qu'il veut être moine; il lui a demandé, par un billet, d'y consentir. Sa maladie l'empêche d'écrire plus longuement. Telle a été la réponse brève de ce fils rebelle.

Cependant, son père s'est encore rendu près de lui; il lui a renouvelé ses pressantes sollicitations, ses reproches contre son incapacité volontaire; et, dans l'espoir de vaincre la persistance de cet opiniâtre à préférer le cloître, il lui a donné six mois encore pour en peser les inconvéniens.

Le Tzar est alors parti pour le Danemarck, la Hollande et la France, croyant laisser Alexis fixé, par une grave maladie, sur un lit de douleur, d'où ce prince s'est relevé plein de santé le jour même,

pour célébrer, dans un festin, le départ de son père.

Enfin, sept mois après ce mensonge, le 27 août 1716, et de Copenhague, Pierre a ordonné à son fils de se décider : il faut qu'il vienne sur-le-champ le joindre à son armée, ou qu'il fixe *le jour de sa renonciation au monde.*

La réponse du Tzaréwitz a été un nouveau mensonge. Il a feint d'obéir à l'appel de son père, et il a fui chez les nations étrangères.

Ici, le Tzar déclare sans déguisement aux grands de son empire, comment il a fait revenir près de lui ce fils rebelle; sa grâce promise, puis retirée ou devenue conditionnelle; les interrogatoires qu'il lui a fait subir, les aveux obtenus. Il termine enfin en livrant ce coupable à leur justice.

Le prince comparaît devant eux; il avoue qu'il a toujours et volontairement fermé ses yeux aux nouvelles lumières; que souvent il a détruit sa santé par des remèdes inutiles pour se donner un prétexte de rester dans l'oisiveté; que même un jour, pressé par son père, il est encore convenu qu'il s'était regardé comme l'espérance des vieux Russes et du petit peuple.

Des témoins l'ont entendu s'écrier : « Que, s'il « en trouvait l'occasion pendant l'absence du Tzar, « il dirait un mot aux archevêques, qui le rediraient « aux popes, et les popes à leurs paroissiens, et « qu'on le ferait régner, même malgré lui ! Qu'a-

« lors on verrait bien que Pétersbourg, et cette « marine qu'il avait en horreur, ne resteraient pas « long-temps aux Russes. »

Quant à ceux qui l'avaient rattaché à la civilisation par son mariage, « c'étaient, avait-il dit, des « infâmes qui lui avaient lié au cou une femme dia- « bolique ! un jour il ferait planter leurs têtes sur « un poteau. » Et, quant à sa désertion, il a voulu, dit-il, éviter le cloître, quoique ses conseillers lui eussent dit, « qu'il pouvait écrire autant de renon- « ciations au trône qu'il lui plairait ! que même des « vœux monastiques étaient de ces contrats de « bonnes gens des temps passés ! qu'on ne clouait « pas le froc sur la tête ! »

Lui-même enfin ajoute, qu'ayant préféré la fuite, il a écrit de son refuge au sénat et aux archevêques, et s'est tenu prêt, non seulement à succéder de gré ou de force à son père, dont il souhaitait la mort, mais à profiter, de son vivant même, d'une révolte impatiemment désirée, pour le précipiter du trône.

CHAPITRE V.

Les grands ont entendu l'accusation et les aveux du coupable : il est le second de l'empire, celui dont les actions pouvaient être le plus utiles ou le plus préjudiciables ; il était un de ses défenseurs, et c'est dans le cours d'une guerre terrible, quand la patrie épuisée de tant de sacrifices, mais près enfin d'en recueillir les fruits, voyait déjà l'Autriche et tout le nord de l'Europe commencer à se réunir contre elle pour les lui arracher : c'est dans cet instant critique, que, trompant son père et son souverain, il s'est déclaré son ennemi, en abandonnant son poste politique et militaire, pour s'aller jeter dans les bras d'une de ces puissances, déjà jalouses de la gloire naissante des Russes.

Ce coupable vient, il est vrai, d'être déshérité de l'empire; mais ses juges se demandent si cela n'est point là un crime digne de mort, devant la justice, qui ne juge que le passé et le présent, comme devant la politique, qui juge aussi l'avenir.

Et réellement, à cette époque de la régénération des Russes, vouloir encore l'anéantir, n'était-ce pas un crime de haute trahison contre la patrie, comme contre leur Tzar.

L'accusateur, le ton de l'accusation, tout con-

damne d'avance. Mais, s'ils osent prononcer, Pierre exécutera-t-il ? Ils n'en doutent point. La civilisation de son peuple est l'œuvre de sa conscience : il y a sacrifié, sœur, femme, toute une génération, et surtout et mille fois lui-même ! Et ce n'est plus seulement une pensée de son génie, c'est déjà une création toute vivante et entière ! Eux-mêmes font partie de cette nation nouvelle, composée d'habiles étrangers et de l'élite des indigènes.

Et pourtant, c'est au milieu d'elle qu'existe depuis vingt-neuf ans, un être qui la réprouve et la déteste ; il menace même de l'anéantir dans le sang de ces hommes d'élite, accourus de toutes parts sur la foi du régénérateur. Ce rebelle est, il est vrai, l'héritier de l'empire, le fils de leur Tzar ; mais ce Tzar est leur créateur ; il est leur père, autant au moins que de cet opiniâtre, que, pendant dix-huit années, il s'est vainement efforcé de convertir.

L'alternative est pressante ! d'une part, une nation son ouvrage ; de l'autre, un fils ! De quel côté a-t-il le plus d'engagemens ? qui, de tant d'enfans de son génie, ou de celui de son sang, doit l'emporter ? Et de ces deux créations, incompatibles par la faute de l'une d'elles, laquelle doit enfin être sacrifiée à l'autre ?

En effet, il ne s'agit plus ici d'une renonciation, d'une exhérédation, ou même de vœux forcés. Les aveux d'Alexis viennent d'en prouver l'insuffisance !

l'ennemi mortel de la civilisation renaîtrait de cette mort religieuse ! Il y faut donc joindre une mort politique, une mort physique, toutes les morts enfin ! et pour que la barbarie périsse sans retour dans cette victime dévouée, il faut encore que la plupart des grands engagés dans cette civilisation, coopèrent à ce grand sacrifice.

Telle est sans doute la pensée de leur maître ; celle qu'il médite depuis près de cinq mois, et qu'il croit tenir du ciel même : car ils savent que c'est du pied des autels, où, pendant plusieurs jours, il est resté prosterné, qu'il est venu leur livrer son fils.

Ils sont esclaves, ils jugent dans leur propre cause, et la fuite d'Alexis semble donner à un arrêt fatal, dicté par la raison d'État, la sanction d'une justice rigoureuse : ils le prononcent !

Que l'histoire suspende encore le sien : qu'attentive, qu'immobile, elle suive des yeux ce génie inflexible et le plus persévérant de tous, dans cette haute et rude voie.

Alexis est condamné le 6 juillet 1718. Le 7, le bruit se répand qu'à la lecture de son arrêt, il est tombé frappé d'effroi dans l'état le plus alarmant, et qu'il demande son père. Celui-ci, suivi de tous les grands de l'État et de sa cour, vient recevoir ses derniers adieux, et mêler ses larmes aux siennes. Le reste est un mystère. On a vu le Tzar sortir d'un air abattu de chez cet infortuné, qui

expire quelques heures après avoir été embrassé par son père.

Pierre a pleuré [1] sur cette victime avant qu'elle fût immolée ; il pleure encore sur son cercueil, que lui-même accompagne. Mais en lui l'homme d'État reste inflexible. Les cendres de son fils sont chaudes encore, elles sont mouillées de ses larmes, et il déclare hautement que ce fils, *l'être le plus faux et le plus ingrat qu'il soit possible de concevoir, a été justement condamné!* Il se fait gloire de ce sacrifice à l'amour de son peuple, ainsi que d'avoir exilé ou fait périr tous ses complices.

Quatre ans après, en 1722, de peur qu'après lui, la minorité du fils de cette victime ne rende l'espoir à sa mère et au parti des anciennes mœurs, il déclare par un décret (comme, au reste, Iwan III, par sa lettre aux Pskowiens), *que le souverain régnant est maître absolu de disposer du trône pour qui il lui plaît.*

Bientôt enfin il couronnera Catherine, sans doute pour qu'après lui, le grand œuvre de sa vie entière soit maintenu, par le règne de la compagne même de ses travaux et par son entourage de grands intéressés dans la civilisation.

[1] Levesque ; — Leclerc ; — *Mémoires* de Bruce ; — *Mémoires du Résident allemand ; — le Voyageur de treize ans*, etc., etc.

CHAPITRE VI.

Voilà, dans cette funeste partie de son immense carrière, quelle fut la persévérante et terrible marche de Pierre-le-Grand! Ainsi vient de triompher à elle seule, la politique! Maintenant, quel est celui qui, s'appuyant uniquement comme elle, sur cette grande et inflexible raison d'État, le pied sur la victime, osera dire : Ce ne fut point un meurtre, ce fut un sacrifice! un acte de nécessité et non de haine! une fatalité de situation! fatalité politique, qui, selon l'avis du plus grand guerrier et législateur des temps modernes, pourrait remplacer, dans nos poëmes, cette fatalité religieuse dont les tragiques anciens ont fait un si grand et si terrible usage.

Fatalité toutefois bien dangereuse à interpréter! quand le prince, qui se fie à son inspiration, se faisant un dieu de sa politique, se crée des nécessités, auxquelles il sacrifie la génération présente et jusqu'à son fils! enfin, lorsqu'il accepte une si effrayante responsabilité, qu'en le jugeant, l'historien, saisi d'horreur et d'admiration, ose à peine absoudre, de peur de paraître complice.

Cependant les mémoires d'alors, écrits, il est vrai, par des étrangers, dont la perte d'Alexis fai-

sait le salut, ont approuvé. Déjà même l'écrivain le plus célèbre des temps modernes a sanctionné cet arrêt fatal. Enfin, ce qui impose le plus, c'est cette ferme conviction d'un grand homme, qui le conduit graduellement et de conséquences en conséquences à cet affreux sacrifice, dont lui-même publie hautement les détails, auquel il a voulu que tout son empire assistât, et qu'à son tour le ciel semble avoir récompensé par le succès.

Elle est grande, sans doute, cette effroyable victoire de la politique contre la nature, et l'on conçoit l'hésitation de l'histoire, quand elle n'envisage que cette partie d'une telle catastrophe. Mais à peine fixe-t-elle ses yeux sur sa moralité, qu'un cri d'horreur lui échappe.

Alors tombe à ses yeux, souillée d'iniquité, de perfidie, de férocité, cette politique, à elle seule si périssable, et pourtant si hautaine, si méprisante dans ses triomphes; enfin, si orgueilleuse de succès dont elle ne doit la durée qu'à cette morale éternelle, qui, grâce au ciel, survit à ses coups d'État, et empêche qu'ils ne passent en principes?

On a vu la marche d'abord mesurée de cette politique colossale, dans les conseils de Pierre à son fils; dans ses remontrances, ses avertissemens et ses menaces répétées; dans son hésitation à les accomplir; puis tout à coup, la fuite et le retour du rebelle, son procès et sa condamnation.

C'est entre cette fuite et cette condamnation

qu'existe un abîme infernal de tyrannie féroce et perfide, où s'est plongée cette politique si haute et si inflexible! L'historien, sans se perdre après elle, dans ces détails dégoûtans, a maintenu ses regards à leur première élévation, pour n'envisager le grand homme que dans son but. Maintenant il faut qu'il rétrograde péniblement dans ces tortueuses horreurs : c'est l'homme nu qu'il lui reste à exposer : un simple récit suffira, et, comme il arrive trop souvent, l'ensemble de cet horrible épisode montrera dans le même homme, un héros quand on le voit dans son but, un misérable quand on l'envisage dans ses moyens.

CHAPITRE VII.

En septembre 1716, Alexis trompe et fuit son père. Pour échapper à la civilisation naissante des Russes, il se réfugie au milieu de la civilisation européenne. Il s'est mis sous la protection de l'Autriche, et vit caché dans Naples, avec une maîtresse.

Pierre découvre sa retraite. Il lui écrit. Sa lettre commence par des reproches fondés; elle finit par des menaces terribles, s'il n'obéit aux ordres qu'il lui envoie.

Ces mots surtout y dominent : « Me craignez-« vous? Je vous assure et je vous promets, au nom « de Dieu, et par le jugement dernier, que si vous « vous soumettez à ma volonté, et que vous reve-« niez ici, je ne vous ferai subir aucune punition, « et que même je vous aimerai encore plus qu'au-« paravant! »

Sur cette foi solennelle d'un père et d'un souverain, Alexis revient à Moscou le 3 février 1718, et le lendemain, il est désarmé, saisi, interrogé, exclu honteusement du trône, lui et sa postérité; il est même maudit s'il ose jamais en appeler.

Ce n'est pas tout encore; on le jette dans une

forteresse. Là, chaque jour, chaque nuit, un père absolu, violant la foi jurée, tous les sentimens, toutes les lois de la nature, et celles que lui-même a données à son empire [1], s'arme contre un fils trop confiant, d'une inquisition politique égale en insidieuse atrocité, à l'inquisition religieuse. Il torture l'esprit pusillanime de cet infortuné par toutes les peurs du ciel et de la terre; il le contraint à dénoncer amis, parens, jusqu'à sa mère; enfin, à s'accuser, à se rendre indigne de vivre, et à se condamner lui-même à mort sous peine de mort.

Ce long crime dure cinq mois. Il a ses redoublemens. Dans les deux premiers, l'exil et le dépouillement de plusieurs grands, l'exhérédation d'un fils, l'emprisonnement d'une sœur, la réclusion, la flagellation de sa première femme, le supplice d'un beau-frère, ne suffisent point.

Pourtant, dans une même journée, Glebof, un général russe, amant avéré de la Tzarine répudiée, vient d'être empalé au milieu d'un échafaud dont les têtes d'un évêque, d'un boyard et de deux dignitaires, roués et décapités, marquent les quatre coins [2]. Cet horrible échafaud est lui-même entouré d'un cercle de troncs d'arbres, sur lesquels plus de

[1] *V.* dans son *Code ou Concordance des Lois*, au chap. VI, les art. 1, 2, 6 et 8, etc.

[2] Bruce.

cinquante prêtres et autres citoyens ont eu la tête tranchée.

Vengeance effroyable contre ceux dont les intrigues et l'obstination superstitieuse, jetaient ce cœur inflexible dans la nécessité de sacrifier son fils à son empire! Punition cent fois plus coupable que la faute; car, pour tant d'atrocités, quel motif peut être une excuse? Mais il semble que, poussé par cet instinct soupçonneux des gouvernemens contre nature, Pierre se soit obstiné à chercher et à trouver une conspiration, où il n'existait qu'une inerte opposition de mœurs, qui espérait et attendait sa mort pour éclater.

Et pourtant cette horrible boucherie a trouvé des flatteurs! Le vainqueur de Pultawa s'en est lui-même enorgueilli comme d'une victoire. « Quand « le feu, a-t-il dit, rencontre la paille, il la con-« sume; mais s'il rencontre du fer, il faut qu'il « s'éteigne. » Puis, il s'est promené froidement au milieu de ces supplices. On dit même que, poussé par une inquiète férocité, il est venu jusque sur son échafaud, interroger encore l'agonie de Glebof, et que celui-ci, lui faisant signe d'approcher de son supplice, lui a craché au visage.

Moscou elle-même est prisonnière; en sortir sans son aveu est un crime capital : ses citoyens ont ordre, sous peine de mort, d'être réciproquement leurs espions et leurs délateurs.

Cependant, la principale victime est restée trem-

blante, isolée par tant de coups frappés autour d'elle. Pierre l'entraîne alors des prisons de Moscou dans celles de Pétersbourg.

C'est là surtout qu'il se tourmente à torturer l'âme de son fils, pour en extorquer jusqu'aux moindres souvenirs d'irritation, d'indocilité ou de rébellion; il les note chaque jour avec un horrible soin, s'applaudissant de chaque aveu, ajoutant les uns aux autres tous ces soupirs, toutes ces larmes, en dressant un détestable compte; s'efforçant enfin de composer un crime capital de toutes ces velléités, de tous ces regrets auxquels il prétend donner un poids dans la balance de sa justice.

Puis, quand, à force d'interprétations, il croit avoir fait de rien quelque chose, il se hâte d'appeler l'élite de ses esclaves. Il leur dit son œuvre maudite; il leur en étale l'iniquité féroce et tyrannique avec une naïveté de barbarie, une candeur de despotisme, qu'aveugle son droit de souverain absolu, comme s'il existait un droit hors de la justice, et qu'éblouit son but, qui, par bonheur, se trouvait grand et utile.

Par là, il espère faire attribuer à la justice le sacrifice qu'il fait à sa politique. Il veut se justifier aux dépens de sa victime, et faire taire le double cri de sa conscience et de la nature, qui l'importune.

Après que, par cette longue accusation, ce maître absolu croit avoir irrévocablement con-

damné, il interpelle les siens. « *Ils viennent d'en-*
« *tendre*, s'est-il écrié, la longue déduction de
« crimes presque inouïs dans le monde, dont son
« fils est coupable contre lui, son père et son
« souverain. On sait assez que seul il aurait le droit
« de le juger; néanmoins, il vient leur demander
« leur secours; *car il appréhende la mort éter-*
« *nelle, d'autant plus qu'il a promis le pardon à*
« *son fils, et qu'il le lui a juré sur les jugemens*
« *de Dieu*.... C'est donc à eux à en faire justice,
« sans considération pour sa naissance, sans égard
« pour sa personne, afin que la patrie ne soit point
« lésée. » Il est vrai qu'à cet ordre clair et terrible,
il a entremêlé ces mots grossièrement astucieux :
« Qu'on doit prononcer sans le flatter, ni craindre
« sa disgrâce, si l'on décide que son fils ne mérite
« qu'une punition légère. »

Les esclaves ont compris leur maître : ils voient quel est l'horrible secours qu'il leur demande. Aussi, les prêtres consultés n'ont-ils répondu que par des citations de leurs saints livres, choisissant en nombre égal celles qui condamnent et celles qui pardonnent, sans oser mettre de poids dans la balance, pas même cette foi jurée qu'ils craignent de rappeler.

En même temps, les grands de l'État, au nombre de cent vingt-quatre, ont obéi. Ils ont prononcé la mort unanimement et sans hésiter : mais leur arrêt les condamne eux-mêmes, bien plus que

leur victime. On y voit les dégoûtans efforts de cette foule d'esclaves se tourmentant à effacer le parjure de leur maître; et comme leur lâche mensonge, s'ajoutant au sien, le fait ressortir davantage!

Pour lui, il achève inflexiblement : rien ne l'arrête; ni le temps qui vient de s'écouler sur sa colère, ni ses remords, ni le repentir d'un infortuné, ni la faiblesse tremblante, soumise, suppliante! Enfin, tout ce qui, d'ordinaire, même entre ennemis étrangers, apaise et désarme, est sans effet sur le cœur d'un père pour son fils.

Bien plus, comme il vient d'être son accusateur et son juge, il sera son bourreau : c'est le 7 juillet 1718, le lendemain même du jugement, qu'il va, suivi de tous ses grands, recevoir les dernières larmes de son fils, y mêler les siennes; et quand enfin on le croit attendri, il envoie chercher *la forte potion*, que lui-même a fait préparer! Impatient, il en hâte l'arrivée par un second message; il la fait présenter devant lui comme un remède salutaire! et ne se retire, profondément triste, il est vrai, qu'après avoir empoisonné l'infortuné qui implorait encore son pardon. Puis il attribue la mort de sa victime, expirée quelques heures après dans d'affreuses convulsions, à la frayeur dont l'a frappée son arrêt! Il ne couvre toute cette horreur aux yeux des siens, que de cette grossière apparence : il la juge suffisante à

leurs mœurs brutales; leur commandant, au reste, le silence, et étant si bien obéi, que sans les mémoires d'un étranger, témoin, acteur même, dans cet horrible drame, l'histoire en eût à jamais ignoré ces terribles et derniers détails. [1]

[1] *V*. la note (3) à la fin du volume.

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE I.

Maintenant, comment sortir de cette voie de sang et d'iniquité? où retrouver le grand homme? Mais n'est-il pas toujours le même, persévérant dans la même direction, traversant du même pas et sans jamais se détourner, tantôt des champs de gloire et de lumière, tantôt des abîmes d'horreurs! Toujours grand, même dans ces horreurs, parce qu'il tend sans cesse et sans personnalité vers un même et immense but, et que, d'une main puissante, il y traîne après lui vingt millions d'hommes.

C'était l'âme de la Russie, et, comme les fortes âmes, il faisait mouvoir vers son but sans ménagement, le grand corps qu'il animait.

La lutte était engagée. Il fallait des sacrifices, soit pour avancer, soit pour reculer. Ces aveugles venaient de tenter un dernier effort pour rétrograder dans leurs ténèbres; par un effort plus violent, Pierre vient de les contraindre à continuer. S'ils eussent réussi, c'eût été du temps, de l'argent perdu, et du sang versé inutilement, et non une révolution, mais une contre-révolution, de tous les bouleversemens le moins durable! Les fleuves

ne remontant vers leur source qu'accidentellement, qu'instantanément, tandis que les révolutions sont au contraire, comme ces accélérations subites, ces cataractes, dans la direction naturelle de ces grands cours.

Il est vrai, qu'en général, elles font mal le bien, qu'il est souvent si difficile de bien faire. C'est ainsi que, barbare contre la barbarie, Pierre-le-Grand vient de se montrer plus détestable qu'elle. Dans ces atrocités, on croit voir le génie du bien terrassant le génie du mal, en lui empruntant ses funestes armes.

Cependant, tant d'heures passées à genoux à implorer les lumières du ciel, l'aveu des remords que lui inspire sa perfidie envers sa victime, enfin, les larmes qu'il verse sur sa tombe, tout prouve que le sacrifice fut pénible, et que le réformateur en a senti toute l'étendue! Ce n'est plus seulement, comme dans toute sa rude carrière, sa vie mortelle que Pierre vient de sacrifier à son pays, c'est encore peut-être sa vie immortelle.

Mais le sang versé, il en faut convenir, ne l'a pas été inutilement : la barbarie est vaincue dans son dernier espoir, et la régénération des Russes est assurée! Car pour comprendre et pour mesurer ce génie rude et informe, il ne faut l'envisager que dans son but : c'est là qu'il est sans cesse et tout entier ; c'est dans cette seule vue qu'il aime ou qu'il hait, qu'il frappe ou soutient.

Qu'on ne s'étonne donc point de le voir contempler d'un regard scrutateur, féroce, inexorable, le supplice des ennemis de la civilisation, et en même temps le détourner, avec une indulgente bonté, sur ceux des siens qui l'ont secondé dans la régénération de son pays, lors même que, par leurs fautes, ou leurs vices, ils nuisent à ses progrès.

Écoutons leurs voix reconnaissantes, sortant du long silence que le récit du meurtre d'Alexis vient de leur imposer; elles nous montrent ce grand cœur capable d'autant d'amour que de haine. Elles redisent quel fut, une année avant tant d'horribles exécutions, le long et soucieux accablement où chacun le vit plongé. Les souffrances de ses sujets, l'épuisement de ses soldats, celui des milliers d'ouvriers qui fondent Pétersbourg, la mortalité qui règne parmi eux, l'ont accablé. De cruels soupçons agitent son esprit et déchirent son cœur, car ils portent sur les compagnons de ses efforts pour la civilisation de la Russie.

Mais, ces doutes seront bientôt éclaircis par un prince qui se mêle sans cesse aux travaux, aux repas, aux divertissemens publics et particuliers de ses sujets, et qui, le verre à la main, se plaît à la naïve et franche confiance des interlocuteurs et des convives qu'il y rencontre.

C'est ainsi que dans le palais de la Bourse, étonné de l'inaction des marchands russes, il leur en a demandé la cause. *Père,* lui ont-ils répondu, *quand*

les principaux de ta cour se font marchands, il faut bien que les marchands restent oisifs. Et ils lui apprennent que Mentzikof et plusieurs autres grands monopolisaient les fournitures de l'État, avec un profit d'un tiers en sus de celui auquel eux-mêmes avaient prétendu.

Aussitôt Pierre informe, et sa juste indignation contre l'infâme cupidité de son favori éclate. Une commission militaire va le juger : tous croient Mentzikof perdu ; cependant ils ont remarqué ce mouvement d'une généreuse pitié pour le prévaricateur, quand, à la lecture de sa défense, Pierre l'interrompant, lui a dit à voix basse : *Ami, tu n'as point su la rédiger ;* et qu'emporté par sa tendre sollicitude, il s'est mis aussitôt à la corriger de sa propre main.

Mais alors, un capitaine, le plus jeune des juges et le plus imprudent, se levant brusquement s'est écrié : *Sortons ! nous n'avons plus rien à faire ici, puisque c'est le Tzar lui-même qui enseigne à l'accusé ce qu'il doit répondre.* Et ces Russes rapportent que leur empereur, d'abord surpris d'une telle hardiesse, a su se contenir : *Cela est juste,* a-t-il dit à cet officier ; *reprenez votre place et donnez votre opinion.* Et le capitaine demande que l'accusé se tienne près de la porte, qu'il lise sa défense à haute voix, et qu'il sorte ensuite. *Entends-tu,* dit le Tzar à Mentzikof, *voilà, en effet, comme il faut que la chose se fasse.* Le coupable obéit, sort,

et la pluralité des voix le condamne à perdre la tête.

Mais Pierre n'y peut consentir : il s'adresse aux juges, il leur dit qu'il est juste de peser les fautes, mais aussi les services ; que, si les services l'emportent, l'indulgence doit aussi l'emporter. Alors, leur retraçant ceux de Mentzikof, il montre à quel prix on peut être le favori d'un grand homme.

Il leur rappelle que celui-ci fut soldat, sergent, officier : que sa valeur intelligente a contribué à la prise d'Azoph, de Schlusselbourg, de Nientschantz et de la flotte suédoise ; à celle de Derpt, de Narva et de Diwan ; qu'en 1704, il a vaincu dix mille ennemis et sauvé Pétersbourg ; qu'en 1706, il a battu en Pologne l'armée de Mardefeldt ; qu'en 1708 et 1709, il a sauvé l'État en s'emparant de Batourin et des vivres destinés à l'armée suédoise ; en ravitaillant Pultawa, et en prenant une grande part aux défaites décisives de Lewenhaupt et de Charles XII.

Que depuis il a pris Riga, fait capituler Steinbock, dernier espoir de la Suède, et s'est emparé de Stettin ; qu'au milieu de tant de travaux, il s'est fait charpentier avec son maître, qu'il a partagé toutes ses autres fatigues, et l'a sans cesse représenté dans les cérémonies, et même dans le gouvernement de l'empire. Enfin, il termine en recommandant l'indulgence à des juges qui n'ignorent point qu'au temps des conspirations, leur maître

dut la vie à ce même coupable auquel ils la veulent ôter. [1]

C'est ainsi que les contemporains de ces événemens redisent comment ce prince, avec d'autres si inexorable, sut défendre le compagnon de ses travaux, et lui conserver sa vie et son rang! Bien plus, ils ajoutent que les remords ayant jeté ce coupable sur un lit de douleur, et mis ses jours en danger, la constante et reconnaissante amitié de leur Tzar, sut encore par de tendres soins, l'arracher à cette justice du ciel comme à celle de la terre.

Ils ont encore remarqué que tout cela s'est fait sans faiblesse; qu'en lui, l'homme est resté monarque, sachant à la fois satisfaire à l'amitié et à la justice; sauvant d'une main le compagnon d'armes, et de l'autre frappant le cupide orgueil du favori, par les coups dont il l'humilie publiquement, et par l'énorme amende qu'il persiste à lui imposer, malgré ses sordides supplications.

Quant aux autres déprédateurs, il en a fait justice par l'exil et la confiscation; quelquefois par la mort, mais à regret. Car c'est lui, ce maître assez soupçonneux pour interroger jusque sur l'échafaud l'agonie de sa victime, dans le cruel espoir de découvrir encore quelques partisans de l'ignorance et de la superstition; c'est lui, que ses sujets ont vu

[1] *V.* la note (4) à la fin du volume.

presqu'au même moment, dans les nobles transports d'une joie toute contraire, célébrer dans un festin et par des salves d'artillerie, l'innocence reconnue de deux de ses généraux, amis des lumières nouvelles et faussement accusés de péculat.

Aussi, est-ce moins par une férocité naturelle que par sa passion de civilisation, que ses contemporains expliquent son inflexibilité pour son fils, quand en même temps, à la nouvelle de la mort de Charles XII [1], ils virent tomber des yeux de leur Tzar, des larmes généreuses qu'il chercha vainement à leur cacher; lorsqu'ils se rappellent ses sanglots, quand Scheremetef, et surtout Lefort, lui furent enlevés, le premier par le temps, le second par une maladie, et comme, alors, il consacra ses regrets par des honneurs funèbres, s'efforçant d'entourer leur mort d'immortalité.

Ces témoins n'ont même point oublié l'emportement de douleur dont il accabla ses vieux boyards, lorsque, soit fatigue, ou orgueil national blessé de tant d'honneurs rendus à un étranger, ils crurent, vers la fin du convoi de Lefort, pouvoir enfin se retirer. *Vous êtes impatiens,* leur a-t-il dit [2], *d'aller chez vous, vous réjouir de la mort de l'amiral; vous craignez que, dans la longueur du festin funéraire, l'air de tristesse que vous feignez ne vous abandonne, et que votre joie, éclatant, ne*

[1] 1718.
[2] *V*. Bassville et Korb.

vous trahisse. Misérables! vous triomphez intérieurement de cette mort, comme si vous aviez remporté une grande victoire! Et ils citent cette touchante exclamation de leur Tzar, quand, cinq ans après, dans le transport de bonheur que lui donne une défaite des Suédois, il dit à Golowine : *Voilà, depuis la perte de Lefort, ma première joie sans mélange d'amertume!*

CHAPITRE II.

Ne croyons donc pas que ce génie de l'ensemble n'ait aimé que par masses; quand tous ces souvenirs de tendres regrets, de pitié généreuse, choisis au milieu de tant d'autres, ne persuaderaient pas, il suffirait de rappeler sa tendresse constante pour Catherine, et son désespoir quand, le 25 avril 1719, il perdit le fils qu'il tenait d'elle, et le seul qui lui restât.

Ses officiers disent qu'alors, en proie à ces convulsions chez lui si fréquentes, ils virent les muscles de son visage se contracter, et son cou se roidir et se tordre d'une manière effrayante. Jusque-là, dans ces crises douloureuses, qui duraient quelques heures, la présence et les sons de la voix d'une femme l'avaient calmé; mais, cette fois, il a repoussé des soins importuns. Pendant trois jours et trois nuits, ce colosse, abattu par la douleur, est demeuré seul, enfermé, étendu par terre; se cachant au jour, aux regards; refusant tout secours, repoussant tout aliment, et attendant la fin d'une vie, désormais sans espoir et sans avenir.

Et ils se complaisent à rappeler avec quelle résolution leur grand sénateur, leur sage, comme ils nomment Dolgorouky, est venu l'arracher à

cet abattement. Ils racontent comment il lui a reproché, au travers de sa porte, qu'il menace d'enfoncer, cet abandon de son empire; lui déclarant qu'on lui nommera un successeur, le forçant enfin d'ouvrir, et de se montrer à tout le sénat, qu'il a amené avec lui, et dont la présence imprévue, en étonnant le Tzar, interdit sa douleur et fait violence à son désespoir.

Car, de quelque emportement qu'ait été capable une âme si ardente, gâtée par l'habitude d'avoir tant et si souvent raison, contre tout un peuple, ce sont pourtant ceux-là même qu'a si rudement dirigés ce despote qui le défendent; ils veulent qu'on admire en lui une foule de traits empreints de modération et de déférence pour la raison et le bon droit, même quand on a résisté sans mesure à son autorité. Leurs écrits en ont conservé la mémoire; et ici, c'est avec un double orgueil de citoyens et de sujets, que ces Russes se plaisent encore à rapprocher le nom de leur Dolgorouky, de celui de leur Tzar.

Ce qu'ils citent, surtout, c'est la hardiesse de ce sénateur, dans cette année de disette où, par un ukase déjà signé, Pierre allait sacrifier Novgorod à Pétersbourg; ce magistrat n'a point coopéré à cette injustice, il la trouve faite. Mais alors, se saisissant en plein sénat de l'ukase, il en suspend, au risque de sa vie, l'exécution, l'emporte avec lui, et va dans la prochaine église se

joindre au sacrifice que le prêtre y célébrait en cet instant.

Déjà, la nouvelle de cet attentat, qu'enveniment l'envie et la servilité, a volé aux oreilles du Tzar; il accourt au sénat, il y mande sur-le-champ Dolgorouky. Mais celui-ci, sans détourner la tête, sans quitter le ciel pour la terre, répond au messager : *J'entends*, et continue sa prière. Un second ordre encore plus impérieux ne l'ébranle pas davantage : *Je rends à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*, répond-il sans s'émouvoir; et ce n'est qu'après le saint sacrifice qu'il obéit enfin, et s'achemine vers le Tzar.

Déjà, celui-ci accourait; dès qu'il l'aperçoit, il s'élance furieux, le saisit, tire son épée, et tout à la fois : *Tu vas périr!* lui crie-t-il d'une voix menaçante. Mais Dolgorouky demeure impassible; et, présentant son cœur : *Frappe*, répond-il fermement, *je ne crains pas de mourir pour une cause juste!* A ces mots, la main du prince s'est abaissée, sa voix s'est adoucie, il a reculé; et, surpris, il s'est écrié : *Mais, enfin, qui donc a pu t'inspirer tant de hardiesse? Toi-même,* reprend le ministre; *n'as-tu pas ordonné qu'on te dise la vérité, dans l'intérêt de tes peuples?* Alors, il s'explique; et Pierre, convaincu, le remercie de sa courageuse sincérité, en lui demandant pardon de son emportement.

Toutefois, il y retombe sans cesse; souvent en-

core, ils ont vu l'épée du despote menacer la brusque et inébranlable franchise de son ministre; mais sa main a toujours fléchi sous l'ascendant, pour lui irrésistible, de la raison soutenue par une vertu mâle et patriotique.

C'est ainsi que, dans une autre circonstance, demandant compte à l'audacieux sénateur d'un ukase de recrutement qu'il avait encore eu la témérité de supprimer, sa colère fit place aux larmes d'attendrissement et de douleur que lui arracha ce vertueux ministre, en lui peignant « l'épuisement de « la génération présente, qu'il sacrifiait, comme « lui-même et sans pitié, aux générations à venir. »

Enfin, à l'occasion de corvées nouvelles et exorbitantes, imposées pour les travaux du canal Ladoga, Dolgorouky, indigné de cet abus de pouvoir, ose déchirer au milieu du sénat l'ordre que son maître lui-même a dicté. A ce coup inouï, les sénateurs, épouvantés, se lèvent de leurs siéges; ils s'écartent, ils s'éloignent de ce sacrilége, sur qui la foudre va tomber, car le terrible Tzar vient de paraître. Mais Dolgorouky demeure; et, sans s'étonner de sa propre audace ni de l'emportement du Tzar, il oppose, aux premiers transports de son maître irrité, la gloire d'un si grand règne qu'il va ternir, le bien de ses sujets, qu'il ne veut sans doute pas ruiner, à l'exemple de Charles XII. Puis, il détaille les motifs de son indignation, dont lui-même blâme la violence.

On dit qu'alors, tous ces sénateurs demeurèrent saisis d'étonnement de voir les regards furieux de leur redoutable Tzar s'apaiser; ses traits, déjà gonflés de colère, se détendre; sa bouche, qui écumait de menaces, convenir de son erreur, révoquer ses ordres; et sa fierté, si jalouse, loin de punir la brutale franchise de son conseiller, se contenter des regrets qu'il venait de lui témoigner.

Et ce n'est point envers ce seul grand personnage que Pierre a montré tant de modération et d'amour pour la justice; on peut en appeler, entre autres, à Bassewitz, à Kreitz, à Brevern, et même à un iswoschick.

Ce dernier n'était qu'un loueur de ces chevaux dont le Tzar, dans la simplicité de ses mœurs, se servait habituellement comme son peuple; mais un jour, irrité de leur lenteur, il les a pressés outre mesure, et l'un d'eux ayant succombé, leur possesseur en a réclamé le prix; Pierre le refuse; l'iswoschick ose en appeler à la justice; et son souverain ayant consenti à s'en rapporter à la décision du tribunal, comparaît, se défend, perd sa cause, et se soumet sans murmurer à l'arrêt qui l'a condamné.

Kreitz était un amiral; il venait de perdre, en désobéissant, deux de ces vaisseaux de haut bord auxquels le Tzar attachait tant de prix, et que peut-être il avait construits de ses propres mains! Aussi, le conseil de guerre avait-il condamné le coupable à passer par les armes.

Mais Kreitz en a appelé aux amirautés étrangères, et non seulement Pierre s'est soumis d'avance à leur décision, mais quand elles ont approuvé l'arrêt fatal, lui, le révoque. Il commue la peine du condamné; bien plus, vingt-quatre heures après, il lui fait encore grâce de cette grâce, et donne à cet officier, plus malheureux que coupable, l'administration d'une marine dont il ne veut plus lui confier les vaisseaux.

Quant à Bassewitz, c'est un ministre de ce jeune duc de Holstein, à la fois neveu de Charles XII et protégé de Pierre, depuis qu'à Pultawa il est devenu son prisonnier. Cet envoyé lui-même a confirmé le récit des compagnons du grand homme. On était en 1721; la paix de Nystadt venait de se conclure; Pierre, pressé par ce ministre étranger, lui avoue que, dans ce traité encore secret, les intérêts du duc avaient été négligés. Pénétré de douleur, le ministre se récrie, et Pierre promet de saisir une première occasion de le satisfaire.

Mais Bassewitz, en branlant la tête, a répondu : *Je souhaite que cette nouvelle promesse soit plus stable que tant d'autres, sur la foi desquelles mon maître est venu baiser la main qu'on lui tendait : pour moi, je vais mourir de douleur, d'avoir eu, à mon âge, la simplicité de croire qu'il existait des mortels dont la parole ne fût pas fragile, et d'avoir amené ici le rejeton des Vasa, pour y être le jouet d'une politique étrangère.*

Schaffirof et Mentzikof ont rapporté que, présens à cette réponse, ils en pâlirent, et qu'ils allaient s'indigner de tant de hardiesse, quand Pierre les regardant leur dit : *Son zèle est pur et sincère : plût à Dieu que ceux qui me servent en eussent un pareil;* puis faisant apporter du vin : *Bassewitz*, ajouta-t-il, *buvons à votre maître, et bientôt je saurai vous forcer à ne pas vous plaindre de me l'avoir confié.*

En effet, trois ans plus tard, en 1724, les droits éventuels de ce duc de Holstein au trône de Suède, appuyés par la Russie, furent reconnus; le Danemarck fut forcé de lui rendre ses États; enfin, Anne, seconde fille de Pierre-le-Grand, épousa ce neveu de Charles XII.

C'est ainsi, qu'après une lutte sanglante de vingt et un ans, le sang de ces deux grands rivaux se confondit pour couler dans les veines de Pierre III, et c'est grâce à cette alliance, que les Russes d'aujourd'hui voient sur leur trône les rejetons de deux des plus grands hommes que le Nord ait jamais produits.

Mais entre tant d'autres témoignages d'équité et de modération, les contemporains de cet homme extraordinaire ont encore cité Brevern. C'était un conseiller de la ville de Riga, conquête de Pierre; le prince, trompé par l'un des siens, en réclamait la possession d'un lac qu'il croyait appartenir à son domaine. Déjà les conseillers de cette ville effrayés,

cédaient, quand Brevern, s'élevant hardiment contre cette prétention du souverain, en démontre l'injustice, et décide ses collègues à s'y opposer. A la prompte nouvelle de ce refus, Pierre, loin de s'irriter, en pèse les motifs, et en ayant reconnu l'équité, il loue hautement le courage de ce Livonien, l'en récompense par le don de la noblesse, et pour que sa vertu profite à ses compatriotes, il le nomme en même temps vice-président du collége de justice pour les provinces conquises.

CHAPITRE III.

Comment donc allier à ces nobles sentimens, tant de cruauté dans un père, ou la froide férocité d'un prince qu'on vit interrompre ses repas pour aller abattre des têtes, et revenir ensuite sans émotion, reprendre la joie du festin à peine suspendue? Comment en même temps, dans un cœur si absolu, tant d'équité, tant de satisfaction à la vue des sentimens d'honneur et de vertu qu'il découvre dans quelques uns des siens, même quand ils lui résistent! Est-ce caprice d'un despote fatigué de servilité? Est-ce instinct naturel de justice? ou plutôt, qu'étant né lui-même avec une franchise mâle et guerrière, il aimait dans les autres la voix libre et fière de la vérité? Serait-ce enfin, que la mesure de sang barbare qu'il fallait sacrifier à la civilisation, avait été comblée par celui de son fils!

Mais, non; ces divers exemples de modération, d'indulgente pitié, de longs et tendres attachemens, ont précédé aussi-bien que suivi ce coup mortel porté à la barbarie. On sait, il est vrai, qu'après cette terrible exécution de l'héritier de l'empire, il fit grâce au prévaricateur Gagarin, en déclarant *que désormais, son intention était de corriger ses sujets par la douceur plutôt que par*

la sévérité. Mais on sait aussi que le lendemain, le coupable ayant rétracté ses aveux, et accusé publiquement le Tzar de les lui avoir arrachés par la violence, celui-ci, rentrant par l'indignation dans son caractère, l'a fait pendre aussitôt à une potence de cinquante coudées de haut.

N'est-ce point encore depuis le meurtre de son fils, que, dans une dernière lutte contre les vieilles mœurs, ce tzar a effrayé la Russie de la mort ou de la mutilation de tant de fanatiques, qu'avait révoltés la réforme salutaire d'une multitude d'abus et de pratiques superstitieuses.

Toute sa vie fut donc implacable aux ennemis de la civilisation, les siens en conviennent. Mais que fait-on de grand sans grande passion? Quelle grande passion n'a point réuni des extrêmes, et fixe et persévérante, ne fut pas en même temps toute pleine d'amour et de haine! C'est au nom de l'un de ces deux sentimens, que ses admirateurs semblent demander grâce pour l'autre.

Ils nous montrent cet œil si féroce, lorsqu'il dévore de ses regards les ennemis de la civilisation, se remplissant de la plus attentive et douce sollicitude pour le mieux être de ses peuples. S'il crée un parc dans l'une de ses résidences, dans son étonnement de ce qu'on en a défendu l'entrée à ses sujets, il s'écrie : *Eh! comment a-t-on pu croire que j'eusse dépensé tant d'argent pour moi seul!* Puis, avec cette ingénieuse et constante occupation de tout

ce qui peut contribuer au perfectionnement de ses peuples, il veut que ce parc soit transformé en un jardin d'instruction. Ses arbres seront taillés en figures d'animaux; bientôt, il y joindra soixante groupes de ces mêmes figures en plomb doré et de grandeur naturelle : ils représenteront les fables d'Ésope, avec leur explication en langue russe gravée auprès sur des feuilles de fer.

Voilà comme, partout, ses soins paternels portent sur les moindres détails; en conquérant la Finlande, il s'est aperçu que la santé des peuples de cette province souffrait de leur insouciance pour leur chaussure; et, aussitôt, il leur envoie des Russes pour leur apprendre l'art d'en fabriquer de plus saines avec l'écorce de leurs bouleaux. Il fait plus, et pour hâter cette amélioration, sa généreuse pitié charge leurs prêtres de distribuer des primes d'encouragement à ceux qui s'y perfectionneront le plus vite.

Écoutez-le encore, n'est-ce pas de cette même voix, dont il vient de foudroyer inexorablement dans son fils la barbarie moscovite, qu'il appelle, avec douceur dans ses cabinets d'anatomie et d'histoire naturelle, la curiosité de ses sujets? Il veut même que ses serviteurs les y attirent par toutes sortes de complaisances, et en leur offrant gratis les meilleurs rafraîchissemens.

C'est enfin ce même prince, qui naguère se promenait froidement au travers de cinquante écha-

fauds dégouttans du sang de cinquante prêtres de l'ignorance et de la barbarie : c'est lui que ses officiers ont vu près du lit de de Weydt, son maréchal de cour, l'entourant de ses plus habiles médecins, leur recommandant « de lui conserver ce serviteur, « ce général, le meilleur de tout son empire »; et non seulement lui sauvant la vie par ses soins, mais l'enrichissant ensuite par le don d'une terre de soixante mille francs de rentes. C'est encore ce tzar, ailleurs si terrible, qu'ils nous représentent, accompagnant, pendant plusieurs werstes, la tête découverte, une torche à la main et dans une affliction profonde, tantôt le convoi d'Areskins, son médecin, tantôt ceux de deux Anglais morts, l'un contre-amiral de ses flottes, l'autre son interprète.

Mais que notre complaisance se prête quelques instans de plus à l'admiration des siens, et ils nous entraîneront encore, à la suite du grand homme, dans ces manufactures, ou plutôt dans ces nombreuses écoles d'industrie fondées par ses soins. C'est là que d'habiles étrangers, choisis par lui-même, enseignent leurs arts à une foule de jeunes Russes qu'il y entretient à ses frais. Est-ce donc ici le même homme? comment ce regard si féroce, quand il contemple le supplice des ennemis de ces arts, devient-il si bienveillant quand il vient en visiter, avec tant d'assiduité, les bienfaisans et utiles établissemens? Voyez comme chaque jour il y surveille les progrès de l'instruction de ses sujets,

et se fait montrer par ces nouveaux adeptes les produits de leur jeune industrie; comme il encourage les plus habiles en les baisant au front, en les gratifiant de quelques roubles, enfin, en dotant et en établissant maîtres ceux qui se distinguent le plus.

CHAPITRE IV.

Cependant, sa joie, comme sa douleur, témoigne contre cette farouche insensibilité qu'il ne montre qu'avec les ennemis de la civilisation.

Parmi ses divertissemens, qui, tous, ne furent pas grossiers, tels que ces réunions chez sa sœur et ses filles, qu'il avait fait élever avec tant de soins, et chez qui l'on jouait même dès-lors plusieurs pièces de théâtre de leur composition, les siens citent les fêtes de la paix de Nystadt; ils disent la touchante et ingénieuse reconnaissance de leur grand homme pour ce petit bateau à voiles dont la première vue avait inspiré son génie.

Ils racontent avec quel soin il se plut à l'orner, à le faire couvrir de cuivre doré, à l'armer de canons d'argent; puis, avec quelle précaution il le fit alors amener d'Archangel à Pétersbourg; comme, à son arrivée, il voulut lui-même être son pilote, et que les plus grands de son empire lui servissent de matelots; et comme encore il lui fit faire le tour de sa flotte pavoisée, lui montrant tous ces grands vaisseaux tant de fois vainqueurs, qui saluaient ce simple bateau de toutes les salves de leur artillerie : *Afin*, disait-il, *que ce bon petit grand-père reçût les complimens de tous ces beaux enfans qui lui devaient leur existence.*

Mais quelle époque, plus que cette paix de Nystadt, peut montrer les mouvemens d'un cœur trop grand pour n'être pas généreux, et trop généreux pour avoir été insensible. Aussi, disent-ils que, si dans les cruels la joie est féroce, il n'était pas né cruel ce prince qui, le jour de cette paix glorieuse, ouvrit toutes les prisons de ses États, et remit tous les impôts arriérés, voulant un bonheur universel pour un triomphe aussi national.

Et ils rappellent qu'à Pultawa, dans Narva et Riga, que dans toutes ses victoires, il fut doux à des vaincus qui n'avaient pas toujours été généreux. Ils ajoutent que si, dans son triomphe sur Erenschild, il montra aux siens cet amiral vaincu, ce ne fut point en humiliant son ennemi captif, comme ces Romains dans leur païenne et fausse civilisation; ce fut en s'écriant : *Vous voyez ici un brave et fidèle guerrier, digne, par sa valeur et ses exploits, des plus hautes récompenses et de toute notre considération.*

C'est alors que, se retournant vers ses sujets, il leur a tenu ce discours déjà cité, sur la marche de la civilisation, sortant jadis de la Grèce, et y revenant par la Russie, après avoir fait le tour de l'Europe; car voilà la pensée constante de leur régénérateur. Tous leurs souvenirs l'indiquent, et surtout celui de cet autre triomphe, dont il faut encore permettre à leur reconnaissance de nous rappeler la mémoire.

En même temps, ont-ils écrit, que leur maître ravalait au vil état de serviteurs de son bouffon, ceux de ses nobles qui refusaient de s'instruire pour le service de l'État, ils l'ont vu, lui qui haïssait le faste et les pompes cérémonieuses des cours, se revêtir un jour de ses habits les plus magnifiques, monter sur le plus beau de ses chars, et se faire conduire ainsi, à plusieurs werstes de sa nouvelle capitale, au-devant de ses ambassadeurs Golofkin et Dolgorouky; et ils disent qu'aussitôt qu'il les aperçut, il se précipita, qu'il les serra contre son sein, qu'il leur fit prendre dans sa propre voiture la place d'honneur, et ramena en triomphe dans Pétersbourg ces deux Russes civilisés. Alors, élevant la voix, il déclare à ses sujets étonnés : *Qu'il ne remplissait que son devoir en recevant avec tant d'honneurs les trésors du savoir et des bonnes mœurs, que ces illustres Russes étaient allés recueillir chez les Européens, et qu'ils rapportaient dans leur patrie.*

Voilà comme il s'applique sans cesse à attirer les talens du dehors; comme il sait les faire naître chez lui, et les y multiplier sans jamais les craindre, son mérite aimant à se retrouver dans celui des autres. C'est pourquoi son génie se plaît à correspondre avec celui du grand Leibnitz, qu'il consulte, s'honorant de la pension considérable et des titres de noblesse qu'il lui envoie. [1]

[1] *V.* Fontenelle.

Aussi, Bruce et d'autres encore montrent-ils bien qu'un prince tant ami des lumières, n'avait pu haïr dans son héritier que leur ennemi déclaré. En effet, cette haine n'a point pesé sur la tête de l'enfant de sa victime; Pierre veut que ce même Bruce, qui a coopéré à l'exécution du père, soit chargé de l'instruction du fils. Le Tzar se plaît à venir lui-même y prendre part; et, charmé de l'aptitude de son petit-fils, un jour il le nomme sergent; un autre jour, enseigne: souvent, il le prend dans ses bras et le presse contre son cœur transporté de joie et de tendresse. Puis il lui met au cou son portrait enrichi de diamans; et déjà il l'entoure d'artistes, de constructeurs de vaisseaux, et de maîtres de toute espèce.

C'est ainsi qu'à l'exemple des panégyristes, couvrant l'horreur des moyens, non seulement par l'excellence du but, mais aussi par le bonheur du résultat, les admirateurs de Pierre-le-Grand se plaisent à montrer leur Tzar par ses beaux côtés; ils énumèrent tous les bienfaits que lui doit son empire: six provinces nouvelles, trois mers, un grand commerce, des forteresses, des ports, une armée régulière de deux cent mille hommes, une amirauté et une marine de quarante vaisseaux de ligne et de deux cents galères, une bonne police, une académie de marine, une multitude d'écoles élémentaires; des colléges pour les sciences exactes, les arts et les belles-lettres; une bibliothéque im-

périale et un cabinet de médailles; des écoles d'anatomie, de médecine, de pharmacie, avec les meilleures collections d'anatomie, d'histoire naturelle et de botanique; un jardin des plantes, un observatoire, des imprimeries avec de nouveaux caractères, une galerie de tableaux des plus grands maîtres, et des statues; toutes choses inconnues avant lui chez ce peuple, si ignorant qu'il regardait les langues étrangères comme des hérésies, les sciences exactes et naturelles comme des sortiléges: et qui, toutefois, croyait sa terre inculte et glacée la plus voisine du ciel, son grossier langage le plus agréable à la divinité, ses mœurs brutales le plus en rapport avec celles des immortels : s'imaginant être la nation la plus considérable et la plus riche de la terre, celle à qui toutes les autres devaient leur existence, et sans laquelle les autres peuples, tous païens et impies, mourraient tous de faim.

Cependant ces peuples, à la fois si ignorans et si orgueilleux, ne croyaient point au bonheur. Toujours tyrannisés, ils ne supposaient que des génies malfaisans, ne connaissaient de dieu que celui du mal, et de pouvoir que celui de nuire; ce qui fait que, dans un prince doux et indulgent, ils n'eussent point reconnu un maître, et qu'ils redoutaient toute innovation, comme un surcroît, une aggravation de souffrances.

Telle était, selon les contemporains de Pierre-le-Grand, la nation qu'il se sentit appelé à régé-

nérer; alors, finissant comme ils ont commencé, ces témoins répètent encore qu'il n'eut d'amis et d'ennemis que ceux de la régénération de son empire. Ils montrent que, dans son immense carrière, tout se meut dans cette seule pensée, que tout est ramené à ce même but; et qu'enfin, si les plus grands hommes sont ceux dont la vie, par grandeur et force de raison ou de passion, renferme le moins d'actions vagues ou fortuites, celui-ci fut le plus grand de tous; cette invariable et puissante volonté, cette persévérante et grande passion de civilisation, leur paraissant avoir inspiré et dirigé jusqu'aux moindres mouvemens de son existence.

CHAPITRE V.

Au reste, il paraît que le terrible coup d'État qui nous a tant occupés l'occupa moins, soit conviction et rudesse naturelle, soit privilége des grands caractères de dominer ce qui domine les autres, ou, si l'on veut, d'être eux-mêmes dominés plus exclusivement par une seule pensée.

De 1714 à 1717, il avait publié quatre-vingt-douze ordonnances ou réglemens; en 1718 seulement, dans cette année du crime, trente-six ukases ou réglemens nouveaux parurent encore, et vingt-sept en 1719. La plupart intéressent directement ses nouveaux établissemens; tous attestent sa préoccupation continuelle pour l'achèvement et le perfectionnement de son grand dessein.

Le conseil des mines date encore de cette époque, ainsi que l'uniformité des poids et mesures, l'institution d'écoles d'arithmétique dans toutes les villes de l'empire, celle de maisons d'orphelins, d'enfans trouvés, d'ateliers de travail pour l'indigence, de manufactures de tapisseries, de soieries, de toiles, d'autres de draps propres aux soldats; la fondation de la ville de Ladoga; le canal du même nom qu'il commença de ses propres mains; celui de Kronstadt; le plan de cet autre, qui réunit aujourd'hui

la Baltique à la Caspienne par le Volga; enfin, jusqu'aux détails de police, de salubrité, de sûreté, d'éclairage et de propreté, que, l'année d'avant, il avait remarqués dans nos grandes villes.

Ce fut à cette sanglante époque, que par cette foule d'établissemens d'industrie de toute espèce, il imprima le mouvement le plus rapide à cette instruction, à ce commerce, à cette civilisation, auxquels il immolait son fils; comme si, par ce redoublement d'activité, il eût voulu s'échapper à lui-même, ou atténuer, par l'importance du résultat, l'horreur du sacrifice.

Dans plusieurs de ces mêmes ordonnances, on remarque que, soit inconséquence inhérente à notre nature, soit orgueil de despote qui se croit en dehors et au-dessus de tout, il exige le respect pour la religion à l'instant où il manquait avec tant de cruauté, à celle de son serment; et pourtant il connaissait bien l'importance de la foi jurée, ce prince qui avait dit un jour : *Les impies ne peuvent être tolérés, parce qu'en sapant la religion, ils ridiculisent la sainteté du serment, sur laquelle est fondée toute la société.*

Il est vrai qu'en cette occasion, poussant, comme il le fit trop souvent, le bien jusqu'au mal, il voulut mutiler et envoyer en Sibérie un malheureux qui, dans l'ivresse, avait blasphémé.

Alors pourtant, et comme dans tout le cours de sa vie, il combattait la superstition; mais au lieu

de s'en tenir à lui arracher ses cruelles armes, il les revêt, les tourne contre les superstitieux, martyrise à son tour; et comme il s'est attiré le reproche d'avoir été barbare contre la barbarie, il se fait accuser d'être intolérant contre l'intolérance.

Car tout fut dit contre ce grand homme; soit révolte de tant d'habitudes et d'intérêts froissés et bouleversés, soit inconvénient inhérent aux États despotiques, où tous étant comprimés, tous sont d'accord pour se plaindre; ce qui explique pourquoi il n'y a pas de plus grands détracteurs de leurs maîtres que les enfans et les esclaves.

Au reste, ce ne sont point des cris d'esclaves, ceux de ces malheureux Raskolnick[1] dont les gémissemens ont percé jusqu'à nous. Ces sectaires furent et sont encore ennemis aveugles et déclarés de toute innovation. L'un d'eux même crut alors venger le ciel par un assassinat. Déjà, sous l'apparence d'un suppliant, ce fanatique avait facilement pénétré jusque dans la chambre du prince; déjà même il était à portée de lui, et pendant qu'il feignait de l'implorer, sa main cherchait son poignard sous sa robe, quand, par bonheur, l'arme échappe à l'assassin et le dénonce, en tombant avec bruit aux pieds du Tzar, qui tendait à ce forcené une main protectrice.

Le crime manqué avait fait redoubler la persé-

[1] Espèce de puritains.

cution, quand, tout à coup, un bruit affreux se répand; il se confirme : plusieurs centaines de ces infortunés s'étaient réfugiés dans une église, et là, plutôt que d'abjurer leurs superstitions, ils venaient de mettre le feu à cet asile, et n'avaient laissé à leur persécuteur que leurs cendres. Sacrifice effroyable, mais qui du moins ne fut point inutile. Pierre reconnut son erreur; son intolérance n'était que politique; elle s'éclaira de ces flammes sanglantes, dont se repaît avec une joie si atroce l'intolérance religieuse.

Cependant, ne pardonnant pas à ces sectaires une opiniâtreté victorieuse de la sienne, il essaie encore contre eux l'arme du ridicule : il veut qu'un morceau d'étoffe jaune attaché à leur dos, les distingue de ses autres sujets. Mais eux tiennent à honneur cette humiliation; et quand, par des conseils odieux, on tente de ranimer sa colère, « *Non,* « a-t-il répondu; j'ai su que leurs moeurs étaient « pures : ce sont les marchands les plus probes de « l'empire, et ni l'honneur ni le bien du pays ne « permettent de les faire martyriser pour leurs « erreurs. D'ailleurs, ce qu'une distinction humi« liante et la raison n'ont pu faire, des supplices « ne le feraient pas; qu'ils vivent donc en paix. »

Paroles remarquables, et dignes de l'élève de la Hollande et de l'Angleterre, d'un prince dont la superstition fut la plus opiniâtre ennemie. En effet, croyant, et non crédule, tandis qu'à genoux

sur le champ même de ses victoires, il ne croit devoir qu'à Dieu seul le prix de tant de travaux, il sait séparer la cause du ciel de celle des prêtres; il les veut citoyens. On l'a vu les soumettre aux mêmes charges que ses autres sujets; et parce que les moines y échappent, en diminuer l'espèce.

Toutefois, sa tolérance ne s'étend pas jusqu'aux jésuites, qu'il hait comme rivaux de despotisme. Mais en même temps qu'il les chasse de son empire, et que ses ukases punissent sévèrement les impiétés et jusqu'aux distractions pendant le service divin, il tolère les autres cultes; il ne craint pas d'assister à leurs exercices, et déjoue les fourberies superstitieuses de ses popes, qui tous, par un détestable instinct, cherchent à éteindre les lumières, et à fermer toutes les issues par où il veut les faire pénétrer.

C'est pourquoi ils ont pris en horreur Pétersbourg. Dans leur langage, cette ville encore à demi construite, et par où la Russie aspire déjà la civilisation européenne, est une bouche de l'enfer. Ce sont eux qui en ont fait promettre la destruction au malheureux Alexis. Plusieurs fois même, leurs prophéties ont prédit l'époque où la colère du ciel la renversera. Alors, les travaux ont été suspendus, et cette peur l'emportant sur une autre peur, les ordres du terrible Tzar ont presque été méconnus.

Depuis quelques jours surtout, ces prêtres menteurs ont redoublé; ils montrent une de leurs

saintes images, dont les larmes coulent miraculeusement : elle pleure sur le sort des habitans de cette cité nouvelle. « Son heure approche, disent-ils, et « tous vont être, ainsi qu'elle, engloutis dans une « épouvantable inondation ! » A la nouvelle du miracle de ces larmes, de leur perfide interprétation, et de l'émotion qu'elle inspire, Pierre est forcé d'accourir. On l'a vu, au milieu de ce peuple glacé d'effroi et de sa cour interdite, se saisir, sans hésiter, de cette image miraculeuse, la considérer attentivement, en découvrir le mécanisme, et dessiller les yeux de cette multitude, que stupéfiait une sainte horreur, en lui montrant, dans ceux de l'idole, l'huile figée, que la flamme des cierges liquéfiait intérieurement, et faisait couler goutte à goutte par des fentes adroitement pratiquées.

Plus tard, il fait plus ; l'horrible supplice que ces prêtres ont fait subir à un jeune Russe, le détermine. Ce malheureux avait rapporté d'Allemagne des connaissances précieuses en médecine, et y avait laissé quelques préjugés superstitieux. C'est pourquoi les prêtres épient tous ses mouvemens ; enfin, ils saisissent au passage quelques paroles légères contre leurs saintes images. Aussitôt, ils s'emparent du jeune Russe régénéré, ils le jugent impitoyablement, et avec une joie féroce, ils détruisent ce germe de civilisation par la torture, le fer et le feu.

Mais ce mal particulier produit un bien géné-

ral; Pierre indigné, retire à ce clergé son droit de vie et de mort. Les prêtres perdent leur juridiction qu'ils disaient tenir depuis sept siècles, de Vladimir-le-Grand, et cet exécrable abus de leur pouvoir en détruit à jamais la source.

Bientôt, il remplacera l'hetman des cosaques par un tribunal, et le patriarchat par un synode, voulant qu'il n'y ait d'unité que dans le pouvoir suprême, divisant pour affaiblir; plus sûr de la soumission d'un conseil que de celle d'un homme; sachant, qu'en fait de servitude, les assemblées osent davantage, les faibles et les flatteurs étant partout en majorité, et d'ailleurs ces êtres collectifs rougissant moins d'une responsabilité partagée.

Cependant, vers 1722, et malgré Phéophane, président du synode, et qu'on pourrait appeler son ministre du culte, ce synode ose encore redemander un patriarche. Mais Pierre, transporté d'une fureur soudaine, et se levant brusquement: « *Voilà* », s'est-il écrié en frappant violemment sa poitrine de sa main, et la table de son coutelas, *voilà votre patriarche!* puis il est sorti brusquement en lançant un regard farouche sur les prélats interdits.

Il n'avait garde de rétrograder par une faiblesse dans ce chemin, où quatre ans plus tôt, un parricide ne l'avait point arrêté. On dit même qu'alors il se vanta de cette persévérance. « Louis XIV,

« s'écriait-il, est plus grand que moi, si ce n'est « que j'ai su réduire mon clergé à l'obéissance, et « qu'il s'est laissé dominer par le sien. »

Mais c'est surtout dans cette année sanglante, si funeste au dernier espoir que les vieux Russes avaient placé dans son successeur, qu'il semble s'être hâté de les dépayser de leurs anciennes coutumes, en donnant à l'administration de son empire une forme toute nouvelle. Déjà, en 1711, il avait remplacé l'antique cour suprême des boyards par un sénat, conseil souverain, où le mérite et les services pouvaient donner entrée, indépendamment d'une noble origine. Depuis, et chaque année, d'autres changemens s'étaient successivement opérés. C'est ainsi qu'en 1717, il avait rapporté de France, avec un traité de commerce, l'institution d'une police générale. Mais, en 1718, on le voit substituer tout à la fois, aux anciennes prikaz, des colléges d'affaires étrangères, de guerre, d'amirauté, de finance, de justice, de commerce, et déterminer par un réglement général et dans le plus grand détail, les fonctions et les attributions de chacun.

En même temps, à défaut de Russes capables, il appelle les Suédois ses prisonniers, et des étrangers choisis, à remplir ces places administratives et judiciaires. Il a soin de donner les premiers emplois aux indigènes et les seconds aux étrangers, afin que les nationaux soutinssent contre l'orgueil

et la jalousie de leurs compatriotes, ces étrangers qui leur servaient d'instructeurs et de guides.

Mais ce n'est point assez, et pour former à ces sciences ses jeunes nobles, il en attache un bon nombre à chaque collége. Là, des moindres emplois, le mérite seul devra les faire monter au premier rang. Voilà comme tout manquant, hommes et choses, il crée à la fois l'administration et les administrateurs, la justice et les juges.

Il est digne de remarque que, soit conscience inquiète, soit que la majesté de nos parlemens eût inspiré son génie, ce fut à l'instant ou Pierre-le-Grand commettait la plus grande des iniquités, qu'il s'occupa le plus de justice.

CHAPITRE VI.

Cependant, il s'était préparé dès long-temps à cette matière. Déjà, son patriotisme, recherchant toutes les gloires nationales, avait commencé l'exhumation des chroniques ensevelies dans les cloîtres. Ce ne fut donc pas seulement avec le flambeau de son génie, et celui de la justice tel qu'il l'avait vu briller chez les peuples les plus civilisés, qu'il osa s'élancer dans la difficile carrière du législateur; ce fut encore avec celui de l'histoire russe, qui lui doit ses archives.

A cette dernière clarté, quelque incertaine qu'elle fût, son regard d'aigle, comme l'appelaient ses contemporains, avait percé les ténèbres des siècles gothiques, et découvert la naissance, l'esprit et la marche de toute la législation de son empire. Il avait vu, qu'avant Iaroslaf et Isiaslaf (commencement et milieu du onzième siècle) les Russes n'avaient point eu de lois écrites; et sans rechercher quelles modifications subit leur premier Code pendant les trois siècles de malheur qui suivirent, son regard avait franchi rapidement cet obscur et sanglant intervalle, pour ne s'arrêter que sur le règne du grand Iwan.

Là, sans doute, observant avec une curieuse

attention les réglemens de ce premier autocrate russe, il dut y remarquer qu'alors[1] le dixième des biens en litige, joint à un impôt, payait le juge et tous les frais de justice; que l'héritage, à défaut de testament, était conservé dans l'ordre naturel; que la prescription pour biens fonds n'était que de trois années contre les réclamations des particuliers, et de six années contre celles du domaine.

Il y reconnut que les paysans, libres alors, espèces de métayers, pouvaient changer de lieu chaque année huit jours avant et après la fête de Saint-Georges, en payant un léger dédommagement aux propriétaires; que les esclaves étaient les prisonniers de guerre, les coupables livrés à leurs accusateurs, et ceux qui se vendaient par actes publics, ou qui se faisaient intendans ou sommeliers; que ces esclaves pouvaient être cédés ou légués; qu'enfin, leurs femmes, et même ceux de leurs enfans restés à leur charge, suivaient leur sort.

On ignore quelle impression fit sur le législateur du dix-huitième siècle, ce Code informe, qui maintenait non seulement l'esclavage et la question, mais aussi le duel judiciaire, et confiait la justice aux mains armées de tous les possesseurs de fiefs, malgré l'inutile adjonction de l'ancien et des notables du lieu.

[1] 1497.

Ce qui est certain, c'est que ce fut surtout le siècle suivant, celui d'Iwan-le-Terrible, qui attira et fixa le plus long-temps toute son attention; ses propres paroles et les reproches de plusieurs de ses contemporains l'attestent.

Dans le monstre du seizième siècle, Pierre n'apercevant peut-être pas assez son ministre, semble avoir surtout distingué l'opiniâtre agresseur des provinces riveraines de la Baltique, qu'Adaschef voulut alors vainement réunir à l'empire russe. Il approuvait le législateur qui, vers 1550, retira la justice des mains rudes et avides des guerriers, pour la remettre aux anciens, aux chefs de villages, aux centeniers et à des juges élus par les citoyens.

Attribuant toujours à ce prince tout le bien que fit son ministre, il trouvait sage le classement des enfans boyards, au-dessous des lettrés attachés aux cours de justice; le soin que mit ce troisième autocrate russe à faire tomber en désuétude les combats judiciaires, et cette défense de toute exécution capitale, sans la sanction de la cour suprême des boyards, que le prince présidait.

D'autre part, la perception des impôts arrachée aux possesseurs de fiefs militaires, pour la confier à des employés du fisc, ne dut point paraître moins judicieuse à l'imitateur de cette sage mesure.

Pierre se plut encore sans doute à voir le Tzar du seizième siècle interdire au clergé tout nouvel

achat d'immeubles, lui reprendre ceux, jadis, dépendans du domaine, et écrire aux chefs de cet ordre : *Que ce sont les cœurs et non des terres que les religieux doivent cultiver; que ce n'est point du blé qu'ils doivent semer, mais la parole divine! Leur héritage devant être le royaume du ciel, et non pas des villages et des patrimoines.*

On peut même croire que le réformateur du dix-huitième siècle approuva ce réglement ecclésiastique du seizième, si remarquable par sa moralité, par le tableau de l'horrible dépravation des mœurs du clergé qu'il signale, et parce qu'il conservait ou donnait aux paroissiens le droit d'élire leurs prêtres et leurs diacres.

Mais il dut s'étonner que, dans ce Code civil et ecclésiastique d'un tyran si féroce, la propriété, la justice et l'humanité, eussent été plus respectées que dans les réglemens de ses prédécesseurs. Il est vrai qu'il put attribuer ce bienfait aux deux habiles et vertueux ministres des premières et heureuses années de ce Néron du Nord.

Du reste, s'il trouva ce second Code russe encore entaché de la barbarie de ces temps et du tyrannique esprit de son auteur, ce ne fut point parce qu'il permit l'esclavage de la glèbe qu'ordonna, peu d'années après, le dernier des Rurick. On peut croire que Pierre, qui aimait l'ordre à tout prix, pensa que contre un état insupportable de désordre, de vagabondage et de barbarie, il n'y avait

eu à employer qu'un remède encore plus barbare.

C'est alors enfin que ce génie du despotisme, tout rempli des souvenirs de ce seizième siècle, généralement si despotique, les apporte au travers des bouleversemens de l'interrègne jusque dans sa propre dynastie. Il voit son aïeul Mikhaïl, le premier des Romanof, s'efforcer de remettre en vigueur les Codes des fils de Rurick. Il contemple le règne suivant, et, soit respect pour un père, soit préoccupation étrangère, le réformateur s'arrête devant le Code encore debout d'Alexis, qu'il maintient en vigueur.

Mais, bientôt [1] le sage Dolgorouky l'excite par l'exemple : ce fidèle ministre lui montre cet Alexis, immortel dans l'histoire, depuis qu'en 1650 il a appelé les notables russes de toutes les classes à la confection d'un nouveau Code [2]. « Son maître restera-t-il au-dessous de ce prince, déjà moins illustre guerrier que son fils, mais plus grand encore comme législateur? pourquoi Pierre-le-Grand s'en tiendrait-il à ce troisième Code russe? Quel que supérieur qu'il soit aux réglemens antérieurs, n'est-ce point encore une rédaction minutieuse et confuse de ces vieilles coutumes moscovites, que lui-même a, dès ses premiers pas, renversées sans ménagement? » *Enfin*, ajoute

[1] *V*. Leclerc.

[2] L'*Oulagenié*.

Dolgorouky, *jusqu'à ce jour, d'autres soins ont pu te distraire; mais tu dois la justice à tes peuples, Tzar, je t'avertis qu'il est temps que tu y penses!*

Ce ministre n'a point parlé en vain; on a vu Pierre le serrer contre son cœur reconnaissant. Mais, d'une part, le temps manquait; de l'autre, les lois d'Alexis convenaient au pouvoir absolu; Pierre devait à son père cet ukase, par lequel toute famille noble est responsable du crime de l'un de ses membres. Quelques uns même ont dit qu'il lui dut encore l'institution de cette chancellerie secrète; inquisition politique trop semblable aux inquisitions d'Espagne ou de Venise.[1]

Toutefois, il a compris que cet oulagenié d'Alexis, reste des temps barbares, ne convenait plus à sa Russie nouvelle. C'est pourquoi, dès 1710, Pierre a projeté des Codes, civil, criminel, militaire et maritime. On le vit alors tracer de sa main des extraits des meilleurs législations de l'Europe.

Mais, dans une ignorance si universelle, dans un si grand mouvement d'hommes, d'événemens, et au milieu du mélange, du remuement de tant de mœurs, de coutumes et d'institutions anciennes et nouvelles, ce n'était que peu à peu que les inconvéniens et les nécessités pouvaient s'apercevoir; il fallait donc y pourvoir au moyen des règles établies, qu'il rectifiait ou suppléait chaque jour, par ce

[1] Tatistchef, Schlœzer, Levesque. Il est vrai que l'ukase de 1762, de Catherine II, l'attribue à Pierre-le-Grand lui-même.

que lui dictaient l'expérience ou les circonstances. De là, cette foule de réglemens successifs, jusqu'à ce que sa création fût assez avancée, pour qu'il pût lui donner de l'ensemble.

Aussi, à l'exception de son Code militaire, ordonnait-il encore, en 1716, qu'on s'en tînt à l'oulagenié de son père, déclarant qu'il s'occupait à perfectionner ce Code. En effet, quatre ans après, il achève cet ouvrage, qu'il donne à ses peuples, sous le nom de *Concordance des Lois.* Il y joint son ordonnance de réformation du clergé russe.

Mais bientôt, à l'exception de cet immortel ukase, cette compilation lui paraît indigeste et insuffisante [1]. En conséquence, deux ans plus tard [2], il commence la réunion de tous les élémens d'un Code civil et criminel, en publiant un recueil de tous ses décrets, et en ordonnant à une commission de prendre pour modèle d'un nouveau code, la meilleure des législations européennes. Remarquons ici, qu'il ajoute cette condition expresse : « de respecter et de conserver les statuts des anciens « codes russes, les plus convenables aux mœurs et « coutumes nationales. »

L'année d'après il publie un Code maritime; en même temps, il proscrit le jeu comme une passion sordide et exclusive de toute occupation utile; il

[1] *V.* l'avis de la Commission de législation russe, rassemblée en 1723.

[2] *V.* Leclerc, vol. III, page 568.

donne un censeur même au synode; il charge un procureur-général et quatre assesseurs dans chaque gouvernement, de la surveillance des juges. Il défend à ceux-ci, sous peine de mort, de recevoir ni présens ni épices; il veut que les avocats eux-mêmes soient soldés par l'État; toute justice à ses yeux doit être gratuite. Désormais, les procès seront jugés par ordre de date d'enregistrement, sans égard à la qualité des plaideurs.

Après avoir décidé que les places gagnées au service de l'État, même par de simples paysans, donnent la noblesse et toutes ses prérogatives, exclusivement à celles que pourraient réclamer les plus anciens nobles restés inactifs, il ajoute, que tout boyard flétri par la justice perdra sa noblesse[1]! par là, il rend l'honneur au travail, et au châtiment sa flétrissure.

On trouve terribles ses lois contre la violation de la promesse, contre l'infidélité dans le dépôt, dans le mandat, dans les contrats sacrés. Mais les circonstances l'exigèrent ainsi; elles le rendirent inexorable contre les exactions des hommes en place, contre celles des préposés à la répartition des impôts et à leur perception, contre les banqueroutes frauduleuses, la subornation des témoins et le faux serment. Les mœurs manquant, il s'efforçait d'en faire avec des lois et des supplices.[2]

[1] *V*. chap. III, *des Sentences*.

[2] *V*. Leclerc, pages 621 et 622.

Mais déjà, avait paru une instruction claire et précise, intitulée *Forme de procédure judiciaire*, que chaque juge devait porter toujours avec lui comme son guide. Ce réglement précédait son Code militaire, divisé en deux parties, en quatre-vingt-onze chapitres, et publié dès 1716. Le début en est remarquable. Soit piété sincère, soit politique d'un chef de religion, qui veut conserver dans toute sa force un si puissant mobile, il y déclare : « que de tous les vrais chrétiens, le mi-« litaire est celui dont les moeurs doivent être les « plus honnêtes, décentes et chrétiennes ; le guer-« rier chrétien devant être toujours prêt à paroître « devant Dieu, sans quoi il n'aurait point la sécu-« rité nécessaire, pour le sacrifice continuel que « sa patrie exige de lui. » Et il termine par cette citation de Xénophon : « Que dans les batailles, « ceux qui craignent le plus les dieux, sont ceux « qui craignent le moins les hommes ! » Puis, il prévoit jusqu'aux moindres délits contre Dieu, contre la discipline, les moeurs, l'honneur, et même contre la civilité ! comme s'il eût voulu faire de son armée une nation à part dans la nation, et son modèle.

Mais c'est là, surtout, que se développe avec une complaisance effrayante, le génie de son despotisme ! « Tout l'État, dit-il, est en lui, tout doit « se faire pour lui, maître absolu et despotique, qui « ne doit compte de sa conduite qu'à Dieu seul ! »

C'est pourquoi, toute parole injurieuse contre sa personne, tout jugement indécent de ses actions ou intentions, doivent être punis de mort.

C'était en 1716, que ce tzar se déclarait ainsi en dehors et au-dessus de toutes les lois, comme s'il se fût préparé au terrible coup d'État dont, en 1718, il devait ensanglanter sa renommée.

Au reste, le préambule de la seconde partie de ce code draconien, en explique l'urgence; il montre que, malheureusement, ce n'était qu'en caractères de sang qu'on pouvait le graver dans le cœur d'une nation à la fois esclave et indisciplinée; c'est-à-dire, éprouvant depuis des siècles tous les inconvéniens du despotisme, sans ses avantages.

« On sait, dit-il, qu'en 1647, le tzar Alexis, « notre père, fut le premier souverain russe qui « fit usage de troupes réglées, et qui établit un si « bon ordre dans ses armées, qu'elles s'acquirent « une grande gloire en Pologne et en Suède; mais « on sait aussi, qu'après lui, loin de se perfectionner « dans l'art militaire, les Russes le négligèrent « au point de ne pouvoir plus se mesurer ni avec « les nations civilisées, ni même contre les peu- « ples barbares. »

CHAPITRE VII.

Pierre-le-Grand vient de déclarer que l'armée russe, depuis son origine jusqu'au dix-septième siècle, avait à peine fait quelques progrès dans l'art de la guerre. Il faut l'en croire. Quel autre regard eût pu embrasser tant de siècles! Placé entre les deux âges de son peuple, quel autre que ce réformateur, en qui se réunissent la fin de la barbarie et le commencement de la civilisation russe, pouvait mieux apercevoir, au travers de la poussière des chroniques nationales, recueillies par ses soins, la marche progressive ou rétrograde des armées des Rurick et des Romanof, par rapport à leur perfectionnement?

Suivons le fondateur dans cette immense revue. Et d'abord, en quoi l'armée de Swiatoslaf, ces terribles Varègues, ces conquérans de la Russie, ces gardes des premiers des Rurick, réunion hiérarchique de boyards ou guerriers illustres, d'enfans boyards d'élite, de pages d'armes et de porte-glaives, durent-ils lui paraître inférieurs aux armées de ses derniers ancêtres? A ces élémens des premières armées russes, s'ajoutait, il est vrai, une foule de volontaires à pied et à cheval, attirés par l'amour de la gloire, la soif du pillage, et par

la voix des chefs : mais, de cette foule organisée par milliers, centaines et dizaines d'hommes, ou des régimens provinciaux et si indisciplinés d'Alexis, à qui donner la préférence?

Quant aux mœurs guerrières de ces deux âges, comment le conquérant du dix-huitième siècle n'aurait-il pas exclusivement admiré celles de ces armées du dixième siècle, dont l'élite était scandinave? Combien il dut se plaire à remarquer leurs jeux militaires, leur marche en bataillons serrés, leurs manœuvres régulières, et ces camps si bien retranchés, et cet usage singulier d'enregistrer, dès la fin des combats, les noms des braves et des lâches! Enfin, cette fierté superstitieuse et sauvage qui portait ces guerriers, près de succomber, à se tuer eux-mêmes, pour n'être esclaves de leurs vainqueurs ni dans ce monde-ci, ni dans l'autre.

L'introduction de la poudre en Russie datant de 1389, les armes d'alors étaient inférieures, sans doute, à celles des Iwan. Pourtant ce furent pour les riches des armures complètes; telles que celles de nos chevaliers; quant aux autres, c'était tout ce qui se trouvait sous leurs mains, jusqu'à des massues de bois, comme, au reste, on en voyait encore dans le commencement du dix-septième siècle.

Mais, bientôt le regard du réformateur dut se perdre dans une confusion effroyable : le dixième siècle finit, et, dès-lors, commencent les guerres

civiles, les guerres polonaises et hongroises, auxquelles s'ajoutent les dévastations des nomades du Sud. Dans les onzième et douzième siècles, les discordes intestines épuisent la nation; dans le treizième, l'invasion mongole la désarme : les chevaliers porte-glaives lui enlèvent la Livonie; les Suédois, l'Ingrie; dans le quatorzième, les sauvages lithuaniens lui échappent : ces païens lui arrachent ses plus belles provinces.

Mais, enfin, vers 1370, l'excès de l'oppression tatare et Dmitry Donskoï la soulèvent; elle reprend ses armes et non ses mœurs; tout est changé ou modifié : elle combat, ou se débat contre l'esclavage en désordre et en scythe. Toutefois, pendant cette désastreuse période de trois siècles, l'armée de Novgorod demeurée intacte, et les restes des gardes des princes unis à des Tatars, ont été plusieurs fois victorieux de leurs voisins d'Europe.

Mais à la fin du quatorzième siècle, lorsqu'enfin les Tatars s'affaiblissent, et qu'au travers de leurs hordes disséminées et éclaircies, Pierre commence à revoir l'armée russe, il ne la retrouve que dans la garde des Grands-princes, et surtout dans les boyards des princes apanagés et ceux des villes; car les citoyens et les marchands ne prenaient les armes que dans les cas urgens, et les laboureurs jamais.

Chacun de ces boyards entretenait une garde de serviteurs et d'enfans boyards qui lui était propre. Mécontens, ces condottieri remettaient au prince

où à la ville, leur solde, abandonnaient leurs fiefs, et marchaient avec leur garde, vers un autre prince ou vers une autre ville, où ils retrouvaient la même considération et d'autres domaines.

Mais enfin, dans le quinzième siècle, l'autocrate du dix-huitième peut voir que l'autorité militaire se centralise; les boyards perdent la liberté du choix; les apanages des princes, ceux des républiques russes, réunis à celui du Grand-prince, dotent pour la première fois, et avec charge de service militaire, trois cent mille enfans boyards. Iwan III les divise en cinq corps de bataille, dont les boyards et les voiévodes, réduits à de vaines prétentions de charges héréditaires, se disputent le commandement.

Là, comme ailleurs, le réformateur peut observer que l'infanterie, toujours composée des plus pauvres, armée irrégulièrement, et seulement d'armes blanches, d'arcs et même de massues, fut long-temps faible; que, sous Vassili (fin du quinzième siècle), on ne l'évaluait qu'à soixante mille hommes, le sixième de l'armée, proportion toute contraire à celle qu'on observe aujourd'hui; qu'enfin elle se composait de serviteurs d'enfans boyards et de fusiliers de ville, espèce de milice.

C'est alors surtout, qu'on a cru voir l'attention du despote du dix-huitième siècle, s'arrêter complaisamment sur celui du seizième. Celui-ci, ou plutôt son ministre, soumet d'abord tous les pro-

priétaires d'un revenu de cent sacs de grain, à fournir un cavalier armé, ou sa valeur en argent; et, comme Iwan a augmenté ses revenus, en retirant la perception des impôts des mains des seigneurs, il peut, enfin, lever un corps d'infanterie, le premier qu'on ait vu en Russie; il l'arme de mousquets, et le répartit dans les grandes villes, où ces strélitz deviennent des espèces de janissaires.

Ce même Iwan IV assigne encore une paie de guerre aux militaires en campagne. Par là, il double l'armée, dont plusieurs fois il porte l'effectif sous les armes à plus de deux cents canons et de trois cent mille hommes. Armée bien irrégulière sans doute, mais enfin, suffisante pour conquérir Kasan, Astrakhan, la Sibérie, pour écraser les chevaliers livoniens, et reprendre momentanément l'ancienne Russie jusqu'au Dniéper et à la Düna, sur la Pologne et la Lithuanie alors en discorde.

Déjà le regard rapide de Pierre a dû atteindre la fin du seizième siècle et le dernier des Rurick : ce siècle est en partie le sien. Il en voit de plus près les armées; il en peut compter les différens corps. Il peut remarquer, qu'en 1600, la cavalerie russe se composait de quinze mille cavaliers nobles, gardes du Tzar, et de ces trois cent mille enfans boyards, dont soixante mille se rassemblaient sur les bords de l'Ocka tous les printemps. Pierre sait, par expérience, que cette saison fut toujours dangereuse à la Russie méridionale, par les incursions subites

des nomades. Il a pu même apprécier la dépense de ce rassemblement annuel qu'on évalue à huit cent mille francs, tandis que les quinze mille gardes nobles du Tzar, coûtaient environ deux millions cinq cent mille francs, et l'infanterie régulière à peu près neuf cent mille.

Cette infanterie consistait alors en douze mille strélitz, six mille cosaques et quatre mille quatre cents Allemands; le reste était composé de régimens provinciaux de trois à douze cents hommes, levés à la hâte, quand les circonstances pressaient, qu'on avait peine à garder un an sous le drapeau, et qui portaient le nom des principales villes.[1]

Ici, le vainqueur de Pultawa dut sourire de voir cette infanterie armée de mousquets, de flèches et de massues, ne savoir approcher d'un rempart ennemi, qu'en élevant et poussant jusqu'à son sommet, des montagnes de terre. Elle se fiait si peu à ses armes et à son ensemble, qu'elle n'osait combattre au milieu des steppes, contre les Tatars, qu'entre deux rangs de planches crénelées de trois quarts de lieue de longueur.[2]

Enfin, paraissent à leur tour les armées de la seconde race. Mais, trop ébloui sans doute de la gloire de son père, Pierre-le-Grand semble n'avoir point assez vu les efforts de son aïeul Mikhaïl en 1629, pour opposer aux Suédois et aux Polonais, une armée russe disciplinée à l'européenne.

[1] *V.* Karamsin, Fletcher, Bruce, etc., etc. — [2] *V.* Manstein.

Les strélitz seuls du district de Moscou étaient alors, dit-on, au nombre de quarante mille; leurs officiers étaient encore pourvus de fiefs amovibles; ils recevaient même annuellement du Tzar des vêtemens, comme jadis les fidèles ou les gardes des premiers des Rurick. Mais ces janissaires russes n'avaient point suffi au grand-père de Pierre-le-Grand; il avait introduit dans son armée beaucoup d'officiers étrangers; plusieurs régimens allemands furent même à sa solde. Il est vrai que la jalousie des nationaux contre ces étrangers avait perdu cette armée devant Smolensk.

C'est pourquoi Pierre semble n'avoir remarqué dans ce siècle que les efforts de son père. C'est d'abord la création, en 1645, du régiment régulier de Butersk, fort de cinquante-deux compagnies, et de cinq mille deux cents hommes[1]; celle du régiment d'Alciel ou de Moscou, en 1648, et de la même force; c'est encore l'introduction dans l'armée d'une foule d'instructeurs européens. Alexis y a répandu le premier livre militaire qui ait été connu en Russie; il l'a augmentée des cosaques de l'Ukraine, et Smolensk enfin a été reconquise à l'aide de sept régimens russes déjà organisés à l'européenne.

Mais on vient d'entendre le vainqueur de Charles XII déclarer qu'après Alexis, l'armée russe est retombée en désordre, en enfance, et dans une telle

[1] *V.* Manstein, Vsevol, Dam. de Ray, etc., etc.

faiblesse, qu'à son avénement l'empire était à la merci, non seulement de ses ennemis d'Europe, mais même des sauvages nomades de la stagnante Asie.

Aussi, Pierre s'est-il défié de ses successeurs, sentant bien qu'après lui, comme après son père, toutes les vieilles coutumes réagiraient. Ce serait donc en vain qu'il aurait redressé vers la lumière cet arbre des ténèbres, depuis si long-temps courbé vers cette barbare Asie. Il fallait donc le trancher au vif, pour enter sur ce vieux et informe tronc une foule de greffes européennes, et diriger vers la civilisation leurs rejetons nouveaux et flexibles.

C'est pourquoi l'on vient de voir, qu'avant et depuis ce code militaire, justice, administration, capitale, intérêts, mœurs, usages, habitudes, et jusqu'aux noms et aux habits, il a tout changé. Pierre a voulu laisser après lui l'autorité à un grand nombre d'hommes de tout rang et de toute espèce, engagés et compromis dans la civilisation par leurs actes, leurs habitudes, leurs titres et même leurs vêtemens. Ajoutons surtout à cela, deux régimens des gardes, cinquante d'infanterie, trente de dragons, quelques uns de hussards, soixante-sept de garnison, et six de milice, répartis dans des quartiers permanens. Formidable ensemble de plus de deux cent mille hommes, organisés, instruits, les mieux disciplinés de l'Europe, et défenseurs de toute cette régénération, moins encore contre ses ennemis étrangers, que contre ses ennemis domestiques.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE I.

Cependant, ce grand homme touche à son terme. Il est temps que nous pénétrions plus avant dans sa vie intérieure, si toutefois, pour cet être colossal, il exista jamais un autre intérieur que celui de son vaste empire. En effet, au contraire de tant de héros modernes, il n'eut point deux différentes vies, l'une privée, l'autre publique; il n'en eut qu'une. Il fut au-dedans comme au-dehors, et vécut au grand jour sans daigner rien céler, sans craindre même de montrer ses faiblesses; soit orgueil d'autocrate héréditaire, qui ne daigne point se gêner devant des esclaves; soit grossière franchise de mœurs, ou bien excès de confiance dans les droits que lui donnaient son génie, et persuasion que tout le bien qu'il faisait à son empire suffisait pour tout racheter.

Il vécut enfin publiquement, parce qu'il ne croyait vivre que pour le bien public.

Et il est vrai que, plus que tout autre despote, s'il put dire, *l'État, c'est moi*, c'est qu'au lieu de ne voir que lui dans l'État, l'État au contraire, fut tout pour lui.

Dompte-t-il la nature, ce n'est pas pour se bâtir d'énormes palais; il n'en habite point : c'est pour donner à la Russie une ville de guerre et de commerce. S'il fait violence aux élémens, son but n'est point de procurer à ses sens une fraîcheur et des eaux factices, mais d'ouvrir aux navires russes, et du nord au sud de son empire, un chemin au travers des vastes et profondes terres moscovites. Ses palais sont des ports, des forteresses, des vaisseaux; il les a, ou fondés, ou construits de ses mains, ou pris lui-même sur l'ennemi; et lui-même les habite, les défend ou les commande.

S'il trace des routes à grands frais, ce ne sont pas celles de parcs somptueux et inutiles, mais celles de son pays, que, le premier, il a divisées par werstes, et sur lesquelles il a établi des postes et des hôtelleries.

En même temps qu'il s'est montré magnifique dans les dépenses d'utilité générale, on ne l'a point vu ruiner l'État, en divulguant par un luxe effronté les innombrables erreurs de ses sens, que motive, sans les excuser, sa force herculéenne.

Ses manières, ses mœurs, sont rudes il est vrai, mais simples, franches, naturelles, comme celles de tout homme qu'un grand but attire, qui y marche résolument, directement, et dont toutes les facultés s'élèvent, pour l'atteindre, au-dessus des petitesses fastueuses de l'orgueil ou de la vanité.

Dans son humble maison de Pétersbourg, maison qu'aujourd'hui un simple artisan trouverait à peine convenable, un lit, une chaise, une table, un tour et quelques livres, forment tout son mobilier.

Hors de ses résidences, le pont d'un vaisseau, le plancher d'une cabane, la terre nue, lui servent de lit; parfois de la paille, quand il s'en trouve; sinon, il appuie sa tête sur son officier d'ordonnance, qu'il a fait coucher en travers de lui, et dont le devoir est de rester immobile et impassible dans cette position, comme le meuble qu'il remplace.

Tout en lui repousse le luxe, et tend à l'utile : ses vêtemens sont unis, et même d'un drap gros et propre au travail; sa chaussure, solide et grossière, a été plusieurs fois raccommodée.

Sur sa table, ordinairement frugale [1], tout lui convient, hors le poisson, que ce prince marin n'a jamais pu supporter. Du reste, ses mets habituels, ceux qu'il préfère, sont ceux du peuple. Il mange peu, mais souvent, partout où il se trouve, et avec tout le monde.

Cependant, il boit avec excès par habitude, par goût, par vaine gloire peut-être. Déplorables orgies, quoique moins fréquentes qu'on ne pense, où trop de fois on le vit vaincu par une ivresse ou honteuse, ou furieuse, mais où le plus souvent, plus fort que ses excès, il conservait sa tête, et

[1] *V*. Stœhlin, Louville.

souffrait patiemment les paroles téméraires que l'intempérance inspirait à ses convives.

Sa cour intérieure ne se compose que de quelques officiers d'ordonnance ; le luxe en est banni par des lois somptuaires : on n'y voit point d'argenterie. Il se sert lui-même, se lève à quatre heures du matin, et allume son feu de ses propres mains.

Pitre est sa signature habituelle. Ses plaisirs, quand il a terminé ses travaux administratifs, sont de correspondre avec les plus grands astronomes de l'Europe, avec les géographes qu'il a répandus dans ses provinces ; de tracer des cartes et des plans, et de se rendre le plus habile tourneur de son empire.

Lui-même a traduit les principes de ce métier, ceux d'architecture de Leclerc, et l'art de construire les écluses et les usines. Il a fait aussi traduire en russe une foule de livres utiles. Si dans ces traductions, comme un jour dans celle de Puffendorf, on a cru devoir modifier des passages sévères pour la nation russe, Pierre les a fait rétablir ; et, réprimandant le traducteur, il s'est écrié : *Qu'il ne veut pas flatter ses sujets, mais les instruire, mais surtout leur montrer ce qu'ils avaient été, et ce que pensaient d'eux les étrangers, afin de les exciter à changer, par leurs efforts, l'opinion de l'Europe.*

Une foule de mémoires, de notes, de projets écrits de sa main, existent encore : le style en est concis, pittoresque, nerveux ; le raisonnement

juste et serré; la pensée grande; ils embrassent le monde; ils indiquent la plupart des conquêtes de toute nature que la Russie a faites depuis lui, et d'autres même, auxquelles n'a point encore osé aspirer le génie audacieux de cet empire.

Et cependant, tel que Charlemagne et Napoléon (ces deux colosses si dominateurs, qu'entre eux dix siècles d'histoire semblent resserrés), ce génie de l'ensemble se plaît à s'occuper des moindres détails; comme eux, on le voit à cinq cents lieues de chez lui, et au milieu du mouvement qu'il imprimait au monde entier, s'intéresser, dans ses lettres, aux plus minutieuses parties de ses jardins ou à l'ameublement de sa maison!

Telles sont ses habitudes intérieures; quant à celles du dehors, s'il sort, c'est le plus souvent à pied ou en voiture de place, empruntant quelquefois au premier passant l'argent nécessaire pour la payer. Il passe journellement plusieurs heures au sénat, et surtout à l'amirauté; puis, toujours suivi, comme le grand Frédéric, d'un chien favori, il va se mêler, seul et sans gardes, à son peuple: recherchant de préférence les marchands et les marins russes et étrangers, les Hollandais surtout, dont ses vêtemens le distinguent à peine. Là, il partage sans façon, leurs occupations, leurs plaisirs, leurs entretiens: les questionnant sans cesse, et s'instruisant par leurs réponses.

Que de fois on l'a vu travailler de ses mains

dans les manufactures qu'il a fondées! On sait que souvent il s'est offert pour guider les vaisseaux européens qui se présentaient devant Cronstadt, se faisant payer, comme à un autre pilote, le prix d'un métier dont il s'honore, et qu'il veut rendre honorable.

Voilà comme encore, forcé par sa santé de s'arrêter près d'une forge, il y est pour quelques heures devenu forgeron. Et qu'on ne voie en cela rien de puéril, car en lui tout, jusqu'à la plupart de ses moindres actions, tend à un grand but. C'est pourquoi, à son retour dans Moscou, il se présente chez le maître de cette usine, il lui demande quel est le prix de son travail : *Eh bien!* a-t-il repris, *j'ai donc gagné chez toi huit altines* (vingt-quatre sous), *et je viens les chercher.* Puis, les ayant reçus, il ajoute, *qu'avec cette somme il va se donner une chaussure nouvelle, dont il a grand besoin.* Ce qui était vrai; et il court au marché faire cette emplette, dont il se plaît ensuite à se parer. *Voici ce que j'ai gagné à la sueur de mon front*, disait-il à ceux de sa cour, s'enorgueillissant ainsi des fruits de son travail, aux yeux d'une noblesse qu'il voulait guérir de l'orientale et orgueilleuse paresse dont elle était imbue.

On s'attend bien à ce qu'un tel prince, si contraire à toutes les vanités des fiers Iwan, ses prédécesseurs, ait dédaigné la fastueuse étiquette de leurs cérémonies diplomatiques; aussi, l'a-t-on vu

donner sa première audience à l'ambassadeur d'Autriche, dès cinq heures du matin, et au milieu du désordre et des arrangemens de son cabinet d'histoire naturelle. Quant au ministre de Prusse, il n'a pu joindre le Tzar, avec ses lettres de créance, qu'à bord d'un vaisseau, et même sur le hunier du grand mât, où cet empereur travaillait à la manœuvre; il est vrai, pourtant, que Pierre n'obligea pas ce ministre à s'élever jusqu'à lui, l'envoyé prussien ayant allégué son défaut d'habitude pour décliner cette réception aérienne.

En effet, ce n'était pas sans danger qu'on était admis à l'honneur de partager ses occupations, et même ses jeux. Souvent ils consistaient à affronter les tempêtes; et lorsqu'autour de lui toutes les têtes, excepté celle de sa Catherine, étaient perdues, il prenait le gouvernail, et d'un œil sûr, d'une main ferme, d'une voix tranquille, il repoussait le danger, et ramenait à la vie l'équipage, que déjà la mort semblait avoir saisi.

On sait pourtant qu'il était né avec une horreur pour l'eau que tout autre eût crue invincible; mais il l'avait surmontée par l'habitude, son génie s'étant servi de cette seconde nature pour dompter en lui la première.

Et qui de nous, surtout, oserait affirmer qu'une si grande assurance ne tint pas aussi, comme le crurent ses contemporains[1], à une cause mysté-

[1] *V*. Fontenelle.

rieuse? En 1714, au fort d'une horrible tempête, quand il sauva sa flotte, comme César son armée, en confiant à une barque toute sa fortune, ne répondit-il pas aux siens, alarmés d'une si grande témérité : *Que le tzar Pierre ne pouvait se noyer; qu'un souverain russe ne périrait jamais dans l'eau. Enfin,* ajouta-t-il, *vous autres Russes, vous ne croyez point à la prédestination!* Comme si lui seul, si calme au milieu de tant d'hommes qui le jugeaient perdu, eût été dans le secret du destin : soit puissance d'instinct chez ces hommes singuliers, car tous ont cru à leurs pressentimens, ou qu'en effet, instrumens choisis par le ciel, ils en soient plus près que les autres hommes.

CHAPITRE II.

Mais dans une âme si ardente, et livrée à tous les enivremens, combien les premiers mouvemens durent être terribles! On en a vu quelques exemples : ses médecins qu'alors il envoyait aux victimes de ses violences, les soins qu'il leur rendait lui-même, son repentir, surtout quand ses emportemens étaient nés de l'erreur ou de l'ivresse, ne suffirent pas toujours. Ils furent inutiles à un architecte français injustement frappé par lui, et qui ne put survivre à cet affront.

Et pourtant, dans la vie habituelle de ce maître si fougueux, on s'étonna de sa complaisante patience pour tous les projets formés dans un but utile. On sait avec quelle attention il en faisait faire sous ses yeux l'expérience; avec quelle bonté il en récompensait les auteurs, souvent même lorsqu'ils s'étaient trompés. Il voulait, disait-il, les encourager dans la recherche du mieux, et s'efforçait de les y diriger, en leur démontrant avec une douce bienveillance les causes de leur erreur.

C'était avec une suite pareille, si ce n'est avec la même douceur, que, chez ses filles, ou dans les palais du fastueux Mentzikof, il mettait en vigueur, par l'exemple, son réglement de société:

Singulier code, par lequel il rétablit sur des bases nouvelles, la société, qu'avaient dissoute les tyrans de la première race.

Dans ces réunions, où la vérité frappait souvent son oreille sans l'irriter, il s'indignait surtout contre cette perfide médisance, ressource des esprits vides, et de ces coupables amours-propres qui veulent briller à tout prix; vil talent de ces flatteurs de cour, plus détestables encore. On raconte même qu'un jour, l'un des siens, se livrant à ce vice honteux, il l'interrompit par ces mots d'une simple et antique beauté : *Eh quoi! n'as-tu donc pas remarqué dans cet homme dont tu médis, quelque chose de bien, et ne saurais-tu nous en entretenir?*

C'était encore ce même chef, si entier, si absolu, et dont le code militaire fut si terrible, qui se montrait, hors du commandement, l'égal de ses moindres soldats. Il acceptait leurs invitations comme celles des plus grands seigneurs de sa cour, ne rebutant personne, *tenant*, a dit sa fille, *tous les enfans qu'on voulait*. Là, sans éprouver, sans inspirer de gêne, assis à leurs pauvres festins, il paraissait plus content qu'aux fêtes les plus brillantes : *puis*, selon les propres paroles de l'impératrice Élisabeth, *un baiser à l'accouchée, et un ducat sous son chevet, c'était tout, et l'on était content.*

Un souverain de mœurs si populaires n'était plus un de ces *dieux terrestres*, comme les histo-

riens nationaux appellent leurs anciens tzars, quand ils racontent que, bien loin de se mêler familièrement à leurs sujets, ces despotes de moeurs tatares les terrifiaient de leur rare et redoutable présence. Il semble, au contraire, que, trop grand pour ne pas mépriser cette orgueilleuse invisibilité, Pierre ait plutôt rappelé à ses contemporains les demi-dieux des temps héroïques, inventeurs des arts, et domptant les monstres, c'est-à-dire la barbarie.

Et réellement, comme ces rudes héros, se confiant en sa taille colossale et dans sa vigueur presque surnaturelle, on l'a vu parcourir seul, mais avec un bien plus grand but, les contrées les plus sauvages. Comme eux encore, il a combattu et dompté les brigands qu'il y a rencontrés; ou bien, tel que César, cet autre grand homme divinisé, il a racheté de leurs mains sa vie et sa liberté.

C'est ainsi qu'un jour, sur une route déserte, il se trouve inopinément aux prises avec huit scélérats, dont le chariot arrête le sien : mais le héros, d'une main vigoureuse, en saisit un aux cheveux, l'arrache du milieu de cette troupe, l'entraîne jusque dans un lieu sûr, et le force de dénoncer le repaire de ses complices.

Dans une autre circonstance, surpris par une bande plus nombreuse, on le vit l'épée d'une main, le pistolet de l'autre, la maintenir loin de lui. Il s'écriait : *Je suis le Tzar; que me demandez-vous?* Mais, ce jour-là, il fut forcé de capituler : il resta

même au pouvoir de ces brigands, jusqu'à ce que la rançon qu'ils exigeaient, et que l'un d'eux alla toucher à la ville voisine, sur un ordre qu'il lui fallut revêtir de sa signature, leur eût été comptée.

Ces brigands, maîtres des routes en plein jour, s'emparaient des villes, et de Moscou même, dès le coucher du soleil[1]. Il y eut des semaines où l'on ramassa dans les rues de cette capitale, jusqu'à soixante habitans assassinés. On fut obligé d'y dresser des barricades. Le farouche Romodanowsky vainquit ces scélérats en les surpassant en cruauté : il les fit traquer comme des bêtes fauves; puis il les jugea à sa manière, en un instant, d'un mot, sans appel, toujours à mort, et sans jamais faire grâce. Il en faisait accrocher tout vivans par les côtes, à des crochets de fer, deux cents à la fois, et les laissait expirer ainsi, dans d'horribles douleurs, sur le bord des grands chemins.

Ce débordement de criminels avait sa source dans la rigueur des impôts, des corvées, du recrutement; dans la sourde opposition des seigneurs et des prêtres; enfin, dans un mécontentement général. Car Pierre-le-Grand, heureux au-dehors, fut malheureux au-dedans; effet naturel d'une vie où le présent fut toujours sacrifié à l'avenir, et les intérêts privés aux intérêts généraux.

Il fut heureux par la gloire, par les conquêtes,

[1] V. *le Résident étranger*.

par le succès de ses grandes vues d'industrie, d'ordre et de commerce; et malheureux dans l'intérieur de son empire, et jusqu'au sein de sa famille, par l'opiniâtre opposition, par l'animadversion de ses sujets et de ses proches, ou par leurs vices.

Aussi, dans cet intérieur impérial, comme dans bien des intérieurs privés, n'eut-il de consolation que par ses filles; soit que la différence des sexes, leur penchant réciproque, la position si naturellement soumise de l'un à l'égard de l'autre, établisse entre des filles et un père des rapports plus doux; soit que, par une loi de nature, que quelques observateurs, ou profonds, ou seulement ingénieux, croient avoir reconnue, l'esprit et le caractère, ainsi que la figure d'un être, de quelque espèce qu'il soit, tiennent le plus souvent de celui de ses deux auteurs dont son sexe diffère.

Quoi qu'il en puisse être, il est certain que, bien différentes du fils de Pierre-le-Grand, ses filles, Anne et Élisabeth, furent dociles à toutes les inspirations de leur père. La princesse Anne surtout, belle et majestueuse comme son père, avait son jugement vif et prompt, son caractère ferme et décidé, et son intrépide présence d'esprit, mais sans sa rudesse sauvage; l'éducation avait tout adouci en elle; lui-même l'avait dirigée. Elle et sa sœur savaient quatre langues étrangères. Quand leur cour était rassemblée chez la princesse Natalie leur tante, auteur elle-même de la pre-

mière pièce du théâtre russe, on se croyait, par les yeux surtout, a dit un ministre étranger, dans une société de Londres ou de Paris.

Ce tzar, si terrible pour son fils rebelle à la civilisation, venait chaque jour chez ces princesses leur demander compte de leurs études. Quand elles avaient augmenté leurs connaissances, il les baisait au front, les récompensait de sa main, s'écriant *qu'elles étaient bien heureuses ; qu'il enviait leur éducation ; qu'il donnerait l'un de ses doigts pour en avoir reçu une pareille !* Car il vécut doucement avec ses filles, ce père dont elles se plurent depuis à rapporter tant de traits de bonté, et dont la jeune Natalie, qui ne lui survécut que de quelques jours, ne put, dit-on, supporter la perte.

CHAPITRE III.

Mais à côté de cette consolation intérieure du grand homme, que de douleurs privées ! Une soeur, sa tutrice, usurpatrice de ses droits, meurtrière de sa famille maternelle, assassin de son enfance et de sa jeunesse, et conspiratrice obstinée ; une seconde soeur complice de la première ; une première épouse ennemie et répudiée ; un fils rebelle qui se plaît à se rendre l'espoir de l'aveugle haine des Moscovites contre son père, et qu'il faut sacrifier à la régénération de l'empire. Ce n'est pas tout ; sept autres enfans, dont encore cinq fils, sa plus chère espérance, meurent tous en naissant, ou peu après ; il ne lui en reste pas un seul pour perpétuer, dans un successeur formé par lui-même, ses grandes et laborieuses créations.

D'autre part, ses amis les plus chers, ses élèves, les compagnons de ses travaux, sont accusés, convaincus de péculat ; il faut qu'il les arrache de son coeur ou de ses yeux, les uns par le mépris, d'autres par l'exil, et plusieurs même par l'échafaud. Ajoutez, d'aveugles sujets qui le maudissent dans son but comme dans ses moyens. A l'exception de quelques nationaux, il n'a pour lui, au milieu de son peuple, que des étrangers, et n'obtient, du

reste, qu'une admiration sans amour et sans reconnaissance.

Enfin, une maladie horrible va terminer sa grande existence par des supplices peut-être assez atroces pour expier les tourmens qu'il fit subir aux ennemis de son système.

Malheurs plus ou moins mérités, comme toutes les infortunes des hommes. Pierre mérita, cette horrible maladie, par une intempérance, mère de ces cruelles souffrances qui servent moins à corriger la vie qu'à en détacher; l'animadversion de ses sujets, par sa violence despotique, qui trop souvent allait au bien par le mal; la perte de tant d'enfans, par les excès de travaux qu'il laissa ou fit supporter à leur mère, au milieu même de ses grossesses; n'y ayant rien de si fatigant pour ceux qui les entourent, comme pour les nations, que ces grands hommes toujours si infatigables.

Quant à l'inimitié de sa première femme, elle naquit, dit-on, de la jalousie qu'inspira à cette princesse le coupable amour du Tzar pour Anne de Moëns : source fatale! d'où vint ensuite cette opiniâtre aversion d'un fils, qu'entraînèrent la fureur d'une mère répudiée, et les conseils irrités des parens maternels de ce malheureux Alexis; puis, tous les déchiremens intérieurs qui suivirent : enfin, jusqu'à cette terrible catastrophe, cet affreux parricide qui, vingt ans après, ensanglanta tout son règne! Triste résultat d'une première infidé-

lité; tant le germe du mal est fécond, et tant, en dépit des maximes relâchées du monde, peut être longue et cruelle la génération d'une seule faute !

Observation de plus en plus effrayante, quand après tant de fruits amers, les plus cruels que jamais faute de cette nature ait pu produire, on remarque que pourtant ce germe si funeste n'était point encore épuisé. En effet, après vingt-cinq ans, et par une suite naturelle de ce coupable attachement, le frère d'Anne de Moëns se trouve rapproché du Tzar, et le chambellan de Catherine; c'est par lui que la punition sera consommée, que l'adultère sera puni par l'adultère, et que la seconde épouse de Pierre sacrifiera ce prince, au frère de celle à qui il a sacrifié la première.

Le coup lui sera d'autant plus sensible, que c'est à l'instant où il aura mis le comble à ses bienfaits, qu'il sera trahi. Et par qui? par cette servante livonienne mariée, en 1702, à un dragon suédois; le même jour, esclave d'un général russe, et bientôt de Mentzikof. En 1703, maîtresse cachée du Tzar; sa maîtresse avouée en 1705: dont il a fait, en 1707, son épouse secrète, et sa femme déclarée en 1711. Enfin, pour laquelle, en 1714, il créa l'ordre de Sainte-Catherine, en mémoire de cette journée du Pruth, où, selon l'aveu de ce prince reconnaissant, *Catherine agit non en femme, mais en homme.*

C'est pour elle encore, qu'en 1722, il a renversé l'ordre de succession directe, auquel la Russie devait son affranchissement du joug tatar; il y a substitué, sous une forme légale, le droit pour le tzar, de se choisir son successeur, de révoquer son choix et d'en faire un nouveau; droit renfermé, comme tous les autres, dans l'autocratie, et que n'ignorait point Iwan III, quand, deux cent vingt-quatre ans plus tôt, en 1498, il écrivait aux Pskowiens : *Ne suis-je donc pas libre d'agir comme il me plaît? je donnerai la Russie à qui bon me semblera, et je vous ordonne d'obéir.*

Mais écoutons le grand homme lui-même, quand il déclare : *que l'opiniâtre rébellion d'Alexis, ne pouvant être motivée que sur le droit imprescriptible que ce prince, possédé de la méchanceté d'Absalon, croyait avoir au trône, il est indispensable de donner au souverain, sur son fils, la même puissance qu'a le particulier sur ses enfans.* Puis il cite la femme d'Isaac, et surtout cet Iwan III, *qui réunit en un seul corps, les membres épars de la patrie; et qui, dans la crainte de voir détruire son ouvrage par ses descendans, deshérita l'un, choisit l'autre, et reprit ensuite le premier, suivant son bon plaisir, et sans avoir égard au droit de primogéniture!*

C'était en 1722 que Pierre-le-Grand parlait ainsi, quand il ne lui restait que des filles, et quand un fils de cet Alexis existait encore. En pro-

clamant le droit des tzars, de disposer de l'empire, il préparait ses sujets à méconnaître les droits de son petit-fils, enfant de sa victime; c'était en même temps leur annoncer, pour son successeur, Catherine Ire avec son entourage de grands, indigènes et étrangers. Par là, il voulait surtout maintenir son œuvre de civilisation, et la sauver des mains de sa première femme répudiée, grand' mère de l'héritier du trône, et qu'il redoutait comme tutrice.

C'est encore par une même politique, qu'en 1724, en revenant des eaux thermales d'Olonetz, où l'avait conduit une violente attaque de dysurie, il annonce par un manifeste le couronnement de Catherine. Événement inouï en Russie, où jamais femme n'avait été couronnée! Cet acte donnait implicitement le droit de lui succéder, à la compagne de ses travaux, et conséquemment à ses filles; à des princesses élevées dans les arts modernes; enfin, au sexe le plus intéressé au maintien de la civilisation et de ses progrès. *Ceci*, a dit le Tzar, en montrant cette nouvelle couronne, *ceci confère à Catherine le droit de régner peut-être un jour; elle a sauvé l'empire au Pruth, elle saurait sans doute maintenir tous nos utiles établissemens.* [1]

En même temps, ce prince reconnaissant veut

[1] Kamensky, *Siècle de Pierre-le-Grand.*

que le bonheur et l'éclat de cette journée soient doublés par les fiançailles de sa fille Anne et du duc de Holstein. Enfin, aux yeux de la Russie entière, lui-même pose le diadème sur le front de Catherine, et l'esclave de Mariembourg est associée à l'empire!

CHAPITRE IV.

L'INGRATITUDE suivit de près ce couronnement, et soit faiblesse naturelle à ce sexe, soit qu'il faille de l'espoir même à la reconnaissance, celle de Catherine, dès qu'elle n'eut rien de plus à attendre de son bienfaiteur, se démentit.

En effet, jusqu'à ce jour, elle avait eu tout à espérer de la vie du Tzar. Désormais, sa mort seule pouvait l'élever davantage, et l'on dit qu'elle la désira : on dit même plus ! Ce qui est certain, c'est qu'elle trahit alors la foi conjugale.

Au reste, peut-être n'y eut-il dans le crime de cette esclave allemande couronnée, qu'une facilité de mœurs digne de son origine; peut-être même, comme on l'assure, son chambellan Moëns était-il réellement séduisant; mais enfin, soit emportement d'une ambition dont il est prouvé qu'elle n'était pas dépourvue, soit fatigue des violences de son bienfaiteur, sa répugnance pour Pierre augmentant, elle laissa percer son dégoût.

Le Tzar s'en aperçut; son humeur s'aigrissait, son âme avait usé son corps, une souffrance secrète, cruelle, mortelle même, ajoutait à son irritabilité naturelle; et par cette justice intérieure qu'on ne manque guère de se rendre, devenant d'autant plus soupçonneux qu'il se sentait moins supportable, il se défia de l'adultère et le fit épier.

La cour se trouvait alors à Peterhof; le prince Repnin, président du collége de guerre, couchait non loin du Tzar; il était deux heures après minuit; tout à coup, la porte de ce maréchal s'ouvre avec violence, des pas brusques et précipités le réveillent en sursaut : surpris, il regarde : c'était Pierre-le-Grand; il était debout devant son lit; ses yeux étincelaient de fureur, ses traits étaient bouleversés par une rage convulsive. Repnin a dit [1], qu'à ce terrible aspect, saisi d'effroi, il se crut perdu et demeura immobile; mais son maître, d'une voix entrecoupée, haletante, lui a crié : *Lève-toi! parle-moi! tu n'as point besoin de t'habiller*, et le maréchal tremblant a obéi.

Alors seulement, il apprend qu'à l'instant même, le Tzar, guidé par un rapport trop fidèle, a pénétré subitement chez Catherine; que le crime est découvert! l'ingratitude avérée! qu'à la pointe du jour la tête de la Tzarine tombera! l'empereur y est résolu!

Le maréchal a depuis assuré que, retrouvant peu à peu la voix, il convint de l'horreur d'une si grande perfidie; mais qu'il fit remarquer à son maître que le crime était ignoré de tous, qu'il fallait craindre de le rendre public; qu'alors, s'enhardissant, il avait osé rappeler le massacre des strélitz, que, depuis, chaque année avait été ensanglantée par des supplices; qu'enfin, après l'emprisonnement de sa sœur, la condamnation à mort de son

[1] *V*. Leclerc, Coxe, Levesque.

fils, la flagellation et la réclusion de sa première femme, s'il faisait encore trancher la tête à la seconde, l'Europe ne le regarderait plus que comme un prince féroce, avide du sang de ses sujets et du sien propre.

Il ajouta qu'au reste, le Tzar pouvait se satisfaire en faisant, pour d'autres motifs, tomber Moëns sous le glaive des lois; quant à l'impératrice, il trouverait les moyens de s'en défaire sans que sa gloire en souffrît.

Pendant que Repnin parlait ainsi, le Tzar, immobile et debout devant lui, le fixait d'un regard dévorant, en gardant un silence farouche. Mais, bientôt, et comme cela lui arrivait dans de fortes émotions, son cou se tordit vers son côté gauche, et ses traits gonflés se contractant convulsivement, décelèrent la terrible lutte à laquelle il était en proie. Et pourtant l'excessive contention de son esprit maintenait sa personne dans une effrayante immobilité.

Tout à coup enfin, il s'élance hors de la chambre dans la salle voisine. Pendant deux heures entières, il la parcourt à grands pas; puis, rentrant soudainement comme un homme déterminé, il jette ces mots à Repnin : *Moëns va périr! j'observerai si bien l'impératrice que sa première faute lui coûtera la vie!*

Il sort alors, et le lendemain la tête de Moëns, accusé de déprédations, tombe; ses deux fils, dégradés, sont envoyés au loin vers la Perse, comme

de simples soldats. En même temps, sa sœur, complice du crime et favorite de Catherine, reçoit le knout; elle est exilée en Sibérie, et ses biens sont confisqués. On assure même que le terrible Tzar a conduit, devant la tête sanglante de son amant, sa coupable épouse, qu'il regardait fixement, et dont les yeux baissés ne trahirent heureusement pas la douleur. Enfin, Repnin ajoute que, depuis cette nuit terrible jusqu'à sa mort, Pierre n'a plus parlé à l'impératrice qu'en public, et que, dans son intérieur, il est resté séparé d'elle. [1]

Comme cette mort arriva peu de mois après, quelques uns en soupçonnèrent Catherine; et sans avoir égard à l'infirmité trop bien connue du grand homme, sans calculer l'entassement des faits, et combien de tels héros ont fatigué le temps : sans réfléchir qu'aucun d'eux n'a guère parcouru plus de la moitié de la carrière permise aux autres hommes, ils ont accusé cette impératrice.

C'est un double malheur, il est vrai, pour la réputation de Catherine comme pour celle de Mentzikof, tous deux étant partis de si bas, et s'étant constamment appuyés l'un sur l'autre pour s'élever si haut près du Tzar, que tous les deux se soient perdus dans son esprit, si peu de temps avant sa mort, l'un par la prévarication, l'autre par l'adultère. En effet, tous deux s'étaient vus remplacés dans sa faveur : l'une, dit-on, par une princesse

[1] *V.* Munnich et Leclerc.

Cantémir, que soutenait Jagouchinsky; l'autre, par cet Jagouchinsky, l'*œil du Tzar*.

Ce fut en 1722 que Pierre l'appela ainsi; quand, à son départ pour la Perse, il remit la direction du gouvernement à ce nouveau favori, qui marchait de si près sur les traces de Mentzikof. De là, l'envie de ce Mentzikof, la jalousie de Catherine : en y ajoutant, depuis l'éclat de son adultère, une couronne à conserver : l'exil, le supplice d'une favorite, la mort d'un amant à venger : enfin, le pressant besoin d'échapper par un second crime au reproche, au danger continuel d'une menaçante présence.

Tels furent les soupçons des contemporains, soit justice divine, qui, souvent, ne punit un crime avéré que par le soupçon gratuit d'un autre crime, soit penchant trop ordinaire au commun des hommes, de ne jamais croire naturelle la fin prématurée des grands princes. Il semble, en effet, que par une disposition primitive de l'espèce humaine, à se créer des dieux de tout ce qu'elle craint, la foule ait peine à concevoir que ces êtres, pour elle hors de nature, puissent mourir naturellement; elle ne peut se persuader que tant de vie, qu'une vie si grande, et de laquelle toutes les autres semblaient dépendre, ait pu s'éteindre, par un simple accident de guerre ou de santé, comme celle des êtres ordinaires qui l'entourent.

CHAPITRE V.

Mais il faut enfin se séparer de ce grand homme; peut-être même, dans ma répugnance à aborder ce dernier moment, ai-je surchargé ces pages de trop de détails. En effet, nourri des souvenirs de ses contemporains, pénétré de leur lecture, les yeux tantôt sur la carte de l'empire qu'il régénéra, tantôt sur la fidèle représentation de ses traits, que de fois, depuis quelques années, ne m'a-t-il pas semblé vivre près de lui! Dans les rêveries de mon imagination, rétrogradant dans le passé, transportant mon existence dans la sienne, sur ces lieux qu'il gouverna, et que je visitai avec un autre colosse, que de fois encore ne me suis-je pas figuré que j'étais l'un de ces étrangers compagnons de ses travaux, attaché au succès de sa grande entreprise, l'aimant, l'admirant dans son but, m'indignant des obstacles qu'il rencontre, ou de ceux qu'il se crée; enfin, jouissant avec transport de ses belles actions, de ses grandes et vigoureuses qualités, ou souffrant de ses fautes et me révoltant contre ses vices!

Il n'avait pourtant que cinquante-deux ans. Mais à cette âme assez vaste pour animer un grand peuple tout entier, un seul corps, quelque robuste qu'il fût, ne pouvait long-temps suffire.

Sa vie n'avait été qu'un long et violent excès de travail entremêlé d'autres excès. Dès 1722, une souffrance secrète se déclare [1]; il la tait; et c'est en dépit de ce mal que, dans cette même année, il achève la conquête de ces trois provinces de Perse, qu'il réunit momentanément à son empire. On le vit alors partager les fatigues de ses moindres soldats, et leur grossière nourriture. Il marchait à pied comme eux, sous un soleil brûlant, dans un sable profond et calciné, au milieu d'une poussière épaisse, souvent sans eau pour se désaltérer, pendant des journées entières. Et pourtant il refusa constamment de se servir du carrosse de Catherine; elle-même en descendit plusieurs fois pour le remplir de soldats mourant de chaleur et de fatigue.

Cependant, son mal s'accroît [2]. Cet ennemi intérieur qu'il méprise, chemine et grandit pendant qu'en 1723, ne s'occupant que de ses ennemis extérieurs, bien moins dangereux, il retient les cosaques dans leur fidélité par la présence de soixante mille hommes; tandis qu'il contient les Turcs par des négociations menaçantes, comme elles conviennent avec ces barbares, et que, s'élevant de la Caspienne à la Baltique, d'une mer de feu à une mer de glace, il passe encore en triomphe à Moscou, devant Romodanowsky, toujours dans un rang

[1] [2] La dysurie.

secondaire, lui rend compte de son expédition, et réprime en maître les nouvelles malversations de son vice-chancelier et celles de Mentzikof.

Son courage put encore dissimuler sa souffrance au milieu de sa flotte qu'il arma, en dictant à Stockholm la reconnaissance du neveu de Charles XII pour prince de Suède; au Danemarck, celle des droits de ce même prince, son gendre à venir, au duché de Holstein; enfin, en forçant Copenhague de le reconnaître lui-même pour empereur. Mais comme en même temps pour cacher sa défaite intérieure, et ne pas donner à ses ennemis une joie importune, ou même un dangereux espoir, il n'a voulu changer aucune de ses habitudes, chaque jour ses douleurs sont devenues plus poignantes.

Enfin, il ne peut plus les contenir, mais c'est à un seul de ses serviteurs qu'il en confie le secret; il lui ordonne de consulter comme pour un autre; il ne veut pas même qu'il s'adresse au médecin de sa cour, tant il attache d'importance à ne pas être pénétré. C'est alors qu'on l'a vu se rendre aux eaux thermales d'Olonetz, et que, plus calme à son retour, il a pu, le 7 mai 1724, couronner Catherine.

Mais soit que, dans ces fêtes, il se fût laissé entraîner à quelques excès, ou, comme l'affirme son chirurgien [1], que son mal n'eût été que pallié par

[1] Paulson.

cette première et obscure consultation; soit encore qu'à la découverte de la trahison de l'impératrice, la violence de son indignation eût tout aigri en lui; ce qui est certain, c'est qu'à la suite de ce couronnement, et peu de jours après cette fatale découverte, son horrible maladie éclata avec une fureur nouvelle.

Tout à coup, Pétersbourg apprend que la vie de son fondateur est en danger; puis qu'une horrible opération peut seule le sauver; puis qu'il l'a soufferte, mais avec tant d'angoisse, et en s'attachant de ses mains si fortement à ses opérateurs, que leur corps en est resté tout noirci. Elle sait enfin que son Tzar est demeuré étendu sans force sur un lit de douleur, où, pendant trois mois, on ignore s'il périra de son mal, ou des moyens qu'on a employés pour le guérir.

Mais, cette fois encore, sa vigoureuse organisation l'emporte. Il renaît, et tout aussitôt, en dépit des représentations les plus menaçantes, indigné d'une si longue captivité, il retourne à ses créations.

Munnich, dont le génie répondait au sien, l'appelait alors dans ces marais, où l'intrigue et l'ignorance égaraient depuis tant d'années la trace de ce fameux canal Ladoga; canal nourricier de Pétersbourg, jonction des eaux du nord de l'Asie et de l'Europe, lien entre deux mondes.

Cependant, l'automne commençait [1], l'automne des Russes; mais le Tzar n'en tient compte. Pendant un mois entier, celui d'octobre, il parcourt ces marais immondes. Son âme, encore toute forte et entière, traîne dans cette tourbe fétide son corps souffrant, affaibli et déjà voûté; tout en lui exprime la souffrance, à l'exception de son regard d'aigle, qui seul conserve encore son impérieuse vivacité, et plane sur toute cette contrée bourbeuse. *Ce canal,* s'écrie-t-il, *nourrira Pétersbourg et Cronstadt, fournira des matériaux pour leurs constructions, y amenera toutes les productions de l'empire, et fera prospérer le commerce de la Russie avec le reste de l'Europe.*

Toutefois, il en blâme la direction; et s'adressant à l'inhabile ingénieur, protégé par ses favoris: *Pisarew,* lui dit-il, *il y a deux espèces de fautes: la première quand on pèche par ignorance; la seconde, plus grave, lorsqu'on ne fait pas usage de ses cinq sens. Pourquoi les bords de ce canal ne sont-ils pas contenus? pourquoi tant de détours? Où sont les collines que tu objectes? Vraiment, tu n'es qu'un drôle!* Alors il se retourne vers Munnich, dont il approuve les plans; il l'appelle *son ami;* il déclare *qu'il a trouvé en lui l'homme qui achevera ce grand ouvrage; que ses travaux l'ont guéri.* Il met vingt-cinq mille ouvriers et le

[1] 1724.

sénat à ses ordres; il sort enfin de cette nature morte, aujourd'hui si animée par ce dernier souffle d'une si grande vie.

Une même ardeur le pousse jusqu'au fond du lac Ilmen, puis aux salines de Staraïa-Roussa. Il revient enfin vers Pétersbourg; mais, entraîné par son destin, qui va le rendre victime de cette humanité par lui trop souvent outragée, il passe sans s'arrêter jusqu'en Finlande; il veut y visiter ses forges, enfin, avoir tout revu : manufactures d'armes, établissemens de commerce, d'arts, de sciences, d'où viennent la prospérité des nations, et les gloires de la paix, et celles de la guerre.

Le 5 novembre, il aborde dans le port de Lachta. Le temps était obscur, l'air vif et froid, la mer agitée, houleuse, fatigante; mais, enfin, le Tzar avait pris terre. Il touchait à l'abri qui lui était préparé, lorsque, jetant encore sur ce havre un de ces coups d'œil curieux et perçans auxquels rien n'échappait, une chaloupe échouée sur un bas-fond, et toute chargée de soldats et de matelots, frappe ses regards. Il voit que l'effroi a troublé ces malheureux; et d'abord, se rapprochant du rivage, il leur crie les manœuvres nécessaires pour les sauver; mais sa voix, que couvrent les clameurs de ces hommes éperdus et le bruit et la fureur des vagues, s'épuise vainement. Ceux qu'il envoie les secourir, craignant pour leur propre vie, font d'infructueux efforts. Alors, oubliant tout ce qu'il court de dan-

ger, il se décide tout à coup, s'embarque lui-même; et, ne pouvant atteindre l'écueil avec son esquif, il se jette dans la mer, gagne la chaloupe engravée, et sauve ces infortunés, qu'il ramène au rivage, où il leur fait prodiguer les plus tendres soins.

Mais c'est au milieu de cette même nuit, et pendant que Pierre-le-Grand se livre au plaisir d'une belle action, que son mal reparaît; une fièvre ardente lui brûle le sang; la dysurie et toutes ses anciennes souffrances se ressaisissent des plus sensibles parties de son corps. On le rapporte à Pétersbourg. Là, vivant toujours pour sa patrie plus que pour lui-même, pendant que ses médecins, effrayés, prévoient une horrible inflammation et ses mortels résultats, il ne suspend point ses travaux; son âme, plus forte que tant de poignantes douleurs, veille toujours sur son empire; et quand il ne semble plus tenir à cette terre que par des maux, près de quitter ce monde, il tente encore d'en donner un nouveau à la Russie.

C'est alors que Behring a reçu de sa propre main, ces secondes instructions qui doivent étendre jusqu'à l'Amérique cet empire des Russes, que leur Tzar n'a cessé d'agrandir, bien plus par les conquêtes du commerce et des arts que par celles de la guerre. Pendant deux mois encore, une foule d'autres instructions et de réglemens attestent sa constante sollicitude pour le bien-être de ses peuples. Il fait plus : ce règne par ordonnances, et de

son esprit seul, ne lui suffit pas; il veut y joindre encore l'exécution, voir par lui-même. Il ne s'arrêtera que pour mourir; et cette abnégation de sa personne, sans qu'il y songe, est sa meilleure excuse pour avoir si peu épargné les autres.

C'est pourquoi, le 17 janvier 1725, jour de la bénédiction de l'eau, il brave l'âpreté du climat, celle de la maladie; et, pour la dernière fois, commandant par l'exemple, il veut donner celui d'une piété qu'il sait pourtant distinguer de cette superstition, qui fut sa plus pernicieuse et redoutable ennemie.

Mais, dès le lendemain, soit effet de cet excès de piété [1], soit qu'il y ait joint quelque autre excès [2], sa poitrine s'engage, un feu de plus en plus dévorant déchire ses entrailles, une opiniâtre et poignante ischurie le torture. Il veut encore lutter contre son mal, et se redresser contre la douleur, dernier monstre que cet Hercule mourant cherchait encore à dompter; mais elle triomphe, et il retombe sans espoir sur son lit de mort.

Le palais s'alarme; des courriers partent pour Leyde et Berlin, afin d'en rapporter un avis salutaire. Tous les médecins de Pétersbourg sont appelés autour de cette couche où gisent tant de souvenirs, tant d'espérance de gloire et de prospérités nationales. Là, pendant dix jours, au milieu

[1] Selon Stœhlin, etc.

[2] Selon des Mémoires inédits, et d'autres écrits déjà publiés.

des terribles moyens qu'on emploie pour le soulager, et qui, dit-on, l'achevèrent, tantôt il remplit le palais des cris que lui arrachent ses souffrances, tantôt s'indignant de cette faiblesse involontaire, il s'écrie, *qu'on voit bien en lui que l'homme n'est qu'un misérable animal!*

Enfin, le 26 janvier, il se résigne; il invoque le ciel à haute voix, il reçoit les derniers secours de la religion; et soit humilité chrétienne, soit remords de mourant, ou bien encore soumission à un usage antique, particulier à la Russie, il fait payer ses dettes et relâcher les prisonniers. *Dieu, j'ose l'espérer,* disait-il en même temps, *jettera sur moi un regard de clémence pour tout le bien que j'ai fait à mon pays!*

Alors, mourant encore mille fois pendant deux jours entiers, mais avec la même ardeur de civilisation et la même fermeté avec laquelle il a vécu, dans les courts intervalles que la douleur lui laisse, il recommande à Catherine son académie des sciences, et d'y appeler les savans de l'Europe. Il lui désigne Ostermann par ces mots : *La Russie ne peut se passer de lui; il est le seul qui connaisse ses véritables intérêts.* Puis, il règle le temps pendant lequel on va porter son deuil.

Il veut enfin écrire ses dernières volontés; mais le calme trompeur d'une mort partielle, qui remplace successivement ses douleurs, l'a abusé sur les forces qui lui restent. Sa main tremblante,

et déjà appesantie, ne peut plus former sur le papier que des traits confus; lui-même n'y peut lire que ces trois seuls mots : *Rendez tout à*.... C'est alors qu'il a fait appeler en toute hâte la princesse Anne, sa fille chérie; mais quand elle est accourue, déjà la voix, comme la main et tout le côté gauche du corps de son père, n'existait plus. Lui, s'efforce d'achever, mais vainement; sa volonté existe encore entière, mais sans intermédiaire avec ce monde. Ce souverain si puissant, vivant encore, au milieu de son peuple, entouré des siens et dans les bras de sa famille, ne peut s'y rejoindre; il en reste séparé et seul aux prises avec la mort, contre laquelle il se débat encore pendant quinze heures d'une horrible agonie.

Enfin, le 28 janvier, vers quatre heures du matin, ses yeux se ferment pour jamais, et c'est à l'heure habituelle où, sortant d'un autre sommeil, il reprenait chaque matin les soins de son empire, qu'il termine quarante-trois ans de règne et cinquante-deux ans d'une vie dont la Russie vit encore.

C'est à cette vie qu'elle doit le premier éclat de sa gloire et tous ses reflets : les grandes vies étant celles qui ne meurent point dans un seul homme, et qui semblent se transmettre, en se répétant, dans une longue suite d'imitateurs : comme ces grands ouvrages du génie, créateurs de tant d'autres.[1]

[1] *V*. la note (5) à la fin du volume.

CHAPITRE VI.

Historiens du dix-neuvième siècle, en détestant les violences de ce prince, pourquoi nous étonner de son despotisme? Qui pouvait alors lui apprendre, qu'être vraiment libéral ou moral, est une même chose? Mais qu'importe qu'il ait ignoré que la morale veut la liberté, comme le bien-être le plus général possible? Tout ce qu'il fit pour ce bien-être, c'est-à-dire pour la gloire, pour l'instruction et la prospérité de son empire, ne s'est-il pas trouvé fait pour cette liberté, dont ni lui ni ses peuples n'étaient encore dignes? Ainsi, sans songer à elle, Pierre-le-Grand a plus fait pour elle, que tout ce que les rêves de libéralisme ont depuis imaginé qu'il eût dû faire! Ses peuples lui doivent leur pas le plus grand et le plus difficile vers leur émancipation à venir. Qu'importe donc son horreur pour le mot, s'il a tant travaillé pour la chose. Puisqu'il fallait là du despotisme, à quoi pouvait-il mieux l'employer?

S'il y eut excès, s'il crut souvent juste de faire à ses ennemis tout le mal qu'ils lui souhaitaient, et pour conquérir son pays à la civilisation, de le traiter comme une conquête; enfin, s'il vainquit dans ses Russes leurs moeurs barbares avec

ce qui lui en restait à lui-même; la faute en est à son éducation, à son siècle, enfin, à ce qu'il fallait là, une force qui n'existe guère dans l'homme, sans aller jusqu'à la violence.

C'est dans cette contrée hyperboréenne, où une température glaciale divise la société des hommes, en resserrant en lui-même chaque individu; dans ces humides et froides régions d'où toutes les forces, toutes les supériorités ne semblent devoir s'élancer, que pour aller au loin conquérir de plus doux climats; c'est là que ce despote citoyen, si familier, si accessible, si épris de la vérité : plein de l'orgueil des grandes choses, et d'une sagacité admirable, d'un zèle sans bornes, d'une activité sans repos, s'est dévoué pour transformer en une nature éclairée et productive, cette nature barbare et dévastatrice.

Grâces lui soient rendues, puisqu'il a changé en source de lumières, cette source d'ignorance, d'où la barbarie du moyen âge avait découlé par torrens, sur la surface de l'Europe, en y engloutissant la civilisation des temps antiques. Il ne descendra plus de ces contrées, des Attila, des Hermanrick, des *fléaux de Dieu et des hommes!* Pierre-le-Grand y a fait briller les Scheremetef, les Apraxine, les Mentzikof, les Tolstoy, les Schouvalof, les Ostermann, les Roumianzof, et tant d'autres noms jusqu'alors ignorés, dont, à dater de cette époque, l'aristocratie européenne s'honore.

Dans cette grande création, comme au temps

de celle du monde, on croit voir tous ces hommes de la civilisation russe, renfermés dans un seul homme! ils semblent en sortir pour policer l'empire, avec cette unité, cet ordre, cet accord de mouvemens, qui découlent d'une même origine! Lui-même les a distingués, dressés ou dirigés. Car, tel que la plupart des plus grands hommes, il a su choisir ceux qui convenaient à son but : comme eux, il a persévéré dans ses choix, dans ses amitiés; soit tenacité naturelle à tous ces grands cœurs dans leurs sentimens comme dans leurs projets, soit plutôt habileté dans leur premier coup d'œil, leur génie supérieur sachant d'abord reconnaître et attirer ces génies secondaires! Car quel grand homme a marché jusqu'ici sans un entourage de grands talens? comme si, par une loi universelle, les esprits semblables tendaient à se réunir dans l'ordre moral, ainsi que les molécules de même nature dans l'ordre physique.

Voyez, comme celui-ci, fort de sa seule force, s'est d'abord arraché tout seul du milieu de quinze millions d'hommes à dix siècles d'ignorance et de préjugés; comme il s'est élancé hors des mœurs grossières qui l'environnent, et bientôt comme il plane vigoureusement au-dessus de cette nuit épaisse où sa nation vivait plongée! C'est de là qu'il éclaire et attire à lui l'élite des esprits de son peuple; il en forme une tête de nation qui, désormais, ne cessera d'aspirer à la lumière, de suivre cette nouvelle

et noble direction, et d'y entraîner après elle le reste de son empire.

Toutefois, en s'arrachant à cette épaisse et opiniâtre barbarie, il en entraîne des lambeaux; mais ils souillent, sans l'éclipser, la gloire dont il est revêtu.

Arrêtons-nous enfin. Eh! comment ne pas demeurer saisi d'admiration devant ce vaste siècle qui contint un Louis-le-Grand, avec son glorieux cortége d'orateurs divins, de poètes sublimès et de grands capitaines! qui nous a montré ce guerrier hollandais si souvent renversé, et chaque fois qu'il touchait à terre se relevant plus redoutable! où l'on vénère ce généreux Sobiesky, sauveur de l'Empire, le dernier des héros croisés, et le plus grand peut-être! où l'on a vu la piété fraternelle de l'un de ses fils, refuser le trône pour le conserver à son frère! la reconnaissance d'un Leczinski survivre au bienfait et sauver le bienfaiteur! Siècle sublime! d'où l'immortel génie de Newton éclaire tous les siècles à venir! Enfin qui, loin d'être épuisé par l'enfantement de tant de grands hommes, se termine par les deux plus extraordinaires de tous.

Ne semble-t-il pas avoir créé ces deux colosses à la fois, et à portée l'un de l'autre, comme pour les mettre aux prises, et pour clorre cette grande époque par l'un des plus grands spectacles que le temps ait présentés au monde.

L'un est ce Charles XII, ce dernier rejeton hé-

roïque d'une famille de héros; à la fois tout plein de mouvement et d'inflexibilité! conquérant sans ambition de conquêtes! aimant la gloire pour elle seule, de ce pur amour jusque-là si invraisemblable, et lui sacrifiant tout! L'autre est ce fondateur, ce régénérateur des Russes, ce géant du Nord, dont l'âme fut si vaste, qu'elle seule suffit à une grande nation tout entière.

C'est en lui que se termine ce siècle à jamais mémorable; siècle de merveilles! commencé par un monarque digne de commander à la civilisation, et qui finit par un Tzar capable de la créer!

NOTES.

Note (1), Page 15.

Les noms varègues qui nous sont parvenus sont scandinaves, et Nestor dit positivement que les Varègues étaient des Russes.

Constantin Porphyrogénète remarque la différence de la langue slavonne à la langue russe.

Les chefs des peuples qui, vers 862, conquirent Novgorod et Kief, étaient scandinaves; cela est prouvé par leurs noms. Ces chefs donnèrent à leurs conquêtes, le nom de Russie (V. Nestor). Ils étaient donc Russes, et les Russes, Scandinaves.

Les Russes qui vinrent, en 839, avec l'ambassade que l'empereur grec Théophile envoya à Louis, fils de Charlemagne, furent reconnus pour être Normands. Liutprand assure que ce fut après un soupçonneux examen. Or les Francs devaient alors se connaître en Normands. Ces Normands se plaignaient des pays et des peuplades ennemies qu'il leur avait fallu traverser pour aller à Byzance. Ils demandèrent à être reconduits de France *par mer,* dans leur pays.

Ville-Hardouin dit qu'à la prise de Constantinople par Baudouin, comte de Flandre, croisé, et allié des Vénitiens, les Warangiens, ou, selon lui, les Angles ou Danois, repoussèrent les Latins avec leurs haches. Ces Warangiens formaient la garde des empereurs du Bas-Empire.

D'ailleurs, les anciennes guerres des Scandinaves avec les Slaves du Nord et les tribus fenniques sont connues. Les Suédois descendirent dans l'Estonie au cinquième siècle, et bien souvent avant comme après. Stourlezon cite plusieurs mariages

entre les princes et les princesses de Suévie et de Finlande. Ces attaques du Nord et ces alliances finirent par une conquête. En 984, on voit les Normands maîtres de la Livonie et de l'Estonie, et les Varègues russes, de tout le reste de la Russie d'Europe.

Rurick ne commence-t-il pas sa conquête par Ladoga et Biel-o-Zero? Pourquoi donc croire qu'il vient de la Prusse, comme le dit Lomonosof? Et quand il viendrait du Niémen et de Rugen, comme il l'assure, Prætorius ne dit-il pas qu'Alarick et ses successeurs goths étaient rois des Rugiens? et Procope n'appelle-t-il pas les Rugiens, Goths?

Oleg impose un tribut sur les Novgorodiens pour entretenir ses Varègues. Igor envoie demander des secours aux Varègues insulaires. Vladimir se retire chez les Varègues, et revient avec eux. Iaroslaf a recours aux Varègues d'au-delà les mers. Ces princes russes étaient donc d'une même origine que ces Varègues, pour s'aller ainsi jeter dans leurs bras? Or, cette origine insulaire et d'au-delà les mers n'est-elle pas scandinave?

Karamsin (page 45, vol. Ier) dit aussi que les Varègues étaient Goths ou Normands; qu'il y a eu de temps immémorial, en Suède, une province nommée Rosslagen, dont les habitans étaient appelés Rhos ou Rotses, etc. Au reste, le Kurisch-haf, dans la vieille Prusse, s'appelait aussi Roussna; le bras nord du Memel s'appelait Russ, et ce pays Po-Russié; car ces Rhos ou Ross étaient des Suédois qui, selon Karamsin, avaient conquis la Prusse. Une des plus anciennes rues de Novgorod s'appelait la rue de Prusse. Enfin, vers 1560, Iwan IV, revendiquant la Suède comme le patrimoine de ses ancêtres, dit positivement que les Varègues d'Iaroslaf étaient des Suédois.

On sait encore que Sigurd, beau-frère du roi de Norwége, était sujet de Vladimir, et avait sa confiance; que Trygwason, roi de Norwége, se réfugia en Russie. Tout cela pouvait arri-

ver sans que les Grands-princes russes, et ce qu'ils appelaient leur cour ou leur garde, fussent Scandinaves. Mais on peut en inférer aussi, qu'une même origine attirait ces princes les uns chez les autres.

Le savant et judicieux Levesque dit que les Russes ne peuvent pas avoir été Slaves. Il ajoute qu'il est seulement possible que les Ouigours, Huns sibériens, se soient répandus jusqu'à la Livonie, et aient été les premiers Russes; qu'ainsi les Russes peuvent être descendans des Huns : mais comme tous leurs noms connus étaient goths, il dit qu'alors, avant d'avoir conquis les Slaves, il faudrait qu'ils eussent eux-mêmes été conquis par les Goths; ce qui est bien moins vraisemblable que l'opinion des laborieux et exacts auteurs allemands, qui donnent aux Russes une origine gothique.

Enfin, quoi qu'il soit de la première origine des Varègues russes, toujours est-il vrai qu'au neuvième siècle, leurs alliances, leurs guerres, leurs mœurs, leurs climats et leurs noms, les avaient déjà tant et depuis si long-temps confondus avec les Scandinaves, qu'il est impossible de les en démêler. Et pourquoi croire qu'un peuple si fameux dans le Nord, soit plutôt sorti de ces tribus fenniques, toujours obscures, que de ces Goths conquérans du monde?

Sait-on si le nom russe, pris généralement depuis Rurick, ne vient pas de lui? ou bien plutôt si les Slaves, qui appelaient Russalks leurs demi-dieux des eaux, ne donnèrent pas ce nom aux pirates varègues scandinaves, bien plus véritablement demi-dieux de ces eaux qu'ils écumaient?

Mais veut-on plus de preuves sur l'origine scandinave des Russes? écoutez une traduction littérale de Nestor, leur plus ancien annaliste. *Dans les années* 860, 61 *et* 62, *les Varègues vinrent de delà les mers, et les Novgorodiens, etc., leur refusèrent le tribut convenu.* Lisez ensuite. *Les Novgorodiens passèrent la mer chez les Varègues rouss; car ces Varègues*

s'appelaient Rouss, comme d'autres Swie (Suédois), d'autres Ourmians (Normands), d'autres Angles, d'autres Goths. Ils leur demandèrent des princes, qui vinrent avec toute la nation; et de ces Varègues, le pays de Novgorod s'appelle terre russienne.

Strahlemberg, officier suédois de Charles XII, assure que, de son temps, les Finois appelaient encore la Suède, Rosslagen, et les Suédois Ruedzalains. Il ne doute pas que les Varègues russes ne soient sortis de la Scandinavie.

Quant à Lacombe, il ne sait sans doute pas plus que moi, pourquoi il dit qu'un prince nommé Russus donna son nom à la Russie.

Le Russe Lisakewitz dit positivement (*Hist. de Novgorod*) que les Varègues étaient Goths, et s'appelaient Russes; que les Roxelains étaient des Goths descendus dans le Midi au quatrième siècle, et qu'une province suédoise s'appelait jadis Rosslagen.[1]

Struwe, dans sa *Dissertation sur les anciens Russes*, ouvrage rare et fort curieux, dit que les plus anciens auteurs

[1] Il faut dire ici que Malte-Brun combat cette opinion; il croit les Russes issus des Roxolans, anciens habitans de la Russie centrale. Ces Roxolans étaient connus par leurs guerres contre l'empire romain, en 68, 166 et 270. On les voit, vers le milieu du quatrième siècle, soumis tantôt aux Huns, et tantôt aux Goths, maîtres de ces contrées depuis Hermanrik. Ajoutons que Malte-Brun cite Suhm et Snorron contre l'opinion qui place le berceau des Russes en Scandinavie. Toutefois, il ne semble pas que ces autorités soient assez fortes, et le nom de *Roxelani* assez semblable à celui de Russe, pour détruire la masse de preuves qui résultent de toutes les citations précédentes. Croyons donc toujours que les Varègues étaient à la fois et Russes et Scandinaves, en attendant que les Russes d'aujourd'hui en décident eux-mêmes; car on assure qu'ils s'appliquent à cette recherche avec un zèle, une intelligence, un esprit de critique et une science qui, tous les jours, font des progrès remarquables.

suédois (il cite Saxo-le-Danois) parlent de l'existence d'un peuple ross dans le premier siècle; que Riss ou Ross, en celte, signifie *élévation;* d'où il infère que les Riss ou Ross étaient des montagnards scandinaviens; que leur pays était situé à l'est du golfe Bothnique; que de là ils s'étendirent au nord et au sud du Ladoga, en Estonie, etc., etc. Il trouve chez les religieux de Saint-Bertin, en Flandre, la certitude que les Russes envoyés par l'empereur grec Théophile à Louis-le-Débonnaire, parlaient la même langue que les Suédois.

Sur soixante-deux noms d'envoyés d'Oleg et d'Igor à Byzance, on verra que trois seulement sont slaves, et cinquante-neuf évidemment scandinaves.

Iarosláf épouse Indigerge, fille du roi de Suède, sans doute par reconnaissance des secours qu'il avait reçus des Varègues. On remarque, de plus, que Harold, frère du roi de Norwége, était chef des Varègues, gardes d'Iaroslaf; puis ensuite Éleifur, fils de Rognwald. C'est qu'on donnait à des Varègues scandinaves des chefs scandinaves.

On sait que Liutprand avait appris de son beau-père Vitricus, témoin à Byzance du massacre des Russes de l'armée d'Igor, que ces Russes étaient de la Scandinavie, et en parlaient la langue.

Codinus dit que les Varègues de la garde de l'empereur grec lui souhaitaient une longue vie en anglais. Voyez la curieuse *Dissertation* de Lerberge sur les doubles noms russes, c'est-à-dire scandinaves et slavons des cataractes du Borysthène. Enfin, d'Anville croit aussi que c'est de la Scandinavie que sont sortis les Varègues russes.

Note (2), Page 15.

Voyez Pinkerton, dans son *Origine des différens Établissemens scythes et goths*, qui détruit d'un trait de plume tout

l'effet de ce passage célèbre de Jornandès, *ex hac igitur Scandia insula, quasi officina gentium, aut certe velut vagina nationum, etc.*, en observant que cet auteur confond les Scythes, les Gètes et les Goths en un seul peuple, et qu'il les fait tous venir de la Scandinavie.

Il est vrai que Pinkerton substitue à cette erreur l'opinion qu'en effet ces trois peuples sont identiques, mais qu'ils viennent de l'Asie, comme les Sarmates ou Slavons : car Pinkerton n'accorde à l'Europe, de population première et réellement indigène, que quelques Celtes ou Cimbres ou Cimmériens errans. (Voy. en effet Possidonius, Strabon, Diodore de Sicile, Hérodote.) D'où il résulte, par exemple, que nous autres Francs et Gascons, nous serions originaires d'Asie et d'Afrique, et que les Scythes et les Maures seraient nos véritables aïeux.

Ce que les assertions tranchantes de Pinkerton, et ce tumultueux conflit de nombreuses citations, prouvent surtout, c'est l'impossibilité de se décider raisonnablement pour une opinion quelconque, si ce n'est que les habitans du nord de la mer Noire, les plus anciennement et historiquement connus, sont les Scythes; ceux du centre de la Russie d'Europe, les Sarmates ou les Slaves; ceux du nord, les Tchoudes, les Finois; et qu'enfin, les Varègues Rouss sont issus de la Scandinavie.

NOTE (3), PAGE 444.

Traduction littérale d'un passage des Mémoires de Peter Henry Bruce. (London, 1782, book VI.)

« ....On s'assura bientôt des complices du prince, parmi lesquels était sa mère, d'abord tzarine, ensuite abbesse du monastère de Souzdal, et son amant, nommé *Glebof,* qui non seulement avait mené une vie dissolue avec elle, mais encore avait été dans la conspiration le principal agent entre la mère

et son fils le Tzaréwitz : les lettres qu'ils s'étaient écrites de part et d'autre furent publiées ; le scandale et la trahison les caractérisaient.

« Le boyard *Abraham Lapoukin*, frère de la Tzarine, et oncle d'Alexis ; *Alexandre Kikin*, premier commissaire de l'amirauté, ci-devant favori du Tzar ; *l'évêque de Rostof*, et *Poustinoï*, confesseur et trésorier de la Tzarine, furent tous jugés et condamnés ; *Glebof* empalé vif, et les autres roués. On avait construit pour ces exécutions un échafaud très élevé devant le palais ; le corps de Glebof empalé fut placé au milieu, et les têtes des quatre autres aux quatre coins. Un grand nombre de compagnons de débauche du Tzaréwitz, parmi lesquels étaient cinquante prêtres et moines, furent en même temps décapités sur des troncs d'arbres disposés à cet effet.

« La princesse Marie, sœur du Tzar, et complice d'Alexis, fut enfermée dans un monastère près du lac Ladoga ; la Tzarine fut conduite dans la forteresse de Schlusselbourg (M. Bruce prend la destination de l'une de ces princesses pour celle de l'autre) ; tous les domestiques du Tzaréwitz furent arrêtés, ainsi que sa maîtresse Euphrosine, le prince Dolgorouky, qui avait agi avec tant d'arrogance vis-à-vis du prince Mentzikof, et plusieurs autres. Dolgorouky fut exilé à Kasan ; un des pages du Tzar et plusieurs religieux furent punis corporellement. Euphrosine eut l'adresse de faire valoir les efforts qu'elle avait faits pour engager le prince à revenir dans l'empire. Elle alla jusqu'à persuader qu'après ses premières couches, elle avait été mariée légitimement avec le Tzaréwitz par un prêtre grec.... Le Tzar partit ensuite pour se rendre à Pétersbourg, où il arriva le 4 avril. Le Tzaréwitz, qui arriva deux jours après lui, fut enfermé dans la forteresse....

« Les exécutions et les punitions en grand nombre qui suivirent les recherches que l'on fit à Moscou, firent croire à beaucoup de gens que tout était fini : mais de nouvelles dé-

couvertes firent connaître que le prince n'avait point dit a vérité dans la dénonciation de tous les conjurés. Le Tzar, voyant croître chaque jour le nombre des auteurs d'une conjuration si compliquée, crut absolument nécessaire de faire au prince son procès dans toutes les formes. Pour cet effet, il signifia à toute la noblesse et au clergé, aux principaux officiers des troupes de terre et de mer, aux gouverneurs des provinces, et autres différens ordres, de s'assembler pour interroger et juger le prince. Le procès commença le 25 juin, et finit au 6 de juillet, où la cour souveraine, d'une voix unanime, porta sentence de mort contre le prince, laissant au Tzar le choix du genre de supplice. Le Tzaréwitz comparut devant la cour; on lui lut la sentence, et il fut reconduit en prison dans le château.

« Le jour suivant, Sa Majesté, accompagnée de tous les sénateurs et évêques, avec plusieurs autres personnes de marque, se rendit au château, et entra dans l'appartement qui servait de prison au Tzaréwitz. *Peu de temps après, le maréchal Weide sortit, et m'ordonna d'aller chez M. Bear, droguiste, dont la boutique était près, et de lui dire de faire la* potion forte (strong potion) *qu'il avait commandée lui-même, vu que le prince était très mal. En apprenant l'objet de mon message, M. Bear devint pâle; la frayeur le saisit. Son état de trouble me surprit au point que je lui demandai quel en était le sujet; mais il ne put me répondre. Sur ces entrefaites, le maréchal arrive dans le même désordre que le droguiste, lui disant qu'il aurait dû être plus expéditif, vu que le prince était dans un accès d'apoplexie. Aussitôt le droguiste lui donna une coupe d'argent avec son couvercle : le maréchal la porta lui-même dans l'appartement du prince, chancelant à chaque pas comme un homme pris de boisson.* Une demi-heure après, le Tzar, avec toute sa suite, se retira avec la contenance la plus triste. Sur-le-champ, le maréchal m'ordonna de rester dans l'appar-

tement du prince, et en cas de quelque accident, de l'en informer immédiatement. J'y trouvai deux médecins et deux chirurgiens de quartier, avec lesquels je dînai de ce qui avait été servi pour le repas du prince; l'officier de garde était avec nous. On ne tarda pas à appeler les médecins, pour aller auprès du prince, *qui tombait de convulsions en convulsions*. Il expira vers les cinq heures après midi. J'allai directement en informer le maréchal, qui sortit à l'instant pour en donner avis à Sa Majesté, qui lui ordonna de faire embaumer le corps du prince. Le cadavre fut mis dans un cercueil, que l'on couvrit d'un velours noir, sur lequel on étendit un drap richement brodé en or. On le transporta du château à l'église de la Sainte-Trinité, où il demeura jusqu'à onze heures du soir. Il fut reporté au château, et déposé dans le caveau royal, auprès de la tombe de la princesse son épouse. Le Tzar, avec la Tzarine et les principaux de la noblesse, assistèrent solennellement à cette cérémonie. On a varié sur le récit des circonstances de la mort du Tzaréwitz. On répandit dans le public, qu'à la lecture qui lui fut faite de sa sentence de mort, la frayeur le fit tomber en apoplexie, et qu'il en mourut. *Très peu de personnes ajoutèrent foi à cette mort naturelle; mais il était dangereux de dire ce que l'on en pensait*. Les ministres de l'Empereur et des États de Hollande furent exilés de la cour, pour avoir parlé trop librement à cette occasion; mais ils ne tardèrent pas à être rappelés, etc., etc. »

Si l'on veut se donner la peine de lire ces Mémoires d'un officier attaché de près à la personne de Pierre Ier, et dont le proche parent fut l'un des généraux les plus utiles à ce réformateur, on restera convaincu de la véracité de ce récit. La naïve simplicité qui règne dans tout son livre, et l'admiration constante de cet officier pour le Tzar, ajoutent à la triste conviction que laisse la lecture du passage qu'on vient de citer. P. H. Bruce fut chargé, peu de temps après cette exécution, de l'éducation du fils de ce malheureux Alexis.

Leclerc, qui était sur les lieux même, témoin de ce crime, cite Bruce dans son Histoire, et ne doute nullement de la funeste vérité de son récit, qu'il donne en entier.

Ce qui est certain, écrit Voltaire, *c'est que son fils mourut dans son lit le lendemain de l'arrêt, et que le Tzar avait à Moscou une des plus belles apothicaireries de l'Europe.*[1]

Note (4), Page 450.

Mem. of Peter Henry Bruce (page 77, book III).

As prince Mentzikof was also a person raised from a very low degree, I was told the following circumstances of his rise. He was born of gentle, but very poor parents; and they dying, left him very young without any education, insomuch that he could neither read nor write, nor ever did he to the day of his death : his poverty obliged him to seek service in Moscow, where he was taken into the house of a pastry-cook, who employed him in crying minced-pies about the streets : and having a good voice, he also sung ballads, whereby he was so generally known that he had access into all the gentlemen's houses. The Tzar, by invitation, was to dine one day at a boyard's, or lord's house, and Mentzikof happening to be in the kitchen that day, observed the boyard giving directions to his cook about a dish of meat he said the Tzar was fond of, and took notice that the boyard himself put some kind of powder in it, by way of spice; taking particular notice of what meat that dish was composed, he took himself away to sing his ballads, and kept sauntering in the street till the Tzar arrived; when exalting his voice, his majesty took notice of it, sent for him, and asked him if he would sell his basket with the pies. The boy replied, he had power only to sell the pies : as for the

[1] Voltaire, A. S. Pierre-le-Grand, édition de 1784, vol. XVII, page 411.

basket he must first ask his master's leave, but as every thing belonged to his majesty, he needed only lay his commands upon him. This reply pleased the Tzar so much, that he ordered Alexander to stay and attend him, which he obeyed with great joy. Mentzikof waited behind the Tzar's chair at dinner, and seeing the before mentioned dish served up and placed before him, in a whisper begged his majesty not to eat thereof: the Tzar went into another room with the boy and asked his reason for what he had whispered to him, when he informed his majesty what he had observed in the kitchen, and the boyard's putting in the powder himself, without the cook perceiving him, made him suspect that dish in particular: he therefore thought it is duty to put his majesty upon his guard. The Tzar returned to table without the least discomposure in his countenance, and with his usual chearfulness; the boyard recommended this dish to him, saying, it was very good: the Tzar ordered the boyard to sit down by him (for it is a custom in Moscow for the master of the house to wait at table when he entertains his friends) and putting some of it on a plate, desired him to eat and shew him a good exemple. The boyard, with the utmost confusion, replied, that it did not become the servant to eat with his master; whereupon the plate was set down to a dog, who soon dispatched its contents, which, in a very short time, threw him into convulsions, and soon deprived him of life. The dog being opened, the effect of the poison was clearly discovered, and the boyard was immediately secured; but was found next morning dead in his bed, which prevented all farther discovery.

NOTE (5), PAGE 533.

Il fut pleuré. L'amour dans quelques uns, la reconnaissance en beaucoup d'autres, et dans tous l'admiration, éclatèrent en regrets. Son souvenir restait empreint dans tout l'empire; et

pourtant l'on doit remarquer, à l'honneur de ses peuples, que tant de monumens ne suffirent pas à leur douleur : ils ont recueilli avec un respect religieux tout ce qui se rattachait à sa personne. Si quelque étranger vient les visiter, ils lui montrent encore avec un juste orgueil la représentation de leur grand homme moulée sur son propre corps. Sa tête est couverte de ces mêmes cheveux qu'il s'était fait couper et arranger exprès dans la guerre de Perse. On le voit assis, et vêtu de son habit de cérémonie, le seul qu'il ait eu, celui que lui avait brodé Catherine, et qu'il avait porté au couronnement de cette impératrice. Près de là sont conservés avec un soin respectueux le bureau de noyer sur lequel il écrivait debout, et dont la hauteur n'a pu convenir qu'à un homme de plus de six pieds; un plan de Cronstadt; une foule de manuscrits tracés de la propre main du héros; les dernières chaussures, plusieurs fois rapiécetées, qu'il porta ; son uniforme, percé d'une balle suédoise; ses armes; son esponton de capitaine; son cheval de bataille empaillé, le même qu'il avait monté à Pultawa; sa trop redoutable dubina, gros jonc à pomme d'ivoire; une barre de fer de cent vingt livres pesant, qu'il avait forgée de ses mains; le tour dont il se servait; un lustre d'ivoire auquel il travailla plusieurs années, et dont il voulait faire son chef-d'œuvre de tourneur; sa chienne, qu'il fit empailler, et pour laquelle il avait eu un attachement pareil à celui qu'on a remarqué depuis dans le grand Frédéric; enfin le projet d'une *colonne Trajane* qu'il voulait tourner de ses propres mains. *Le piédestal eût été orné de quatre inscriptions, et la circonférence, de cuivres gravés, qui eussent représenté ses victoires sur les Suédois. Bien plus, la statue de ce grand homme en devait couronner le faîte;* de même qu'on vit, un siècle plus tard, à huit cents lieues de là, et sur une semblable colonne, celle de cet autre colosse, qui vint jusque dans Moscou ébranler son empire.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I, Page 1 a 5.

CHAPITRE II, Page 6 a 14.

CHAPITRE VI, Page 32 a 37.

CHAPITRE VII, Page 38 a 46.

CHAPITRE VIII, Page 47 a 55.

LIVRE II.

SECONDE PARTIE.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

CHAPITRE I, Page 290 a 297.

CHAPITRE II, Page 298 a 302.

CHAPITRE III, PAGE 303 A 309.

CHAPITRE IV, PAGE 310 A 320.

LIVRE VIII.

CHAPITRE I, PAGE 321 A 325.

CHAPITRE II, PAGE 326 A 332.

CHAPITRE III, PAGE 333 A 336.

LIVRE IX.

CHAPITRE I, Page 355 a 360.

CHAPITRE II, Page 361 a 366.





LIVRE XII.

CHAPITRE II, PAGE 506 à 511.

CHAPITRE III, PAGE 512 A 517.

CHAPITRE IV, PAGE 518 A 523.

CHAPITRE V, PAGE 524 A 533.



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS CONSULTÉS,

Que l'Éditeur a cru devoir réunir ici, afin de débarrasser les pages d'une foule de renvois.

G

Gebhardi, *Gesch den Wenden und der Slaven.*

Gibbon.

H

Herbelot, *Biblioth. originale.*

Herberstein, *Rerum Moscoviticarum.*

Hist. de la première Femme de Pierre-le-Grand et de la disgrâce de Mentzikof.

Hist. de Pologne, par....

Hist. des Gouvernemens du Nord.

Hist. universelle, par une Société de gens de lettres. *V.* le tom. 42.

I

Iwan Nestesuranoï, *Mémoires.*

J

Jornandès.

Journal de Pierre-le-Grand.

K

Kamensky, *Siècle de Pierre-le-Grand.*

Karamsin, *Hist. de Russie.*

Kotzebue, *Souvenirs, etc.*

Kourbsky.

Krafft.

L

La Neuville, *Relation curieuse et nouvelle de la Moscovie.*

Leclerc, *Hist. de Russie.*

Léon le Diacre.

Lerberge, *Dissertation.*

Lescallier.

Lesley.

Levesque, *Édit. Malte-Brun* et *Depping.*

Lisakewitz.

Liutprandt.

Lomonosof.

Louville (*Mémoires de*).

M

Mallet, *Hist. de Danemarck.*

Malte-Brun, *Géographie.*

Manifeste du Procès criminel du Tzaréwitz.

Manstein (*Mémoires de*).

Margeret.

Mémoires de Catherine Ire, par un officier témoin de ce qu'il écrit.

Mémoires d'un Ministre étranger résidant à Pétersbourg, et Vie de Mentzikof.

Mémoires du Résident allemand près de Pierre-le-Grand (idem.)

Muller.

Munnich (*Vie de*).

N

Navikof.
Nestor.
Nicon.

P

Pallas.
Perry (Jean), capitaine ingénieur sous Pierre-le-Grand, *Mémoires ou État présent de la Grande-Russie.*
Pinkerton.
Pithéas de Marseille.
Plan-Carpin.
Prætorius.
Possevin.

R

Raab.
Rulhière.

S

Saxo le Danois.
Schlœzer.
Siècle de Pierre-le-Grand.
Solignac, *Hist. de Pologne.*
Spada.
Statu cum Canonic. Petri Magni.
Stcherbatof.
Stœhlin.
Storch (Henri) (*Tableau historique et statistique de*).
Strahlenberg, *Description historique de l'Empire russien.*
Strube de Pirmont, ou Struvve (F.-H.), *Dissertation sur les anciens Russes.*
Sturleson, ou Stourlezon.

T

Tatistschef.
Took.

V

Ville-Hardouin.
Voltaire.
Vsevolojsky.

W

Weydemeyer, *Tableau hist. et statist.* 1828.
Etc., etc., etc.

FIN DE LA TABLE DES AUTEURS.

ERRATA.

Page 4, ligne 3; *au lieu de*, la Soukana, *lisez*, la Dwina septentrionale.

Page 18, ligne 27; *au lieu de*, Biel-o-Zéro, *lisez*, Bielozero ou Bielo-ozero.

Page 109, ligne 19; *au lieu de*, ces Grands-princes, *lisez*, le Grand-prince.

—Même page, ligne 20; *au lieu de*, puissans, *lisez*, puissant; *au lieu de*, soutenus, *lisez*, soutenu.

Page 165, ligne 24; *au lieu de*, leur liberté, *lisez*, sa liberté; *au lieu de*, leur forum, *lisez*, son forum.

— Même page, ligne 25; *au lieu de*, leurs assemblées, *lisez*, les assemblées.

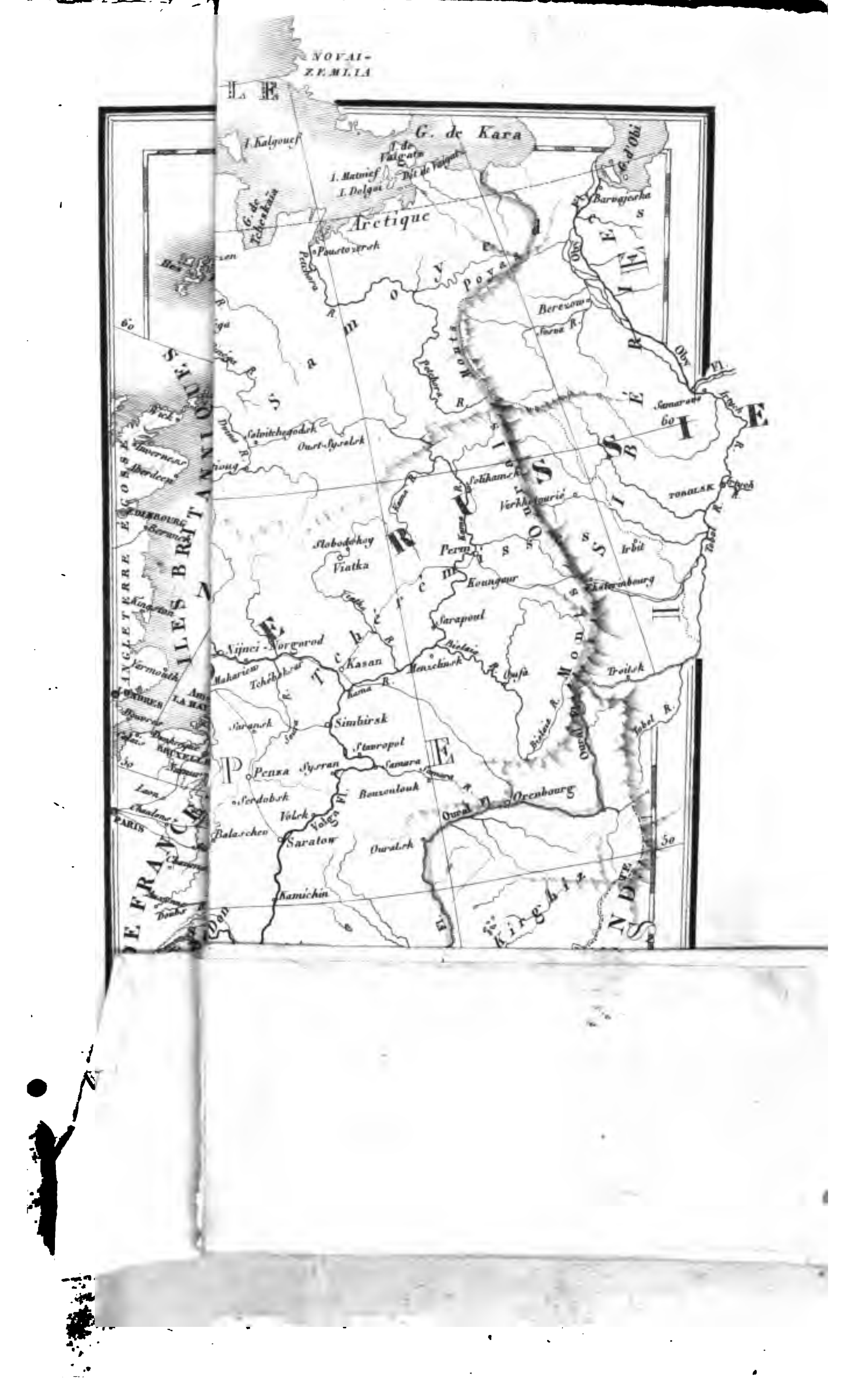
Page 203, ligne 21; *au lieu de*, Yermarck, *lisez*, Yermak.

Page 255, ligne 11; *au lieu de*, Guédimin, *lisez*, Jagellon.

Page 278, ligne 21; *au lieu de*, Minim, *lisez*, Minin.

Page 357, ligne 16; *au lieu de*, l'empereur d'Autriche, *lisez*, l'empereur d'Allemagne.

Page 81, en note; *lisez* : Il y a de Kief à Tchernigof, trente-six lieues.



NOVAI-ZEMLIA
G. de Kara
Arctique
Paustozersk
Berezow
Obi
Samarova
Tobolsk
Solikamsk
Verkhotourié
Perm
Slobodskoy
Viatka
Koungour
Irbit
Ekaterinbourg
Sarapoul
Nijnei-Novgorod
Kasan
Menzelinsk
Oufa
Troitsk
Simbirsk
Stavropol
Penza
Syzran
Samara
Bouzoulouk
Orenbourg
Serdobsk
Volsk
Saratow
Ouralsk
Balaschov
Kamichin
Kirghiz
Solvitchegodsk
Oust-Sysolsk
Aberdeen
Edimbourg
Londres
Bruxelles
Paris
Amsterdam
La Haye
Iles Britanniques

